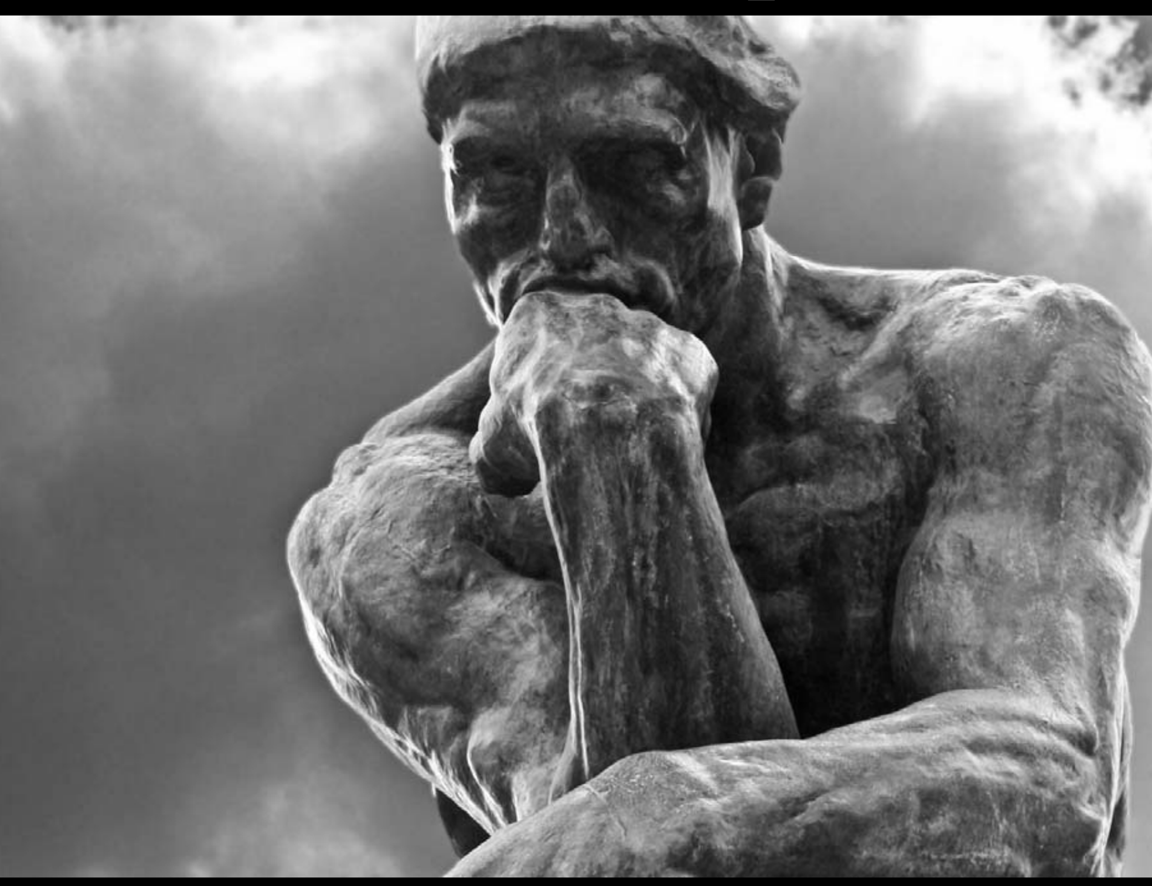
SERGE-ANDRÉ GUAY

J'aime penser

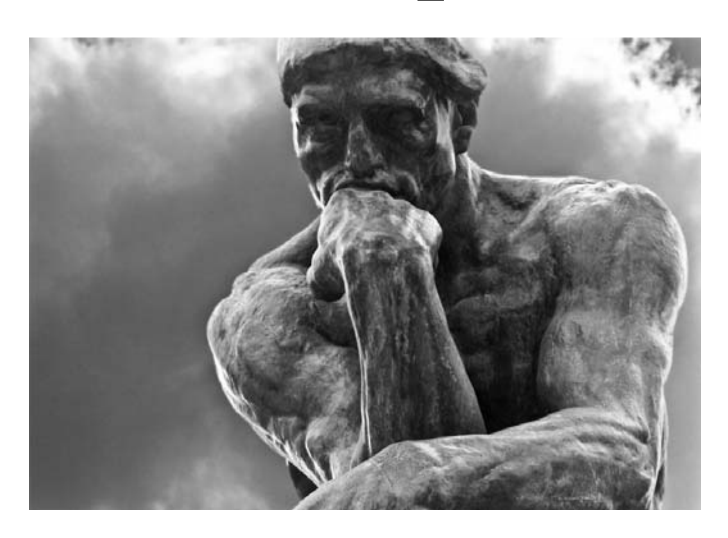


Comment prendre plaisir à penser dans un monde où tout un chacun se donne raison

Essai et témoignage de gouvernance personnelle

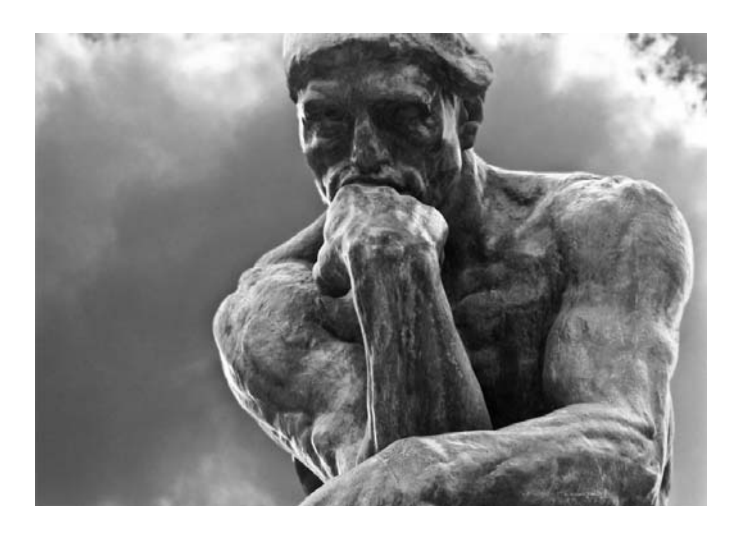
Fondation littéraire Fleur de Lys

J’aime penser



SERGE-ANDRÉ GUAY

J'aime penser



Comment prendre plaisir à penser dans un monde où tout un chacun se donne raison

Essai et témoignage de gouvernance personnelle

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

J'aime penser, essai et témoignage de gouvernance personnelle,
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Laval, Québec, 2004, 500 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com
Site web : http://manuscritdepot.com/

Disponible en version numérique et papier

ISBN 2-89612-016-5 / 978-2-89612-016-1

Illustration en couverture : Le Penseur (Auguste Rodin), Faust Foundation, modifiée.

Dépôt légal – 2e trimestre 2004

Bibliothèque et archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives nationales du Canada

Imprimé à la demande au Québec.

D’autres livres numériques gratuits sont disponibles à l’adresse suivante :

http://manuscritdepot.com/livres-gratuits/index.htm

Écrivez à l'auteur votre commentaire
et courez la chance de gagner
un exemplaire papier dédicacé de ce livre

L'auteur de « J'aime penser », Serge-André Guay, attend vos commentaires à l'adresse électronique suivante :

serge-andre-guay@videotron.ca

À tous les amoureux de la pensée
pour qui le plaisir croît avec l'ouverture d'esprit.



« De toute l'oeuvre de Rodin, la figure la plus célèbre est sans doute le grand Penseur. Modelé dès 1880-1882 pour la Porte de l'Enfer, le Penseur fut exposé dans sa taille originale (H.71,5 cm) à Copenhague en 1888. Il fut agrandi en 1902 et exposé sous cette forme au Salon de 1904 où il suscita de vives réactions dans la presse. C'est alors que Gabriel Mourey qui dirigeait la revue Les Arts de la vie lança une souscription afin d'en réaliser un bronze qui fut "offert au peuple de Paris", pour effacer l'affront qu'avait constitué le refus du Balzac en 1898.

Première oeuvre de Rodin à être érigée à Paris dans un espace public, le Penseur fut en effet inauguré devant le Panthéon le 21 avril 1906 dans

un climat de crise politique et sociale intense qui en fit un symbole socialiste.

Aussi prit-on prétexte de la gêne qu'il occasionnait dans le déroulement des cérémonies pour le faire transporter dès 1922, avec son socle, dans les jardins de l'hôtel Biron devenu musée Rodin. Un autre exemplaire a été placé sur la tombe de Rodin à Meudon. »

Source : Musée Rodin, Paris.

http://www.musee-rodin.fr/accueil.htm

« J'avais seize ans lorsqu'on m'a dit : « Les gens qui se donnent toujours raison vivent dans un système sans faille. Or, c'est par les failles que la lumière entre.» L'affirmation ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd; elle m'allait comme un gant et je la répète depuis à qui veut bien l'entendre.

Voilà donc comment il faut voir les idées et les opinions des autres qui nous contredisent : comme des failles qui éclairent nos pensées et, possiblement, qui en révèlent les faiblesses. À partir de ce jour, je n'ai cessé de rechercher des idées meilleures que les miennes et, si possible, de les rendre encore meilleures. Quel plaisir j'ai à penser en exposant ainsi mon esprit aux idées de l'autre pour voir comment il va réagir, comment il va digérer et conclure. »

Serge-André Guay

Table des matières

INDEX DES POÈMES

TABLEAUX & ANNEXES

Avant-propos

J'ai écrit ce livre à l'aube de l'an 2000 en pleine crise existentielle, personnelle et professionnelle. J'ai alors entrepris de faire le point sur ma connaissance de ma propre pensée, non seulement sur ce que je pense mais aussi et surtout comment et pourquoi je le pense.

Choyé par une mémoire vive des événements et des lectures influentes sur ma pensée depuis mon adolescence, il me fut aisé de relever les points tournants de mon évolution sous différents angles. J'ai donc entrepris de documenter l'exercice.

En revanche, j'étais nettement désavantagé par la crise que je traversais. Au départ, j'ai dû travailler fort pour maintenir ma motivation et ma concentration au travail. Puis, petit à petit, le plaisir a pris le dessus. Le bénéfice était clair : je retrouvais progressivement mes esprits. En bout de ligne, la

révision se fit dans le plus grand enthousiasme, fier d'atteindre mon but.

Faire le point me procurait une base solide pour réfléchir à mon existence. Loin d'être autosuffisant en la matière, j'ai consulté pendant plus d'un an pour établir un diagnostic fiable et trouver une solution.

Je ne voulais pas tomber dans le piège : me donner tout simplement raison et reprendre la route, tout oublier sans vraiment tirer l'expérience utile de la crise. Et je ne voulais pas non plus que l'on me donne raison.

En l'absence de clinique de philosophie, j'ai trouvé une oreille attentive et des points de vue intéressants dans un Centre local de service communautaire (C.L.S.C.) où un travailleur social a bien voulu prioriser ma demande de consultation. Il faut dire que je ne voulais pas d'un psy et vous comprendrez pourquoi à la lecture de ce livre.

Le diagnostic fut posé lors de la toute première rencontre : je manquais de flexibilité face aux événements. Je souffrais de rigidité, d'où un grave problème d'adaptation aux changements dans ma propre vie et dans le monde, sans compter l'effondrement de mes convictions les plus profondes.

J'ai longuement hésité à reconnaître le bien-fondé de ce diagnostic. D'abord parce que tout compromis sur l'essentiel m'a toujours paru comme une défaite. Ensuite, parce que je sais changer d'idée lorsqu'une autre, meilleure, pointe à l'horizon. Un fait largement documenté dans ce livre. Bref, comment pouvais-je être dit rigide alors que je pensais vivre le contraire.

Tout s’est éclairé à la lecture d’un livre inconnu au moment de faire le point, d’où la pertinence de ce prologue : *Être bien dans sa peau*, David D. Burns, M.D. J’y ai trouvé une liste de dix distorsions cognitives, chacune d’elles s’appliquait à ma pensée :

1. Le tout-ou-rien : votre pensée n'est pas nuancée. Vous classez les choses en deux seules catégories : les bonnes et les mauvaises. En conséquence, si votre performance laisse à désirer, vous considérez votre vie comme un échec total.

2. La généralisation à outrance : un seul événement malheureux vous apparaît comme faisant partie d'un cycle sans fin d'échecs.

3. Le filtre : vous choisissez un aspect négatif et vous vous attardez à un tel point à ce petit détail que toute votre vision de la réalité en est faussée, tout comme une goutte d'encre qui vient teinter un plein contenant d'eau.

4. Le rejet du positif : pour toutes sortes de raisons, en affirmant qu'elles ne comptent pas, vous rejetez toutes vos expériences positives. De cette façon, vous préservez votre image négative des choses, même si elle entre en contradiction avec votre expérience de tous les jours.

5. Les conclusions hâtives : vous arrivez à une conclusion négative, même si aucun fait précis ne peut confirmer votre interprétation.

a. L'interprétation indue. Vous décidez arbitrairement que quelqu'un a une attitude négative à votre égard, et vous ne prenez pas la peine de voir si c'est vrai.

b. L'erreur de prévision. Vous prévoyez le pire, et vous êtes convaincu que votre prédiction est déjà confirmée par les faits.

6. L'exagération (la dramatisation) et la minimisation : vous amplifiez l'importance de certaines choses (comme vos bévues ou le succès de quelqu'un d'autre) et vous minimisez l'importance d'autres choses jusqu'à ce qu'elles vous semblent toutes petites (vos qualités ou les imperfections de votre voisin, par exemple). Cette distorsion s'appelle aussi « le phénomène de la lorgnette ».

7. Les raisonnements émotifs : vous présumez que vos sentiments les plus sombres reflètent nécessairement la réalité des choses : « C'est ce que je ressens, cela doit donc correspondre à une réalité.

8. Les « dois » et les « devrais » : vous essayez de vous motiver par des « je devrais… » ou des « je ne devrais pas... » comme si, pour vous convaincre de faire quelque chose, il fallait vous battre ou vous punir. Ou par des « je dois ». Et cela suscite chez vous un sentiment de culpabilité. Quand vous attribuez des « ils doivent » ou

« ils devraient » aux autres, vous éveillez chez vous des sentiments de colère, de frustration et de ressentiment.

9. L'étiquetage et les erreurs d'étiquetage : il s'agit là d'une forme extrême de généralisation à outrance. Au lieu de qualifier votre erreur, vous vous apposez une étiquette négative : « Je suis un perdant ». Et quand le comportement de quelqu'un d'autre vous déplaît, vous lui accolez une étiquette négative : « C'est un maudit pouilleux ». Les erreurs d'étiquetage consistent à décrire les choses à l'aide de mots très colorés et chargés d'émotion.

10. La personnalisation : vous vous considérez responsable d'un événement fâcheux dont, en fait, vous n'êtes pas le principal responsable.

À la lecture de cette liste, je suis tombé en bas de ma chaise. « J'aurais aimé être informé de cette liste dès mon adolescence. Que de problèmes j'aurais vite résolus! », me disais-je. Rien n'empêche qu'il vaut mieux tard que jamais.

Cette liste vous aidera à relever quelques-unes des distorsions cognitives présentes de mon livre et ainsi à mieux saisir l'importance de penser juste, surtout lorsqu'on aime penser.

Serge-André Guay

Introduction

Comment prendre plaisir à penser dans un monde où tout un chacun se donne raison

Je me suis surpris à aimer penser au cours de mon adolescence, quelque part au cours de la deuxième année de mes études secondaires. En fait, les connaissances étalées sur le tableau par mes professeurs me donnaient davantage à penser qu'à apprendre. « Une imagination trop fertile», me disait-on, pour expliquer mes faibles résultats scolaires.

Le jour fatidique approchait. Vous savez, ce jour où l'on a conscience d'avoir conscience. Ce jour-là, on peut dire oui ou non à l'idée de penser sa pensée. Je ne parle pas de réfléchir, simplement, comme on le fait sur un sujet ou une question pour se faire une opinion. Non. Ce jour-là, on se voit réfléchir, on s'entend penser. Je suis convaincu

qu'un jour ou l'autre nous avons tous une telle étincelle d'esprit, une chance instantanée, peut-être programmée à l'avance, de prendre du recul sans aucun effort. Reste à décider si cette étincelle allumera une flamme puis un feu de conscience ardente ou si elle disparaîtra aussi vite qu'elle est venue, ne laissant qu'un vague souvenir inconscient.

Ce recul nous permet soudainement de nous regarder aller consciemment pour la première fois. Le moment est sans doute comparable à celui où l'esprit quitte le corps, sauf que, cette fois, tout se passe à l'interne, dans notre tête. Un esprit se détache de l'esprit qui pense et le regarde. On reste bouche bée, ahuri.

Plusieurs se refusent à vivre ce moment. Le dédoublement les met profondément mal à l'aise. Ils se sentent brisés dans leur unité. Ils s'imaginent mal en train de penser et en sont troublés. Ils préfèrent, et de loin, penser simplement, c'est-à-dire, sans penser qu'ils pensent.

Certains ne veulent pas se regarder penser parce qu'ils anticipent l'idée de se surveiller ou d'être surveillés, même si le moment de conscience ne porte pas cette intention. Paradoxalement, ces gens passeront une partie de leur adolescence, voire de leur vie, à se surveiller, dans leurs allures, visiblement en manque de confiance envers eux-mêmes, et à surveiller les autres du coin de l'œil, visiblement, en manque de confiance envers les autres. Si vous regardez un tant soit peu leurs chaussures, ils s'arrêtent quelques pas plus loin pour regarder leurs chaussures à la recherche de ce qui a attiré votre attention. Ils surveillent tout de leur

allure, mais ils oublient d'imaginer jusqu'à quel point leurs pensées modèlent leur apparence, sans doute parce qu'ils croient révéler leurs pensées uniquement lorsqu'ils prennent la parole, dans le langage.

D'autres, déjà habitués à prendre leurs pensées comme elles viennent, ne veulent pas en connaître la provenance et encore moins savoir comment elles émergent. Ils sont bien prêts à penser, même à faire un effort pour bien penser, mais rien de plus. Sans doute se disent-ils qu'il y a autre chose à faire dans la vie que de penser. Alors, penser aux pourquoi et comment, ils laissent ça à d'autres.

Paradoxalement, ces gens n'hésiteront pas à donner leurs opinions sur tout. Même s'ils s'expliquaient pendant des heures, le penseur ne réussirait toujours pas à cerner les tenants et les aboutissants de leurs opinions. Bref, leurs opinions suscitent davantage de questions que de compréhension.

Plusieurs d'entre eux ne s'expriment pas pour faire comprendre quoi que ce soit, mais pour se donner raison dans l'espoir de voir triompher leurs opinions. Ils ont raté l'occasion de faire la différence entre « Il est vrai que je pense» et « Ce que je pense est vrai» et ils prennent pour vrai tout ce qu'ils pensent, même lorsqu'ils soutiennent le contraire.

Heureusement, il y a aussi ceux et celles pour qui l'étincelle de conscience de la conscience sera à jamais bénéfique. Ils ne sont pas aveuglés par la lumière qui éclaire leurs pensées. Ils saisissent l'éclair d'une main et amassent de l'autre tout pour allumer un feu. À chaque brindille ajoutée, ils

lèvent les yeux pour découvrir ce que la lumière révèle de nouveau sur leurs pensées. Ces gens-là ne reviendront jamais en arrière. Ils alimenteront le feu leur vie durant, sachant que même s'ils s'endorment il restera toujours un tison pour à nouveau prendre du recul. Pour eux, connaître et comprendre sera passionnant. Au départ, ils maîtrisent à peine leur vision mais on les reconnaît en les écoutant raconter comment ils en sont venus à penser telle ou telle chose. Souvent, ils ajoutent moult détails et toutes sortes d'intrigues qui ne manquent pas de suspense et parfois même d'humour, démontrant ainsi jusqu'à quel point ils prennent plaisir à penser. En fait, ils racontent davantage comment ils pensent que ce qu'ils pensent. Et ce n'est qu'un début.

Personnellement, j'étais disposé depuis déjà quelques mois à prendre un tel recul mais un événement quotidien m'indisposait : les soupers de famille. Chaque fois, la discussion tournait au monologue, à vrai dire, en une suite de monologues où chacun semblait ouvrir la bouche dans le seul but de se donner raison. Chaque orateur rapportait ce qu'il considérait un fait, donnait son opinion et s'évertuait à donner raison à son interprétation de ce fait déjà loin derrière.

J'ai cru un moment que c'était ce qu'il fallait faire avec sa faculté de penser, que devenir adulte, c'était d'avoir raison, d'être capable de se donner raison. Aussi ai-je tenté l'expérience, mais en vain. Je n'avais jamais raison et toujours tort, sans même l'ombre d'un doute. Ensuite, j'ai essayé, non pas de me donner raison, mais de simplement exposer mon opinion en vue d'en débattre mais sans succès.

Chacun s'appliquait inconsciemment à faire avorter tout débat en donnant raison à son opinion.

Même lorsque je tentais d'attirer l'attention sur l'un de mes problèmes, je n'avais pas raison, soit que je voyais un problème là où il n'y en avait pas, soit que je ne voyais pas le bon problème. Dans tous les cas, je finissais par être pointé du doigt comme étant moi-même le problème et, par surcroît, j'en étais évidemment la cause. Pourtant, à les écouter parler, je constatais qu'eux-mêmes n'étaient jamais responsables lorsqu'ils soulevaient un problème mais sans jamais m'accorder un tel privilège. Dans mon cas, toute la responsabilité m'incombait avant même que je puisse prononcer un seul mot.

Mais, comme tout adolescent, je vivais bel et bien des problèmes hors de mon contrôle qui demandaient l'intervention d'un parent adulte. Dès ma première année d'études secondaires, j'ai rencontré des problèmes en mathématique. Le seul commentaire auquel j'ai eu droit est : « Étudie ». Aux yeux de mes proches, la seule raison pour laquelle j'avais des problèmes en mathématique, c'était parce que je n'étudiais pas assez et il m'était impossible de leur proposer une interprétation différente. Je graduai donc avec de piètres résultats, juste au-dessus de la note de passage. Puis, un jour, lors de la quatrième année de mes études secondaires, mes problèmes sont devenus des montagnes insurmontables avec l'algèbre et ce qui devait arriver arriva : « Monsieur Guay, me dit mon professeur, vous retardez toute la classe avec vos questions ».

Mais comment exposer mes difficultés à mes parents sans avoir tort, sans me faire renvoyer tout simplement à ma table de travail. J'en conclus que seul un coup d'éclat, une bombe, pouvait me donner une chance de me faire entendre. Aussi, je me levai d'un bond annonçant à mon professeur que si c'était comme ça, que si je retardais tout le monde, je n'avais plus d'affaire dans cette classe, je pris mes livres et sortis à la stupéfaction de tous.

Mon plan : me présenter au directeur des études, l'informer que je venais de quitter ma classe de mathématique en raison d'un grave problème que je lui révélerais uniquement en présence de mon père et que je ne quitterais pas son bureau d'ici à ce que mon père s'y présente, ce qui impliquait que le directeur téléphone à mon père à son travail pour qu'il vienne directement au collège à la sortie de son travail. Ce coup de téléphone et la convocation devaient servir de bombe, dont j'espérais qu'elle fasse voler en mille morceaux le monopole d'interprétation que mon père se donnait de mon problème. Le directeur des études acquiesça à ma demande sans aucune question et dans le calme le plus parfait. J'attendis trois heures, mon père arriva et mon problème fut abordé et discuté convenablement pour la première fois en quatre ans. Malheureusement, les efforts concertés prouvèrent qu'il était trop tard et ma liste de choix de carrière s'est vue réduite de 50%. Tout ça, principalement parce que les gens de ma famille avaient pris la mauvaise habitude de se donner aveuglément raison, même au sujet des problèmes des autres.

Mais ce n'est que le jour où j'ai eu l'occasion de prendre du recul que je me suis aperçu que penser pour se donner raison n'était pas utile. Lorsque je me suis vu en train de me donner raison, copiant les autres membres de ma famille, j'ai été complètement bouleversé. Lorsque je me suis rendu compte que j'étais malheureux parce que je n'avais jamais raison, croyant sans doute que je serais heureux si j'avais raison, j'ai été profondément déçu de moi-même. De l'étincelle de conscience de conscience venue deux ou trois ans plus tôt, couvait un feu livrant finalement assez de lumière pour voir clair dans mon jeu et celui des autres.

Jusque-là, je m'étais amusé de mes pensées par des dizaines de poèmes pour compenser mon malheur. Le temps était venu d'apprendre à aimer à penser pour être heureux, à commencer, avec moi-même.

J'avais seize ans lorsqu'on m'a dit : « Les gens qui se donnent toujours raison vivent dans un système sans faille. Or, c'est par les failles que la lumière entre. » L'affirmation ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd; elle m'allait comme un gant et je la répète depuis à qui veut bien l'entendre.

Voilà donc comment il faut voir les idées et les opinions des autres qui nous contredisent : comme des failles qui éclairent nos pensées et, possiblement, qui en révèlent les faiblesses. À partir de ce jour, je n'ai cessé de rechercher des idées meilleures que les miennes et, si possible, de les rendre encore meilleures. Quel plaisir j'ai à penser en exposant ainsi mon esprit aux idées de l'autre pour

voir comment il va réagir, comment il va digérer et conclure.

Je me souviens de mes premières années de plaisir à penser alors que je me rendais dans le Vieux-Québec pour rencontrer des gens venus de partout en vue de leur demander ce qu'ils pensaient de ceci ou de cela, juste pour me frotter à des idées différentes des miennes et me forcer à réfléchir. Quelle jouissance !

Je me rappelle aussi mes premières lectures à la recherche d'une meilleure compréhension de la pensée, de la vie, de la solitude,... Quel bonheur ces gens nous donnent en écrivant ce qu'ils connaissent, comprennent et pensent.

Sur certains sujets, je ne voulais pas trop lire, question d'aller le plus loin possible par moi-même. À titre d'exemple, je me suis limité à la lecture de seulement une dizaine de recueils de poésies alors que je m'adonnais moi-même à ce style littéraire. Influençable, je voulais d'abord expérimenter ma vision et mon style avant de prendre connaissance d'autres univers poétiques.

Ma différence, ma vraie différence, était dans mon esprit et dans ma pensée. Aujourd'hui, je crois que l'authenticité (Authenticité : "Qualité de ce qui mérite d'être cru, qui est conforme à la vérité", Le Petit Robert.) se trouve d'abord dans la pensée, pourvu qu'elle « exprime une vérité profonde de l'individu et non des habitudes superficielles, des conventions ». J'ajouterai une seule qualité à cette vérité : « unique ».

Quand je pense, je suis totalement moi-même, authentique aussi bien qu'unique.

J'ai l'impression de me tenir à un carrefour où les idées vont et viennent comme les automobilistes et les piétons au croisement d'artères principales. Je suis très heureux de ne pas m'être limité à mes seules idées. Une seule pensée étrangère aux miennes peut faire avancer ma compréhension de plusieurs mois si ce n'est de plusieurs années.

Jusqu'à tout récemment, j'avais oublié jusqu'à quel point je laisse entendre que j'aime penser, tout absorbé que je suis ces années-ci par la connaissance de la connaissance. En effet, peu avant Noël, un voisin est venu nous rendre une première visite depuis notre déménagement. La discussion roulait bon train sur toutes sortes de sujets lorsqu'il a lancé : « Moi aussi, j'aime ça penser ». Il n'y aura pas meilleur moment pour vous demander, chers lecteurs et lectrices, si vous aussi vous aimez penser.

Si vous avez acheté ce livre parce que vous aimez penser, je vais essayer de vous faire aimer ça encore plus pour un plus grand bonheur. Si vous avez acheté ce livre parce que vous n'aimez pas penser, mais êtes tout de même curieux de savoir comment des gens en arrivent à aimer ça, je vais tenter de vous satisfaire au-delà de vos attentes : de vous faire aimer ça.

Si ce livre vous a été remis en cadeau par une personne de votre connaissance qui sait que vous aimez penser, je vous souhaite la plus cordiale des bienvenues dans le groupe. Aussi, je vous prie de bien vouloir transmettre mes plus sincères remerciements à cette personne.

Itinéraire

Dune pensée à l'autre

Nous commencerons par traiter de la certitude de la pensée ou de la pensée certaine. Nous verrons que la certitude, ce n'est pas avoir raison. Au contraire, la certitude vient du doute. En fait, le bénéfice du doute, c'est la certitude. J'expliquerai comment douter sans être inconfortable et instable, sans perdre votre force de conviction. Nous apprendrons comment ne pas nous enfermer dans un système sans faille et ainsi être privés de la lumière de la pensée des autres.

Nous traiterons aussi de la pensée profonde, philosophique. Dans ce livre, la philosophie est réduite à la science des profondeurs, elle sert à descendre aussi loin que l'exige la recherche de la cause première. Puisque la pensée est un univers vaste, infini, où nous pouvons approfondir tant que

nous voulons sans jamais toucher le fond, nous verrons comment éviter de ne plus être capable de revenir à la surface, comment éviter de se perdre dans les profondeurs de sa pensée. Nous porterons aussi attention à la tentation de décrocher de la réalité et à la tentation de prendre ses pensées pour la seule réalité, tentations qui peuvent surprendre celui ou celle qui aime penser.

Nous aborderons la question de la pensée universelle, la pensée vraie pour tous les hommes, par opposition à la pensée personnelle, vraie que pour soi-même. Nous examinerons comment les penseurs de pensées universelles considèrent leur esprit comme celui de tous les hommes pour s'oublier eux-mêmes et ainsi pouvoir se mettre dans l'esprit d'une pensée compréhensible et partageable par tous les hommes. Ici, penser, c'est oublier le « je ». Tout un défi.

Nous jouerons à la pensée joyeuse ou drôle, la pensée qui nous surprend souvent en pleine concentration de ce que nous faisons le mieux, quand « ça coule tout seul » et qu'une impression intense de bien-être général nous envahit. Aussi, il n'est pas interdit d'apprendre à rire de soi-même et de ses problèmes. Qui sait quelle solution se cache derrière un rire à gorge déployée sortit tout droit d'une imagination débridée par l'ivresse des sommets de l'esprit ? Et qui sait quel antidote à l'ennui ou à l'anxiété se dissimule dans le fou rire propagé à l'écho d'une grotte perdue dans la cité très ancienne des vapeurs de conscience ?

De là, nous glisserons dans l'univers de la pensée heureuse. Nous tenterons de rattraper le bonheur par la pensée du bonheur de penser. La quête du bonheur intrigue la pensée, car chaque fois qu'elle s'en approche, à pas feutrés, pour l'observer, le bonheur, surpris, farouche, prend la fuite. Mais on ne court jamais plus vite que la pensée, même quand on est le bonheur. Ainsi, il n'y a pas mieux informé des déplacements du bonheur que la pensée. Elle a depuis longtemps constaté que le bonheur court tantôt à gauche, tantôt à droite, sans trop de logique, si ce n'est qu'il donne l'idée de fuir la réalité. Le bonheur est aveugle ! Nous lui rendrons la vue pour qu'il apprivoise la réalité, donc, non pas par magie ou en nous illusionnant et, encore moins en masquant le malheur.

Inévitablement, la pensée malheureuse vient à l'esprit. S'il vous arrive, comme moi, de tomber dans le puits de la pensée malheureuse, nous nous aviserons de panser nos blessures avec des bandages d'idées soignantes et comment imposer le respect de nos réactions défensives, même les plus sauvages. Nous partirons à la rencontre des pensées les plus sombres, des pensées qui pleurent et des pensées qui meurent, découragées, désespérées. Nous trouverons tout de même dans ces pensées troublées la source de la pensée sereine, d'une paix à la fois pure et calme. C'est dans le noir que la lumière de l'esprit est la plus utile, fut-elle aussi faible que celle d'une étoile lointaine, et non pas sur une plage sous un soleil brillant. Il n'est pas question ici de la pensée positive, une lumière artificielle qui

fait ombrage à la réalité du malheur en détournant notre attention de l'essentiel.

La pensée empathique est aussi obligatoirement au programme. Cette pensée-clé de l'univers d'autrui donne la possibilité de comprendre nos proches et le monde, de déceler le bonheur ou le malheur. C'est la pensée qui permet de faire don de soi à l'autre, d'aimer. Nous ne penserons pas à la place de l'autre, nous penserons avec lui. Nous le laisserons nous donner ses pensées puis nous nous efforcerons de les éclairer. Nous ne penserons pas à ce qu'il doit faire, nous l'aiderons à décider lui-même. Jamais l'autre n'aura ressenti la présence d'une pensée aussi intime de son esprit dans une expérience de communication interpersonnelle. Nous connaîtrons l'autre mieux que nous nous connaissons nous-mêmes et mieux qu'il se connaît lui-même.

Nous ne serons pas en reste puisque viendra ensuite la pensée qui permet de se connaître soi-même : la pensée différente. Nous serons définitivement forcés d'admettre que nous sommes très souvent mal placés pour nous connaître, quoiqu'on pense habituellement le contraire. La psychologie du Moi en prendra pour son rhume. Nous libérerons la pensée de l'esclavage de l'éternel chantier du travail forcé sur soi. Si notre pensée est différente, c'est toujours par rapport à celle d'un autre, jamais par rapport à soi-même. À la question « Qui suis-je ? », c'est l'autre qui a la réponse.

Privée de la pensée de l'autre, notre pensée devient solitaire. Nous enchaînerons donc avec la pensée solitaire, la pensée seule, seule avec elle-même. Comme je le dis souvent, toute pensée est

comme le vin, elle doit mûrir un temps pour prendre de la valeur. Aussi, c'est d'abord dans la solitude que l'esprit prend le goût de penser et mûrit ce goût. Pleine de goût, une pensée donnera inévitablement le goût de penser. Autrement dit, la pensée acquiert dans la solitude la valeur d'être pensée par d'autres. Comme je dis souvent à celui qui verbalise ses pensées sans les réfléchir, l'autre n'est pas une poubelle de pensées avortées. Dans un monde où la pensée solitaire est insupportable à plusieurs, j'indiquerai comment meubler la solitude pour rendre la pensée seule plus confortable.

Aussi née dans le confort de la solitude, impossible d'oublier la pensée initiatique, celle qui découvre le sens caché des choses et qui se transmet dans la plus pure tradition orale. C'est la pensée racontée dans le secret des révélations de l'esprit. Nous traiterons du sens caché du monde, de la vie et des choses à la lumière du feu sacré de la pensée.

Rien de mieux pour terminer que la pensée divine, le commencement et la fin de toute pensée à la recherche d'une bonté divine infinie. La pensée cherche depuis le moment où elle a eu la ferme impression de ne pas être tout à fait chez soi ici-bas, en regardant les étoiles de la voûte céleste, un soir d'été, allongée dans un champ de blé sur la terre encore chaude. Debout, le blé montait à la hauteur de ses épaules; la pensée habitait un enfant, devenu introuvable par ses camarades d'une partie de cache-cache. Cette pensée ne quittera plus jamais cet enfant. Était-ce la mémoire d'un ailleurs, un souvenir du Paradis à l'éveil de la pensée ? Vous avez deviné, cet enfant, c'était moi. L'expérience de la révélation

ne me laissera pas sur cette première et vague impression d'un monde meilleur. Aussi, nous distinguerons très nettement la pensée religieuse de la pensée divine. La première demeure humaine, de la tête aux pieds et jusqu'au bout des doigts, même quand des efforts surhumains sont déployés. La seconde est simplement surnaturelle, sublime et mémorable. Curieusement, l'intensité lumineuse sans précédant de la pensée divine ne nous fait même pas cligner des yeux, pas même une seule fois, au contraire, nous aimerions y baigner notre esprit à jamais, les yeux grands ouverts.

Chaque fois qu'il m'a paru utile de penser un mot, j'ai donné sa définition, dans le texte ou dans une note en bas de page. Qui aime penser, s'instruit du sens de chaque mot traduisant sa pensée. Aussi, je cite plusieurs philosophes et scientifiques, des spécialistes et des généralistes, d'hier et d'aujourd'hui, auteurs d'ouvrages dont la lecture a grandement ajouté à mon plaisir de penser.

La pensée certaine

Pour tirer le bénéfice du doute

Il fut un temps où la pensée était certaine uniquement si les autorités religieuses la cautionnaient. Nous sommes au Moyen Age. À cette époque, un homme avait raison que si l'église lui donnait raison. Les autorités religieuses s'étaient attribuées le monopole de toute certitude en se donnant le titre de représentantes suprêmes de Dieu sur Terre.

Parlons-en de la Terre. Un homme avait beau se lever et démontrer que la Terre n'était pas au centre de l'univers d'après de savantes observations, si les autorités religieuses ne lui donnaient pas raison, il avait tort et la Terre demeurait au centre de l'univers. Un autre pouvait bien prouver que la Terre était ronde comme une orange et non pas plate comme une assiette, selon de savants calculs,

si l'église préférait ses raisons de croire la Terre plate, l'homme avait tort et devait se taire.

Aussi, un homme ne s'est pas levé de bon matin avec la ferme intention d'avoir raison et de donner tort à l'église. Ce n'est pas comme cela que l'homme de cette époque en est venu à se donner raison. Mais un homme s'est effectivement levé un matin en se demandant, sans doute pour la ixième fois, pourquoi la raison toute puissante de l'église, au lieu d'engendrer le bien et l'Amour, conduisait à des guerres de religions plongeant les hommes, les femmes et les enfants de l'Europe dans les douleurs les plus terribles. Faire le mal pour faire le bien ne parut sans doute pas tout à fait logique à cet homme, d'autant plus que le bien se faisait attendre, toujours repoussé un peu plus loin. Bref, cet homme doutait de l'efficacité de la raison de l'église.

Il ne fut pas le premier à entretenir un tel doute, mais la mise à mort imposait le secret et limitait ainsi très sérieusement les discussions sur le sujet.

Cependant, cet homme médiéval fit un pas de plus que les autres : il se questionna à savoir s'il n'y avait pas une autre source que l'église pour donner raison à la connaissance. Il se mit donc silencieusement à la recherche d'une autre source de certitude. Et s'il ne fut ni le premier à douter dans l'histoire de l'Homme, ni le premier à en tirer profit, il fut le premier à y voir le bénéfice de la certitude.

Voici comment je comprends le raisonnement de cet homme, certes, modestement mais suffisamment pour m'éclairer. La vérité se manifeste quand je ne puis plus douter mais pour ce faire je

dois douter de tout de peur de me tromper dans une fausse vérité.

Ainsi, la première certitude acquise par cet homme est celle de son existence : je doute mais tandis que je doute, je ne puis douter que je pense et si je pense je suis au moins en tant que je pense. Conclusion : Je pense donc je suis ou j'existe.[1] Les penseurs parmi nous auront reconnu notre homme, René Descartes, philosophe, mathématicien et physicien français ayant vécu de 1596 à 1650.

Cette première certitude revient à dire que je ne peux pas douter de mon existence tant et aussi longtemps que je pense. Dans l'affirmative, cela nous donne : j'ai la certitude de mon existence tant et aussi longtemps que je pense. Pas besoin de l'église pour me confirmer que j'ai raison d'admettre ainsi mon existence. Je peux donc produire une connaissance certaine, avoir raison, par moi-même, indépendamment des autorités religieuses. À partir de ce moment-là, la certitude de la pensée humaine s'ajoute définitivement à la certitude de la pensée divine, que prétend posséder l'église.

Descartes va ensuite chercher à savoir s'il peut étendre cette première certitude à d'autres sujets, en dehors de son existence. Le chemin à suivre est le même : tant qu'un doute subsiste dans mon esprit, je ne puis me permettre d'être certain de quoi que ce soit. Ce faisant, je ne peux plus prendre pour vrai tout ce qui vient à ma pensée, seules mes pensées dont je ne pourrai plus douter seront certaines.

Mais la certitude ne viendra pas de n'importe quel doute qui hante mon esprit; il faut un doute systématique, « qui procède avec méthode, dans un

ordre défini, pour un but déterminé »[2]. Descartes fera donc du doute systématique la première règle de sa méthode qu'on peut résumer ainsi : le doute systématique de tout ce que je sais, de toutes les évidences apparentes pour qu'ensuite je produise systématiquement ma connaissance à partir d'un contrôle, d'une maîtrise de chacune des opérations de pensée que j'effectue lorsque je connais. Autrement dit, douter uniquement de ce que je veux et uniquement quand cela me tente ne sera pas utile. Le risque d'erreurs demeure le même.

Pour être certain, je dois donc soumettre tout ce que je sais à un doute intentionnel et organisé. Descartes nous invite à douter de toutes les évidences apparentes, de tout ce qui apparaît à notre esprit comme une vérité. Notre esprit a le défaut de prendre pour vrai ce qu'il pense. C'est pourquoi un doute systématique de tout ce que nous pensons s'impose.

Tant et aussi longtemps que je crois penser une vérité, mon esprit ne remettra pas en cause cette vérité. Si une autre vérité se présente, plus certaine, je risque de la rejeter parce que je crois déjà détenir la vérité, parce que je ne doute pas de la vérité que je détiens. Comment éviter de passer à côté d'une vérité ou découvrir si je suis dans l'erreur ? En laissant planer un doute sur toutes les vérités que j'ai déjà acquises, sur tout ce que je sais.

Dans les faits, la certitude d'une connaissance grandit toujours en repoussant la certitude d'une autre connaissance, d'une connaissance jusque-là prise pour vraie. La certitude que la Terre est plate a cédé sa place à la certitude que la Terre est ronde. Mais pour cela, il fallut que l'homme puisse

douter que la Terre était plate. Si je doute, dès le départ, de tout ce que je sais, je m'expose à la possibilité d'une plus grande certitude. Je m'accorde la possibilité d'être induit en erreur par une fausse vérité. Pour ce doute général, je n'ai besoin d'aucune raison, si ce n'est mon souci d'éviter l'erreur par une trop grande certitude. Notre affirmation « Je pense que... » devrait être reformulée en « Jusqu'ici, je pense que.... », pour exprimer le doute garant de notre ouverture d'esprit à une plus grande certitude.

Et tant et aussi longtemps que nous n'exprimons pas notre doute, nous donnons à l'autre l'impression de prendre pour vrai tout ce que nous pensons. Nous cachons notre ouverture d'esprit à l'autre et nous l'incitons à faire de même. Lorsque notre esprit constate cette absence apparente d'ouverture d'esprit chez l'autre, son attitude est différente que s'il constatait le contraire, ne serait-ce qu'une toute petite ouverture d'esprit. Cette attitude incite notre esprit à « affirmer » plutôt qu'à « proposer », c'est-à-dire à « donner (une chose) pour vraie, énoncer (un jugement) comme vrai » plutôt que de « soumettre », de « faire connaître » à l'autre une connaissance sans la prétendre nécessairement vraie dès le départ. En termes imagés, notre esprit a tendance à mettre le point sur la table plutôt qu'à tendre la main lorsque les apparences lui laissent croire que l'autre n'a aucun doute, aucune ouverture d'esprit. Il en va de même de l'autre lorsque son esprit dresse le même constat à notre égard.

Alors, ce qui est dit n'est pas vraiment discutable puisque chacun avance ce qu'il considère comme une vérité. On peut discuter uniquement

lorsque la valeur de la connaissance n'est pas certaine. Comprenez-moi bien : il y a vraiment discussion uniquement dans le cas où c'est la vérité d'une connaissance qui est l'enjeu. En d'autres temps, nous devons parler d'un débat d'opinions où des vérités s'affrontent.

Nous pouvons attribuer au moins quatre grandes différences entre la discussion et le débat d'opinions :

1. Dans une discussion, on cherche avec la vérité d'une connaissance. Dans un débat d'opinion, on cherche à imposer sa vérité.

2. Dans une discussion, je m'adonne avec l'autre à l'étude de la vérité sans rien prendre pour acquis. Dans un débat d'opinions, je m'oppose à l'autre en prenant pour acquis que je détiens la vérité.

3. Dans une discussion, chacun s'enrichit de la recherche de la vérité. Dans un débat d'opinions, chacun se contente de défendre sa propre vérité.

4. Dans une discussion, l'autre peut me donner raison et je peux donner raison à l'autre. Dans un débat d'opinions, l'autre ne peut pas me donner raison et je ne peux pas donner raison à l'autre, si ce n'est pour le piéger en vue de faire triompher ma vérité sur la sienne.

Seule l'ouverture d'esprit, entretenue par le doute, détermine si nous discutons de la vérité ou si nous débattons de nos opinions.

Aussi, j'ai passablement cherché à discuter de la vérité pour conclure que la plupart des gens ont davantage l'habitude des débats d'opinions que de la discussion. Celui qui doute a tout le recul nécessaire pour s'apercevoir que la plupart des gens ont le nez collé à « leurs » vérités. Nous vivons dans un monde d'opinions ou très peu de vérités sont réellement discutées, même dans nos relations intimes. L'enfant apprend vite à défendre son opinion, très peu à en discuter. Il imite les adultes.

Dès qu'on laisse voir qu'on a un doute sur ce qu'on pense, l'esprit de l'autre y voit une faiblesse, une occasion d'imposer sa vérité toute faite. Dans un monde aussi vantard d'être certain à chaque fois qu'il ouvre la bouche, il n'est pas étonnant que le doute soit perçu comme une faiblesse. Le plus fort est certain et le plus faible doute. Ainsi, la plupart des gens apprennent vite à cacher au monde leur moindre doute, de peur de voir le loup entrer dans la bergerie.

Certaines personnes sont si profondément convaincues de la nécessité d'être certaines, face aux autres et à elles-mêmes, que le plus petit doute les rend mal à l'aise, inconfortables. Si jamais le doute persiste, la déprime les gagne. Elles perdent leur assurance, leur confiance en soi et leurs certitudes, sans différenciation. Cette indifférenciation généralise la déprime jusqu'à la dépression.

Or, l'assurance se rapporte à nos convictions, la confiance en soi à nos capacités et la certitude aux connaissances accumulées. Une pensée responsable doit faire ces différenciations (différences de fonctions) sans quoi l'assurance, la confiance et la

certitude sont soumises à l'effet domino (la chute de la première entraîne celle de la deuxième et cette dernière entraîne la chute de la troisième).

Dans la pensée responsable, douter de la certitude de ses connaissances n'est pas associé à une faiblesse ou à un manque de confiance en soi mais à une force. La force de déceler ses erreurs de connaissance et ainsi de pouvoir prendre de l'expérience puisque cette dernière, après tout, est la somme de nos erreurs. La personne qui ne doute pas ne peut pas relever ses erreurs et prendre de l'expérience. Aussi, la pensée responsable limite la pratique du doute à la raison, au cerveau pensant, bref, à la conscience.

La pensée responsable peut étendre le doute à la connaissance de soi, y compris, à nos capacités en tant que personne, et à nos convictions mais uniquement sous une perspective rationnelle. Le doute recommandé par Descartes est celui organisé par la pensée rationnelle, à distinguer de la pensée émotionnelle (sous l'emprise des émotions et des passions), de la pensée spirituelle (qui sous-tend les croyances), de la pensée initiatique (qui modèle la vision de soi et du monde). Qu'importe l'objet du doute, il ne peut pas porter sur un autre aspect que l'aspect rationnel de cet objet.

Par exemple, je peux douter de l'existence de Dieu avec ma raison, c'est-à-dire examiner s'il m'apparaît raisonnable de croire en l'existence de Dieu, mais je ne peux pas douter de l'existence de Dieu avec mes émotions et mes convictions. En fait, l'existence de Dieu relève des croyances, fondées

sur des connaissances révélées plutôt que rationnelles. Autrement dit, la croyance en l'existence de Dieu ne peut pas être fondée sur la raison seule, les connaissances et la compréhension raisonnable. Ainsi, je peux entretenir un doute raisonnable quant à l'existence de Dieu mais une profonde conviction (révélation personnelle) peut m'en convaincre au-delà de ce doute de la raison.

La pensée responsable est respectueuse de tout mon être dans toutes ses composantes et n'accorde pas la permission de douter de tout et de rien, à tort et à travers. Seul le doute raisonnable de ce qui est raisonnable est permis et elle sait que tout n'est pas raisonnable. Aussi, elle sépare la raison des émotions, le cerveau pensant du cerveau émotionnel, tout comme elle sépare le cœur de la raison. Et si jamais des liens sont reconnus entre le cerveau pensant et le cerveau émotionnel, la pensée responsable les respectera. Nous verrons d'ailleurs que ces liens existent.

Ainsi, je peux douter de mes convictions mais je ne peux pas permettre à la raison seule de réduire mes croyances à néant. Je peux douter de mes capacités mais je ne peux pas permettre à ma conscience de prétendre connaître et comprendre toutes mes capacités et de poser un jugement définitif sur ma personne. Il y a aussi les capacités fournies à ma personne par mon cerveau émotionnel, généralement inconscientes ou hors de portée de l'analyse de la raison.

La personne abattue au moindre doute demeure dans l'ignorance de ces différenciations. Son doute n'est pas raisonnable et ne peut que l'entraîner

dans la déprime voire la dépression. Seul un doute raisonnable est utile car il permet une pensée certaine tout aussi raisonnable.

Non contrôlé par la raison, le doute devient maladif. Il court partout où il n'a pas raison (et ce n'est pas une figure de style), partout où la raison n'a pas juridiction et il fout librement le trouble, comme un virus mortel. La pensée certaine doit s'obliger à être raisonnable, autrement, elle produit l'incertitude plutôt que la certitude et les connaissances s'emballent et font chavirer le navire.

Personnellement, je doute de mes connaissances sans que cela n'enlève de la valeur à ma raison, au contraire, pour moi, la raison sans le doute n'a pas de valeur. Je doute aussi de mes capacités en tant que personne mais raisonnablement, c'est-à-dire sans jamais prétendre que toutes mes capacités sont réduites ou que mon jugement porte sur toutes mes capacités. Il y a des capacités cachées à ma conscience, souvent, insoupçonnables. Et pour que ma conscience ne puisse plus me jouer des tours de logique en me rendant incapable de tout, je lui reconnais une capacité intelligente qu'elle ne peut pas attaquer : la capacité de douter. Tant que je doute, je suis intelligent. Enfin, je doute de mes convictions mais jamais je ne laisse ma raison seule fonder mes convictions, mes croyances. Certains événements ébranlent très sérieusement mes convictions, parfois même je perds une conviction profonde dans la tourmente, mais j'ai trouvé ici encore un moyen de m'en tenir à un doute raisonnable. Je reconnais à mon cœur une capacité immuable, inattaquable par la raison : la capacité de croire en quelque chose.

Ainsi, même lorsque je ne crois plus en rien, j'ai tout de même la capacité de croire en d'autres choses, d'acquérir de nouvelles croyances voire de nouvelles valeurs.

Ainsi organisé, impossible d'admettre raisonnablement : « Je n'ai plus confiance en moi ». Car mon moi s'étend bien au-delà des limites de ma raison. Si j'existe parce que je pense, la qualité de mon existence est loin de dépendre uniquement de mes pensées raisonnables, de mon cerveau pensant. Lorsqu'on a perdu confiance en soi, il faut savoir qui pense, son cœur ou sa raison.

Absolument certains de ne plus pouvoir se faire confiance, de cœur et d'esprit, certains tombent dans la pensée malheureuse.[3]

Revenons à l'inconfort du doute. Certaines personnes mal à leur aise refoulent leurs doutes au plus profond d'elles-mêmes dans l'espoir de ne plus jamais les voir ressurgir, convaincues qu'il faille être certain, même aveuglément. Ces personnes se privent ainsi de la possibilité de tirer le bénéfice du doute. Ainsi, parmi elles, se retrouvent les gens conservant les mêmes vérités toute leur vie. Ces gens resteront sensiblement sur les mêmes positions, souvent avec la même attitude de certitude, de l'adolescence ou du début de leur vie adulte à la vieillesse. Plus une personne est certaine, moins elle a l'opportunité d'évoluer, à tout le moins, en changeant ses idées actuelles pour de meilleures.

Dans le secret de son intimité, la personne privée de doute considère ses idées comme étant les meilleures qu'elles puissent adopter. Dans le public, deux choix s'offrent à elle pour faire bonne figure,

soit elle reconnaît ses idées n'étant peut-être pas les meilleures mais que ce sont les siennes, soit elle soutient adopter une meilleure idée mais uniquement si elle la juge personnellement vraiment meilleure. Dans tous les cas et qu'importent ses dires, la personne privée de doute conserve « ses » idées. Elle en fait une affaire strictement personnelle. Nous approfondirons le sujet au chapitre de la pensée universelle à laquelle nous opposerons la pensée personnelle car il y a des gens prêts à tout pour préserver la certitude de leurs pensées personnelles même si ces dernières sont contredites par des vérités universelles, des vérités vraies pour tous les êtres humains.

La difficulté de douter apparaît dans la « simple conscience » et disparaît dans la « double conscience », reste l'effort. Oui. Je m'explique. Lorsque je dis « Je sais », c'est une question de simple conscience. Lorsque je dis « Je sais que je sais », c'est la double conscience qui intervient. Dans « Je sais que je sais », il y a une vérification de ce que je sais. Dans la simple conscience, il n'y a pas de vérification, je ne me questionne pas à savoir si je sais vraiment. Dans la simple conscience, je me réfère aux évidences apparentes ou à l'expérience immédiate, d'où que je puisse rapidement conclure « Je sais » ou « Je ne sais pas ».

L'expérience immédiate se réduit généralement à la connaissance accumulée à l'aide des sens (goût, odorat, ouïe, toucher et vue). Elle n'est pas inutile, au contraire, elle nous permet de combler nos besoins de base et de vivre en toute sécurité. Par exemple, c'est par l'expérience immédiate de l'odeur

d'un aliment mauvais au goût que je garderai cette odeur en mémoire. Si jamais je fais à nouveau l'expérience immédiate de cette odeur, le souvenir aidant, je n'aurai pas besoin d'y goûter pour savoir qu'il est mauvais. Autre exemple, c'est l'expérience immédiate connue qui m'évitera de me brûler à nouveau en passant ma main dans la vapeur s'échappant d'un chaudron d'eau bouillante sur le feu de la cuisinière. C'est aussi l'expérience immédiate vécue à l'audition des crissements de pneus d'une automobile qui me fera remonter sur le trottoir sans prendre le temps de réfléchir si jamais la même expérience immédiate se présente. Somme toute, l'expérience immédiate est à toutes fines pratiques essentiellement sensorielles.

Mais nos sens peuvent nous tromper. « J'étais certain que mon camion passait aisément sous ce viaduc », dira le conducteur. « Je n'ai pas vu la marche », dira le visiteur. « J'avais pas l'impression d'écouter cette musique à un volume aussi élevé », dira le colocataire. Ce sont là des exemples terre-à-terre mais nos sens peuvent aussi induire en erreur notre appréciation d'une personne, d'un événement de grande importance voire d'un objet dangereux.

J'ai ajouté « connue » et « vécue » après « expérience immédiate » car certaines expériences immédiates semblent échapper à notre mémoire, du moins, ne pas s'y inscrire dès la première fois. En effet, il nous faut parfois plusieurs expériences immédiates similaires, par exemple, de déshydratation avant de prendre l'habitude de boire suffisamment lors d'un effort physique soutenu.

Certaines personnes oublient toujours de faire le plein du réservoir d'essence de leur automobile malgré l'expérience immédiate de plusieurs pannes sèches.

Bref, nos sens peuvent nous trahir et l'expérience immédiate est loin d'être toujours suffisante pour engendrer une pensée certaine. Autrement dit, une simple conscience ne fournit pas toute la connaissance et la compréhension nécessaire pour prendre du recul et maîtriser la certitude.

Il faut une double conscience, c'est-à-dire, une conscience de la conscience. Disons-le avec d'autres mots. La simple conscience est une conscience spontanée tandis que la double conscience est une conscience réfléchie. Le professeur L. Meynar [4] parle aussi de la conscience réfléchissante et de la conscience réfléchie. La première se limite au reflet de la réalité, la seconde se veut une réflexion au sujet de ce reflet. « (...), mais au fond la conscience et la conscience de la conscience sont deux opérations de l'esprit qui ne diffèrent que par le degré d'intériorisation et de réflexion », écrit le professeur.

Par intériorisation, entendons simplement l'« aptitude mentale à s'isoler du monde extérieur » (Le Petit Robert), ce qui implique, pour nous, la capacité à nous soustraire à l'influence de nos sens, ces derniers étant responsables de nous relier au monde extérieur. Autrement dit, une fois que nous avons acquis toute la connaissance possible avec nos sens au sujet de ce à quoi nous voulons réfléchir, on ferme la porte; on ne laisse plus les sens se mêler de nos affaires.

L'opération est difficile à celui ou celle qui se demande : « Oui. Mais ne ressent-on pas toujours quelque chose ? Comment soustraire complètement ma réflexion à mes sens ? ». Évidemment, il ne s'agit pas de « débrancher » les nerfs; nous mourrions. Blague à part, nos sens alimentent constamment notre cerveau et c'est très bien ainsi. Mais il ne faut pas être comme l'élève à la merci de tout ce qu'il voit et entend au point de perdre le fil de sa propre réflexion, ce qui fait référence à un premier aspect de l'intériorisation : la capacité de concentration dans l'ambiance du monde extérieur.

Le deuxième aspect se rapporte à la capacité de contrôler la connaissance par les sens, comme s'il fallait à un moment donné la fixer, décider qu'on a la connaissance de base nécessaire pour réfléchir. Autrement, on se retrouve à réfléchir à une connaissance qui change constamment parce que toujours alimentée par les sens. En fait, il s'agit de considérer que la conscience et la conscience de la conscience ne peuvent pas travailler en même temps. Comparez-vous au chercheur en laboratoire tentant de réfléchir à un virus tout en gardant les yeux rivés sur ce virus à l'aide de son microscope. L'exercice est toujours possible, l'image du virus peut stimuler l'imagination, mais le chercheur sait fort bien que son travail au microscope (le recours à ses sens) consiste à prendre des connaissances auxquelles il réfléchira plus tard, dans un deuxième temps, à son bureau, par exemple. Ce faisant, il intériorise la connaissance, il ne lui reste plus que des notes. Il amène la connaissance sensorielle de la simple conscience dans la double conscience. Par le fait

même, il s'isole lui-même et isole la connaissance du monde. Le travail de la simple conscience est terminé et celui de la double conscience commence.

Personnellement, il me semble plus aisé de différencier la simple de la double conscience en les qualifiant de conscience spontanée et de conscience réfléchie. Pour en finir avec cette différenciation, comparons l'exercice de conscience à celui de la photographie. La conscience spontanée fournit la photographie et la conscience réfléchie l'analyse. L'objet photographié, c'est le monde extérieur. L'appareil photographique représente mes sens (en tant qu'il les prolonge, comme le fait un microscope). La photographie, c'est la connaissance produite par la conscience spontanée à l'aide de mes sens. Je dispose en mon esprit d'une représentation du monde extérieur. Je n'ai plus besoin de l'appareil ou de mes sens pour me représenter le monde extérieur puisque j'en ai une représentation indépendante en mon esprit. Je puis donc me couper du monde extérieur pour réfléchir à cette représentation.

Dans cet exercice, la photographie ou la représentation du monde extérieur en mon esprit est une première connaissance, la connaissance spontanée. Ma réflexion sera une connaissance réfléchie de la connaissance spontanée, une « connaissance de la connaissance » à l'image d'une « conscience de la conscience ».

Dans ce contexte, vous comprendrez peut-être mieux que jamais la réflexion : « Retour de la pensée sur elle-même en vue d'examiner plus à fond une idée, une situation, un problème » (Le Petit

Robert). Ce retour de la pensée sur elle-même est nécessaire parce que la conscience spontanée peut m'induire en erreur, produire une pensée d'une fausse certitude :

« La conscience naïve ne connaît que des choses et s'ignore elle-même comme conscience. Par exemple, je dis spontanément : « Devant moi il y a une lampe, sous mes pieds il y a un tapis, sur le balcon il y a des fleurs ». Je ne pense pas d'abord à l'acte de mon esprit par lequel j'affirme tout cela; mais ma pensée s'oublie, s'efface devant les choses qu'elle affirme. (...). Elle affirme les choses, l'être, le « il y a ».

Cependant, je fais bien vite l'expérience de l'erreur. Par exemple, je me dis : « Il y a un moineau sur le balcon »; je m'approche et ce n'est qu'un petit papier gris. Donc il n'y avait pas de moineau, mais j'avais cru voir un moineau. J'avais cru... Ici ma pensée, d'abord tournée vers les choses, revient sur elle-même; je réfléchis sur ma connaissance, je me demande quelle est sa valeur. (...). » [5]

Si la conscience naïve (spontanée) se limite à « affirmer », on comprend encore mieux pourquoi les débats d'opinions ont tout pour nous induire en erreur, contrairement à la discussion qui force la réflexion sur chaque affirmation.

Cela dit, l'exemple du moineau sur le balcon est une certitude banale sans trop de conséquences. Vous n'êtes sûrement pas sans penser à des exemples plus dramatiques où de fausses certitudes

peuvent conduire à des erreurs fatales. « Je peux éprouver un sentiment très fort et très sincère de certitude et pourtant être dans l'erreur », soulignent messieurs Huiman et Vergez.[6] La chose sur le balcon apparaissait « de toute évidence » comme un moineau et j'accorde sur-le-champ le statut de vérité à cette évidence; j'affirme « Il y a un moineau sur le balcon ». Je ne me dis pas : « Il y a peut-être un oiseau sur le balcon » car, pour moi, il n'y a pas de doute que je vois un oiseau.

L'erreur commune de la conscience spontanée est de prendre les évidences comme des vérités sans en douter. La conscience spontanée nous donne souvent un sentiment d'évidence, une impression d'évidence. Les mots « sentiment » et « impression » sont justes parce que la conscience spontanée est directement en relation avec les sens dont l'activité débouche précisément sur des sentiments et des impressions. Or, un simple sentiment ou une simple impression ne suffit pas pour fonder une pensée certaine. Bref, il faut se méfier de toutes les évidences, en douter systématiquement, comme nous le recommande Descartes.

Plus une personne est sensible à ses sentiments et à ses impressions, plus elle devrait se méfier des évidences qui lui viennent à l'esprit. Et c'est justement parce que nous sommes tous sujets à une telle sensibilité que nous devrions tous douter systématiquement des évidences. Même lorsque nous nous vantons d'avoir réfléchi, il arrive que notre réflexion ait été induite en erreur par notre première impression, généralement la plus influente de toutes. En fait, notre réflexion consiste souvent à

expliquer et à justifier notre première impression parce que nous la prenons pour vraie, du début à la fin. Or, pour découvrir si une première impression est vraie, il faut en douter. Seul un doute systématique peut produire la certitude et confirme si la première impression est vraie ou fausse. On peut être certain d'une première impression que si plus aucun doute ne persiste en notre esprit, non pas en rejetant le doute pour uniquement en justifier l'évidence.

Pour déceler si une personne n'a pas été bernée par sa première impression dans sa réflexion, il faudrait la forcer à nous exposer tous les doutes qu'elle a levés pour en arriver à être certaine. J'imagine la surprise de cette personne à la question : « Avez-vous eu des doutes ? ». Une réponse du genre « Je suis comme tout le monde, j'ai eu des doutes mais maintenant je suis certain », ne serait que de la poudre aux yeux. Il ne fut pas demandé si la personne doutait comme tout le monde mais si elle, elle avait eu des doutes. Il nous faudrait insister : « Quels ont été vos doutes ? ». Une réponse du genre « Je ne suis pas ici pour faire état de mes doutes mais pour partager ce que je sais » démontrerait définitivement que la personne est uniquement capable d'une conscience de la conscience, d'une réflexion, dont le seul but est d'imposer ses évidences, à elle-même et aux autres. Elle ne peut que nous montrer jusqu'à quel point elle a le sentiment d'être certaine de posséder la vérité. C'est comme si elle nous lançait : « Ne doutez plus, j'arrive ! » ou « Me voilà, il n'y a plus de raison de douter ». En fait, cette personne nous dit : « Je connais la vérité et j'ai

la certitude de la connaître ». Or, sa fuite devant le doute prouve tout à fait le contraire. Car qui n'a pas douté, connaît mais il ne peut pas en être certain.

Descartes écrit : « L'acte par lequel on connaît une chose est différent de celui par lequel on connaît qu'on la croit ». Je connais avec ma conscience spontanée, je connais que j'y crois avec ma conscience réfléchie ou, si vous préférez, je sais, avec ma conscience spontanée, je sais que je peux y croire ou non avec ma conscience réfléchie.

Le doute systématique enseigné par Descartes deviendra la première règle de la méthode scientifique. Toute la certitude accumulée en science fut et est possible grâce à l'application, à l'exercice, du doute systématique. La première caractéristique de l'esprit scientifique est de douter systématiquement.

C'est à partir du moment où l'homme s'est mis à douter systématiquement de ses connaissances qu'il a pu qualifier ses connaissances d'exactes et d'approfondies et les réunir dans différents « corps de connaissances ayant chacun un objet déterminé et reconnu, et une méthode propre » ou, différents « ensembles de connaissances, d'études d'une valeur universelle, caractérisés chacun par un objet (domaine) et une méthode déterminés, et fondés sur des relations objectives fiables » (Le Petit Robert). Il s'agit là de la définition d'une science, des sciences. Pour le moment, retenons uniquement (nous verrons les autres aspects plus tard) que la référence à la méthode est obligée pour définir une science et que cette méthode peut varier d'une science à l'autre mais toutes ont en commun la pratique du doute systématique.

On peut donc mettre un peu de science dans sa pensée, profiter de la certitude scientifique dans sa vie, en nous prêtant au doute systématique. Et cela n'est pas aussi compliqué qu'il y paraît. Ne vous imaginez pas bloqué par le doute systématique chaque fois que vous cherchez à connaître, que vous pensez à quelque chose et chaque fois que vous vivez quelque chose, la tête en train d'exploser, dans la position du penseur de Rodin. Même le scientifique qui a fait profession de douter systématiquement des connaissances dans un domaine ou sur un objet déterminé ne s'imagine pas chercher et penser ses doutes jusqu'à la surchauffe de son cerveau au point d'en brûler des neurones et en devenir fou. Le doute systématique n'est pas paralysant, à preuve, les sciences avancent sans cesse depuis qu'elles le pratiquent. Lorsqu'un problème demeure incompréhensible et irrésolu, c'est que le doute systématique n'a pas encore produit une pensée suffisamment certaine pour comprendre et résoudre le problème.

Mais il n'est pas nécessaire de faire du doute systématique une profession pour en tirer le bénéfice d'une pensée certaine profitable à tout un chacun. Le scientifique passera des années sur les bancs d'école qu'il ne quittera pas vraiment puisqu'il est en formation toute sa vie. Il choisit un objet d'étude déterminé et passera en revue tous les doutes levés par ses prédécesseurs dans son domaine. Il se mettra au parfum des doutes et des problèmes actuels et il commencera sa recherche. Nous ne disposons pas d'autant de temps pour étudier chacun de nos problèmes. Impossible d'imaginer nous concentrer sur un seul problème toute notre vie.

En revanche, nous pouvons former quelque peu notre esprit à la pensée scientifique. Nous pouvons importer de la science les principales règles de sa méthode d'être certaine. Bien comprises, ces règles deviennent quasiment une seconde nature, si je puis dire. L'effort nous paraîtra naturel, ne serait-ce que l'effort du doute, la règle suprême. Il faut bien peser les mots « seconde nature » et « effort naturel » car, en fait, l'esprit scientifique va à l'encontre de notre nature qui, nous l'avons souligné, nous pousse à prendre pour vraie la moindre évidence. Ne pas prendre pour vrai ce que nous pensons n'est pas dans notre nature et c'est ce en quoi consiste principalement l'esprit scientifique.

J'aime bien la définition de la science donnée par l'historien philosophe des sciences et professeur de chimie et de physique, Gaston Bachelard, dont le livre *La Formation de l'esprit scientifique*[7] fait autorité en la matière. « Il définit la science comme un combat, un refus de ses propres opinions »[8], pour moi, un refus de ce qu'on prend d'emblée pour vrai, puisqu'une opinion est par définition prise pour vraie.

Aussi, la réflexion sur la connaissance proposée par Descartes est d'ordre critique plutôt que dogmatique, fondée sur un doute systématique plutôt que sur un dogme, sur des « vérités fondamentales incontestables » ou des « opinions émises comme des certitudes » (Le Petit Robert), comme on en trouve plusieurs au sein de l'église.

On peut qualifier une réflexion de critique que si elle met en doute systématiquement les connaissances acquises. Pas de doute, pas de qualité

critique, pas de certitude, uniquement des dogmes. C'est la qualité critique de la démarche de mes professeurs lors de ma troisième session en sciences humaines au collège que j'ai remise en cause en demandant pourquoi leurs sources disaient sensiblement toutes la même chose sur les sujets à l'étude. « Cet auteur affirme le contraire de l'auteur que vous avez choisi. Que fait-on avec son point de vue? » demandais-je à répétition sans obtenir de réponses intelligentes pour me convaincre de poursuivre plus loin mes études avec eux.

Selon le professeur et sociologue des sciences Olivier Clain, non seulement le premier geste de la démarche critique est une mise en doute des connaissances acquises, mais la connaissance elle-même apparaît dès lors comme une réflexion critique, c'est-à-dire, comme « une démarche qui rend possible une avancée continuelle du savoir par destruction du déjà su, des évidences déjà accumulées ».[9]

Le professeur Nicolle formule en ces mots la démarche : « La connaissance est une lutte à la fois contre la nature et contre soi-même. *On connaît contre une connaissance antérieure*. La connaissance n'est pas une simple acquisition; elle est une remise en question de ce que l'on croyait savoir et qu'on savait mal ».[10]

N'y a-t-il pas là un nouvel élément ? Qu'est-ce que vous inspire : « par destruction du déjà su » et « contre une connaissance antérieure » ? La réponse doit préciser qu'est-ce qui peut détruire le déjà su. Seul un doute au sujet d'une connaissance déjà établie (pour vrai) peut détrôner cette dernière.

Si je ne doute pas de la connaissance établie, il n'est aucune raison de croire que je sais mal. Si je doute d'une connaissance établie, mon doute détruit cette connaissance et c'est sur ces ruines que s'installera une nouvelle connaissance, plus certaine, jusqu'à ce qu'un doute vienne la détruire à son tour, pour une connaissance encore plus certaine. Lorsque je crois en une connaissance, j'accepte l'éventualité de devoir l'abandonner si un doute survient. Le bénéfice du doute, c'est la certitude... jusqu'au prochain doute !

Mais notre habitude de prendre pour vraies les évidences se pose comme un obstacle au doute assurant le développement de la connaissance. Gaston Bachelard introduit la notion d'« obstacles épistémologiques », de *épistémè*, savoir.

« La nouveauté de sa réflexion tient à la découverte des obstacles épistémologiques. Ce ne sont pas des obstacles extérieurs, comme la difficulté d'observer les phénomènes, de les mesurer, d'expérimenter sur eux; ni des obstacles techniques liées à la mise au point d'instruments au service de la science; ce sont des phénomènes internes à l'esprit même du chercheur. G. Bachelard a emprunté à la psychanalyse le concept de résistance. Une résistance est tout ce qui, dans les actions et les paroles d'un patient, s'oppose à l'exploration, par celui-ci, de son inconscient (ex. : fatigue, oublis, refus d'une interprétation, impatience, etc.)

L'obstacle épistémologique est une résistance au développement de la connaissance, interne à l'acte de connaître. C'est dans l'esprit du cher-

cheur, dans sa démarche intellectuelle elle-même que l'on trouve des barrières, des obstacles au progrès de la connaissance. Ces obstacles sont bien entendu involontaires. »[11]

Laissons à Gaston Bachelard le soin de replacer nos dires dans la version originale de son texte :

« Quand on recherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique. Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens et de l'esprit humain : c'est dans l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles. C'est là que nous montrerons des causes de stagnation et même de régression, c'est là que nous décèlerons des causes d'inertie que nous appellerons des obstacles épistémologiques. La con-naissance du réel est une lumière qui projette toujours quelque part des ombres. Elle n'est jamais immédiate et pleine. Les révélations du réel sont toujours récurrentes. Le réel n'est jamais « ce qu'on pourrait croire », mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser. La pensée empirique est claire, après coup, quand l'appareil des raisons a été mis au point. En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît contre une

connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui, dans l'esprit même, fait obstacle à la spiritualisation.

L'idée de partir de zéro pour fonder et accroître son bien ne peut venir que dans des cultures de simple juxtaposition où un fait connu est immédiatement une richesse. Mais devant le mystère du réel, l'âme ne peut se faire, par décret, ingénue. Il est alors impossible de faire d'un seul coup table rase des connaissances usuelles. Face au réel, ce qu'on croit savoir clairement offusque ce qu'on devrait savoir. Quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés. Accéder à la science, c'est, spirituellement rajeunir, c'est accepter une mutation brusque que doit contredire un passé.

La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne com-

prenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir de connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.

Une connaissance acquise par un effort scientifique peut elle-même décliner. La question abstraite et franche s'use : la réponse concrète reste. Dès lors, l'activité spirituelle s'invertit et se bloque. Un obstacle épistémologique s'incruste sur la connaissance non questionnée. Des habitudes intellectuelles qui furent utiles et saines peuvent, à la longue, entraver la recherche. « Notre esprit, dit justement M. Bergson, a une irrésistible tendance à considérer comme plus claire l'idée qui lui sert le plus souvent ». L'idée gagne ainsi une clarté intrinsèque abusive. À l'usage, les idées se valorisent indûment. Une valeur en soi s'oppose à la circulation des valeurs. C'est un facteur d'inertie pour l'esprit. Parfois une idée dominante polarise un esprit dans sa totalité. Un épistémologue irrévérencieux disait, il y a quelque vingt ans, que les grands hommes sont utiles à la science dans la première moitié de leur vie, nuisibles dans la seconde moitié. L'instinct formatif est si persistant chez certains hommes de pensée qu'on ne doit pas s'alarmer de cette boutade. Mais enfin l'instinct

formatif finit par céder devant l'instinct conservatif. Il vient un temps où l'esprit aime mieux ce qui confirme son savoir que ce qui le contredit, où il aime mieux les réponses que les questions. Alors l'instinct conservatif domine, la croissance spirituelle s'arrête. » [12]

Gaston Bachelard nous propose ces quatre exercices disciplinaires pour conduire notre intelligence avec rigueur[13] :

1. *La catharsis intellectuelle :* ***toute culture scientifique doit commencer (...) par une catharsis intellectuelle et affective****, c'est-à-dire par une véritable purification des préjugés, des idées toutes faites, des opinions admises. C'est une condition préalable pour qui veut vraiment entreprendre une recherche intellectuelle. Bachelard reprend ici la tradition philosophique, qui, depuis Socrate en passant par Descartes, exige la rupture avec la doxa (l'opinion) pour penser librement par soi-même.*

2. *La réforme de l'esprit : il faut éduquer convenablement son esprit, c'est-à-dire non pas le remplir de connaissances jusqu'à saturation, mais le former avec méthode. Plus précisément, il faut apprendre à son esprit à se réformer sans cesse, à ne jamais s'installer dans des habitudes intellectuelles qui deviennent vite des carcans; il doit être capable de renoncer à une théorie à laquelle il était attaché, il doit être capable de refondre totalement le système de son savoir*

chaque fois que c'est nécessaire. Il faut avoir un esprit souple

3. *Le refus de l'argument d'autorité : comme nous l'ont appris les savants de la Renaissance, il faut savoir rompre avec le respect pour les autorités intellectuelles, quel que soit leur prestige.* ***Un épistémologue irrévérencieux disait, il y a quelque vingt ans, que les grands hommes sont utiles à la science dans la première moitié de leur vie, nuisibles dans la seconde moitié****. Effectivement, dès qu'un chercheur devient célèbre, il acquiert une autorité intellectuelle et morale qui peut gêner ses étudiants. Pour progresser, ceux-ci doivent souvent rompre avec les idées de leur maître, ce qui n'est pas toujours facile lorsque celui-ci détient le pouvoir d'orienter les travaux de recherche, les thèses, les carrières, etc.* ***À ceux qui veulent apprendre, c'est souvent une gêne que l'autorité de ceux qui leur donnent leur enseignement****, écrivait Cicéron.*[14]

4. *L'inquiétude de la raison : il ne faut jamais laisser sa raison en repos (quies); il faut l'inquiéter, la déranger. Il ne faut pas s'installer dans la sympathie avec une doctrine. La sympathie enlève l'esprit critique, la liberté de jugement. Il ne faut jamais se sentir à l'aise avec ses propres idées, il faut se remettre toujours en question. Celui qui ne s'interroge plus se sclérose. L'esprit qui finit toujours par dire oui s'endort. Penser, c'est dire non, pensait Alain. »*[15]

Ces exercices prolongent fort bien notre propos. Il faudrait nous les enseigner dès notre plus jeune âge pour plus de rigueur dans l'ensemble des réflexions de tous les gens.

Pour le moment, les critères de vérité diffèrent tellement d'un individu à l'autre que le développement de la connaissance s'en trouve réduit, autant dans nos vies personnelles que publiques. Il y a prolifération de connaissances sans pour autant qu'elles soient certaines car on peut justement douter des critères de vérité retenus. Bref, il y a une multitude de raisons de croire de certitude très inégale.

« Lorsque quiconque avance une affirmation qu'il prétend être une vérité, lorsqu'il veut la faire reconnaître et partager comme telle (comme une vérité), on est toujours en droit de lui demander « pourquoi devrais-je vous croire? ». Selon les domaines et les circonstances, les réponses peuvent être très diverses : on peut invoquer l'expérience quotidienne, la pratique, un témoignage, l'autorité de quelqu'un de reconnu comme compétent, la tradition, une révélation, l'intime conviction, l'intuition, le raisonnement, le sentiment d'évidence, et encore bien d'autres raisons de croire. »[16]

La science procède autrement :

« Les affirmations scientifiques, elles, devraient en principe appuyer leur validité sur des arguments à la fois empiriques, rationnels, et publics. À la question ci-dessus, le scientifique devrait

pouvoir répondre : « voilà l'expérience ou l'observation que j'ai réalisée et les raisonnements que j'ai faits pour en tirer mes conclusions. Vous pouvez les refaire, je vous donne toutes les indications nécessaires pour cela, vous verrez que vous aboutirez au même point que moi ». »[17]

Quelle différence remarquez-vous? Lorsqu'un scientifique avance une affirmation qu'il prétend être vraie, il doit la soumettre à l'approbation publique. Dans notre vie privée, nous nous contentons souvent de nous approuver nous-mêmes. Nous jugeons nous-mêmes si nous pouvons être certains ou non, par conséquent, notre capacité à reconnaître nos erreurs est réduite uniquement à notre propre expérience.

Le scientifique ne saurait se contenter d'une preuve personnelle, il la soumettra aux d'autres :

« Une preuve scientifique doit pouvoir s'imposer à toute personne suffisamment informée; obtenir le consensus est donc une visée de tout effort de recherche. La connaissance scientifique est, par sa nature même, partageable. (Un chimiste anglais, Ziman (1968), a forgé pour cela l'adjectif ' consensible ', c'est-à-dire susceptible d'être l'objet d'un consensus, pour exprimer la même idée ».[18]

Les mots-clés : « à toute personne suffisamment informée ». La personne qui nous propose une vérité est-elle suffisamment informée ? Et nous, sommes-nous suffisamment informés pour juger cette vérité vraie ou fausse ? La plupart du temps,

non seulement nous ne prenons pas le temps de vérifier les informations disponibles, nous n'avons pas le temps. Plus encore, la surabondance d'informations nous démotive. Même lorsqu'on se donne quelque peu la peine de fouiller un sujet, de consulter différentes sources d'informations, on a l'impression de piger au hasard.

Il faut que les informations soient loin, en dehors de la science, de former un ensemble de connaissances ordonnées, faciles à consulter. La pagaille voire l'anarchie caractérise l'autoroute de l'information et on trouve difficilement ce que l'on cherche. Or, le fouillis sur l'autoroute de l'information est à l'image de l'esprit de l'homme. L'informatique est une science, le contenu véhiculé est loin d'être soumis à la même organisation de pensée, une grave erreur qui nous laisse dans l'erreur. Si l'autoroute de l'information avait été conçue comme une gigantesque encyclopédie, le problème serait réglé mais cela ne se produira pas car les penseurs des moteurs de recherche manquent eux-mêmes de conscience de la conscience. Pressés de passer à l'action avec les évidences du bord, ils ne doutent pas suffisamment voire correctement, bref, ils manquent de réflexions.

Dans ce contexte de fouillis général, débordant amplement l'autoroute de l'information, nous ne pouvons avoir qu'une seule qualité : rester ouverts à l'idée de douter de nos pensées certaines si jamais nous en croisons une autre qui n'y corresponde pas, en tout ou en partie. N'est-ce pas la

moindre des choses au lieu de rejeter instantanément toutes connaissances contredisant nos pensées certaines ?

Parler avec certitude m'apparaît prétentieux et arrogant, très peu raisonnable. Ajoutez à cela l'assurance et la confiance en soi avec lesquelles les gens renforcent l'impression de dire la vérité et vous pouvez conclure que la plupart des gens exagèrent. Il suffit d'y prêter attention lors des réunions de famille, des séances de travail au bureau, des pauses-café, des activités de loisirs, des déplacements en public, de l'épicerie au centre commercial en passant par la station-service et le cinéma, bref, partout où l'autre parle avec un autre, pour se rendre compte que les gens donnent force de vérité à ce qu'ils disent et pensent, sans entretenir le moindre doute.

J'ai commencé bien jeune à me rendre compte que je ne pouvais pas me fier aux pensées les plus certaines des gens. Même les journalistes sont trompés par l'évidence. Je ne sais plus combien d'informations de toutes sortes sur les sujets les plus variés j'ai vérifiées jusqu'à la source pour m'apercevoir que les médias m'avaient induit en erreur, faute d'avoir eux-mêmes vérifié.

À titre d'exemple, à la sortie dans les médias de l'affaire des messages subliminaux dans la musique rock, piqué au vif, j'ai entrepris une vaste vérification de l'information pour satisfaire un doute systématique. Le sujet était traité par les médias avec tellement d'erreurs que je n'ai pu faire autrement que d'intituler ma première tournée de conférences dans les écoles élémentaires, secondaires et

collégiales et les maisons de jeunes du Québec, de l'Ontario et des provinces maritimes : « Le rock et la déformation de l'information ». Il me fallait un minimum de deux heures et demie par conférence pour expliquer les erreurs relevées dans cinq articles publiés par différents quotidiens parmi les plus prestigieux au Canada. Et gare aux directeurs et aux animateurs qui voulaient couper court à la conférence car les jeunes, tout comme les parents rencontrés en soirée, voulaient savoir, tout savoir; la vérité ne court pas les rues et je l'avais trouvée pour la partager.

Pire encore, l'ignorance d'un seul homme peut priver tout un peuple d'une meilleure connaissance. À titre d'exemple, j'ai vu de mes yeux vu le dossier de l'éducation aux médias foirer lamentablement au Québec dans la première moitié des années 80 alors que je revenais de la France avec toutes les informations originales du projet initié par l'U.N.E.S.C.O., expérimenté pour la première fois en plusieurs pays sous l'égide du Conseil de l'Europe parmi lesquels la France était le plus avancé. J'avais en main non seulement les informations pédagogiques nécessaires à l'implantation du projet au Québec mais même les notes ministérielles confidentielles expliquant comment promouvoir le projet en hauts lieux. Je ne parle pas ici d'une valise de documents mais de plus d'une dizaine de caisses bourrées des informations les plus précieuses étalant un savoir de grande valeur. Dès mon arrivée, je me suis mis à la recherche d'informations du côté américain pour être en mesure de comparer la vision européenne avec la vision américaine. J'ai procédé

de même avec le Québec et les autres provinces canadiennes, plus pauvres que jamais sur le sujet.

Avec une équipe, qui a compté au plus fort une quinzaine de personnes, nous avons expérimenté sur le terrain pendant cinq ans, ajustant ici et là le projet aux réalités québécoises, et de façon à avoir en main une version parfaitement adaptée avant de nous rendre en commission parlementaire lors de l'étude des crédits du ministère des communications du Québec pour demander de l'aide en vue de généraliser le projet dans les écoles, les maisons de jeunes et les services de loisirs. Déjà, nous avions fait la une de plusieurs médias et été l'objet de nombreux reportages, même l'Office National du Film du Canada avait produit un documentaire sur nos ateliers dans les écoles primaires.

Mais il ne fallut même pas une minute à un politicien de l'opposition, parfait ignorant du sujet, pour faire de notre cause un dossier partisan et ainsi inciter le ministre à ignorer notre demande. Il a laissé croire que le but de l'éducation aux médias était de critiquer les médias alors qu'en réalité, il s'agit de développer le sens critique. Mais pour lui, on ne pouvait pas développer le sens critique autrement qu'en faisant des critiques engagées. On devient critique des médias en apprenant « comment ça marche » par une expérimentation pratique des médias et en cernant l'influence des médias dans nos vies. Ainsi et seulement ainsi, on peut prétendre à des critiques objectives et être en mesure d'expliquer pourquoi on aime et pourquoi on n'aime pas. Nous avons poursuivi nos expériences sur le terrain, ajoutant même une véritable escouade pour

répondre aux demandes de directeurs d'écoles aux prises avec la violence, celle dans les médias étant devenue un Cheval de Troie pour aborder la question. Au bout de quelques années, nous avons dû abandonner, faute de subventions gouvernementales pour compléter le financement privé. Ailleurs, l'éducation aux médias est toujours plus évoluée qu'au Québec et largement subventionnée par le privé et le public.

Frustré ? Comment ne pas l'être lorsque l'absence d'un doute raisonnable cause autant de ravage dans tous les milieux de la société. Qu'importe la région du monde où vous habitez, vous observerez de multiples décisions prises sous la seule connaissance des évidences plutôt qu'une juste compréhension de cette connaissance brute. Une conscience respectueuse d'elle-même se compose de la connaissance et de la compréhension tirées de la connaissance par la réflexion. La connaissance seule ne suffit jamais à l'être humain conscient de lui-même. Aussi, l'être humain conscient fait preuve d'humilité dans l'énoncé de ses certitudes car il sait fort bien qu'il ne dispose pas généralement de toutes les connaissances nécessaires pour réfléchir sur un sujet au point et produire une réflexion à toute épreuve. L'être humain responsable demeure continuellement à la recherche de nouvelles connaissances, particulièrement celles pouvant mettre en doute ce qu'il sait et croit savoir.

Nous terminerons notre chapitre sur la pensée certaine en traitant du « bon sens », ce qui me permettra de tenir ma promesse de vous présenter

les opérations de pensées telles qu'expliquées par le professeur Clain :

« *Il y a trois moments dans toute connaissance du monde :*

1. *Moment dans lequel je fais l'expérience de l'objet avec ses qualités propres et ses déterminations empiriques.*

2. *Moment de la construction des concepts, des catégories que j'utilise pour décrire les qualités de l'objet.*

3. *Moment, en constante relation avec les deux autres et qui sert de médiation dans le rapport entre les deux autres, et qui est le moment de la formulation des énoncés à caractère théorique.* »

Quand je dis « La table est jaune et rectangulaire », j'affirme une connaissance dans laquelle ces trois moments sont présents. D'abord, l'expérience de l'objet, c'est le moment où s'effectue le premier contact avec l'objet, un contact sensoriel; je vois, je sens, je touche, j'entends et/ou je goûte l'objet. Lors de ce moment l'objet agit sur mes sens, il les stimule. Chaque sens stimulé produit alors une sensation (tactile, oculaire, auditive, etc.) qui sera acheminée au cerveau sous la forme d'un influx nerveux par les nerfs. La connaissance de l'objet se limite alors à un message sensoriel en route vers le cerveau. Ce message comprend alors toutes les

données nécessaires pour me représenter mentalement l'objet, en avoir une « photographie » (sensorielle), c'est-à-dire une perception.

Le message arrive au thalamus, centre de réception et de traduction des messages sensoriels en langage du cerveau. En fait, le thalamus code l'influx nerveux pour qu'il puisse circuler dans les circuits formés par les neurones, les circuits neuronaux, différents des nerfs utilisés par les sens. Le thalamus produira le message en deux copies, l'une pour le cerveau pensant (conscient) et l'autre pour le cerveau émotionnel (inconscient). On sait depuis peu que le cerveau émotionnel, centre de la perception, reçoit sa copie du message bien avant le cerveau pensant. Le fait s'explique simplement par la longueur du circuit neuronal, celui entre le thalamus et le cerveau émotionnel est plus court que celui entre le thalamus et le cerveau pensant. Ainsi, le cerveau émotionnel a souvent pris connaissance du message et agit en conséquence avant même que le cerveau pensant ait enregistré l'arrivée de sa copie du message.

Je passe alors au deuxième moment de la connaissance, le développement de la photographie, si je puis dire. Les différents concepts dont j'ai déjà l'expérience en mémoire m'y aideront. Par exemple, j'ai déjà l'expérience du concept des formes et des différentes catégories de formes, je puis donc identifier la forme de l'objet en la classant dans la catégorie des formes rectangulaires. J'ai aussi l'expérience de la catégorie de formes que j'appelle « pattes », je puis voir que la forme rectangulaire repose sur des pattes. J'ai l'expérience du concept des nombres, je

puis compter quatre pattes. J'ai l'expérience du concept des couleurs, je puis identifier la couleur de l'objet comme faisant partie de la catégorie de couleurs jaune. La représentation mentale ou le développement de la photographie est complété.

Il me faut maintenant que je m'exprime cette représentation mentale en la formulant, par exemple, avec des mots : « la table est jaune et rectangulaire ». Si jamais je n'avais pas eu l'expérience de la forme spécifique de l'objet, ma formulation ressemblerait à ceci : « La table est jaune et d'une forme que je n'avais jamais vue auparavant ». D'une couleur inconnue, j'aurais affirmé : « La table est rectangulaire et d'une « drôle de couleur » ». Cette formulation exige que je me réfère constamment aux deux premiers de la connaissance, à mon expérience sensorielle de l'objet et aux qualités que je peux attribuer à l'objet.

Le cerveau émotionnel disposera ainsi d'une identification précise de ce que mes sens ont perçu et toute l'opération lui aura demandé quelques millisecondes. Il communiquera au cerveau pensant l'identification de l'objet mais une fois de plus, avant même que celui-ci ait pu en prendre conscience et commencé sa réflexion, s'il y a lieu, le cerveau émotionnel nous aura commandé l'attitude et le comportement à adopter face à cette table jaune et rectangulaire. Par exemple, mon cerveau émotionnel relèvera toutes mes références à la couleur jaune. Ces références sont classées dans notre schéma de référence, dossier sur la couleur, une sorte d'échelle de valeurs où les couleurs sont classées selon les émotions, agréables et désagréables,

qu'elle suscite en moi. Si le jaune est classé comme une couleur désagréable parce que trop voyante pour un meuble, le cerveau émotionnel commandera une attitude rébarbative pouvant aller jusqu'au dédain. Ici encore, le cerveau émotionnel informera le cerveau pensant de son opinion et je pourrais en prendre conscience et y réfléchir.

C'est que nous sommes généralement inconscients du travail effectué par le cerveau émotionnel qui, par expérience, juge qu'il n'y a jamais de temps à perdre pour adopter une attitude précise face aux objets, aux personnes, aux situations, question de toujours être en mesure d'assurer notre sécurité. Vous vous souvenez de ces crissements de pneus d'automobile qui m'ont fait remonter sur le trottoir sans prendre le temps de réfléchir. Le cerveau émotionnel est en constante alerte et, pour lui, il n'y a aucun objet, personne et situation anodines.

Peut-être comprendrez-vous encore mieux en apprenant que les études de l'évolution du cerveau de l'homme démontrent que le cerveau émotionnel est le premier à s'être développé. Le cerveau pensant est venu plus tard et s'est développé, non pas indépendamment du cerveau émotionnel, mais plutôt en l'entourant, en y plongeant ses racines, si je puis dire, d'où les multiples connexions entre les deux cerveaux. Plusieurs spécialistes en neurosciences déduisent de ce fait une explication logique de la domination du cerveau émotionnel sur le cerveau pensant, des émotions sur l'intelligence.

Cette domination fut longtemps analysée par la science comme un défaut auquel remédier en prenant le contrôle de nos émotions. Aujourd'hui, la

science reconnaît là une erreur car elle doit conclure que la raison n'est pas fonctionnelle sans les émotions. En effet, des patients privés de leurs émotions à la suite de lésions au cerveau émotionnel, n'arrivent plus à user de leur raison, même pas pour décider l'heure d'un prochain rendez-vous avec le médecin. La raison a besoin des émotions, d'où l'idée que le cerveau pensant est loin d'avoir le monopole de l'intelligence humaine. Il faut désormais parler de l'intelligence raisonnée et de l'intelligence émotionnelle, la première ne pouvant pas être exploitée sans la seconde. La lecture de l'ouvrage L'intelligence émotionnelle de Daniel Goleman vous est recommandée, un ouvrage auquel nous reviendrons.

Revenons aux moments présents dans toute connaissance. « Dans la vie de tous les jours, ces trois moments ne se distinguent pas clairement à ma conscience », ajoute le professeur Clain. Je les traverse inconsciemment et je me rends rapidement à l'évidence de mon constat d'observation. Nous avons déjà souligné qu'une telle connaissance, somme toute uniquement perceptive, peut nous induire en erreur.

Le professeur poursuit : « Ce n'est que dans la connaissance scientifique que ces moments vont se séparer clairement, qu'ils vont être posés comme différents par la conscience, s'autonomiser les uns des autres de manière claire et qu'ils vont se constituer en moment de connaissance scientifique ». Bref, la pensée scientifique s'arrête à chaque moment pour les contrôler, comme le recommandait Descartes (maîtrise des opérations de penser). L'expérience de l'objet sera minutieusement préparée,

organisée et contrôlée, c'est-à-dire, systématique. Il en sera de même de la construction des concepts, généralement soumis au consensus des confrères, avant de les adopter et les utiliser pour décrire l'objet. Pareil effort sera déployé le temps venu de la formulation des énoncés à caractère théorique. On peut aisément comprendre que la différenciation des moments présents dans la connaissance et leur contrôle serré permettent à la science de produire des connaissances plus certaines que l'homme de la rue qui n'a aucune conscience de ces moments et se rend à l'évidence sans trop la questionner, du moins dans la vie quotidienne.

Car l'homme de la rue, vous et moi, peut réfléchir aux évidences s'il s'y arrête en s'isolant de son train-train quotidien. Cependant, comparée à la connaissance qualifiable de scientifique, la nôtre sera nommée « connaissance du sens commun » (le sens communément donné par l'homme à ses connaissances), reliée au bon sens dont nous parlions.

Dans la connaissance du sens commun, je connais des lois et, dans la connaissance scientifique, j'explique les lois. À titre d'exemple, la loi de la succession et celle de l'ordination des saisons (hiver, printemps, été, automne) est une connaissance du sens commun. L'explication de la succession des saisons et l'ordre dans lequel elles défilent relèvent de la connaissance scientifique.

Il est important de comprendre ce qu'est une loi, ce que nous faisons en expliquant que « la connaissance se distingue selon le type d'objets connu. Selon le professeur Clain, il y a trois types

d'objets, chacun permettant un degré de connaissance différent.

Premièrement, il y a la connaissance intuitive qui me donne une certitude sensible, relative à ce que mes sens me laissent percevoir. Cette connaissance a pour objet le simple fait d'être d'une chose en face de moi. Par cette connaissance, je reconnais l'existence des choses. C'est le « Il y a ». C'est la connaissance d'un acte d'être, la forme la plus simple de la connaissance.

Deuxièmement, il y a la connaissance de l'imagination ou de la perception. C'est « lorsque je connais un objet et que je lui attribue des qualités ». J'acquiers une connaissance de l'objet en relation avec ses qualités. Ici, non seulement j'ai la connaissance de l'existence de l'objet devant moi, par exemple, en tant que table, mais j'ai aussi la connaissance de ses qualités, jaune et rectangulaire.

Troisièmement, il y la connaissance de l'entendement, c'est-à-dire, la connaissance de la relation elle-même entre les qualités d'un objet ou entre des objets. Dans la connaissance de l'entendement, je porte plus spécifiquement attention à la constance, à la stabilité de la relation. Par exemple, je peux relier la qualité rectangulaire et la qualité jaune pour voir s'il y a une relation constante en me demandant si toutes les tables rectangulaires sont jaunes? Parfois oui, parfois non, devrais-je admettre. Il n'y a donc pas de relation constante entre les deux qualités, si ce n'est qu'aléatoire. En revanche, année après année, je peux voir une relation constante dans l'ordre dans le nombre de saisons et leur ordre. Il y a là de quoi déduire une loi du nombre de

saisons et une loi de leur ordre. « Lorsque je connais grâce à l'entendement, je connais une loi », « je connais de loi », explique le professeur.

Dans ce dernier cas, on parlera de « l'entendement naturel », pour distinguer « l'entendement scientifique ». Dans l'entendement naturel, je connais de loi, dans l'entendement scientifique, je connais l'explication de la loi.

Dans l'entendement naturel, l'objet de la connaissance est la relation entre les qualités d'un objet ou des objets, d'où je peux tirer, comme résultat, une loi. Dans l'entendement scientifique, l'objet de la connaissance est la loi formulée par l'entendement naturel, son résultat. Bref, le résultat de l'entendement naturel est une loi tandis que celui de l'entendement scientifique saura l'explication de la loi.

Évidemment, l'homme n'accorde pas à l'entendement scientifique le monopole de l'explication des lois. L'homme a tendance à risquer une explication des lois que lui inspire son entendement naturel. Dans ce cas, « la loi trouve son explication dans le mythe, la religion, la culture, la coutume,... ». Il y a ici une « interprétation d'une volonté », la volonté de prouver l'existence d'une règle universelle, d'un mythe, d'une religion,... Une telle interprétation est inadmissible dans l'entendement scientifique.

En science, l'explication recourt plutôt à « des principes théoriques à partir desquels je pourrai présenter la loi comme le résultat d'une déduction ». La formulation pratique nous donnera l'affirmation suivante : « Étant donné que (principes théoriques posés), les saisons se présentent dans cet

ordre (déduction). » La loi devient une explication déduite d'un énoncé de principes. Et seuls sont admis les principes :

1. parfaitement impersonnels, c'est-à-dire ne résultant pas d'une volonté divine;

2. parfaitement abstraits, c'est-à-dire qui ne relèvent pas d'une réalité concrète, une force cosmique concrète (de l'univers matériel);

3. et qui font intervenir des catégories parfaitement universelles, générales, c'est-à-dire des principes qui ne font pas appel à des cas individuels, particuliers, partiels.

Si Dieu intervient dans votre explication, vous n'êtes pas scientifique mais dogmatique. Si votre explication fait appel à des réalités du monde matériel, sensibles ou qui peuvent être perçues par les sens, votre explication n'est pas scientifique. Ici, le modèle de référence pour distinguer l'abstrait du concret est le nombre et les mathématiques, d'où que la science en fasse grand usage. Jamais vous rencontrerez le nombre « 2 » sur la rue, il n'a aucune existence matérielle, il est parfaitement abstrait. En revanche, il peut décrire parfaitement une réalité concrète. Si je dis « deux arbres », votre esprit sait exactement ce que je connais. L'usage du nombre m'évite d'avoir à vous faire un dessin concret de la réalité concrète. Il n'est plus besoin d'un support matériel (dessin) pour représenter le monde matériel. Je représente parfaitement la réalité

concrète par des principes parfaitement abstraits. Le mot « arbre » est aussi un concept abstrait mais il n'est pas parfaitement défini, celui qui entend ce mot est libre de sa représentation tandis que le nombre ne laisse aucune liberté.

Enfin, si votre explication utilise des catégories de concepts concernant uniquement quelques exemplaires de l'objet ou des individus à l'étude, plutôt qu'à tous les exemplaires de l'objet ou à tous les individus, votre explication n'est pas scientifique. En fait, la science s'intéresse uniquement aux lois universelles, qui s'appliquent à tous les objets ou individus. Rien n'empêche la science de se pencher sur des cas d'espèce, un cas « qui n'entre pas dans la règle générale, qui doit être étudié spécialement » (Le Petit Robert), mais ces cas sont toujours interprétés en référence à la loi générale, universelle. La science se demande alors pourquoi le cas échappe à la loi universelle établie. La science n'en démord pas, l'universel est la règle. Après tout, comparer un cas particulier à un autre cas particulier ne serait pas très fiable. C'est en comparant une cellule cancéreuse avec la cellule saine qu'on peut avoir la certitude de ce qui afflige la cellule cancéreuse. Bref, vaut mieux d'abord des catégories générales si on ne veut pas être dépourvu devant les cas particuliers.

Si jamais la science laisse à d'autres le soin de la volonté divine, elle est tout de même le résultat d'une forte volonté, « d'une volonté de connaître, d'une entreprise systématique de recherche des lois et d'une recherche systématique des explications de ces lois », ajoute le professeur Clain.

La science est loin de la « manière de juger, d'agir commune à tous les hommes », bref, du « sens commun » ou « bon sens ».[19] La présence du mot « sens » dans les deux expressions devrait suffire pour mettre en doute le sens commun. Plus gros est le « bon sens », plus nous devrions en douter. En fait, dire « C'est le gros bon sens », revient à dire « C'est l'évidence même », ce qui n'a rien pour inspirer la pensée certaine.

Le fait qu'un grand nombre de personnes partagent la même évidence nous impressionne et nous incite à croire à une vérité parce que nous jugeons qu'autant de gens ne peuvent tous se tromper en même temps sur la même chose. Or, c'est bien là tout le problème avec le bon sens, il jouit de la force du nombre, tandis que la vérité tient souvent d'un seul homme, comme ce fut le cas avec Nicolas Copernic, Marie Curie, Albert Einstein et plusieurs autres hommes et femmes de science.

Dans l'esprit du gros bon sens, la raison du nombre l'emporte. Dans l'esprit de la science, la raison d'un seul homme peut l'emporter. C'est ce que j'aime de l'esprit scientifique, il permet à quiconque trouve une vérité de changer le monde. La société du sens commun vante la liberté de pensée et la liberté d'expression accordées à chaque personne mais on devient vite un cas à part si on ne pense pas comme tout le monde. On se retrouve isolé. Mais quand tout le monde pense avoir le droit d'être certain parce que tout le monde le croit, le monde résout péniblement ses problèmes parce qu'il est privé du bénéfice du doute.

Quand tout le monde est certain de la même chose, vers qui se tourner quand on n'est pas du même avis ?

Quand on ne pense pas comme tout le monde, n'est-on pas jugé comme un cas à part ? À moins de taire sa différence, la personne qui ne pense pas comme tout le monde est isolée de son groupe, jusqu'à temps qu'elle pense à nouveau comme tout le monde dans son groupe. Autrement, elle devra changer de groupe. Mais, ce faisant, elle commet souvent la même erreur qu'au départ : elle choisit encore des personnes qui pensent comme elle. Visiblement, cette personne est mal à son aise dans un groupe qui ne pense pas comme elle. D'une part, cette personne réclame le droit de ne pas penser comme tout le monde et, d'autre part, elle cherche la compagnie de gens qui pensent comme elle. Cette personne nage en pleine contradiction.

Quand tout le monde a expérimenté sans succès la même chose, où est celui ou celle qui aura une solution vraiment nouvelle ? Nulle part. En tout cas, pas parmi tout le monde, à moins qu'elle s'y soit dissimulée sans crier gare. D'une part, cette personne n'est pas comme tout le monde et, d'autre part, elle se comporte comme tout le monde. Agir ainsi, c'est vivre dans la contradiction.

Quand chaque personne se donne raison personnellement, c'est-à-dire en elle, par elle et pour elle, ne partage-t-elle pas uniquement la solitude intérieure de tout le monde ? Quand une personne se donne raison personnellement, elle se prive de la sagesse accumulée par l'Homme depuis des siècles. Elle vit comme si elle était le premier homme ou la

première femme sur Terre, niant le savoir de tous les hommes et de toutes les femmes qui l'ont précédée. Elle n'a alors de bons sens que le sien, et de science que la sienne. D'une part, cette personne souffre de la solitude car il est reconnu que l'homme n'est pas fait pour vivre seul et, d'autre part, elle crée son isolement en s'enfermant dans sa raison. Cette personne vit donc en contradiction avec sa raison. Il sera difficile de la raisonner.

Quand tout le monde se rallie au gros bon sens, à la force du nombre, pour se donner raison, comment se fait-il qu'il y ait autant de gens parmi ce monde qui donnent l'impression voire affirment haut et fort se foutre de ce que les autres pensent? Quand, d'une part, tout le monde pense comme tout le monde et que, d'autre part, tout le monde dit se foutre de ce que les autres pensent, parce que tout le monde le fait, le monde étale au grand jour toute son inconscience. Il y a là une contradiction que l'absence de conscience de la conscience, de réflexion, suffit à expliquer. Si nous sommes si nombreux, ce n'était certainement pas pour nous priver de réflexions.

À force de contradictions pareilles, plusieurs personnes en arrivent à ne plus aimer penser. Dès leurs premières réflexions, elles n'ont pu faire autrement que de tourner en rond, ce qui est assez pour ne pas aimer penser. Elles finiront par nier les contradictions, souvent en les poussant hors de leur conscience pour les refiler à leur inconscient, question de les oublier profondément.

On tourne en rond dans sa raison, comme on tourne en rond en forêt, c'est-à-dire, lorsqu'on est privé de repères, de lumière. On est ainsi privé lorsque rien ne laisse pénétrer la lumière, quand la couche de nuage est si dense et étendue qu'aucune lumière de la Lune et des étoiles est visible aux yeux. Il n'y a qu'un système de pensées sans aucune faille, sans aucun doute, qui prive la raison de lumière. Dans le noir, on se donne raison aveuglément. La raison aveugle ne voit pas les contradictions, elle ne peut que les sentir et éprouver un malaise. Mais la pensée certaine de la raison aveugle ne tient à rien de suffisamment solide pour soulager le malaise de la contradiction. Alors aussi bien les réduire en importance ou les nier. Après tout, l'esprit est davantage préoccupé par le malaise, ce qu'il ressent, que par les contradictions elles-mêmes puisqu'il ne les voit pas.

Il suffirait d'un tout petit doute pour éclairer la raison. La raison éclairée n'est pas embêtée par les contradictions, au contraire, elle crie : « Contre-disez-moi ! ». Pourquoi ? Parce qu'elle transforme chaque contradiction en une nouvelle faille pour être toujours plus éclairée. La raison éclairée ne cherche pas à réconcilier toutes les contradictions révélées par la lumière, une tâche qu'elle sait impossible. Elle considère la réconciliation comme exercice. Tant mieux si la réconciliation advient de cet exercice mais le plus important est d'y entraîner la raison à la rigueur d'un éclairage toujours plus pertinent. Car, plus la raison est éclairée, plus elle est en mesure de tirer le bénéfice du doute, c'est-à-dire,

de produire une pensée toujours plus certaine. Contredisez-moi !

Les sept obstacles à surmonter pour acquérir un esprit scientifique selon Gaston Bachelard

1. L'expérience immédiate : cet obstacle consiste à s'attacher aux aspects pittoresques et spectaculaires d'un phénomène, ce qui empêche d'en voir les aspects importants. (...)

2. La connaissance générale : elle consiste à généraliser trop vite un concept, à tel point qu'il en cache d'autres. (...)

3. L'obstacle verbal : il consiste à mettre un mot à la place d'une explication. On croit avoir expliqué un phénomène alors qu'on n'a fait que cacher son ignorance par un mot généralement à la mode. Molière déjà se moquait des médecins qui, par des mots latins ou des termes compliqués, laissaient croire qu'ils étaient savants alors qu'ils ne comprenaient rien aux maladies. Par exemple, la vertu dormitive de l'opium expliquerait pourquoi l'opium fait dormir ! (...)

4. La connaissance pragmatique : elle consiste à vouloir expliquer un phénomène par son utilité, comme si le monde était organisé comme une gigantesque et merveilleuse machine, dans laquelle chaque pièce a une place et joue un rôle en vue du tout. Les explications les plus mythiques, mais aussi les plus bêtes, ont été données suivant ce procédé : le tonnerre serait le bruit fait par Jupiter fécondant la Terre ; les raies du potiron seraient tracées afin qu'on le découpe en parts égales en famille. (...)

5. L'obstacle substantialiste : c'est l'obstacle le plus difficile à éliminer, celui qui revient sans cesse dans les esprits et qui a peut-être constitué le frein le plus important au progrès scientifique.

   Il consiste à chercher un support matériel, une substance, derrière tout phénomène ou qualité d'un phénomène. En effet, la recherche d'une explication commence souvent par l'hypothèse d'une cause matérielle, d'un substrat solide dont le phénomène ne serait qu'un effet. Par exemple, on croit généralement que les sensations comme la saveur reposent sur des substances (substans, ce qui se tient et se maintient dessous). Les alchimistes croyaient que la couleur dorée de l'or était due à un certain composant chimique qu'il suffirait de lier à un autre métal, comme par exemple le plomb, pour le transformer en or. (...)

6. L'obstacle animiste : il consiste à attribuer à des objets inertes des propriétés des organismes vivants. (...)

7. La libido : cet obstacle consiste à attribuer des caractères sexuels à des phénomènes qui ne relèvent pas de la reproduction. » (…)

La Terre est un champ de course.
Les dieux misent sur les points de vie
À savoir qui trouvera la fin
de ce circuit où la rapidité
ne détermine aucun vainqueur.

L'Homme de course

L'homme a métamorphosé la Terre
en une grande piste de course
sans loi et sans limite.

L'homme de course court
pour rattraper le temps perdu.

Mais il n'aura jamais le temps
de reprendre le temps
qu'il met à la poursuite du temps
déjà perdu.

Et si l'homme de course réussissait
à rejoindre son temps
il mourrait
puisque son temps serait écoulé.

Un conseil ? Prenez votre temps.

Serge-André Guay, 17 ans
Juillet 1975

La pensée profonde

Pour trouver la cause première

Celui ou celle qui aime penser n'évite pas la pensée profonde mais y plonge toujours avec prudence. Le risque de se perdre dans les profondeurs de la pensée est réel. Rien ne sert de se lancer dans la recherche de la cause première d'un problème et ainsi pouvoir le résoudre une fois pour toutes, à tout le moins, de le comprendre vraiment, s'il devient impossible de revenir à la surface. De nombreuses illusions peuvent nous retenir. Certaines usent du charme de la poésie pour nous perdre dans nos pensées. Voyez par vous-même.

On peut toujours rester à la surface et se laisser bercer par les flots de la mer. Par beau temps, tout va pour le mieux. Malheureusement, la mer perd souvent son calme, signe de problèmes à résoudre. Parfois, il tempête de problèmes. Notre

embarcation risque de chavirer à la prochaine vague. Et la plupart d'entre nous prennent place dans un simple canot. Malgré nos efforts honnêtes de pensée positive pour en faire un paquebot, nos mains agrippées au rebord nous trahissent et nous ramènent vite à la dure réalité du tangage et du roulis excessif de la vie en ces jours malades de mauvais temps.

De toute évidence, le recours à l'arme secrète s'impose. Il faut vite sauter à bord du sous-marin de la raison et plonger loin du tumulte des pensées incisives.

Inimaginable d'envisager aplanir les vagues avec nos mains, même avec un mouvement soutenu en nageant directement à la surface de la mer. Ça prendrait un front de bœuf et une pensée écervelée pour se lancer dans l'aventure. C'est pourtant l'impression que me donnent les animateurs des débats d'opinions dans les médias et ailleurs. Tombés à la mer, on ne voit plus que leurs mains tapant désespérément sur le dos des vagues, entourées de dizaines voire de centaines d'autres mains s'agitant dans un pareil effort perdu d'avance. À vol d'oiseau, la scène ressemble au naufrage du Titanic de la raison, retenu à la surface par des poches pleines d'air de l'esprit vide de sens. En fait, il n'y a plus que le courant qui a du sens dans ces débats d'idées. Rien de plus normal : les idées suivent le courant qui les entraîne. Pendant ce temps, l'esprit ballotte dans un sens, puis dans l'autre, revient, ballotte encore dans un sens, puis dans l'autre. Il y a de quoi avoir le mal de mer et plusieurs l'ont, si l'on se fie aux vomissements avalés par la mer de sa

gigantesque bouche de liberté d'expression dont l'appétit vorace ne connaît jamais la satiété. C'est peu dire que j'en ai contre les débats d'opinions, de véritables cliniques d'avortement de la raison.

Pendant ce temps, les plus sages, évidemment beaucoup moins nombreux, sont déjà en discussion dans leur raison sous-marine, chargée d'une bonne provision d'idées éclairantes alimentées par des piles de doutes et d'une réserve d'ouverture d'esprit oxygénante reliée à un caisson à air comprimé de connaissances et de compréhensions permettant d'éviter en tout temps les accidents de décompressions de la raison. Une carte des profondeurs du grand Esprit dans une main, le bâton de contrôle des émotions de navigation dans l'autre, le sage s'éloigne lentement mais sûrement de la surface énervée et énervante. Bientôt, seule la lumière des idées l'éclaire. Sur le plateau du continent, il distingue déjà l'épave de la raison utile à rien. Il progresse sur la pente descendante, évite d'autres épaves de l'« hommerie », cette fois, avec difficultés, car les courants idéologiques, les plus meurtriers de l'histoire humaine secouent sans ménagement la raison. Sur la carte, il peut lire : « Cimetière perdu des idées aveugles ». Absorbé par le drame de la vision de toutes ces catastrophes, il est surpris par un premier signe du mal des profondeurs : il hallucine. Il voit des fantômes idéologiques sortir de la coque des navires irraisonnés. Il imagine le pire à l'idée de voir ces fantômes atteindre la réalité de la surface. Il augmente l'arrivée d'oxygène, retrouve ses esprits et le mal disparaît peu à peu. L'hallucination l'a motivé

davantage à trouver la cause première du problème, la source de la foule folle tuée par le remous de sa raison sans gouvernail. Il arrive à la limite du plateau de la bêtise, à ses pieds, les bas fonds, dangereux, très dangereux, là où se trouvent les meilleures raisons mais aussi les pires, dont celles avec le pouvoir de l'empêcher de revenir à la surface, qui le rendraient complètement ivre des profondeurs de la pensée.

Mais il dispose d'une deuxième arme secrète : une science des profondeurs, la philosophie. Sa recherche de la cause première ne sera pas désordonnée, sans méthode. Il a mis un certain temps à maîtriser quelque peu cette arme au nom rébarbatif. Au départ, il avait l'impression d'une science difficile et ennuyeuse. Même après une certaine familiarité, cette impression n'est jamais complètement disparue, d'où une certaine prudence, souvent salutaire, il faut le dire, car la science a deux tranchants : on risque de comprendre mais aussi de ne pas être compris.

Une seule condition s'impose pour accepter de courir le risque de la réflexion : demeurer raisonnable par les autres, c'est-à-dire, s'assurer qu'il y aura toujours quelqu'un pour me comprendre et me ramener à la raison si je perds la tête. Un sage est sage tant qu'il n'est pas seul, tant qu'il y a quelqu'un pour prendre de ses nouvelles. Si le sage apprend à réfléchir en profondeur avec sa raison, cela ne lui servirait à rien s'il ne pouvait pas en discuter ensuite avec d'autres, pour recharger ses piles de doutes.

Passons donc aux choses pratiques. Dès que l'on croit avoir trouvé la cause à un problème, il faut en douter. Il sera sage de se demander s'il s'agit bel et bien de la cause première ou de l'effet d'une cause plus profonde. En fait, je dois absolument savoir si je me trouve en présence de l'effet domino[1], c'est-à-dire d'un problème résultant de causes successives.

Prenons un problème simple. Je vais acheter un sac de sucre en marchant jusqu'au dépanneur du coin. Je reviens à la maison et je m'aperçois que le sac s'est vidé du tiers de son contenu. Quelle est la cause du problème ? J'examine le sac et j'y repère un trou, exactement à la hauteur des deux tiers. L'évidence me pousse donc à croire que ce trou est la cause du problème. Je peux me limiter à cette évidence, boucher le trou dans le sac et passer à autre chose. Mais ma conscience m'incite à me demander qu'est-ce qui a causé ce trou dans le sac.

Mais je suis pressé par le temps et voilà que je manque de farine. Je marche à nouveau jusqu'au dépanneur pour m'en procurer et je reviens à la maison où je constate une fois de plus que le sac s'est vidé du tiers de son contenu. J'examine le sac et j'y repère un trou, exactement à la hauteur des deux tiers. L'évidence me pousse donc de nouveau à croire que ce trou est la cause du problème.

Mais, je doute d'autant plus de cette évidence parce que l'incident n'est pas isolé; c'est la deuxième fois que je constate la présence d'un trou. La question « Qu'est-ce qui a causé ce trou dans le sac ? » revient à mon esprit. Il y a une cause de la cause. Puisque que c'est moi qui transportais le sac, je dois voir si je suis la cause première de ce

problème. Je m'examine et je constate que la pointe de mon crayon a transpercé la poche de côté de mon pantalon, exactement à la hauteur où je portais les sacs en revenant à la maison. N'ayant pas l'habitude de placer mon crayon dans cette poche, justement pour éviter pareil incident, c'est une inattention de ma part qui est la cause première du problème. Le trou dans le sac, la pointe du crayon et mon inattention se sont succédés au banc des accusés; je suis en présence d'un effet domino.

À force de pensées profondes, l'Homme a appris que plusieurs problèmes, pour ne pas dire la plupart, impliquent un effet domino, d'où l'importance d'approfondir jusqu'à la cause première pour être certain de résoudre une fois pour toutes le problème à l'étude.

On trouve la cause première « en envisageant les problèmes à leur plus haut degré de généralité ».[2] Dans le cas des sacs percés, j'ai généralisé le problème dès le deuxième incident similaire. Cette généralisation du problème m'a permis de me mettre à la recherche d'une seule et même cause pour les deux trous, de généraliser la cause.

Notez que j'ai facilité ma recherche en me mettant moi-même en cause. Nous devrions toujours vérifier si nous ne sommes pas la cause de notre problème au lieu de s'avouer victimes dès le départ pour excuser d'avance toutes fautes de notre part. S'il est une culture de la victime à entretenir, c'est celle nous incitant à nous demander si nous ne sommes pas victimes de nous-mêmes. L'auto-examen transforme la culture de la victime en une culture de la responsabilité personnelle. Quand c'est

toujours la faute des autres, la conscience se ratatine. Nous avons toujours la responsabilité de nos réactions, y compris nos réactions face à ce que nous ne contrôlons pas.

L'exemple du sac percé est anodin mais c'est dans des situations de la vie quotidienne que l'on sait si nous sommes portés ou non à penser au-delà de la simple évidence des problèmes et de leurs causes. Pour paraphraser mon professeur de diction affirmant : « il n'y a pas une diction pour le dimanche et une autre les autres jours de la semaine »; je dis qu'il n'y a pas une conscience du dimanche et une conscience pour tous les autres jours de la semaine. Aussi, chaque fois que l'occasion se présente, nous avons l'obligation de donner à notre pensée la profondeur nécessaire pour bien comprendre.

Pour ce faire, nous devons nous exercer à « Raisonner par généralisation, en allant du particulier au général ».[3] L'image de l'entonnoir renversé illustre bien la généralisation, le particulier étant l'extrémité la plus étroite et la généralisation étant l'extrémité la plus large. Si la pensée certaine ne doit pas généraliser trop vite, de peur de ne pas reconnaître toutes les composantes et les éléments en cause dans un tout (dans un problème), la pensée profonde doit généraliser pour trouver la cause première du tout (du problème).

Personnellement, je me réfère à une structure hiérarchique des savoirs pour généraliser. Prenons en exemple, ma recherche suite à la demande d'un de mes clients. Dans ce cas, mon client voulait savoir pourquoi le nouveau format de son produit-

vedette[4] fut un échec et s'il y avait moyen de prévenir un tel échec. En comparant le témoignage de mon client avec ceux de plusieurs autres chefs d'entreprise et en me documentant sur le sujet, je me suis vite rendu compte que le problème particulier de mon client était en fait un problème général. Les plus récentes études faisaient état d'un taux d'échec de 90 % des produits nouveaux et améliorés (y compris les nouveaux formats). De là, j'ai reconnu au savoir en marketing la structure ou les aspects suivants : commerce, technique, science et philosophie.

Dans l'aspect commercial, j'ai d'abord inclus la connaissance du marketing, celle appliquée lors de la mise en marché des produits, puis la connaissance utile à la vente de la connaissance en marketing. Dans l'aspect technique, j'ai regroupé toutes les techniques d'étude du marché et des consommateurs, telles que les sondages et les groupes de discussion.[5] Dans l'aspect scientifique, j'ai rassemblé toutes les hypothèses de base, les théories, à partir desquelles les spécialistes travaillent. Parmi ces théories, il y avait, par exemple, celle soutenant qu'un produit doit répondre à un besoin pour connaître le succès commercial espéré. Dans l'aspect philosophique, j'ai identifié la sagesse des experts, leur façon de penser l'échec et le succès, et leurs conceptions du marketing.

Du commerce, plus spécifiquement, de la connaissance critique de la connaissance en marketing, plusieurs chefs d'entreprise m'ont dit que les consommateurs ne font pas toujours ce qu'ils disent lors des sondages et des groupes de discussion. De

la technique, j'ai appris que les sondages et les groupes de discussion étaient les deux techniques les plus utilisées, malgré l'observation des chefs d'entreprise. De ces deux techniques, j'ai compris qu'elles mesuraient ce que les gens disent, leurs opinions. De la science, j'ai été instruit de la théorie du besoin, ci-dessus, et de la théorie stipulant que les consommateurs sont les mieux placés pour connaître leurs besoins et qu'il suffisait de leur demander d'exprimer (leurs opinions sur) leurs besoins pour évaluer les chances de succès d'un produit.

Jusque-là, la démarche m'apparut tout à fait logique mais les résultats sur le terrain ne confirmaient pas les deux théories puisque les chefs d'entreprise ayant suivi les opinions des consommateurs constatent que ces derniers ne font pas souvent ce qu'ils disent, qu'ils n'agissent pas eux-mêmes conformément à leurs propres opinions.

Comme la plupart des gens, je savais déjà que nous n'agissons pas toujours conformément à nos opinions, que nous ne faisons pas toujours ce que nous disons que nous allons faire, même lorsque toutes nos exigences pour passer à l'action sont satisfaites. « Nous sommes, m'ont expliqué les spécialistes, dans l'impossibilité de prédire le comportement des gens avec précision et exactitude parce que les facteurs à contrôler sont trop nombreux et souvent mal connus voire inconnus ».

L'explication me semblait aussi tout à fait logique jusqu'à ce que je lise les rapports de recherche d'un chercheur prétendant le contraire. D'une part, il confirmait qu'on ne peut vraiment pas se fier

aux opinions des gens pour prédire ce qu'ils feront, y compris leurs réactions face à un produit. D'autre part, il démontrait qu'on peut se fier à leurs attitudes. Ce chercheur avait mis au point un système de recherche permettant d'identifier et de mesurer les attitudes avec la même exactitude et autant de précisions qu'en physique, et ce, à tout coup et sans jamais se tromper. Ce chercheur avait fait de la recherche marketing auprès des consommateurs une science exacte alors que tous les autres spécialistes croyaient dur comme fer que le marketing était condamné à jamais à demeurer une science parfaitement inexacte.

Je fus surpris d'apprendre que les spécialistes du marketing sur le terrain tout comme ceux des milieux universitaires ne connaissaient ni ce spécialiste ni sa méthode. Ce chercheur étant décédé et les spécialistes actuels ne croyant pas en ses travaux, je dus me résigner à étudier et à expérimenter cette méthode par mes propres moyens. Après cinq années d'expérimentation sur le terrain et de nombreuses consultations de physiciens, je dus conclure que ce spécialiste avait raison.

Il y avait donc deux sciences du marketing, l'une fondée sur la théorie des opinions et l'autre sur la théorie des attitudes. Cependant, l'une et l'autre prétendaient cerner les perceptions, ce qui engendrait une confusion générale. L'histoire du marketing me confirma que cette confusion régnait depuis plusieurs années, depuis les débuts du marketing à titre de spécialisation universitaire au cours des années cinquante.

Comment était-ce possible ? Il me fallait approfondir davantage la question pour y trouver une réponse. J'avais déjà fait le tour de l'aspect scientifique, il me restait l'aspect philosophique. En fait, la science tire ses théories de propositions philosophiques. Le philosophe émet une idée accompagnée d'une explication, la science vérifie si cette idée et son explication reposent ou non sur des faits (scientifiques).

J'ai découvert que les deux sciences répondaient de deux écoles de pensées, de deux philosophies différentes.

La théorie des attitudes provient de la philosophie concevant l'homme comme une machine, une mécanique. Il s'agit du « mécanisme », une « théorie philosophique admettant qu'une classe ou que la totalité des phénomènes puisse être ramenée à une combinaison de mouvements physiques ».[6] Parmi ces phénomènes se trouvent le comportement et les attitudes. Selon cette école de pensées, il s'agit de bien connaître la mécanique du comportement et celle des attitudes pour amener l'homme à agir de telle ou telle façon. De là vient l'idée de la manipulation de l'homme comme on manipule une mécanique.

La théorie des opinions s'inspire de toutes les philosophies refusant de voir l'homme comme une simple machine et elles sont nombreuses. À titre d'exemples, la plupart des philosophies de la spiritualité et celles liées au concept de la liberté s'opposent avec vigueur à « l'homme machine ». Certains reconnaissent qu'une partie de l'Homme

peut être mécanique, mais ils croient que son esprit ne l'est pas, mais là, pas du tout.

Des centaines d'années de débat n'ont pas encore déterminé la vérité des idées de ces deux écoles philosophiques.

La subdivision des sciences en deux grandes familles n'est pas étrangère à ces deux écoles philosophiques. D'un côté, les sciences de nature qui se réservent le monde physique et, ainsi la possibilité d'être précises et exactes. L'aspect ou la réalité physique de l'homme est incluse dans les sciences de l'homme. De l'autre côté, se trouvent les sciences de l'homme et de la société qui se réservent le monde métaphysique[7] (l'aspect immatériel de l'homme et du monde) et, ainsi la possibilité d'être imprécises et inexactes. Bref, d'un côté les sciences exactes du monde physique et, de l'autre, les sciences inexactes du monde métaphysique.

La physique, la cinématique (science du mouvement), la biologie et la chimie forment la famille des sciences exactes. La psychologie, la logique, les disciplines sémiotiques[8] et les sciences neuronales liées à la réalité spirituelle forment le groupe des sciences de l'homme tandis que l'histoire, la sociologie, l'économie, la politique et la géographie humaine forment le groupe des sciences de la société, les deux groupes forment la famille des sciences inexactes. En résumé, une science étudiant un objet physique est exacte tandis qu'une science se penchant sur un objet métaphysique est inexacte.

Quand vous vous prononcez sur un sujet, vous devriez toujours être en mesure d'identifier de quelle science relève ce sujet et à quelle famille, exacte ou inexacte, appartient cette science, et ce, de façon à déterminer jusqu'à quel point vous pouvez avoir l'assurance d'être exact. Rappelez-vous simplement ceci : dès que vous quittez le monde physique, matériel, vous perdez la possibilité d'être exact. L'humilité est de mise dans le cas d'un sujet relevant d'une science inexacte.

Dans le cas du marketing, le sujet appartient effectivement à la famille des sciences inexactes, comme me l'ont dit les premiers spécialistes consultés. L'objet du marketing est le marché, relevant de l'économie, et les consommateurs, relevant des sciences de l'homme, pour l'aspect psychologique, et des sciences de la société, pour les aspects sociologiques, économiques, culturels et autres.

C'est dans ce contexte que le marketing a épousé la théorie des opinions. Le consommateur est l'objet de l'étude et ses opinions sont le moyen de le connaître. Les statistiques de ventes, le profil sociologique et autres s'ajouteront aux moyens de connaître mais le consommateur est et demeure l'objet de la connaissance.

Distinguer très nettement l'objet à connaître, le moyen de connaître cet objet et l'objectif de la connaissance donne déjà une bonne profondeur de pensée.

Aussi, je me suis rendu compte que l'autre spécialiste, celui ayant retenu la théorie des attitudes, ne prenait pas pour objet le consommateur. L'objet de ses recherches marketing était plutôt le

produit ou le service (dans leur existence matérielle, perceptible). Il était donc tout à fait logique qu'il puisse aboutir à une science exacte, comme la physique, en donnant à ses recherches un tel objet physique. Pour lui, le consommateur n'était pas l'objet à connaître mais plutôt le moyen de connaître. Selon son approche, je connais le produit de par les réactions du consommateur. Selon l'approche des autres spécialistes, je connais les consommateurs de par... les réactions du consommateur au produit. Mêlant, n'est-ce pas ? C'est que l'objet de la connaissance, le consommateur, est aussi le moyen de connaître. En fait, si ces spécialistes réussissent à connaître tout de même le produit, ce qu'ils connaissaient ce que le consommateur connaît du produit, rien de plus. Bref, ils connaissent l'opinion du consommateur au sujet du produit, rien de plus logique, cette fois.

Mais pourquoi recourent-ils aux opinions des consommateurs si elles ne sont pas fiables ? La vraie question est : Pourquoi ces spécialistes prennent pour vrai ce que les consommateurs disent ? Réponse, toute philosophique : parce qu'ils prennent eux-mêmes pour vrai ce qu'ils disent. Je prends pour vrai ce que les autres me disent si je prends moi-même pour vrai ce que je dis. J'accorde à l'autre la même crédibilité que je m'accorde.

Et comment en arrive-t-on à prendre pour vrai ce que l'on dit ? Quand on ne doute pas. Ainsi, la cause première du taux d'échecs de 90 % des produits et des services : l'absence de doute ou une ouverture d'esprit trop étroite de la part des chefs d'entreprise et des spécialistes en marketing. Ma

recommandation : une révolution, changer la théorie des opinions pour la théorie des attitudes.[9]

Mais, pour ce faire, il faudrait une révolution car l'industrie de l'opinion (des sondages et des groupes de discussion) a pris une telle ampleur qu'elle soumet la vérité scientifique (sciences exactes) à ses intérêts commerciaux. Je n'imagine pas les sondeurs se lever debout et affirmer : « Excusez-nous, nous nous sommes trompés. Il ne fallait pas mesurer les opinions mais les attitudes pour des résultats exacts ».

Lorsque la vérité trouvée par les sciences exactes ne triomphe pas, c'est qu'il y a quelque part quelqu'un qui ne respecte pas la hiérarchie du savoir, souvent par simple ignorance et par priorité de ses intérêts aux dépens des autres.

Personnellement, c'est au cours de ma recherche sur le marketing que j'ai appris à hiérarchiser le savoir et à respecter les intérêts de chaque aspect ou domaine de connaissances. Dès lors, j'ai su quoi chercher et comment le chercher. Dans ma hiérarchie, chaque domaine de connaissances et chaque intérêt ont une importance égale aux autres. Cependant, il y a un ordre à respecter : le commerce vient après la technique qui vient après la science qui vient après la philosophie. D'abord l'idée philosophique, purement intuitive, ensuite sa vérification par la science puis, s'il y a lieu, sa production sous la forme d'une technique et, enfin, le commerce de la technique ou du produit de la technique. Chaque domaine de connaissances règne en roi et maître sur son savoir et ses intérêts : la philosophie ne dit pas à la science quoi faire, la science voit elle-même ce

qu'elle doit faire et ainsi de suite jusqu'au commerce. Rien n'empêche de nombreux échanges entre les différents domaines de connaissances mais dans le plus grand respect de la souveraineté du savoir et des intérêts de chacun.

Évidemment, c'est un idéal car, dans la réalité, les domaines de connaissances et les intérêts se livrent à un chassé-croisé où il devient souvent difficile de déterminer si tout le monde est à sa place. Ainsi, le simple fait de différencier les domaines de connaissances et leurs intérêts grandit déjà passablement la profondeur de pensée; elle exploite alors tous les domaines de connaissances.

Quand l'expérience nous fait défaut, il s'agit de repérer le plus grand nombre de connaissances et de les classer par domaines de connaissances. L'important est d'avoir en main un nombre suffisant d'informations dans chacun des domaines de connaissances. L'idéal est de se référer à des résumés produits par des experts qui se réfèrent à tous les domaines de connaissances, non pas à une seule spécialité. La fin du 20e siècle et le commencement du 21ème siècle furent et sont propices à de tels résumés; profitez-en.

À ce stade-ci, ce sont les différentes réflexions déjà faites sur le problème qui nous intéressent, quasiment davantage que le problème luimême. On cherche à identifier tous les aspects relevés par chaque domaine de connaissances. Souvent, deux ou trois résumés suffisent. Dans tous les cas, ne vous fiez jamais à un seul résumé; un minimum de deux résumés est utile pour les comparer l'un avec l'autre. Dans tous les cas aussi, la lecture d'un

couvert à l'autre n'est pas obligée. Une analyse rigoureuse des tables des matières vous donnera une idée assez juste de ce qu'il y a à connaître dans votre problème, ce qui a l'avantage de comparer un plus grand nombre de résumés. Préférez les ouvrages avec une table des matières complète et un index, pour faciliter la consultation.

Le classement terminé, vient ensuite l'étude de la connaissance dans chaque domaine. Revoyons donc plus en détail le travail à faire dans chaque domaine.

La philosophie livre la première connaissance : une intuition, « forme de connaissance immédiate qui ne recourt pas au raisonnement ».[10] C'est l'affirmation : « J'ai l'intuition que... ». Bien sûr, vous trouverez différentes intuitions sur un même sujet et de multiples raisonnements philosophiques sur chaque intuition. Le risque de se perdre est très élevé. Je vous recommande de remonter à l'intuition originale, la première à être apparue sur le sujet. Pour ce faire, identifiez l'auteur de chaque intuition. Il s'agit souvent d'un personnage historique dont vous pouvez vérifier la principale contribution à la connaissance du sujet de votre intérêt dans les dictionnaires populaires et spécialisés.

La science s'inscrit à la suite de la philosophie. Il revient à la science de vérifier si cette intuition est certaine, démontrable. Vous savez qu'il y a deux grandes familles de sciences, cherchez dans l'une et dans l'autre. Même si au départ vous avez l'impression que votre sujet relève, disons, des sciences inexactes, assurez-vous que les sciences exactes n'ont pas découvert quelque chose de

concret. Par les temps qui courent, plusieurs sciences inexactes s'associent à des sciences exactes en raison de récentes découvertes. À titre d'exemple, mentionnons l'association de la neurologie, une science exacte, avec la psychologie, une science inexacte, dans la formation d'une nouvelle science, la neuropsychologie, une science exacte. Comment l'addition exacte + inexacte = exacte ? Parce que dans ces associations interfamiliales, les sciences exactes imposent leurs conditions. On peut imaginer la science exacte s'adressant à la science inexacte en ces termes : « J'accepte de m'associer avec toi que si tu te fondes sur les preuves physiques que je te donne ». Ces nouvelles sciences sont passionnantes, aussi ne manquez pas de vérifier si elles peuvent vous être utiles.

Cela dit, la science reformulera l'intuition philosophique en une hypothèse de travail sous la forme d'une vérité à prouver. Cette hypothèse sera appelée « paradigme » et définie comme « un ensemble de postulats, en général clairement exprimé »[11], les postulats étant « des propositions admises sans démonstration qui servent de point de départ »[12]. C'est l'affirmation : « On suppose que... ». Pour simplifier, parlons d'une théorie à vérifier. Dans votre recherche, vous devez identifier la ou les théories que la ou les sciences tentent de vérifier concernant le sujet de votre recherche.

Ceci fait, vous devez vous informer des résultats à savoir si les données de l'expérimentation confirment ou infirment la théorie. Si à chaque fois que vous entendez le mot « Science », vous vous

imaginez devant des données complexes incompréhensibles, sachez que vous avez uniquement besoin de savoir si la théorie est vraie ou fausse. Ne vous étonnez pas si l'on vous répond : « La théorie est en partie vraie et en partie fausse ». C'est que des doutes persistent et c'est le signe d'éventuels progrès. Demandez une explication de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Enfin, vous devez aussi apprendre si des changements de théories ont eu lieu depuis que la science étudie le sujet. Le cas échéant, prenez bonne note des théories passées et sachez pourquoi elles furent rejetées. L'exercice vous mettra dans le contexte historique général, ce qui vous permettra de donner de la perspective à votre étude, puis de prendre du recul. Trop collé à la réalité d'aujourd'hui, il vous sera difficile de saisir l'évolution de la connaissance et la difficulté restante.

Lorsque la science a démontré la vérité d'une théorie, la technique prend la relève. Elle se chargera alors de l'application pratique de cette théorie sur le terrain. Vous devez connaître sommairement les techniques utilisées en relation avec le problème que vous étudiez. Vous devez aussi vous informer des résultats.

Prenez bien garde de ne pas être berné car plusieurs experts justifient voire vantent davantage leurs techniques que les résultats concrets, souvent et justement parce qu'ils se font attendre.

Dans le cas du suicide, par exemple, les experts font grand bruit de leurs techniques mais elles n'empêchent pas l'augmentation du taux de suicides, année après année, au Québec. Le

président d'honneur de la dernière campagne annuelle de prévention du suicide au Québec se demandait publiquement pourquoi le gouvernement n'investit pas massivement dans une large campagne publicitaire, comme il le fait, par exemple, pour l'alcool au volant. Pour l'appuyer dans sa démarche, il faudrait savoir quelle publicité de celle gouvernementale et de celle de l'Opération Nez Rouge a été la plus efficace. Pour l'instant, l'expert en marketing bien avisé sait que la publicité porte fruit uniquement une fois sur deux, sans même qu'il soit possible de déterminer pourquoi. Officiellement, les techniques publicitaires sont vantées davantage que les résultats réellement connus sur le terrain. J'insiste : prenez garde !

Cette mise en garde nous a fait quitter la technique pour entrer dans le commerce, c'est-à-dire dans la promotion des connaissances intuitives, scientifiques et techniques. La société affairiste complique grandement la recherche des vérités profondes parce qu'elle truque le discours officiel rendant publique la connaissance. Tout le monde est en affaires avec tout le monde et chacun se sent obligé, non pas de partager sa connaissance, mais de la publiciser. Par conséquent, chaque information du discours officiel doit être vérifiée à sa source avant de déterminer si elle est importante ou non pour votre réflexion.

Maintenant que vous connaissez les différents aspects du sujet, vous devez le formuler tel que chaque aspect le connaît : « En philosophie, le sujet est... », « En science, le sujet est... » et ainsi de suite. Faites de même avec le problème relatif au

sujet : « En philosophie, le problème avec mon sujet est... », « En science, le problème avec mon sujet est... » et ainsi de suite.

Au départ, si vous avez vous-même défini le sujet et le problème comme étant techniques, vous devez vous appliquer à connaître le problème dans sa version scientifique, puis dans sa version philosophique et, enfin, dans sa version commerciale. Et cela même si vous êtes fermement convaincu que votre sujet et votre problème sont uniquement techniques car, comme nous l'avons souligné, la théorie avec laquelle la science a travaillé est peut-être fausse, d'où l'efficacité réduite de la technique produite par la science.

Une simple erreur de logique, un manque de cohérence, entre les différents discours des différents domaines de connaissances et la cause du problème peut vous sauter aux yeux, du moins, vous donner une nouvelle compréhension du problème.

Si la société affairiste truque le discours officiel, l'organisation de la société en spécialisation complique encore davantage la recherche. Or, la spécialisation est l'ennemi numéro un de la généralisation utile pour trouver la cause première.

On a souvent l'impression que seule la pensée spécialisée peut se permettre d'être profonde. Nous marions « spécialisation » et « profondeur » en commettant une erreur d'évidence entre la « complexité » et la « profondeur » d'une connaissance. La spécialisation témoigne de la complexité, non pas de la profondeur. La complexité est horizontale; elle s'étend à la surface. La profondeur est

verticale; elle va de haut en bas en s'élargissant ou en généralisant.

Vous constaterez rapidement que chaque spécialisation possède sa version de la cause du problème que vous étudiez. Rares sont les résumés offrant une généralisation toute faite, il faut donc généraliser soi-même et, ce faisant, lever les barrières des spécialisations.

Dans son livre « La civilisation inconsciente », l'auteur John Saul présente en ces termes les experts spécialisés que vous rencontreront :

« *Nous vivons dans un monde où ceux à qui on a donné le savoir n'ont pas le droit de regarder en l'air ni autour d'eux. C'est la connaissance réduite à l'ignorance. Plus la connaissance est limitée à un seul domaine, plus l'expert est ignorant.* »[13]

Il qualifie ces spécialistes d'« experts à œillères ». Vous en viendrez vous-même à ce constat lorsque vous vous rendrez compte que la plupart des spécialistes n'ont aucune idée de ce qui se passe dans d'autres domaines que celui de leur spécialisation. Pour la profondeur, on repassera.

Et ces experts à œillères sont en affaires, comme tout un chacun : ils défendent « leurs » intérêts, ceux de « leur » groupe. John Saul écrit :

« *Aujourd'hui, le fonctionnement de notre société est fondé pour une grande part sur les relations entre les groupes. Qu'est-ce que je veux dire par groupes ? Certains évoquent aussitôt des compagnies transnationales. D'autres pensent à des*

ministères gouvernementaux. Le problème n'est pas là. Notre société comporte des milliers de groupes d'intérêt et de spécialistes organisés de façon hiérarchique ou pyramidale. Ce sont soit des compagnies, en effet, soit des groupements de compagnies, soit des professions libérales, ou encore d'étroites catégories d'intellectuels. Ils sont publics ou privés, bien ou mal intentionnés. Des médecins, des avocats, des sociologues, une multitude de groupes scientifiques. Le problème n'est pas de savoir qui ils sont ni ce qu'ils sont. Le problème est que la société est vue comme une somme de tous ces groupes, rien de plus. Et que la loyauté fondamentale de l'individu ne va pas à la société, mais au groupe auquel il appartient.

Les décisions graves et importantes ne sont pas prises après une discussion ou une participation démocratique, mais après des négociations entre les groupes concernés, appuyées sur la compétence, l'intérêt et la capacité à exercer le pouvoir. Je dirais que l'individu occidental, du haut en bas de ce qui est maintenant défini comme l'élite, agit d'abord en tant que membre d'un groupe. En conséquence, il, nous existons principalement en tant que fonction, et non en tant que citoyen, qu'individu. On nous récompense dans nos méritocraties hiérarchiques pour notre réussite en tant que fonction intégrée. Nous savons que les vraies expressions d'individualisme ne sont pas seulement découragées, elles sont pénalisées. Le citoyen actif qui dit ce qu'il pense, a peu de chances de réussir une carrière professionnelle. »[14]

Non seulement l'expert à œillères est fermé aux autres domaines de connaissances, mais il soumet votre intérêt de connaître à l'intérêt de son groupe. Autrement dit, il vous livrera rarement le fond de sa pensée, ce qu'il sait vraiment ou qu'il soupçonne d'être la vérité vraie, de peur de voir sa carrière mise en péril par son groupe. La situation a de quoi décourager chacun d'entre nous dans sa recherche de la vérité sur la cause première d'un problème. Ce n'est pas tout :

« *On suppose que le public n'est pas capable de comprendre et que ce n'est pas la peine de se fatiguer à lui donner des explications.* »[15]

Et si vous avez le malheur de déceler une erreur :

« *(...), tous ces groupes se rejettent mutuellement la faute pour la moindre erreur.* » [16]

Vous vous dites peut-être que vous n'avez pas de temps à perdre à jouer au chat et à la souris dans votre recherche de la cause première. C'est aussi un trait de notre société où nous jugeons que la vérité vraie prend trop de temps à venir :

« *Le temps, notre grand ennemi, nous vaincra si nous hésitons un instant pour réfléchir ou douter. Dans notre panique, nous nous précipitions vers la certitude* ». [17]

Pourtant, « *les gens n'ont jamais eu autant de temps* ».[18]

« *Rien que depuis le début du siècle (XX*è *»), l'espérance de vie des Occidentaux a augmenté de vingt-cinq ans. Nous disposons à présent de 50 % de temps de plus pour faire ce dont nous avons envie. Compte tenu de notre niveau de vie général et de notre éducation, nous pourrions utiliser au moins un peu de ce temps pour réfléchir davantage et remplacer la course à la certitude par une promenade vers le doute.*

Pourtant, il semble qu'avoir 50 % de temps en plus ait produit l'effet contraire. Nous nous sommes retranchés dans ces peurs inconscientes qui nous rendent sensibles à la menace du temps. Ces dernières années, les menaces de la nécessité, du « maintenant ou jamais », ont influencé avec une remarquable facilité et à maintes reprises des publics très complexes. » [19]

Lorsque nous avons un problème, il nous apparaît donc tout à fait naturel de vouloir le résoudre au plus tôt. C'est plus particulièrement le cas d'un problème technique, comme si je constatais à l'instant même où j'écris ces mots que mon ordinateur ne répondait plus à mes doigts enfonçant les touches du clavier. Comme mon ami spécialiste en la matière dort en cette nuit d'hiver, je prendrais sans doute une pause en allant au lit moi aussi. Mais, dès le matin venu, je me lèverais d'un trait pour me précipiter au téléphone en vue de le joindre et de le consulter subito presto. Un problème

technique dans un monde dominé par la technique est toujours très lourd de conséquences. Je m'imaginerais mal soumettre à un éditeur un document écrit à la main, même parfaitement lisible. Le seul fait de ne pas disposer d'un ordinateur porterait atteinte à ma crédibilité. J'entends l'éditeur se dire à lui-même : « Il a pensé à tout, sauf à l'ordinateur ».

Quant aux problèmes d'autres natures, pourquoi laisser le temps s'ajouter à notre stress ? Sous la pression du temps, un nombre incroyable de problèmes sont expliqués selon les premières causes du bord et solutionnés avec les premières certitudes évidentes. Conséquence, les problèmes finissent, un jour ou l'autre, par se manifester à nouveau, souvent dans une nouvelle version, pire que la précédente. Le vrai problème : on n'a pas pris le temps de trouver la cause première, de vérifier tous les aspects du problème.

Tant et aussi longtemps que l'on ne prend pas le temps de penser, le résultat demeure partiel et superficiel, nos pensées manquent de profondeur, et les problèmes reviennent sans cesse.

L'Homme, nous dit-on, a beaucoup évolué. À mes yeux, l'homme technique et l'homme scientifique ont constamment évolué depuis leur naissance. Il en va de même de l'homme commercial ou affairiste, du moins, dans le sens de ses propres intérêts, car, pour ce qui est du bien commun, je ne suis pas sûr qu'une évolution acquise aux dépens des autres soit vraiment une évolution. Dans mon dictionnaire, « évolution » rime avec « partage », comme le font l'homme scientifique et l'homme technique avec nous tous. Quant à l'homme citoyen,

il est devenu plus bavard mais moins efficace dans l'exercice de la démocratie, même sous son toit.

Reste l'homme penseur, profond ou philosophique, il est le parent pauvre de la grande famille humaine. Il arrive à peine à se reconnaître lui-même. Il est troublé à l'idée de creuser, pourtant ancrée dans sa nature depuis la nuit des temps. Il trouve dans le temps le moyen d'aller contre sa propre nature. « On ne va pas encore philosopher ce soir », lance-t-il sur un ton lancinant et pénible.

Vous vous souvenez du professeur qui nous disait : « Prenez le temps de bien faire votre examen, de réviser vos réponses ». Quand la feuille d'examen, que dis-je, le cahier des questions arrivait sur notre pupitre, on constatait que ce contrôle de nos connaissances et de notre compréhension était en fait un contrôle de vitesse. « Quand on a compris, on est supposé aller plus vite que celui qui n'a pas compris », croit-on faussement. Pourtant, « C'est toujours parce qu'on est allé trop vite qu'on a fait des erreurs », dit-on aussi. La vitesse n'est pas un critère de l'intelligence. On devrait lui préférer la rigueur et la profondeur.

Le nombre de questions était généralement inversement proportionnel au nombre de minutes accordées. Les premiers à quitter la salle de classe étaient les plus rapides à fournir les réponses. On s'aperçut plus tard qu'ils n'avaient pas tous compris ce qu'ils avaient répondu. Rien n'empêche que leur sortie de la salle de classe nous incitait à accélérer la cadence. Puis, quand on relevait la tête pour constater, cette fois, que plus de la moitié des chaises étaient vides, l'idée de ne pas être normal

nous passait par la tête, comme un éclair. Heureusement, car ce n’était ni le temps ni le moment d'y penser, examen oblige. Puis nous étions surpris par la cloche annonçant la fin de la période de l'examen, sans qu'on ait eu le temps de répondre à toutes les questions. Quels mauvais gestionnaires de temps faisions-nous!

À l'époque, j'avais titré l'un de mes poèmes : « L'Homme de Course », par analogie avec l'automobile de course. Je m'étonnais que l'on coure à gauche et à droite, d'un cours à l'autre, d'une matière à l'autre. Ici aussi, pour la profondeur, on repassera.

Je comprends aujourd'hui pourquoi la plupart de mes collègues et consœurs de classe trouvaient que le cours de philo était le plus long; ça n'allait pas assez vite. Leur esprit surexcité par la vitesse de penser était tout perdu dans l'univers de la philosophie où tout semble au ralenti en état d'apesanteur, comme sur la Lune.

« Perdu dans l’espace ? » C'est vrai, il faut l'admettre, le professeur avait lui-même l'air perdu, parfois, souvent ou toujours, selon le point de vue. C'était le sujet préféré à la sortie de la salle de cours : « As-tu trouvé que le prof avait l'air perdu ? ». On aurait dit que le prof s'amusait à nous poser le défi de le comprendre, plutôt que de nous enseigner. On sentait nettement chez la plupart des élèves qu'aucun ne voulait être comme le professeur de philo, aussi mêlé et mêlant. Les élèves perdus semblaient souffrir le calvaire et l'errance du professeur de philosophie nous confirmait la possibilité d'être aussi perdus une fois adulte.

Mal enseignée, la pensée profonde nous répugne toute notre vie si aucune expérience ne nous la rend agréable.

La pensée profonde a deux utilités, la première, nous l'avons vu, guider notre recherche de la cause première, la deuxième, nous allons le voir, aider à développer une philosophie de vie. La difficulté énorme de la plupart des gens face aux questions « Quelle est ta philosophie de vie ? » et « Quel est le sens de la vie pour toi ? », auxquelles la réponse est souvent « Qu'est-ce que tu veux dire par là ? », démontre hors de tout doute raisonnable que la pensée profonde est généralement mal connue et mal enseignée.

Pourtant, personne ne peut vivre sans une philosophie de vie, sans une « *conception générale, une vision plus ou moins méthodique du monde et des problèmes de la vie* ».[20] Autrement dit, nous avons tous une philosophie de vie. Les uns en sont plus ou moins conscients. Les autres en sont totalement inconscients. À preuve, la philosophie de vie se traduit par des attitudes face au monde et aux problèmes de la vie. Or, nous avons tous de telles attitudes, consciemment et/ou inconsciemment. En fait, le choix d'avoir ou non des attitudes face au monde et aux problèmes de la vie ne nous est pas donné. Adopter des attitudes est une propriété de l'esprit, comme l'estomac a la propriété de diriger. En fait, notre esprit est toujours en état d'adopter une attitude et il ne nous laissera jamais sans aucune attitude, sans quoi il y aurait un vide insupportable qui nous laisserait sans comportement. Même figés, nous exprimons une attitude.

Les attitudes font partie de la « chaîne de commandement » de notre comportement, si je puis dire. L'attitude est le dernier facteur entrant en jeu, juste avant qu'un geste soit posé. Elle se définit comme un « ensemble de jugements et de tendances qui poussent à un comportement ».[21] Au stade final, on peut voir de nos yeux les attitudes d'une personne dans son corps, plus spécifiquement dans sa « manière de se tenir qui correspond à une certaine disposition psychologique », et « philosophique » devons-nous ajouter. Selon moi, notre disposition psychologique prend racine ou exprime notre disposition philosophique. À mes yeux, la psychologie est en quelque sorte une version logique et émotive de ma philosophie de vie.

À titre d'exemple, une personne qui se croise les bras adopte une attitude de défense, elle se sent attaquée, intimidée, bref, elle ressent le besoin de se protéger.[22] Je puis dire de sa philosophie qu'elle compte déjà un jugement sur ce qui la fait réagir, par exemple, sur le propos dont je l'entretiens. Je tiens ici un sujet de sa conception du monde ou d'un problème de la vie lié à mon propos. Aussi, je puis dire de sa philosophie de vie concernant ce sujet qu'elle n'est pas favorable au jugement inclus dans mon propos.

C'est peu mais c'est tout de même un bon début. J'ai un sujet qui peut m'inspirer d'autres propos pour découvrir d'autres réactions. Je peux qualifier la philosophie de vie de mon hôte de favorable, défavorable ou mi-favorable mi défavorable (indifférence) au sujet de mon propos. C'est

plus que plusieurs livres de philosophie peuvent m'apprendre de pratique.

À la limite, nous pouvons dire : « Montrez-moi quelles sont vos attitudes à l'égard du monde et des problèmes de la vie, je vous dirai quelle est votre philosophie de vie ».

J'ai bien écrit : « montrez-moi », non pas « dites-moi », car les attitudes et les opinions sont deux concepts différents. De plus, je peux verbaliser mes opinions mais je ne peux pas verbaliser mes attitudes car « les attitudes peuvent être inconscientes et généralement elles le sont ».[23] Les attitudes sont adoptées par le corps (manière de se tenir). Le ton avec lequel je livre mes opinions peut laisser voir mon attitude face au sujet sur lequel je me prononce. Mais mon opinion n'est pas garante de mes attitudes. Je puis me montrer favorable à un geste dans mes opinions et adopter une attitude d'indifférence qui fera que je ne poserai pas le geste auquel j'étais pourtant favorable. Nous l'avons vu, je peux dire une chose et en faire une autre. Pourquoi ? Parce qu'au moment où je parle, je ne tiens pas compte de mes attitudes profondes parce que j'en suis généralement inconscient. Lorsque je livre mon opinion, je suis uniquement conscient de ce que je pense et de l'image que je donne à l'autre de par mes propos, ce qui peut me retenir de dire le fond de ma pensée.

Puisque nous sommes généralement inconscients de nos attitudes, il faut déployer un effort pour en prendre conscience. Cet effort consiste essentiellement à prendre du recul face à soi-même. Si la pensée certaine exige de prendre du recul face à

notre conscience, nos connaissances et nos compréhensions, la pensée profonde demande du recul face à notre inconscience, nos réactions cachées, incluant nos émotions et nos attitudes.

L'exercice commence réellement le jour où nous nous avouons être davantage inconscients que conscients. Mais n'allez pas croire qu'il se termine le jour où nous avons pris conscience de toute notre inconscience au point d'être pleinement conscients de tout. Dans cet état, la vie nous serait insupportable. L'inconscient, si je puis dire, est chargé de fonctions que la conscience ne peut pas remplir. L'inconscient est chargé de nous maintenir dans un certain état d'équilibre entre ce dont nous avons conscience de ce qui se passe et de ce qui se passe réellement. Avec une conscience pleine et entière, nous ne tiendrions pas debout plus d'une minute sans perdre conscience, et ce n'est pas un jeu de mots. La réalité nous serait impossible à concevoir, visible et invisible. Aussi, imaginez-vous pleinement conscient de la faim dans le monde au moment des repas : pourriez-vous encore manger ? Si vous êtes tenté de me répondre : « Tout dépend de ma philosophie face aux problèmes de la vie », vous avez pleinement raison. Mais encore faut-il que vous puissiez en être suffisamment conscient pour me l'expliquer. Or, cette philosophie de vie, vous l'avez acquise de vos parents et des autres membres de votre famille, de vos professeurs, de vos amis-es,..., et ce, sans vraiment vous rendre compte. Voilà donc pourquoi la pensée profonde demande de prendre du recul face à son inconscience, à commencer par l'acceptation de son inconscience.

Alors si l'objectif de l'exercice n'est pas de prendre conscience de tout, quel est-il ? L'objectif est de développer une pensée toujours plus profonde, plus générale, pour éviter d'être superficiel et trop particulier. L'avantage est toujours entre les mains de la pensée profonde, d'une vision générale du monde et des problèmes de la vie, car ce n'est qu'une vue générale qui permet de constater la profondeur que je peux atteindre par la pensée, comme le plongeur du haut de son tremplin a une vue générale de la profondeur de l'eau qui l'attend. Aussi, la pensée profonde envisage la connaissance et la compréhension comme un processus à long terme, à l'abri des courants de la surface, des modes passagères, qui ne nous conduisent pas nécessairement là où nous nous épanouirons dans tout notre être.

Il est facile de se perdre dans la profondeur inconsciente de l'esprit car nous sommes alors privés des repères auxquels nous sommes habitués lorsque nous naviguons en surface, comme le marin d'eau douce devenu sous-marinier est privé du soleil, de la lune et des étoiles pour s'orienter.

Aussi, à la surface, la portée de nos pensées se limite à la portée de nos sens, aux évidences premières, celles qui nous entourent. C'est lorsque nous réfléchissons à ces évidences que nous donnons à nos pensées une plus grande portée, une certaine certitude. Mais nous sommes toujours à la surface et cette certitude ne peut pas s'étendre plus loin que l'horizon visible. Nous pouvons toujours franchir les limites de cet horizon par le rêve et l'imagination mais il nous faut alors accepter de penser en l'absence de preuve. Cependant, même

dans le rêve et l'imagination, nos pensées restent accrochées à nos sens, sauf que, cette fois, c'est nous qui nous inventons des évidences.

Enfin, à la surface, il est impossible d'envisager les problèmes à leur plus haut degré de généralité, bref, de généraliser, en vue de trouver la cause première car le particulier retient toujours notre attention. « Il ne faut pas généraliser un cas particulier », nous dit-on, avec raison d'ailleurs. En fait, à la surface, tout est particulier, « original, distinctif ».[24] Aussi, notre pensée a pris l'habitude de particulariser, de « distinguer, différencier par des traits particuliers »[25], « qui appartiennent en propre à quelqu'un, à quelque chose », tout au plus, à une « catégorie d'êtres, de choses »[26]. Ici, la généralisation sert à former des groupes (de gens et de choses), non pas à trouver la cause première. La pensée ne parvient pas à se débarrasser du sentiment d'être particulière et elle voit ce qu'elle ressent, c'est-à-dire, ce qu'il y a de particulier plutôt que le général. Bref, impossible de cerner le problème général et de trouver la cause générale.

Seule une plongée sous la surface, une pensée profonde, permet de libérer nos pensées de nos sens et du particulier. Ainsi et seulement ainsi, nous pouvons atteindre le général, oublier les détails et se concentrer sur l'essentiel, et enfin prendre l'initiative de donner un sens aux choses, au monde, à la vie, aux problèmes.

Dans ce cas, notre pensée a besoin de nouveaux repères. D'une part, les différents domaines de connaissances et leur ordre sont d'excellents repères pour approfondir un sujet. D'autre part, nos

attitudes sont aussi d'excellents repères pour s'approfondir soi-même.

Il suffit souvent d'identifier une première attitude pour être en position de reconnaître les autres. À nous de la qualifier de favorable, défavorable ou mi-favorable et de tenter une première explication d'après un premier domaine de connaissances. Voilà, la pensée profonde est née.

Tant d'années sur ses épaules

Son paletot de poussière
Son jonc d'amour tendre
Sa pensée de toile d'araignée
Et sa longue vie

Au coin de la rue principale
Les mains gercées derrière le dos
Regardant les gens
Ses yeux soutenus de rides d'années

Derrière un visage si vieux
Il cache tant de vie
Sa maison de sueur
Unie par les souvenirs

Solitaire, courageux
Foulant son patelin
Monsieur tout le monde
Dit « Bonjour » à la nature

Chaque jour est nouveau
D'heure en heure il avance dans le temps
Comme un grand explorateur
Il court dans la vie

Levé depuis l'aurore
Nourricier des oiseaux
L'abreuvoir des fleurs
C'est un créateur de bonheur

→

J'aime penser

C'est le vrai symbole de la vie
Ses gestes lents et son regard penseur
Il partira
Faudra bien que ça arrive

Serge-André Guay, 15 ans, 1972

La pensée universelle

Pour vivre dans l'esprit de tous les hommes

La pensée universelle produit une vérité vraie qui « s'étend, s'applique à la totalité des objets (personnes ou choses) que l'on considère ».[1] À titre d'exemple, la loi de la gravité s'applique à tous les objets de l'univers. Tous les hommes et toutes les choses y sont soumis et elle est observable partout dans l'univers connu de l'homme. La loi de la gravité est vraie pour tout le monde; elle est universelle. Aussi, lorsque Descartes affirme « Je pense donc je suis », cela est vrai pour tous les êtres humains de la Terre; cette pensée de Descartes est universelle.

Que j'adhère ou non personnellement à ces pensées ou ces connaissances universelles, elles demeurent tout de même vraies. Il en va de même que je les connaisse ou non, elles sont vraies. Ainsi,

la pensée universelle s'oppose à la pensée individuelle « qui concerne une seule personne, une seule personne à la fois ».[2] à la pensée particulière « qui ne concerne qu'un individu (ou un petit groupe) et lui appartient »[3], tout comme à la pensée personnelle « qui concerne une personne, lui appartient en propre ».[4]

Mais avant d'être universelle, la pensée n'est-elle pas tout d'abord personnelle ? Si oui, cela implique que nous pensons personnellement à quelque chose qui ne concerne que nous au départ, puis qu'on vérifie si notre pensée personnelle est vraie pour toutes les choses et/ou pour toutes les personnes. Il est sûrement possible que des pensées personnelles puissent s'avérer universelles mais le fait doit être plutôt rare, selon moi. Car si la pensée personnelle concerne avant tout ma personne, il est fort probable que je concentre alors ma pensée davantage sur quelque chose qui me distingue des autres que sur quelque chose qui m'est commun avec les autres. À mon avis, la pensée personnelle est réellement personnelle uniquement si elle est vraie pour moi et pour moi seulement.

Lorsqu'on se rend compte que plusieurs personnes pensent comme nous, nous devons conclure, non pas que nous avons eu personnellement raison de penser ce que nous avons pensé, mais que nous nous inscrivons dans un courant de pensées qui, à ce stade, ne sont plus personnelles.

Il y a alors quelque chose qui a conditionné notre pensée, comme celles des autres avec qui nous la partageons. Ce quelque chose est d'abord extérieur à nous, il nous stimule autant qu'il stimule un

certain nombre d'autres personnes. À titre d'exemple, il peut s'agir d'une coutume dans notre métier ou notre profession, d'un milieu de vie commun, des médias et que sais-je encore. Ce quelque chose d'extérieur influence de si près notre personne, généralement inconsciemment, que lorsque nous y pensons, nous avons alors l'illusion de penser à quelque chose de personnel.

Mais on ne peut pas qualifier une pensée de personnelle lorsque plusieurs personnes ont la même pensée. C'est plutôt une pensée sociale, relative à un groupe plutôt qu'à ma seule personne. Je ne veux pas dire que je pense alors « à » un groupe ou « à » quelque qui « le » concerne mais plutôt que je pense « comme un groupe » de personnes de ma société.

Dans ce contexte social, il y a en réalité bien peu de pensées réellement personnelles. Il se trouve toujours quelqu'un quelque part en notre société qui pense comme nous. Aussi, nous reconnaissons facilement qu'il y a fort peu de pensées entièrement personnelles, uniques, qui nous surprennent. Une pensée personnelle pure demanderait que nous puissions identifier toutes les influences externes agissant sur notre pensée de façon à les écarter le temps venu de la pensée qu'on souhaite toute personnelle.

La pensée personnelle pure n'existe pas plus que la raison pure.[5] La pensée personnelle est toujours partielle, « qui n'existe qu'en partie ».[6] La pensée dite personnelle est, en partie, personnelle, en partie, sociale, ne serait-ce que limitée à la société de notre famille. Plus nous connaissons les différents courants de pensées dans la société où nous

vivons, plus nous pouvons prendre conscience de leur influence sur nous, prendre du recul et ainsi aspirer à une pensée plus personnelle.

La pensée personnelle a l'obligation d'être originale, alors elle « paraît ne dériver de rien d'antérieur, ne ressemble à rien d'autre, est unique, hors du commun », inédite, neuve, nouvelle, bref, personnelle.[7] Notez bien le verbe utilisé : « paraît », ce qui ne veut pas dire qu'elle est véritablement. Nombre d'idées dites originales s'avèrent en fait que des versions actuelles d'idées plus anciennes, antérieures, et d'autres, que des fragments d'idées déjà connues mis bout à bout. Si la pensée personnelle pure n'existe pas, c'est parce que le caractère original pur n'existe pas; il y a toujours, ici et là, une influence externe qui cache son jeu.

Heureusement, en ce bas monde, nous avons l'habitude de ne pas exiger la pureté, pas plus que la perfection d'ailleurs. Souvent, un brin d'originalité suffit à notre bonheur. Il s'en trouve même que l'originalité insécurise, par habitude de la conformité. Ne pas penser comme tout le monde, du moins, comme son groupe, c'est être trop original, trop personnel, et cela n'est pas bon, pour ces personnes. Lorsqu'elles répondent « Je suis comme tout le monde », c'est souvent parce qu'elles se sentent accusées d'être originales ou personnelles.

Non, je ne crois pas que la pensée universelle soit d'abord personnelle. La pensée universelle est bel et bien réfléchie par une personne mais cela ne lui confère pas d'emblée des qualités personnelles ou originales. Rappelez-vous que la pensée personnelle paraît ne dériver de rien d'antérieur, or,

la pensée universelle dévoile non seulement une vérité actuelle et à venir mais aussi passée. La loi de la gravité existait avant qu'on y pense, qu'on la découvre. Aussi, l'affirmation « Je pense donc je suis » était vraie bien avant que Descartes la propose. Seule la découverte d'une pensée universelle est personnelle ou originale mais son objet et sa vérité précèdent, préexistent à la pensée elle-même.

Je ne crois pas qu'on s'aperçoive soudainement que sa pensée personnelle soit universelle. Le penseur de l'universel sait ce qu'il cherche : une pensée universelle, une réponse universelle à une question universelle, quelque chose de vrai pour toutes les personnes et/ou toutes les choses. Il sait aussi ce qu'il ne cherche pas : une pensée personnelle ou originale qui ne serait vraie que pour lui.

Il y a dans la quête de la pensée universelle une volonté exprimée très clairement : vouloir dépasser les limites de la vérité personnelle.

Si la préparation de l'expérience de la pensée universelle est personnelle, l'expérience elle-même est impersonnelle car le penseur doit oublier sa propre personne pour faire place à l'homme en lui, à l'esprit de tous les hommes en lui. Dans la pensée universelle, le penseur n'est plus conscient de lui-même.[8]

Produire une pensée universelle demande de considérer son esprit comme celui de tout être humain pour servir de laboratoire à la compréhension humaine d'une chose ou de l'être humain. Bien sûr, le penseur n'est pas sans ego; il s'intéresse vivement à ce qu'il pense. Mais il n'est pas hanté par son moi, par l'idée que c'est lui qui pense. Il est

complètement absorbé par la connaissance qu'il tente d'acquérir et d'expliquer. À ce point, il n'est même plus conscient de lui-même.

Il reviendra complètement à lui lorsque sa pensée sera complète, c'est-à-dire, lorsqu'il aura vraiment acquis et expliqué la connaissance qui l'absorbait.

Il perdra à nouveau contact avec sa personne lorsqu'il transmettra cette pensée universelle. À nouveau, son attention sera toute portée sur cette pensée. Quiconque lui portera attention sera dévié sur la pensée et pourra presque complètement oublier l'homme, le temps de comprendre. Sa concentration sur la pensée est si forte qu'elle seule jouit de son existence, comme si la loupe s'effaçait pour ne laisser voir que l'objet grossi. Rien n'empêchera qu'à la fin de la communication, l'homme sera applaudi, souvent sans réserve, parfois en ayant laissé son auditoire bouche bée quelques secondes. Ces applaudissements viennent directement de l'esprit, tout heureux d'avoir compris, d'être transformé. À vrai dire, l'esprit commande au cœur ces applaudissements car la compréhension suscite toujours une grande émotion, une émotion-choc, dont on se souviendra toute sa vie. La pensée universelle est une révélation à celui qui la trouve et à ceux qui la partagent. Elle transforme notre vision des choses et/ou de nous-mêmes.

Nous avons tous une telle capacité de pensée universelle. Seul un ego qui veut toute la place nous empêchera de produire une pensée universelle révélatrice, c'est-à-dire, compréhensible en soi sans plus

d'explication. Il suffit de prêter l'oreille avec la volonté de connaître pour la comprendre.

C'est souvent parce que l'ego intervient que la pensée est incomplète et peu révélatrice. L'ego s'accapare d'une partie de la pensée qui reviendrait aux éléments de compréhension. Ainsi handicapée, la pensée doit être expliquée après avoir été communiquée; elle n'est plus compréhensible en soi. Je me demande même si ce n'est pas là le souhait de l'ego qui peut alors envisager prendre davantage d'importance en livrant les explications additionnelles nécessaires pour comprendre la pensée. En fait, je me demande si l'ego n'ampute pas volontairement la pensée de quelques éléments de compréhension pour ensuite se donner le crédit des explications additionnelles. À mon avis, nous sommes généralement inconscients de l'influence de notre ego sur nos pensées, sauf dans le cas où nous nous préoccupons de l'image que nous donnons de nous-mêmes en raison de nos propos.

La qualité d'une pensée universelle est donc de produire un message comprenant tous les éléments pour donner tout le sens de la vérité et ainsi être lui-même porteur de sa compréhension. L'homme concentré sur sa personne et ses pensées personnelles ne parviendra pas à une telle pensée parce qu'il se donne plus d'importance que sa pensée, tout comme il se donnera plus d'importance lors de la communication de sa pensée. Bref, même la communication devient plus importante que le message et le phénomène ne datent pas d'hier.

L'homme a toujours été manipulé par son ego dans ses communications avec autrui. Lorsque l'ego donne davantage d'importance au message et permet une communication efficace de ce dernier, on se souvient alors davantage du message que du communicateur (lire « penseur ») parce que c'est le message qui est compris, non pas le communicateur.

À titre d'exemple, plusieurs personnes ont compris le message porté par la pensée « Connais-toi toi-même ». Le fait est que nous nous en souvenions et cherchons à l'appliquer, ne serait-ce que de façon très rudimentaire. Mais nous ne nous souvenons pas nécessairement de l'auteur de cette pensée et de la personne qui nous l'a communiquée.

Autre exemple, la personne qui a entendu le message porté par la pensée « Je pense donc je suis »[9] s'en souvient. Ici aussi, nous ne nous souvenons pas nécessairement de l'auteur de cette pensée et de la personne qui nous l'a communiquée.

Évidemment, les messages « Connais-toi toi-même » et « Je pense donc je suis » ne relèvent pas du même domaine de connaissances que la loi de la gravité. Cette dernière appartient à la science tandis que les deux messages sont du domaine de la philosophie.

À la question « Pourquoi certains messages sont-ils compris et retenus et d'autres pas ? », je trouve donc une partie de la réponse dans le fait que l'auteur du message compris et retenu n'a pas été distrait par son ego. Dans ce cas, seul l'objectif de compréhension a influencé la formulation de la pensée pour en faire un message compréhensible. Ces

gens-là savent qu'un message n'en est pas vraiment un s'il n'est pas compris. Ils ne considèrent pas les autres comme des récepteurs à qui il revient de comprendre leurs explications. Ils considèrent que le message doit lui-même être porteur de sa compréhension. Le message doit imposer à l'esprit une compréhension immédiate.

Je suis peut-être trop exigeant. Permettez-moi cette précision : une compréhension immédiate « suffisante à l'amorce d'une réflexion ». Je fais ce compromis mais j'insiste pour souligner que cette réflexion doit conduire à la même compréhension universelle que celle du penseur. Autrement, la pensée a un petit quelque chose de non universel (de personnel) qui empêche une compréhension universelle. La pensée sera peut-être vraie pour tout le monde mais tout le monde n'y donnera pas le même sens. Bref, une pensée universelle exige une compréhension universelle, pareille chez tous les hommes, sans quoi elle n'est pas universelle.

Bien sûr, la pensée universelle demeure un idéal pour la plupart des penseurs. Peu d'hommes et de femmes sont parvenus à s'oublier eux-mêmes, à mettre de côté leurs vérités personnelles, au point d'atteindre la vérité universelle.

Dans ce contexte, la vérité universelle est un effort de solidarité avec l'esprit de tous les hommes et de toutes les femmes.

Dans la société actuelle, tout nous entraîne vers la pensée personnelle. Le penseur amateur ou professionnel avance à contre-courant et il est fort peu valorisé. La philosophie et la science, domaines par excellence du penseur, sont l'objet de vives

critiques personnelles injustes souvent articulées par des hommes irresponsables. Mais lorsqu'un penseur prend la parole en sa qualité d'homme scientifique, la critique appelle toujours à la responsabilité voire la solidarité envers la dignité humaine et la liberté.

C'est le cas de la critique du biologiste français, Pierre Lecomte de Noüi, né en 1883 à Paris et décédé en 1947, soit un an après son livre « *L'homme devant la science* », d'où nous tirons l'extrait suivant, paru donc en 1946. Pour bien comprendre le contexte, n'oubliez pas que l'homme qui écrit est âgé de 63 ans et que celui qui avait 20 ans, à la même époque, est âgé de 75 ans aujourd'hui.

« *La science a fait des pas de géant. Le confort, cette notion nouvelle, apparaît d'abord sous forme d'une fantaisie agréable. Peu à peu, insensiblement, il devient une nécessité qui fait de nous des esclaves. L'admirable évolution de la médecine sous l'influence d'un homme de génie, Pasteur, exalte l'imagination, épargne des souffrances inutiles; la mortalité diminue. La douleur est vaincue par les anesthésiques. La chirurgie, devenue stérile, dépouille la salle d'opération de ses terreurs. L'homme réalise presque des miracles. Les moyens de communication se multiplient, la vitesse augmente, les distances diminuent; l'avion conquiert le ciel, rapproche les villes, supprime les océans. La télégraphie sans fil augmente la sécurité des voyages, la radiophonie élimine le temps en établissant un contact instantané entre tous les points du globe. Enfin le cinéma soulève les voiles qui existaient entre les classes et révèle à tous les*

beautés, mais aussi les turpitudes de l'humanité. Parallèlement, les armes deviennent plus meurtrières, les obus plus lourds et plus destructifs, les canons tirent avec précision à cent vingt kilomètres, et l'ypérite fait son apparition. Ce n'est pas l'ypérite d'ailleurs qui est effroyable. C'est l'emploi qu'on en a osé faire et qui constitue un des plus grands crimes que l'homme ait à se reprocher.

Sauf en ce qui concerne le travail scientifique proprement dit, c'est-à-dire l'activité d'un petit nombre d'individus, il n'y a rien dans tout cela qui constitue en soi-même un élément capable d'élever ou de maintenir le niveau moral d'un peuple. Il suffit de regarder autour de soi pour s'en convaincre. Tout tend à supprimer l'effort, mais en même temps à uniformiser les distractions, les ambitions, les goûts. L'homme moyen, le citoyen type, au lieu d'essayer de satisfaire ses véritables aspirations, celles qui sont la conséquence de son moi physiologique et moral, est entraîné malgré lui vers des occupations qu'il n'a pas souvent la liberté de choisir et vers des plaisirs qui lui sont imposés à son insu, par le seul fait qu'il vit en société. Les feuilletons, la radio, le cinéma, lui présentent des exemples fantaisistes de carrières auxquelles il n'est pas adapté mais qui le tentent. S'il ne réussit pas, comme cela se passe généralement, à modeler sa vie sur ces images, il s'estime brimé, malheureux et son existence n'est plus qu'un mécontentement perpétuel. Il perd de vue les vraies joies qui seraient à sa portée, et ne conçoit plus la vie sans les avantages matériels dont il voit profiter ses voisins ou même les habitants de pays très éloignés. La jalousie s'en mêle. Il en arrive à

désirer les choses non plus pour elles-mêmes, parce qu'il en a envie, mais parce que d'autres les possèdent. Et quand il en dispose lui-même, il n'en tire souvent qu'une satisfaction de vanité momentanée, non une joie réelle et durable. Le machinisme ne produit pas seulement de belles machines : il déforme l'humanité.

Chaque invention en soi-même est merveilleuse. Ses conséquences sont souvent tragiques; je ne parle pas seulement des conséquences matérielles, accidents de toutes sortes; mais aussi des conséquences morales : les hommes pris dans l'engrenage, ne cherchent leurs joies que dans les plaisirs immédiats, ne pensent qu'à participer au tourbillon qui les enveloppe, et à échapper à eux-mêmes. Cela est surtout frappant aux États-Unis où les gens semblent considérer que la plus grande tragédie c'est d'être seul, en face de soi, et de n'avoir rien à faire. Ils en arrivent à ne plus pouvoir supporter le silence. Les radios fonctionnent toute la journée. Si l'on sort, c'est pour aller au cinéma. Des bruits et des images quels qu'ils soient, à tout prix, pour empêcher de penser. L'effet sur les enfants est désastreux car ils perdent l'habitude de jouer seuls, ce qui développait leur imagination. Les ambitions se limitent de plus en plus à des jouissances médiocres que les spectacles leur représentent comme l'idéal parfait à atteindre. Et ainsi, pour la plus grande majorité des hommes, la véritable vie, passe à côté d'eux sans les toucher, et sans même qu'ils s'en aperçoivent.

Certains des progrès de la science, appliqués sans discernement au gré d'industriels dont le métier est de gagner de l'argent, ou de gouvernements aveuglés par des concepts économiques primaires, ne tiennent jamais compte de la nature de l'homme ni de son intérêt réel. Il y a pire, car il n'est pas toujours vrai que les gouvernements soient aveuglés : ils sont parfois conduits par des ambitions redoutables qui ne peuvent se réaliser qu'au prix de mensonges exploités industriellement, et qui, comme en Russie, aboutissent à l'esclavage.

C'est en cela que la Science, qui est à la base de tout ce que nous appelons notre progrès, encourt, il faut le reconnaître, une grave responsabilité. Mais, en qualité d'hom-me de science, j'estime qu'il est de mon devoir de m'élever contre l'escroquerie intellectuelle dont on a essayé de la rendre complice et par laquelle on tente de justifier une philosophie[10] *absurde et un régime attentatoire à la dignité humaine et à la liberté.* »[11]

Ouf! La critique est personnelle mais quelle clarté. Aussi, il est un fait américain rapporté en voie de devenir universel dans les sociétés sous l'influence des médias : « Des bruits et des images quels qu'ils soient, à tout prix, pour empêcher de penser ».

Je me souviens, à l'âge de l'école secondaire, je venais parfois à la maison pour le repas du midi, sans m'annoncer, et je trouvais la radio et la télévision fonctionnant en même temps alors que mère était seule à la maison. Nous étions dans les années 70, en plein cœur du Québec, près de trente ans

après le propos de Pierre Lecomte de Noüi. J'ai constaté le même phénomène chez mes hôtes lors d'un stage à Paris au début des années 80. Aujourd'hui, l'usage très répandu du baladeur dans la plupart des pays industrialisés confirme l'étendue de la peur de penser ressentie par l'homme. La lumière de la pensée est devenue dramatiquement insupportable par un très grand nombre de gens de tous les âges.

Serait-ce aussi que la pensée est devenue davantage troublante, au point de la repousser ? « Ne pense pas à ça », nous ordonne-t-on. J'ai la nette impression que les gens prennent leurs pensées un peu trop personnelles. Je m'explique. Les gens semblent suivre la logique qu'une personne ayant des pensées troublées est une personne troublée. Les gens se donnent à eux-mêmes les qualités de leurs pensées. S'ils ont des pensées qu'ils jugent intelligentes, ils se diront eux-mêmes intelligents. S'ils ont des pensées absurdes, ils se diront eux-mêmes absurdes.

Je vois ici une confusion entre l'arbre, le fruit et l'homme qui mange le fruit. L'arbre, c'est l'esprit pensant. Le fruit, c'est la pensée. L'homme qui mange le fruit, c'est l'ego. Lorsque mon esprit me donne une pensée, recherchée ou non, je ne la prends pas d'emblée pour personnelle, au contraire, je prends personnellement mes distances; je pense à cette pensée, j'exerce ma conscience de ma conscience. Dans le cas d'une pensée troublée, il y a plusieurs diagnostics possibles : troublée par les évidences, par un manque de connaissance, par une fausse logique, par une inattention, par mes

émotions, par mon ego, par autrui, par des bruits et des images, par mon imagination, etc.

Il y a une cause à une pensée troublée, quelqu'elle soit, mais je n'ai certainement pas à qualifier toute ma personne de troublée pour autant; le trouble revient à une partie de ma personne, non pas à tout mon être. Je suis bien d'accord pour être responsable de mes pensées, d'en assumer les qualités et les défauts, les forces et les faiblesses, tout comme les conséquences, mais, un instant, je n'ai pas à mettre toutes les parties de mon être pensant, conscientes et inconscientes, dans le même sac. J'aurais l'impression de me manquer de respect.

Quand une de mes pensées m'apparaît intelligente, je m'en étonne et je cherche à vérifier auprès d'autrui car je ne puis pas être juge et partie à la fois. Le cas échéant, c'est l'esprit de l'homme en moi que je remercie pour son intelligence, toute ma personne lui est reconnaissante. S'il le faut, il y a aura fête au village pour célébrer, non pas la personne intelligente que je suis, mais l'esprit intelligent qui m'habite.

Cette distance face à mon esprit et ses fruits m'incite à conserver une certaine humilité face à ma personne. Qui sait si je ne suis pas en train de faire un peu de place à une pensée plus universelle, une pensée plus près de l'esprit de tous les hommes. Quelle merveilleuse fête ce serait. Et parlant de joie...

La pensée joyeuse

Pour donner à rire à l'intelligence

« La pensée joyeuse »[1] dont je veux parler, c'est la pensée qui provoque l'euphorie, une « impression intense de bien-être général », un « sentiment de bien-être et de joie ».[2] C'est le sentiment que j'éprouve parfois lorsque j'écris et j'en ai des frissons rien qu'à y penser. Dans ces moments-là, j'ai l'impression de traduire parfaitement mes pensées et mes idées en des mots et des phrases, sans aucune distorsion. J'ai l'impression d'écrire exactement ce que je pense, ce que je comprends. Je ne suis plus embêté par mes limites de maîtrise de ma langue; je m'y accorde et je cherche des mots plus précis, sans perdre mes idées. Parfois, je laisse tomber et j'abuse des verbes « être » et « avoir » et les « qui », « que » et autres conjonctions s'accumulent parce que l'enchaînement des idées et la logique me

surprennent comme si j'étais spectateur de mes écrits. Ça coule tout seul. Je suis en proie à une grande euphorie et je ne peux la contenir très longtemps : j'éclate de rire ! La pensée joyeuse m'envahit et me procure un état d'extase sans pareil. Dans ces moments-là, je n'ai même plus l'impression d'être là, d'exister. Je me lis avec étonnement et je me dis souvent : « Est-ce vraiment moi qui ai écrit ça? », sans prétention, sans même un brin de fierté, mais avec un contentement évident et une grande joie. Après coup, c'est vrai, je ressens une certaine fierté mais avec une grande prudence car j'hésite à prendre le crédit du résultat, tellement il m'apparaît dépasser mes capacités habituelles. En fait, j'ai l'impression, dans ces moments-là, que mon esprit fut guidé par un autre esprit, mais que cela reste entre vous et moi. Chose certaine, je ne suis pas d'un naturel enjoué, au contraire, je suis plutôt dépressif, quoique je garde toujours une réserve de confiance en moi. Ainsi, j'ai l'impression que la pensée joyeuse vient d'ailleurs lorsqu'elle me gagne. À l'occasion, j'éprouve la même euphorie à la lecture d'un livre, au visionnement d'un film,..., qui ravit ma pensée.

Jusqu'à tout récemment, en fait, avant que je lise « L'intelligence émotionnelle » de Daniel Goleman, je ne m'étais jamais interrogé sur ces euphories. Il rapporte ceci :

« *Voici comment un compositeur décrit ces instants où il travaille avec le plus d'aisance :*

On est dans un tel état d'extase que l'on n'a presque pas l'impression d'exister. Cela m'arrive souvent. Ma main paraît écrire toute seule, comme si je n'avais rien à voir avec ce qui se passe. Je reste assis à contempler tout cela avec admiration et étonnement. Ça coule tout seul.[3]

Cette description ressemble de près à celles de centaines d'hommes et de femmes − alpinistes, champions d'échecs, chirurgiens, joueurs de basket, ingénieurs, dirigeants d'entreprise et même documentalistes − quand ils parlent d'un de ces moments privilégiés où ils se sont surpassés. L'état qu'ils décrivent a été nommé « fluidité » par le psychologue Mihaly Csikszentmihalyi, qui recueille depuis plus de vingt ans des témoignages sur ces « performances exceptionnelles ».[4] *Les athlètes appellent cet état de grâce la « zone » − c'est le moment où l'excellence ne demande plus d'effort, où les spectateurs et les concurrents s'effacent dans le bonheur de l'instant. Diane Roffe-Steinrotter, médaille d'or aux Jeux olympiques d'hiver de 1994, a affirmé ensuite qu'elle ne gardait aucun souvenir de l'épreuve de descente, si ce n'est qu'elle était totalement détendue : « J'avais l'impression d'être une chute d'eau. »*[5]

La fluidité, c'est le summum de l'intelligence émotionnelle : les émotions mises au service de la performance ou de l'apprentissage. Celles-ci ne sont pas seulement maîtrisées et canalisées, mais aussi positives, chargées d'énergie et appropriées à la tâche à accomplir. Quand on est aux prises avec l'ennui de la dépression ou l'agitation de l'anxiété, la fluidité est hors d'atteinte. Pourtant, tout le

monde ou presque connaît de temps à autre l'expérience de la fluidité (ou d'une microfluidité plus modérée) quand on donne le meilleur de soi ou que l'on va au-delà de ses limites habituelles. C'est peut-être l'extase de l'amour physique, quand deux êtres deviennent une unité fluide, qui en cerne le mieux la nature.

C'est une expérience merveilleuse; le sceau de la fluidité, c'est le sentiment de joie spontanée, voire le ravissement. Parce que la fluidité procure un bien-être intense, elle est intrinsèquement gratifiante. Quand l'individu s'absorbe complètement dans ce qu'il fait, y consacre la totalité de son attention, sa conscience se confond avec ses actions. D'ailleurs, la fluidité est brisée si l'on réfléchit trop à ce qui se passe − le simple fait de penser « C'est merveilleux » suffit à mettre un terme à la sensation. L'attention est si focalisée que la personne n'a conscience que du champ de perception étroit lié à ce qu'elle est en train de faire et perd toute notion du temps et de l'espace. Un chirurgien, par exemple, se souvenait d'une opération délicate au cours de laquelle il s'était trouvé dans un état de ce genre; à la fin de l'intervention, il vit par terre des morceaux de plâtre et demanda d'où ils provenaient. Il fut surpris d'apprendre qu'un morceau du plafond s'était détaché, il ne s'était rendu compte de rien.

Dans l'état de fluidité, l'individu ne pense plus à lui-même. Au lieu de se laisser envahir par une anxiété nerveuse, l'individu fluide est si absorbé par ce qu'il fait qu'il perd entièrement conscience de lui-même et oublie les petits tracas de la vie quotidienne. En ce sens, dans ces moments-là, la

personne est dépourvue d'ego. Paradoxalement, les gens en état de fluidité maîtrisent parfaitement ce qu'ils font, leurs réactions sont parfaitement adaptées aux besoins changeants de leur tâche. Et, bien qu'ils soient au sommet de leur performance, ils ne se demandent pas s'ils vont réussir ou échouer, c'est le pur plaisir de l'acte qui les motive. »[6]

Certes, je ne me reconnais aucune grande performance et l'excellence demeure à venir, mais rien n'empêche que si les moments de fluidité vont en grandissant, alors je ne porterai plus à terre, et moi qu'on accuse déjà d'avoir la tête dans les nuages, qu'est-ce que ce sera?

Mais je puis vous confirmer que dans ces moments de fluidité, je ne me demande pas si je vais « réussir ou échouer », être ou non édité, « c'est le pur plaisir de l'acte », penser puis écrire, qui me motive. Comment atteindre l'état de fluidité ?

« *Il y a plusieurs façons d'atteindre l'état de fluidité. L'une d'elles consiste à se concentrer intensément sur la tâche à accomplir, une grande concentration est l'essence même de la fluidité. Il semble exister une boucle de rétroaction à l'entrée de cette zone, des efforts considérables peuvent être nécessaires pour parvenir à se détendre et à se concentrer, et ce premier pas réclame une certaine discipline. Mais, lorsque l'attention commence à se focaliser, elle acquiert une force propre qui permet à l'individu de s'abstraire du tourbillon des émotions et d'accomplir sa tâche sans effort.*

On peut aussi atteindre l'état de fluidité lorsqu'on est engagé dans un travail pour lequel on est compétent, mais qui exige un certain effort. Comme l'a dit Csikszentmihalyi, « les gens semblent se concentrer mieux lorsque la tâche est un peu plus exigeante que d'ordinaire et qu'ils sont capables de donner davantage d'eux-mêmes. Si c'est trop facile, ils s'ennuient. Si c'est trop difficile, ils deviennent anxieux. La fluidité apparaît dans cette zone délicate délimitée par l'ennui et l'anxiété[7] ».[8]

Autrement dit, pour notre propos dans ce livre, le pur plaisir de penser ne viendra pas car, si l'acte est trop facile, penser sera ennuyeux, et si l'acte est trop difficile, penser sera angoissant. Dans ces conditions, même en tentant de faire un premier pas avec la meilleure discipline du monde; nous allons à contre-courant de la pensée joyeuse.

L'ennui crée une tension nerveuse, tout comme l'anxiété (ou l'angoisse) et cela empêche de nous oublier nous-mêmes, de nous concentrer sur autre chose et, par conséquent, de trouver du plaisir à penser. Mais, il ne s'agit pas d'éliminer complètement la tension nerveuse, d'être au neutre, mais de trouver le degré minimum pour un résultat maximum.

« *La relation entre l'anxiété et les résultats obtenus, y compris les résultats intellectuels, constitue une courbe en forme de U renversé. Au sommet, la relation est optimale, un minimum de tension nerveuse amenant des résultats remarquables. Mais une tension insuffisante − la branche ascendante du*

U renversé − rend l'individu apathique ou ne le motive pas assez pour qu'il fournisse l'effort requis alors qu'une anxiété excessive − l'autre branche du U − réduit à néant tous ses efforts.

Un état de légère exaltation, ce que les psychologues nomment l'hypomanie, semble idéal pour les écrivains et les autres personnes engagées dans des activités créatrices qui exigent souplesse de pensée et imagination; cet état se trouve près du sommet de la courbe en U. Mais si cette euphorie échappe à tout contrôle pour devenir une véritable agitation, comme chez les maniaco-dépressifs, celle-ci empêchera de penser de manière assez cohérente pour bien écrire, même si le flot des idées circule librement − en fait trop librement pour suivre l'une d'elles assez loin et lui donner une forme achevée. »[9]

C'est la distance entre les deux pattes du U renversé qui crée la tension imagée ainsi par l'auteur. Trop rapprochées ou trop éloignées, le sommet du U cédera, vers le haut ou vers les bas, avec le même résultat : il n'y a plus rien de joyeux à l'acte de penser.

Pour trouver une solution à ce problème, ou à un autre, il faut libérer de la tension en trouvant le moyen de rire pour disposer à nouveau positivement notre esprit :

« *Tant qu'elles durent, les dispositions d'esprit positives augmentent l'aptitude à penser avec souplesse et facilitent ainsi la résolution de problèmes, qu'ils soient théoriques ou interpersonnels.*

Une bonne façon d'aider quelqu'un à surmonter une difficulté consiste à lui raconter une histoire drôle. Le rire, comme la bonne humeur en général, libère la pensée, facilite les associations d'idées et permet ainsi de découvrir des relations qui, autrement, auraient pu passer inaperçues, et cette faculté mentale est importante non seulement d'un point de vue créatif, mais aussi parce qu'elle aide à saisir des relations complexes et à prévoir les conséquences d'une décision donnée. »[10]

Curieux à dire, mais le rire amènera à la pensée joyeuse, comme l'idée incline à l'acte. Et rien ne vaut plus que de rire de soi-même, y compris de cet état de tension dans lequel nous nous sommes nous-mêmes placés. Le surplus d'anxiété, de stress ou de trac destructeur, devrait nous chatouiller l'esprit et nous donner ne serait-ce qu'un sourire en coin. Il faut dédramatiser notre tension nerveuse. Je ne conseille pas ici de la prendre à la légère, de faire semblant de rien avec un rire nerveux, insignifiant ou carrément niaiseux. Je propose plutôt un rire sincère de soi-même. Après tout, c'est le problème qui mérite notre respect, pas la tension qu'il crée en nous.

C'est vrai, nous avons tendance à juger l'ampleur d'un problème d'après la tension qu'il nous donne à ressentir. C'est une erreur. À l'instant où j'écris ces lignes, notre laveuse est brisée et nous ne disposons pas de l'argent pour la réparer. L'idée d'avoir à nouveau à laver nos vêtements à la main dans le bain nous répugne, ne serait-ce qu'une seule fois. Le problème crée une grande tension, chez moi

et chez mon épouse. Mais nous devons admettre que notre tension est plus grande que notre problème et qu'elle nous empêche sûrement d'y trouver une solution imaginative. Il n'y a pourtant pas de quoi rire, si ce n'est le conseil du réparateur au téléphone qui nous invite à utiliser notre laveuse jusqu'à ce qu'elle cesse complètement de fonctionner. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'il faudrait la sortir dehors car une fumée noire s'échappe du moteur. J'imagine la laveuse sur le perron avec les voisins se demandant si elle ne carbure pas au diesel. J'y pense, je pourrais peut-être relier notre laveuse avec le moteur d'une tondeuse et un pot d'échappement à l'extérieur, comme la sécheuse. « C'est pas drôle », diront les plus dramatiques en pensant que nous n'avons même pas les moyens de réparer notre laveuse, tout en portant un jugement sur notre pauvreté. Pourtant, je suis certain que ces derniers disposent déjà d'une solution, elle est davantage théorique que pratique. Heureusement, nous avons trouvé à rire et ainsi évité d'être paralysés par notre tension pour garder le cap sur la recherche d'une solution pratique. Nous conservons notre calme et trouvons ainsi le moyen de bien dormir, malgré tout.

Aujourd'hui, je puis vous annoncer qu'une solution nous fut proposée par un organisme de charité : un prêt nous est consenti pour l'achat d'une laveuse usagée que nous pourrons rembourser selon nos moyens. Notre calme n'est pas étranger à la confiance que cet organisme nous manifeste. Si nous avions dramatisé au point de perdre les pédales, il aurait été normal de penser que nous laissions

la tension prendre le dessus et, de là, qu'il en allait de même, avec notre budget.

Certes, rire de notre situation nous a permis de garder notre calme mais ce ne fut pas l'euphorie de la pensée joyeuse dont je vous parlais plus haut. En revanche, je ne vois pas comment celui ou celle qui ne vaut pas une risée pourrait accéder à la pensée joyeuse. Car cette dernière demande, non pas de se prendre au sérieux, mais plutôt de prendre au sérieux ce que l'on fait, de façon à s'y fondre, à s'oublier dans l'acte de penser ou tout autre acte de travail.

Comme je vous le disais, j'ai moi-même tendance à dramatiser et je constate que plusieurs personnes au sein de la société suivent la même tendance.

Personnellement, je dramatise par anticipation du pire si une solution n'est pas apportée à temps. Je n'ose pas avouer que cela me motive à vite trouver une solution puisque mes anticipations ont tout pour me perturber. Chose certaine, je suis très rarement surpris par le pire : ou je l'avais prévu car, comme vous, je ne contrôle pas tout, et parfois je ne peux tout simplement pas l'éviter, ou il y a toujours pire car mon imagination est passée maître dans les scénarios catastrophes. Pour moi, dramatiser, c'est prendre du recul pour situer le problème dans la perspective d'une solution qu'importe l'ampleur qu'il pourrait prendre.

Évidemment, la dramatisation ne règle pas le problème pour autant, mais elle me donne le recul utile pour distinguer très nettement la tension créée par le problème du problème lui-même. Plus je

dramatise ou plus j'anticipe le pire, plus je dois me rendre à l'évidence que mon problème exerce une grande tension sur moi. Comprenez-moi bien : le fait de dramatiser ne crée pas la tension mais du recul face à la tension alors considérée comme la source de la dramatisation. Bref, la tension précède la dramatisation.

Pour me concentrer sur le problème, je dois donc évacuer cette tension. En dramatisant moins ? Non. Ça ne marche pas car je me sens insécurisé face à l'ampleur actuelle et possiblement à venir du problème. En fait, je crains qu'un aspect du problème échappe au contrôle que je peux exercer. J'ai trouvé dans le rire la seule solution pratique à effet rapide. Or, impossible de rire de soi et de son problème sans le recul acquis de la dramatisation.

Plus encore, comme le soulignait monsieur Goleman, le rire facilite les associations d'idées utiles pour dénicher des solutions à des problèmes qui demandent de l'imagination. Il donne cet exemple :

« *Une étude a montré que les personnes qui viennent de voir des vidéogags résolvent plus facilement un problème utilisé depuis longtemps par les psychologues pour tester l'imagination des gens*[11]*: on donne aux sujets une bougie, des allumettes et une boîte de punaises, et on leur demande de fixer la bougie à un mur de sorte qu'en brûlant la cire ne coule pas par terre. La plupart des gens abordent le problème en ne considérant que l'utilisation habituelle des objets dont ils disposent. Ceux qui ont vu les vidéogags comprennent plus facilement qu'il*

existe une manière inhabituelle de se servir de la boîte contenant les punaises, et certains aboutissent à une solution inédite : ils fixent la boîte au mur et y placent la bougie. »[12]

Généralement, nous ne sommes pas disposés à rire lorsqu'un problème occupe notre esprit, pas même à prêter notre attention à des vidéogags. Nous sommes davantage portés à croire qu'il faut être sérieux pour trouver la solution à un problème, être sérieux pour prendre le problème au sérieux. Cette attitude sérieuse est le vrai drame car le recul ne sera que rationnel alors qu'il doit aussi et surtout être émotionnel. Nous luttons ici contre l'anxiété paralysante, une émotion de la famille de la peur, et contre la dépression, membre de la famille de la tristesse. Faire preuve de tout le sérieux du monde ne diminuera jamais la tension comme un rire sincère. Être trop sérieux peut avoir le même effet que de perdre son calme : paralyser l'imagination.

Combien de fois entendons-nous des gens témoigner de leurs quêtes de solutions à des problèmes en ces termes : « La solution était là, devant moi, mais je ne la voyais pas ». Trop sérieux ou trop énervés, ils n'ont rien vu jusqu'à ce qu'ils rient un peu, se détendent et se calment. D'ailleurs, c'est souvent avec le sourire aux lèvres qu'ils relatent les événements.

Si vous n'avez pas tendance à rire de vous-mêmes et de vos problèmes, il faut un effort pour cultiver une nouvelle attitude. D'abord, vous devez être témoin de la tension qu'un problème exerce sur vous. Un problème peut vous ennuyer au point de

créer en vous une tension en raison de l'absence de défi. Difficile de supporter l'ennui, plus spécifiquement, de prêter toute l'attention nécessaire pour résoudre un problème qui nous ennuie. Dans le cas de l'anxiété, c'est le contraire; le défi semble trop grand pour notre capacité. Dans un cas comme dans l'autre, il faut déterminer d'où vient la tension, de trop d'ennui ou de trop d'anxiété, de l'absence de défi ou d'un trop grand défi ?

Le danger de se concentrer sur l'ennui ou l'anxiété est évident : être encore plus ennuyé ou anxieux. C'est sur la tension elle-même qu'il faut se concentrer, c'est elle qu'il faut évacuer. Tendu, on ne pourra pas régler le problème de l'ennui ou de l'anxiété et encore moins le problème qui cause l'ennui et l'anxiété. Ici, la solution, c'est d'évacuer la tension et, le défi, c'est d'être disposé à rire.

Comment ? En y pensant, c'est-à-dire en faisant du rire une étape du processus de recherche de solution aux problèmes, provoquant trop d'ennui ou d'anxiété. Il faut se rappeler que nous devons rire quand ça va mal. Pour ce faire, profitez des moments où ça va bien pour vous concentrer sur l'importance du rire en cas de panne et votre esprit fera le reste. Au besoin, trouvez-vous un pense-bête, comme une note à coller au réfrigérateur ou un petit objet à glisser parmi vos pièces de monnaie.

Vous pouvez aussi vous constituer une réserve d'histoires drôles ou de vidéogags ou encore, vous réserver un budget pour assister au spectacle d'un humoriste.

Personnellement, je n'attaque pas de front la nécessité de rire. Autrement dit, je ne cherche pas trop à rire, je préfère laisser le rire venir à moi. C'est bête, mais plus je cherche à rire, moins je trouve à rire. Par exemple, j'aime tirer le rire d'une boutade formulant une solution ridicule, farfelue ou absurde. Je pousse souvent la plaisanterie jusqu'à la moquerie, à l'autodérision. J'éprouve aussi une grande satisfaction à me moquer des autres, bien sûr, à leur insu, s'il faut absolument me trouver des raisons de rire, ce qui est tout un exercice, car je ne trouve pas généralement très drôles les réactions des autres à mes problèmes; elles ajoutent davantage à ma tension qu'elles les soulagent. J'aborde le sujet et les limites que je m'impose dans La pensée empathique.

J'ai observé que plus la dramatisation est personnelle, plus le rire est difficile. En fait, plus une personne prend ses problèmes de façon personnelle, comme une faiblesse, plus elle a tendance à se punir en se dévalorisant, simplement parce qu'elle a un problème, ce qui ajoute un problème de plus. Bref, avoir un problème est une faiblesse punissable chez ceux et celles qui prennent les choses de façon trop personnelle. La personne s'accuse d'avoir un problème et elle ne trouve pas le moyen d'en rire. Si elle a l'intelligence de reconnaître ne pas tout contrôler (de ne pas être la seule et unique responsable), elle a tout de même l'inintelligence d'accorder à sa responsabilité un rôle encore trop important dans sa dramatisation. Centrée sur elle-même, elle s'afflige. Il n'y a pourtant aucune solution pour retrouver le sourire dans cette démarche.

La route de la pensée joyeuse, du simple rire jusqu'à l'euphorie d'un grand bien-être, sera toujours parsemée de problèmes de toutes sortes pouvant causer l'ennui ou l'anxiété et ainsi nous inciter à concentrer notre attention sur nous-mêmes au détriment de l'acte ultime : être bien. Lorsque nous ne le sommes pas, c'est parce que nous avons manqué de donner à rire à l'intelligence, à rire de nous-mêmes et du problème qui nous a ainsi écartés du droit chemin.

La pensée heureuse

Pour attraper le bonheur

À toutes les fois où j'ouvre vraiment mon cœur à l'autre, ce dernier saura inévitablement voir et me dire : « Tu n'es pas heureux ». C'est vrai, je ne suis pas heureux. Mais cela me rassure car je ne crois pas qu'il y ait en ce monde de quoi être plus heureux que malheureux. Il y a ici et là des occasions d'être heureux mais leur nombre et leur étendue n'assurent pas une majorité au bonheur. Pour moi, être davantage heureux que malheureux signifierait que je suis inconscient du malheur en notre monde. Bref, à mon avis, il faut en quelque sorte être inconscient, de son propre malheur et du malheur des autres, pour être heureux.

Je ne suis donc pas partisan de la pensée positive. Je ne me laisse pas souvent porter par des vents d'optimisme quoique je m'adonne au rêve d'un

monde meilleur, moins malheureux, soutenu par de vives et profondes convictions d'espérance.

Le vrai bonheur, pour moi, est parfait et, puisque la perfection n'est pas de ce monde, notre bonheur a toujours quelque chose de faux, il cache toujours un certain malheur, des insatisfactions et ainsi des frustrations. Je ne suis pas pour autant un réaliste. À vrai dire, la réalité me tombe sur les nerfs depuis que j'en ai pris conscience lors de mon adolescence. La réalité me démoralise et me décourage. Si être adulte, c'est accepter la réalité, je tiens à demeurer un adolescent. En fait, la réalité est acceptable que si c'est en vue de la changer, non pas pour composer quoi que ce soit avec elle; la réalité est trop corrompue pour ne pas corrompre. Jamais la réalité ne sera, dans mon livre à moi, une alliée fiable pour bâtir un monde meilleur.

Si bonheur il y a, c'est dans le rêve, plus spécifiquement, dans les premiers rêves de jeunesse, encore insoumis. Personnellement, malgré mes 47 ans, je m'accroche toujours à l'innocence de mes rêves de jeunesse car, somme toute, je n'ai pas encore fait les compromis auxquels on nous invite à l'adolescence pour « entrer dans le système ». Mes rêves sont toujours aussi irréalistes qu'ils l'étaient à treize ans. Je n'ai toujours pas les pieds sur terre et... je n'y tiens pas du tout. C'est comme si j'avais été violé ou marqué au fer rouge par mes rêves, par le plaisir et l'espoir de mes rêves; impossible de les oublier, de les mettre de côté. Mes rêves ne sont toujours pas ceux que j'aurais dû et que je devrais avoir. Je ne rêve toujours pas à ce à quoi on souhaite que je rêve pour entrer dans le rang. Mes rêves

sont fous, sans limite, sans frontière. Ils courent dans toutes les directions sans jamais se perdre, sans doute parce que chacun est orienté par un sens et une histoire voire un avenir. Mes rêves sont rebelles et irréalisables. Ils ne sont pas des buts mais des souhaits, simples, sincères et honnêtes. Si jamais ils se réalisent tout de même, c'est par défaut; je me rends compte alors être dans la réalité de mes rêves. C'est quand je rêve que je suis au meilleur de ma forme et que je suis heureux. Et c'est quand je prends mes rêves pour la réalité que je travaille le mieux.

Enfant, rêver faisait partie de la vie; je pratiquais le rêve comme un sport. Je vivais dans un monde imaginaire. Il n'y avait rien de plus amusant et captivant que d'imaginer une ville dans mon carré de sable.

Qu'elle ne fut pas ma surprise de constater à l'adolescence que l'idée que je me faisais du monde n'était qu'un rêve, qu'une illusion d'enfant. Aucune autre déception ne sera jamais plus grande que celle-là, plus destructrice de mon bonheur, jeune et sans défense.

J'aurai pu alors en vouloir à mon imagination et décider de ne plus jamais me laisser trahir par mes rêves, bref, de m'en tenir à la réalité. Mais la réalité m'était insupportable; elle tuait mes rêves et l'idée de l'accepter me répugnait et me répugne encore. « On n'accepte pas la réalité, on la change, pour soi et pour les autres », me dis-je. La réalité a de quoi décevoir tous les hommes et l'adolescence est une époque propice pour s'en rendre compte car jamais la réalité ne frappe autant aux yeux qu'à la

sortie de l'enfance. J'ai alors décidé de m'accrocher à mes rêves et de refuser la réalité.

Aussi, ai-je vite tourné ma conscience vers mes rêves, ce sur quoi ils portaient, sur leur pouvoir, leur avenir, les croyances et la force de conviction dont ils témoignaient. Il m'était impossible d'affronter les désillusions vécues à l'adolescence sans rêver, sans faire de mes rêves la seule réalité qui compte. Et à mon avis, il en va de même dans le cas des déceptions de la vie adulte.

La réalité découverte à l'adolescence est loin d'être réjouissante pour chacun de nous, d'où que le rêve devienne essentiel. On ne rêve pas pour voir ce qu'on imagine se réaliser. On ne rêve pas non plus pour fuir. On ne rêve pas pour rêver. On rêve pour vivre heureux.

On rêve pour se convaincre que la vie vaut tout de même la peine d'être vécue. On rêve de changer le monde parce qu'on l'aime. Conscient soi-même que l'on change, on rêve tout autant que les autres changent, que le monde change. Mais rares sont ceux que les rêves transforment. C'est plutôt la réalité qui change la plupart d'entre nous. Les rêves deviennent terre-à-terre, individualistes et égoïstes, sans espoir pour l'autre. Pour la plupart, toute la question est de savoir comment tirer son épingle du jeu de la réalité. Difficile de rêver quand la réalité est au pouvoir, plutôt que l'imagination. Certes, on rêve mais la réalité finit toujours par rattraper le rêve, par le discipliner. Pour rêver autrement, il suffit simplement d'avaler la clé de ses rêves, de s'enfermer dans ses rêves. Bien sûr, c'est un jeu

dangereux mais le risque en vaut la chandelle : le bonheur d'un monde meilleur pour tous.

Pour vivre ainsi dans le bonheur du rêve, il y a trois trucs. Premièrement, il faut rêver aux autres, non pas à soi-même, à moins que cela soit avant tout profitable aux autres. Deuxièmement, il faut rêver sans espoir de retour; rêver d'un monde meilleur en vue d'en tirer soi-même profit n'est pas un rêve gratuit. Troisièmement, le rêve doit être personnel, d'abord pour lui assurer une originalité, à soi pour autrui, et ensuite pour le rendre « partageable », de soi à autrui. Autrement dit, c'est parce que le rêve est personnel que l'autre lui reconnaîtra une originalité et celle-ci motivera le partage du rêve. Et si le rêve transpire le bonheur, qu'il rend le rêveur heureux, l'autre voudra le partager avec un autre et ce dernier avec un autre encore, chacun lui ajoutant sa touche d'originalité.

Ici, toute la question est de savoir ce que vous avez à offrir : la réalité ou le rêve. Que révèlent les pensées que vous partagez avec autrui ? La réalité cachée d'un monde malheureux ou le rêve personnel d'un monde heureux ?

Je sais, on me l'a assez dit, je suis un rêveur, j'ai la tête dans les nuages, et je cours le risque de me barrer les pieds dans la réalité et ainsi de créer non seulement mon propre malheur mais aussi de rendre autrui malheureux, surtout ceux dont je suis responsable du bonheur.

Il faut dire qu'avec le peu de respect que je manifeste pour la réalité, source de tant de malheurs, je ne suis pas enclin à faire attention où je mets les pieds. Et si j'écrase ici et là les plaisirs

d'autrui, parfois avec l'intention du malheur, c'est toujours pour une leçon de vie car je hais l'esclavage du bonheur éphémère. Rares sont les plaisirs dont la satisfaction ne nous aveugle pas en nous laissant croire qu'une vie heureuse est une vie pleine de plaisirs.

« Faites-vous plaisir et vous serez heureux! », nous dit-on. Foutaise, si on ne précise pas que le bonheur visé durera uniquement le temps d'un plaisir. Ainsi, court-on d'un plaisir à l'autre, d'un bonheur à l'autre, souvent trop petit, trop court, et, par surcroît, en récompense d'avoir supporté la réalité d'un malheur à peine masqué par les soi-disant obligations d'être conforme au système (dodo, boulot,...). Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça? L'esclavage des plaisirs. Plus encore, l'esclavage des désirs.

Si au moins ces plaisirs et ces désirs étaient originaux, mais c'est très rarement le cas car ils sont dictés par le système, selon la place occupée par chacun dans la hiérarchie de la société de production et de consommation de masse. Cette société dicte aux pauvres et aux riches des désirs et des plaisirs différents, aux gens très cultivés et aux gens peu cultivés des désirs et des plaisirs différents, et ainsi de suite.

La démocratisation des désirs et des plaisirs, apparemment soutenue par une éducation et une chance égales pour tous, nous le savons, est une illusion. Dans une société aussi conformiste et sectaire que la nôtre, gare à celui ou celle qui marche hors des sentiers battus des désirs et des plaisirs imputables à son rang et à son groupe. Nous

sommes tous pour la démocratisation uniquement parce que nous voulons avoir le plaisir, personnel avant tout, de dire notre mot, généralement avec la seule intention d'imposer notre point de vue, d'améliorer notre rang ou de défendre le groupe auquel on appartient. Notre solidarité se limite à ce que l'on pense personnellement, tout au plus, à ce que pense notre groupe. S'il n'en n'était pas ainsi, il n'y aurait pas un tiers de l'humanité qui crèverait de faim, y compris, 18,000 enfants par semaine.

En fait, chacun défend « son » bonheur, soi-disant pour le bonheur de l'humanité tout entière. « Si je suis heureux, je vais faire des heureux », disent certains, peut-être, mais probablement uniquement des heureux dans leur groupe respectif. Par exemple, généralement, les gens riches rendent heureux d'autres gens riches tandis que ce sont les pauvres qui rendent d'autres pauvres vraiment heureux. Vous le savez, l'argent ne fait pas le bonheur et les parents riches boudés par leurs enfants pauvres le savent aussi. Je me demande combien de pauvres n'auraient plus besoin du secours public si les gouvernements obligeaient le partage des richesses au sein des familles.

La pauvreté, un état malheureux, résulte souvent de l'esclavage des « mauvais » désirs et plaisirs. Par exemple, on dira du pauvre que « plutôt que d'aller à l'école, il a succombé à ses plaisirs, raison pour laquelle il n'a pas la formation pour se trouver un emploi ». Il y aurait donc de « mauvais » et de « bons » désirs et plaisirs, toujours dictés par notre société.

L'affirmation suivante résume bien l'argumentation : « Il faut être raisonnable car on ne peut pas être heureux tout le temps. » De quelle philosophie s'agit-il ? Est-ce à dire qu'il y a un temps pour être heureux et un temps pour être malheureux ? Dans le cas où l'on répond « Oui », on adhère à la philosophie du sacrifice. Je suis raisonnable si je sacrifie une partie de ma vie au malheur pour me mériter le bonheur de certains plaisirs. Ça, c'est quand on cherche le bonheur dans des plaisirs, des plaisirs que l'on tente de trouver partout, pour réduire le sacrifice au minimum et augmenter les plaisirs au maximum. Bref, du plaisir, même dans le malheur. Personnellement, mes malheurs me rassurent sur l'éveil de ma conscience mais je n'y trouve aucun plaisir et je ne cherche pas non plus à y voir l'opportunité d'un plaisir. Il ne faut pas confondre l'idée de joindre l'utile à l'agréable mais avec l'idée de sacrifier une part de sa vie au malheur dans la promesse d'un éventuel bonheur. Même une infime part de notre vie ne mérite pas d'être sacrifiée au malheur car nous manquons ainsi de respect au bien le plus cher.

Comme je le disais, ça, c'est quand on cherche le bonheur dans des plaisirs. Et si le bonheur, le vrai, se trouvait ailleurs que dans la maximisation des plaisirs? S'il se trouvait plutôt dans « une manière d'être déterminée à la fois par le bon ordre de l'âme et le bien agir »,[1] comme certains philosophes grecs le définissaient dans leur éthique, « sous le nom d'eudaimonia »,[2] « qui associe étroitement la poursuite de la moralité et celle de la félicité »,[3] « Il ne s'agit aucunement du sentiment subjectif du bon-

heur »,[4] ou du « bonheur comme la maximisation d'états subjectifs excellents ».[5] Nous laisserons « le bon ordre de l'âme » à La pensée divine pour nous concentrer sur « le bien agir » et le rejet des plaisirs comme source du bonheur.

D'abord, le plus important : le bonheur est « une manière d'être ». Comprenez bien, le bonheur n'est pas le résultat d'une manière d'être mais la manière d'être elle-même. Ici, la manière d'être est le bonheur, d'où l'idée de définir le bonheur comme le « bien-être ». On parle ici de notre état d'être, du simple fait d'exister. La question du bonheur se pose ainsi : comment être ou comment exister, en tant qu'homme sur cette terre? La quête du bonheur, c'est quête du comment être bien, du comment être un homme bien. L'être qui cherche comment être cherche comment être bien, rien d'autre. Bref, le bonheur est la manière d'être bien. Comme on dit, « tout est dans la manière », tout. Dans ce cas, on ne cherche pas des plaisirs partout mais une manière de bien être partout et en tout temps, même sous la torture de la réalité du malheur.

« *La définition la plus commune du bonheur est celle qui l'identifie au plaisir. Un des premiers et plus ardents défenseurs en est le Calliclès du Gorgias qui affirme que la vie heureuse est « la vie facile, l'intempérance. la licence. Socrate réfute cette thèse en soulignant le caractère insatiable des désirs physiques les plus grands (et la frustration qui se trouve ainsi toujours attachée à leur satisfaction). Mais la véritable réfutation conceptuelle de l'hédonisme se trouve dans le Philèbe. Le plaisir*

dans son ensemble appartient au genre de l'illimité, il n'est qu'une genèse et ne possède pas de nature propre; il ne peut donc être confondu avec le bien humain au fondement de la vie heureuse. De plus, toute perception du plaisir suppose que la pensée s'ajoute au plaisir. La pure vie de plaisir serait donc marquée d'incomplétude et condamnée à rechercher toujours, sans en avoir la moindre représentation mentale, les objets qui devraient satisfaire les désirs dont elle est habitée. »[6]

C'est le bien humain qui est le fondement de la vie heureuse, et le bien humain n'est égal aux plaisirs, à moins de les raisonner, non pas pour se limiter ou se récompenser, mais pour être tranquille et indépendant par rapport aux réalités extérieures :

« *La vie de plaisir, comme ensemble des satisfactions éprouvées, est, selon Épicure, la seule vie heureuse, parce que c'est la seule vie qui puisse être réglée et conduise à un état de tranquillité et d'indépendance par rapport aux réalités extérieures. L'individu accède à une forme d'autosuffisance en changeant et adaptant ses désirs, car ceux-ci sont les produits de croyances que les hommes peuvent contrôler par la raison. L'état de bonheur est caractérisé par l'absence de peine dans le corps et par l'absence de trouble dans l'âme.*[7]

Accéder au bonheur, c'est accéder à une certaine autosuffisance; le bonheur ne dépend plus des réalités extérieures mais intérieures. Autrement dit, être heureux, c'est ne plus laisser les réalités extérieures contrôler nos désirs et nos croyances.

Cette coupure avec les réalités extérieures pour acquérir l'autosuffisance sera faite « en changeant et en adaptant nos désirs » et, puisque ces derniers dépendent de nos croyances, ils pourront donc être changés et adaptés en contrôlant nos croyances par la raison. Ainsi, des croyances raisonnables produiront des désirs raisonnables pour des plaisirs tout aussi raisonnables procurant l'état de bonheur, c'est-à-dire, « l'absence de peine dans le corps et de trouble dans l'âme ».

Évidemment, moi qui en veux à la réalité, cette idée d'indépendance par rapport aux réalités extérieures me plaît mais je garde une réticence face à la relation entre plaisir et bonheur.

« *Les philosophes cyrénaïques semblent avoir, un siècle avant Épicure, critiqué une telle conception du bonheur-plaisir. Eux-mêmes soulignaient que le plaisir est la fin de toute action, mais refusaient pour cette raison d'assimiler bonheur et plaisir, parce que les satisfactions du plaisir ont un caractère rhapsodique et détaché que ne peut avoir le bonheur. Le bonheur ne peut donc être défini comme plaisir ou sommation de plaisirs.* »[8]

Le bonheur n'est pas un état dont on peut se détacher et se libérer, comme on se détache et se libère des satisfactions du plaisir. En fait, nous avons face au plaisir un certain recul parce que nous distinguons notre être des satisfactions du plaisir qu'il éprouve. Nous pouvons donc parler des satisfactions du plaisir avec un certain détachement. Le

simple fait de dire « J'ai plaisir à satisfaire... » témoigne de la séparation du « je » ou de l'« être » du « plaisir » et de l'action de « satisfaire ». Dans le cas du bonheur, il s'agit d'« être heureux », en un tout ou sans distinction du fait d'être du fait heureux, ce qui limite le détachement ou le recul, d'où l'idée de ne pas assimiler une chose face à laquelle nous pouvons prendre du recul (satisfactions du plaisir) à une chose face à laquelle nous pouvons difficilement prendre le même recul (bonheur). Si le bonheur n'égale pas plaisir, l'un et l'autre sont tout de même en relation, une relation à soumettre à la sagesse :

« *Dans le Gorgias, Socrate évoque la vie de l'homme sage qui limite ses désirs à ceux qu'il est possible de satisfaire et connaît ainsi une forme de tranquillité qui lui garantirait le bonheur, en l'immunisant contre l'insatisfaction et la perte. Cette conception se retrouve dans la pensée cynique. Le bonheur semble y être défini comme le fait de vivre, après une forme d'ascèse physique ou mentale de ses désirs, en agrément avec la nature ou en conformité avec la raison. L'essence du bonheur est une maîtrise de soi qui se manifeste par la capacité à vivre bien en toute circonstance imaginable.* »[9]

La sélection des désirs par la raison dans un exercice de maîtrise de soi permet d'atteindre le bonheur. La capacité à vivre bien devient la capacité à rationaliser et s'oppose à la capacité à éprouver du plaisir :

« *Pour Aristote, le bonheur correspond à l'état d'actualisation le plus parfait de la plus excellente des capacités humaines. Mais une telle définition du bonheur s'oppose résolument à l'hédonisme. Aristote montre ainsi que la caractéristique la plus proprement humaine que la vie heureuse doit refléter n'est pas la capacité à éprouver du plaisir, mais l'exercice de la faculté rationnelle.* »[10]

Où est passé le plaisir dans ce bonheur, somme toute, rationnel? Il est dans l'acte de pensée et la satisfaction de ce plaisir procure la vertu, « l'énergie morale », la « force d'âme »:[11]

« *La définition la plus générale de l'eudaimonia est donc le fait d'accomplir certains actes, d'être une certaine personne, de mener une certaine vie. Le bon état de l'âme conduit au bonheur et la vertu est la seule récompense. C'est le sens profond de l'eudémonisme grec. À l'existence d'un lien conceptuel entre la vertu et le bonheur s'ajoute la certitude que l'une et l'autre sont toujours compatibles pratiquement. On peut être heureux tout en étant vertueux au sens où aucune souffrance ne peut déposséder l'individu de sa vertu, source objective de son bonheur. Une telle interdépendance de la vertu et du bonheur peut prendre des sens différents. La vertu peut suffire au bonheur, sans qu'on ait besoin d'y ajouter quoi que ce soit (c'est la position strictement socratique que les Stoïciens ont reprise).* »[12]

Le plaisir subjectif a définitivement cédé sa place à une « source objective du bonheur », la vertu. Le bonheur, c'est de ne pas agir contre son meilleur jugement, poussé par le plaisir, la peine ou la peur :

« *Le bonheur est donc une fin ultime qui permet d'expliquer nos actions et nos désirs. Car il n'y a que le bonheur pour lequel il n'est pas légitime de demander : « En vue de quoi avez-vous fait cela? ». Socrate faisait de la rationalité la seule source de l'action morale. En conséquence l'« incontinence » (akrasia), ou le fait d'agir contre son meilleur jugement, poussé par le plaisir, la peine ou la peur, n'existe pas. De plus, personne ne peut agir volontairement contre la vertu, car c'est là ne pas respecter ce qui importe le plus à son âme.* »[13]

La meilleure explication de nos actes tiendra de la haute intention, le bien-être. Aussi, « l'intentionnalité de l'action est toujours liée au fait que celle-ci procède d'un jugement sur le bien »[14] et seule la raison peut porter un tel jugement et ainsi motiver les actions :

« *Le sage stoïcien, s'il existe, sait toujours ce qu'il est approprié de faire en toutes circonstances et doit pouvoir agir conformément à ce savoir. Les Stoïciens ont montré qu'il existait un lien direct entre les croyances relatives au bien et l'action. Seule la raison motive les actions : il suffit donc de consentir à l'impression rationnelle qui présente la description d'une action à accomplir ou à éviter.*

L'action est juste si la proposition qui la motive est vraie. Il n'y a pas de faiblesse de la volonté, mais il y a en revanche des erreurs de raisonnement, lorsqu'on acquiesce à des propositions qui présentent comme bon un autre objet que la vertu ou la rationalité. »[15]

C'est dans ce lien avec le bien que le bonheur prend véritablement tout son sens : le bien-être! Il n'est pas d'autre plaisir d'être et de vivre que le bien-être. C'est lorsque le bonheur est associé au bien que je suis à l'aise avec la quête du bonheur qui se résume en fait à la recherche de la pensée heureuse. C'est bien de se faire plaisir si le plaisir est le bien, en pensée et en acte.

« Ce n'est pas péché de se faire plaisir », répète la publicité, pour attendrir les gens qui se sentent coupables de se faire plaisir. C'est que le doute gagne le cœur et la conscience lorsque la satisfaction des plaisirs ne donne pas de résultats durables.

L'argument « Tout le monde se fait plaisir, il n'y a pas de raison pour ne pas vous aussi vous faire plaisir » nous invite à trouver le bonheur dans le conformisme :

« *Il est ainsi possible de trouver le bonheur dans le conformisme, puisque celui-ci évite la punition sociale et crée les besoins acquis qu'il saura justement satisfaire. Des sociétés qui ont établi leurs échelles hiérarchiques de dominance, donc de bonheur, sur la production des marchandises, apprennent aux individus qui les composent à n'être motivés que par leur promotion sociale dans un*

système de production de marchandises. Cette promotion sociale décidera du nombre de marchandises auquel vous avez droit, et de l'idée complaisante que l'individu se fera de lui-même par rapport aux autres. Elle satisfera son narcissisme. Les automatismes créés dès l'enfance dans son système nerveux n'ayant qu'un seul but, le faire entrer au plus vite dans un processus de production, se trouveront sans objet à l'âge de la retraite, c'est pourquoi celle-ci est rarement le début de l'apprentissage du bonheur, mais le plus souvent celui de l'apprentissage du désespoir. »[16]

Où alors trouver la pensée heureuse si ce n'est pas dans la conformité à l'idée de plaisir et de bien proposée par notre système de production de marchandises ? Je vous l'ai déjà révélé : dans l'imaginaire car lui seul « crée le désir d'un monde qui n'est pas de ce monde ».[17]

« *L'imaginaire s'apparente ainsi à une contrée d'exil où l'on trouve refuge lorsqu'il est impossible de trouver le bonheur parce que l'action gratifiante en réponse aux pulsions ne peut être satisfaite dans le conformisme socioculturel. C'est lui qui crée le désir d'un monde qui n'est pas de ce monde. Y pénétrer, c'est « choisir la meilleure part, celle qui ne sera point enlevée ». Celle où les compétitions hiérarchiques pour l'obtention de la dominance disparaissent, c'est le jardin intérieur que l'on modèle à sa convenance et dans lequel on peut inviter des amis sans leur demander, à l'entrée, de parchemin, de titres ou de passeport. C'est l'Éden,*

le paradis perdu, où les lys des champs ne filent, ni ne tissent. On peut alors rendre à César ce qui est à César et à l'imaginaire ce qui n'appartient qu'à lui. On regarde, de là, les autres vieillir prématurément, la bouche déformée par le rictus de l'effort compétitif, épuisés par la course au bonheur imposé qu'ils n'atteindront jamais. »[18]

Lié au bien, le bonheur relève plus spécifiquement de notre échelle de valeurs :

« *Finalement, on peut se demander si le problème du bonheur n'est pas un faux problème. L'absence de souffrance ne suffit pas à l'assurer. D'autre part, la découverte du désir ne conduit au bonheur que si ce désir est réalisé. Mais lorsqu'il l'est, le désir disparaît et le bonheur avec lui. Il ne reste donc qu'une perpétuelle construction imaginaire capable d'allumer le désir et le bonheur consiste peut-être à savoir s'en contenter. Or, nos sociétés modernes ont supprimé l'imaginaire, s'il ne s'exerce pas au profit de l'innovation technique. L'imagination au pouvoir, non pour réformer mais pour transformer, serait un despote trop dangereux pour ceux en place. Ne pouvant plus imaginer, l'homme moderne compare. Il compare son sort à celui des autres. Il se trouve obligatoirement non satisfait. Une structure sociale dont les hiérarchies de pouvoir, de consommation, de propriété, de notabilité, sont entièrement établies sur la productivité en marchandises, ne peut que favoriser la mémoire et l'apprentissage des concepts et des gestes efficaces dans le processus de la production. Elle supprime le*

désir tel que nous l'avons défini et le remplace par l'envie qui stimule non la créativité, mais le conformisme bourgeois ou pseudo-révolutionnaire.

Il en résulte un malaise. L'impossibilité de réaliser l'acte gratifiant crée l'angoisse, qui peut déboucher parfois sur l'agressivité et la violence. Celles-ci risquent de détruire l'ordre institué, les systèmes hiérarchiques, pour les remplacer d'ailleurs immédiatement par d'autres. La crainte de la révolte des malheureux a toujours fait rechercher par le système de dominance l'appui des religions, car celles-ci détournent vers l'obtention dans l'au-delà la recherche d'un bonheur que l'on ne peut pas atteindre sur terre, dans une structure socio-économique conçue pour établir et maintenir les différences entre les individus. Différences établies sur la propriété matérielle des êtres et des choses, grâce à l'acquisition d'une information strictement professionnelle plus ou moins abstraite. Cette échelle de valeurs enferme l'individu sa vie durant dans un système de cases qui correspond rarement à l'image idéale qu'il se fait de lui-même, image qu'il tente sans succès d'imposer aux autres. Mais il ne lui viendra pas à l'idée de contester cette échelle. Il se contentera le plus souvent d'accuser la structure sociale de lui avoir interdit l'accès aux échelons supérieurs. Son effort d'imagination se limitera à proposer de la renverser pour, ensuite, la redresser à l'envers de façon à ce que ceux qui produisent les marchandises soient en haut et puissent en profiter. Mais ceux qui sont au haut de l'échelle aujourd'hui sont ceux qui imaginent les machines, seul moyen de faire beaucoup de marchandises en peu

de temps. Si on renverse l'échelle, tout tournant encore autour de la production, l'absence de motivations chez ceux que la productivité récompensait avant, risque fort de supprimer toute productivité. Il semble bien que l'on ne puisse sortir de ce dilemme qu'en fournissant une autre motivation, une autre stratégie aux hommes dans leur recherche du bonheur.

Puisqu'il tient tant au cœur de l'individu de montrer sa différence, de montrer qu'il est un être unique, ce qui est vrai, dans une société globale, ne peut-on lui dire que c'est dans l'expression de ce que sa pensée peut avoir de différent de celle des autres, et de semblable aussi, dans l'expression de ses constructions imaginaires en définitive qu'il pourra trouver le bonheur. Mais il faudrait pour cela que la structure sociale n'ait pas, dès l'enfance, châtré cette imagination pour que sa voix émasculée se mêle sans discordance aux chœurs qui chantent les louanges de la société expansionniste. »[19]

S'arrêter à accuser les motivations de la société expansionniste ne me paraît pas suffisant; ces motivations en cachent bien d'autres, plus profondes et plus déterminantes encore. Aussi, pour trouver une différence réelle dans sa pensée, il faut revoir son échelle de valeurs car, pour le moment, elle semble davantage être pareille que différente des autres avec lesquelles nous vivons, au moins, en ce qui a trait à la priorité des priorités : moi, je, me, moi.

La concentration sur soi est une valeur très répandue et, sous son influence, « la quête du bonheur devient un projet malheureux » :

« *J'espère que ce point est tout à fait clair. La poursuite sérieuse de la santé physique peut devenir une obsession malsaine. De la même façon, un homme ou une femme qui recherchent avec trop de sérieux la santé ou la plénitude mentale, cheminent dans la mauvaise direction. La quête sérieuse du bonheur devient un projet malheureux.*

Il existe une raison principale à cela. Le bonheur et la plénitude personnelle font partie de ces choses qui ne peuvent être recherchées directement. Ils sont les résultats secondaires d'autres quêtes. Plus vous essayez de les rechercher directement, plus ils vous échappent. Nous sommes le plus heureux lorsque nous sommes pris entièrement par un jeu, un loisir ou une conversation et que nous avons, l'espace d'un instant, oublié notre quête du bonheur. C'est la raison pour laquelle l'importance donnée à la prise de conscience de soi, prescription courante pour atteindre le bonheur, mène souvent sur le chemin de l'échec personnel. Le bonheur vient plus fréquemment lorsque l'attention est concentrée sur quelque chose d'extérieur au moi. Si nous nous intéressons véritablement à la recherche du bonheur, il nous faut considérer avec sérieux presque tout, courses de chevaux, gastronomie, amour, sauf nous-mêmes.

Une autre remarque. Il existe peu de gens capables de rechercher la réalisation de leur moi sans dévaluer celui des autres. L'un des signes

particuliers de l'homme qui concentre son attention sur lui-même est le peu d'intérêt qu'il manifeste à l'égard des autres individus ou autres choses. En fin de compte, il ne considère les préoccupations extérieures intéressantes que dans la mesure où elles servent la réalisation de sa propre personne. Elles deviennent de simples moyens pour parvenir à ses fins : les instruments dont on se débarrasse après utilisation. Ce type d'attitudes, bien sûr, tend en réalité à détruire toute chance de réalisation. Le moi ne devient nullement plus intéressant à mesure que décroît l'intérêt pour le monde extérieur : il ne devient que plus exigeant et plus impatient. Bien vite, l'homme qui s'est mis à poursuivre son moi y découvre un fardeau tel qu'il recherche désespérément à s'en débarrasser. Il se tourne vers la drogue ou l'alcool ou tout autre anesthésique.

Voici le problème exposé dans ses grandes lignes. Permettez-moi d'utiliser un exemple cinématographique pour lui donner plus de consistance. The Mirror Crack'd (Le Miroir Brisé), film adapté d'un roman d'Agatha Christie, met en contraste deux types de personnes. Une équipe cinématographique hollywoodienne arrive dans un village anglais pour faire un film. Les gens de Hollywood sont narcissistes au plus haut point et cependant l'anxiété les oppresse, si bien qu'ils s'en remettent aux médicaments. Ils n'ont d'intérêt qu'en eux-mêmes, tandis que les personnages du petit village anglais possèdent un regard d'amateurs pour toutes choses. Mlle Marple, par exemple, est toujours en train de jardiner, de faire du crochet, du pain, ou encore de s'enquérir des affaires des voisins. Son

centre d'intérêt se porte à l'extérieur d'elle-même et ainsi fait d'elle un excellent détective amateur. Elle peut considérer objectivement toute situation parce qu'elle est profondément attachée aux réalités objectives : sa curiosité ne s'arrête pas à sa propre personne.

Un amateur, est-il besoin de le rappeler, est un 'amoureux'. Ce mot dénote un vif intérêt pour le monde, un soin attentionné pour ce qui est extérieur à soi-même. Lorsque nous perdons notre côté amateur, nous commençons à perdre notre capacité d'aimer. C'est ce qui semble être arrivé aux gens de Hollywood dans cette histoire. Quand il s'agit de parler d'eux-mêmes, ils sont experts. Ils connaissent tous les coins et recoins de leurs besoins et préoccupations, résultat soit d'années d'analyse, soit simplement de vie dans une société psychologique. Ce qu'ils ont perdu, c'est cet amateurisme de bon aloi qui permet d'apprécier le reste de la vie.

Il y a un autre point qu'il faut remarquer au sujet du film. L'histoire se situe dans les années cinquante. D'une certaine manière, c'était il y a très peu de temps. Mais d'un autre côté, cela semble appartenir à un siècle déjà oublié. L'Angleterre rurale était encore à un stade de société pré-psychologique. En fait, il en était ainsi de certaines grandes régions rurales d'Amérique. Toutefois, à cette époque, Hollywood avait déjà été envahie de part en part par la psychologie. Ainsi, les acteurs et les villageois sont-ils séparés non seulement parce qu'ils représentent deux cultures différentes, mais aussi parce qu'ils vivent à deux époques différentes.

Les villageois anglais vivent encore dans un univers préfreudien.

Une question s'impose très logiquement ici : « N'y a-t-il donc personne qui soit parvenu à la réalisation? » La réponse est : bien sûr que si. Nous connaissons tous des individus dont la vivacité et l'aisance naturelle au-dessus de la moyenne nous frappent. En outre, ils semblent posséder un intérêt authentique pour le monde au sens large du terme. Ils ont aussi la capacité de nous rendre davantage conscients de nous-mêmes. J'aimerais simplement observer que lorsque l'on rencontre cet être authentique et non pas tout bonnement un simulateur, vous pouvez parier que le chemin qu'il a parcouru n'a pas été celui de la concentration sur le moi.

L'argument jusqu'ici est triple : 1. la tentative de donner la suprématie au moi - un substitut de Dieu - fait peser sur nous un fardeau énorme; 2. la concentration sur le moi conduit à l'échec personnel puisqu'elle mène non à la réalisation du moi mais à une certaine gravité de la personne; 3. la préoccupation de sa personne conduit à une perte d'intérêt pour le monde et rend à son tour le moi moins intéressant. »[20]

Pour attraper le bonheur, ma pensée doit se concentrer ailleurs que sur mon moi pour ainsi porter un regard amateur sur autrui et sur le monde. Autrement, seule la pensée malheureuse vient à l'esprit.

Lit

Je suis sur mon lit
Dans ma chambre
De la maison
Sur la terre
Dans l'espace
De l'univers
Qui est infini

Je suis dans l'infini
Un être défini
Qui vit
Et dévie
Devant la mort
De l'immortalité
Je suis pour l'immortalité
Un élément mortel
Qui ressuscite
Sans suite
Pour l'éternel

Je suis dans l'éternel
Un esprit sans corps
Qui pense en rêveur
Dans son lit

Serge-André Guay, 17 ans
Vacances de Noël 1974

La pensée malheureuse

Pour panser ses blessures

Dans ma jeunesse, j'ai acquis inconsciemment le réflexe de vouloir mourir quand ça va mal à force d'entendre ma mère répéter « J'ai hâte que le bon Dieu vienne me chercher » en réponse à mes écarts de conduite d'adolescent. Ce n'est que tout récemment, il y a moins de deux ans, que j'ai pris conscience de ce réflexe en cours de consultations d'une travailleuse sociale, expérimentée et sage, ce qui est, à mon avis, plutôt rare, et dont l'aide me permit de me sortir d'une grave dépression. Aussi, désormais, lorsque j'ai envie de mourir, je dispose d'un certain recul pour mieux contrôler mes réactions face aux malheurs de la vie.

Je puis donc chercher à ce que mes réactions ne deviennent pas elles-mêmes malheureuses et grandissent ainsi mon malheur. Souvent, lorsque

nous sommes malheureux, nous n'arrivons plus à distinguer très nettement l'événement qui nous a rendus malheureux, le malheur que nous cause cet événement et nos réactions face à ce malheur; le malheur nous envahit et la confusion s'installe. Et dans cette confusion, nous finissons par nous sentir coupables d'être malheureux, sans égard à la responsabilité qui nous incombe réellement. Nous prenons donc tout le blâme et nous nous dévalorisons, souvent à l'extrême, parce que nous sommes faibles devant le malheur. Bref, dans la confusion, nous nous concentrons essentiellement sur nous-mêmes.

Or, si la concentration sur soi ne procure pas le bonheur, on peut imaginer qu'elle n'a rien pour aider l'homme malheureux. Faire un avec les événements et nos malheurs aggrave nos blessures et nous écarte encore davantage d'une solution heureuse.

Notre désarroi face au malheur vient de la perte tragique du sens de la vie et des choses, de nos relations avec nous-mêmes et avec autrui, de l'amour autant que de la haine, du bonheur et du malheur, du rôle et de l'effort, de la famille, des études et/ou du travail, etc., selon le malheur connu. Nous sommes ébranlés dans nos convictions les plus profondes et, par conséquent, dans nos croyances jusque-là inébranlables.

Le sentiment de culpabilité est le principal indice de cette perte du sens. Non pas coupable d'avoir perdu le sens mais plutôt coupable de nos malheurs et d'être malheureux. Ainsi, devrions-nous nous interroger sur le sens dès que nous nous sentons coupables pour cerner qu'est-ce qui a perdu du

sens et quel était le sens que nous y donnions. Au lieu de nous affliger, par exemple, en admettant que la vie n'a plus ou pas de sens, notre devoir est de questionner le sens que nous donnions à la vie. Nous avons l'obligation de comprendre comment et pourquoi notre malheur a emporté le sens que nous donnions à notre vie. Plus spécifiquement, il faut chercher à savoir si le sens perdu n'avait pas une faiblesse puisqu'il n'a pas pu résister à la force du malheur.

Tant que la vie et les choses vont pour le mieux, le sens que nous leur donnons ne pose pas de problèmes évidents; il suffit à la tâche et nous ne le questionnons pas, à moins qu'un événement extérieur force la réflexion. En fait, nous portons si peu d'attention au sens que nous donnons que la question cruciale « Qu'est-ce que le sens de la vie? » laisse la plupart d'entre nous bouche bée, et ce, malgré que la vie soit notre bien le plus précieux. Et si la question nous embête quand tout va bien, aisé de comprendre l'ampleur de la difficulté d'y répondre en pleine détresse et, plus encore, de trouver une faiblesse au sens.

Généralement, cette faiblesse réside dans la nature et la portée du sens. Nous donnons presqu'uniquement un sens utile à la vie et aux choses, ce qui est à mon avis un sens très réduit et peu profond que le malheur le moindrement sérieux emporte avec facilité. Notre recherche du sens se limite donc à nous demander : « À quoi ça sert (de vivre, d'aimer, de fonder une famille, de travailler, etc.)? ». Prenons pour preuve que nos malheurs nous incitent souvent à affirmer : « Ça sert à rien ».

Nous ne trouvons plus d'utilité à la vie et aux choses et c'est là toute la force de nos malheurs, car ils impliquent davantage que la simple utilité de la vie et des choses.

En fait, la vie et les choses devraient avoir chacune pour nous un sens particulier avant même d'être utiles et non pas avoir du sens parce qu'elles sont utiles.

Selon certains philosophes, dont Charles Taylor, auteur de Les sources du moi - La formation de l'identité moderne, nous avons le défaut de l'utilitarisme, « doctrine selon laquelle l'utile est le principe de toutes les valeurs, dans le domaine de la connaissance (pragmatisme) et dans le domaine de l'action (utilitarisme moral et économique) ».[1] Nous croyons que la vie ou une chose n'a de valeur que si elle est utile. Dans ce contexte, la vie et les choses ne sont que des instruments utiles à une fin donnée. On ne vit pas pour vivre, on n'existe pas pour exister, pas plus que l'on pense pour penser. Il est donc aussi question de l'instrumentalisme, « doctrine pragmatique suivant laquelle toute théorie est un outil, un instrument pour l'action ».[2] Entendons ici la « théorie », comme un fruit de la pensée, plus spécifiquement, un « ensemble d'idées, de concepts abstraits, plus ou moins organisés, appliqué à un domaine particulier ».[3] Ainsi, selon l'instrumentalisme, nos pensées ne sont qu'un instrument utile à l'action, pas question de penser pour penser.

Vous vous demandez sûrement comment donner du sens à la vie et aux choses si ce n'est pas par leur utilité respective. Je ne répondrai pas à cette question tout de suite, car je souhaite auparavant

davantage attirer votre attention sur le fait que vous n'ayez aucune réponse, ce qui témoigne de la vision très limitée imposée par la seule considération de l'utilité de la vie et des choses. En fait, j'éprouve moi aussi de la difficulté à imaginer autre chose que l'utilité pour donner du sens.

Même dans la souffrance, nous cherchons encore un sens utilitaire lorsque nous nous demandons « à quoi ça sert » de souffrir, ce que nous aborderons dans un autre chapitre.

La vision de ceux et celles qui tendent la main aux malheureux est également limitée par le sens utilitaire, d'où l'efficacité très réduite de leurs interventions proposant une solution trop petite pour la grandeur du malheur.

Ainsi, la détresse persiste et gagne du terrain à chaque jour dans notre société. « Près de 3,9 % de la population de 15 ans et plus du Québec (environ 222 000 individus) déclare avoir sérieusement pensé au suicide au cours d'une période de douze mois ».[4] Les jeunes sont les plus enclins à penser au suicide : 14 % des enfants de 5 à 12 ans[5] et 7,4 % des jeunes de 15 à 24 ans,[6] suivis par 4,3 % des adultes de 25 à 44 ans.[7] Et puisque l'idée incline à l'acte, « le suicide chez les enfants de 10 à 14 ans a crû de 300 % au Québec entre 1975 et 1998, ce qui place la province en tête de liste de ce problème, devant les autres provinces canadiennes et devant les États-Unis ».[8] « Le suicide est la première cause de mortalité chez les hommes de 15-39 ans avec près de 4 décès sur 10 ».[9] Entre 1976 et 1997, le taux de mortalité par suicide a augmenté de 64 % chez les hommes.[10] Dans l'ensemble de la population : « En

1997, le taux de mortalité par suicide est de 30,4 pour 100 000 hommes et de 7,7 pour 100 000 femmes ».[11] Bref, il y a désormais 340 suicides par année au Québec, un sommet inégalé.

La pensée malheureuse dépressive et anxieuse connaît la même progression. « Plus d'un jeune sur trois (35 %) dans la population en général est affligé d'un malaise profond dont « les manifestations les plus courantes » sont la dépression et l'anxiété ».[12] Dans l'ensemble de la population, « 10 % des hommes et 20 % des femmes feront une dépression majeure au cours de leur vie ».[13] « Les études démontrent, par ailleurs, qu'il n'y a que 50 % des dépressions qui sont diagnostiquées et traitées en Amérique du Nord ».[14]

« *Les troubles dépressifs sont la deuxième raison pour laquelle les Canadiens consultent un médecin, la première étant l'hypertension artérielle. Entre 1990 et 2000, les médecins canadiens ont remarqué une augmentation de 10 % de ce type de consultations. Depuis, 1995, l'augmentation est de 36 %.* »[15]

Évidemment, la pensée dépressive est présente dans la plupart des suicides : « Au Québec, le taux de suicide demeure un des plus élevés au monde et la dépression en est la cause première ».[16] Le risque de passer de la pensée dépressive à la pensée suicidaire est plus particulièrement présent dans 15 % des cas.[17]

Comble du malheur, la pensée malheureuse ne meurt pas avec les suicidés car des milliers de parents, amis et collègues les pleurent. Si l'on peut se réjouir de l'effet de contagion de la pensée heureuse tout comme de la pensée joyeuse, il en est tout autrement de l'influence de la pensée malheureuse sur les proches.

Le plus surprenant n'est pas la hausse du nombre de suicides et l'étendue de la détresse, mais le fait que le bien-être se fait toujours attendre malgré un nombre sans cesse croissant d'intervenants professionnels auprès des malheureux.

Dans son livre « *Séduction psychologique - Échec de la psychologie moderne* » William Kirk Kilpatrick, lui-même psychologue, diplômé des plus grandes écoles dont les célèbres universités Harvard et Purdue, se demande « *quel est donc le profit produit par la psychologie* » :

« L'ÉCHEC DE LA FOI PSYCHOLOGIQUE

Quelque bien intentionné et agréable qu'il soit, il n'est pas évident que l'« establishment » sache aider. Partout il existe de sombres signes que cette foi n'est pas efficace. En dépit de la création d'une armée virtuelle de psychiatres, psychologues, psychométriciens, conseillers et éducateurs sociaux, il n'y a eu aucune diminution du taux de maladies mentales, suicides, alcoolisme, toxicomanie, enfants maltraités, divorces, meurtres et voies de fait de toutes sortes. Contrairement à ce qu'on pourrait espérer dans une société analysée si soigneusement et assistée par tant d'experts de la santé mentale, il

y a eu un accroissement dans tous ces domaines. Il semble parfois exister un rapport direct entre le nombre grandissant de ceux qui aident et le nombre grandissant de ceux qui ont besoin d'aide. Plus nous avons de psychologues, plus nous récoltons de maladies mentales; plus nous avons d'éducateurs sociaux et de délégués à la liberté surveillée, plus la criminalité s'accroît; plus nous avons d'enseignants et plus l'ignorance grandit.

Il nous faut nous interroger devant tout cela. En clair, cela est suspect. Nous sommes contraints de concevoir la possibilité que la psychologie et les professions qui gravitent autour d'elle proposent des solutions aux problèmes qu'elles ont elles-mêmes contribué à faire naître. Ainsi, nous voyons des psychologues élever chez les gens l'espoir de bonheur ici-bas à un niveau démesuré, pour ensuite dispenser leurs conseils sur la crise qui survient vers la mi-vie et à la mort. Nous voyons des psychologues faire de l'attention portée à soi-même une vertu, pour ensuite s'étonner du nombre croissant de narcissistes. Nous voyons des psychologues alléguer devant les tribunaux que les mauvais garçons et même les mauvais adultes n'existent pas, pour ensuite formuler des théories afin d'expliquer l'augmentation de la criminalité. Nous voyons des psychologues mettre à rude épreuve les liens de la vie familiale, pour ensuite mener une thérapie dans les foyers brisés.

→

ATTENTES ET RÉSULTATS

Il y a trop de « si », de « et » et de « mais » pour prouver une relation fortuite entre la montée de la psychologie et la détérioration du lien social, mais il existe certainement assez de preuves pour douter du profit que la psychologie prétend nous apporter. Dans les domaines où les professionnels savent véritablement ce qu'ils font, nous nous attendons à un résultat. Stanislas Andreski, sociologue britannique, fait la lumière sur ce point en comparant la psychologie et la sociologie à d'autres professions. Il note que lorsqu'une profession est fondée sur une connaissance bien établie, il devrait y avoir une relation entre le nombre de personnes qui exercent cette profession et les résultats accomplis :

« Ainsi, dans un pays où il y a pléthore d'ingénieurs en télécommunication, l'équipement téléphonique sera normalement meilleur que dans un pays où il n'y a que quelques spécialistes dans ce domaine. Le taux de mortalité sera plus bas dans les pays ou les régions où il y a beaucoup de docteurs et d'infirmières que dans les lieux où ils sont rares et éloignés. Les comptes seront généralement tenus avec plus d'efficacité dans les pays où il y a de nombreux comptables expérimentés que là où ils font défaut. »[18]

Mais quel est donc le profit produit par la psychologie et la sociologie? Le professeur Andreski poursuit :

« ... Partant, nous devrions constater que dans les pays, les régions, les institutions ou encore les secteurs où les services des psychologues sont

très largement requis, les foyers sont plus résistants, les liens entre conjoints, frères et sœurs, parents et enfants, plus solides et plus chaleureux; les relations entre collègues plus harmonieuses, le traitement des patients meilleur; les vandales, les criminels et les toxicomanes moins nombreux, que dans les endroits et les groupes qui n'ont pas recours aux talents des psychologues. En conséquence, nous pourrions déduire que les États-Unis sont la patrie bénie de l'harmonie et de la paix; et qu'il aurait dû en être toujours plus ainsi durant le dernier quart de siècle en relation avec la croissance numérique des sociologues, des psychologues et des experts en sciences politiques. »[19]

Cependant, ce n'est pas ce qui s'est produit. Au contraire, les choses semblent empirer. Les rues ne sont pas sûres. Les foyers se désintègrent. Le suicide sévit parmi les jeunes. Et quand la psychologie tente de régler de tels problèmes, il semble souvent qu'elle les aggrave. La création dans les villes de centres de prévention du suicide s'accompagne, par exemple, d'une augmentation de celui-ci. Les conseils matrimoniaux conduisent fréquemment au divorce. Par ailleurs, l'observation la plus élémentaire nous montre que l'introduction de l'éducation sexuelle dans un public très étendu n'a aucunement enrayé la hausse des grossesses non désirées, de la promiscuité et des maladies vénériennes. Il est plutôt manifeste que de tels programmes encouragent la sexualité précoce et les problèmes qui en découlent.

→

Il est difficile de ne pas conclure que l'ordonnance est à l'origine de la maladie. « Si nous constations », écrit Andreski, « que toutes les fois que les pompiers arrivent, le feu redouble d'intensité, nous finirions par nous demander ce qu'il peut bien sortir de leurs lances et si, par hasard, ils ne sont pas en train de verser de l'huile sur le feu »[20] »[21]

La cause de l'inefficacité de la psychologie est donnée dans le passage suivant : « *(...) lorsqu'une profession est fondée sur une connaissance bien établie, il devrait y avoir une relation entre le nombre de personnes qui exercent cette profession et les résultats accomplis* ».[22] En effet, comment ne pas conclure que la connaissance de la psychologie soit mal établie devant de tels résultats ? Évidemment, il y a des professionnels qui savent aider mais ils ne sont pas légion.

Quand j'étais au collège, au moment du choix de carrière, je me souviens de la publication d'une étude soutenant que le choix d'une formation universitaire en psychologie était avant tout motivé par la recherche de solutions à des problèmes personnels. On allait en psychologie pour devenir d'abord et avant tout son propre psychologue. L'intention m'apparaît tout à fait justifiable mais force est de conclure, si jamais les solutions personnelles recherchées furent trouvées, qu'elles ne se sont pas avérées nécessairement efficaces pour diminuer le nombre de malheureux.

Pour tout vous dire, je me méfie de la psychologie. Je préfère et de loin la philosophie dont les réponses me semblent plus adaptées pour donner un sens plus profond et plus large à la vie et aux choses, pourvu qu'on s'éloigne des doctrines de l'instrumentaliste et de l'utilitariste. Pour excuser les deux disciplines, admettons que l'homme ne sera jamais à l'abri d'erreurs, d'où l'impossibilité d'une connaissance suffisante pour supprimer ou attendrir définitivement la pensée malheureuse.

Les philosophes et les psychologues s'entendent au moins sur l'évidence d'une crise des valeurs, comme la plupart des gens. Puisque la valeur reconnue à la vie et aux choses dépend du sens que nous leur donnons, cette crise des valeurs équivaut en fait à une crise du sens, due à une perte du sens. Et puisque la question du sens relève davantage de la philosophie que de la psychologie, nous trouvons difficilement un sens à la vie et aux choses lorsque nous « psychologuons » mais plutôt lorsque nous philosophons.

Remarquez ici que la psychologie n'a pas de verbe, c'est-à-dire, d'action proprement dite, contrairement à la philosophie dont le verbe ou l'action est de « penser, raisonner sur des questions ».[23] Ainsi, la psychologie et la philosophie peuvent reconnaître le problème de la crise des valeurs et du sens mais seule la philosophie dispose réellement du moyen de passer à l'action : penser, raisonner. Bref, face à la crise, la philosophie est plus pratique que la psychologie. Seuls les gens qui n'ont pas encore compris que le sens se trouve d'abord par et dans la pensée accusent la philosophie de ne pas être pratique

et trop abstraite pour être utile, sans doute parce qu'ils n'aiment pas penser avec autant de profondeur que la philosophie le permet.

Le sens psychologique, si jamais il en est un, est aussi fragile que le malheureux qui l'adopte. Le résultat de l'addition de deux fragilités ne saurait pas être autre qu'une fragilité encore plus grande que l'originale. Affronter les malheurs de la vie avec une psychologie, c'est comme se battre avec une épée de porcelaine sur un plancher ciré qui risque de s'effondrer à chaque pas. Quand ça ne va pas, on a plutôt besoin d'une épée d'acier bien trempé, à la fois légère et résistante, avec une bonne prise et de se retrouver avec quelque chose de solide sous ses pieds. Il y a assez que tout s'écroule autour de nous sans que nous nous écroulions nous-mêmes sous le poids de nos malheurs, que nos pensées deviennent elles-mêmes contaminées par le malheur.

Quand l'amour de la pensée ne nous a pas été donné, on coupe court pour ne retenir que le sens le plus facile, de première évidence, soit, comme je le disais, le sens utile de la vie et des choses, souvent selon une vision limitée à la psychologie. Nous avons le sentiment d'être à l'abri quand tout va pour le mieux mais, plus souvent qu'autrement, lorsqu'un malheur survient, la maison de paille psychologique vole au vent. Pourquoi alors chercher à se bâtir une autre maison de paille ? Croyez-moi, la philosophie offre de meilleurs matériaux, plus solides et résistants. Dans son livre *Platon, pas Prozac!*, Lou Marinoff, philosophe, écrit :

« *Une jeune femme doit se confronter au cancer du sein de sa mère en phase terminale. Un homme envisage de changer de carrière à cinquante ans. Une protestante dont la fille est fiancée à un juif et dont le fils a épousé une musulmane craint des conflits religieux au sein de sa famille. Un cadre supérieur à qui tout réussit s'interroge à savoir s'il quittera son épouse après vingt ans de mariage. Une femme vit heureuse auprès de son conjoint, mais seulement l'un d'eux désire des enfants. Un ingénieur, père monoparental de quatre enfants, redoute de sonner l'alarme à propos d'un vice de conception dans le cadre d'un projet crucial, car cela risquerait de lui coûter son emploi. Une femme possède tout ce dont elle a toujours rêvé : un mari aimant, des enfants, une résidence luxueuse, un poste très bien rémunéré et pourtant, elle s'interroge sur la vacuité de tout cela, n'y trouvant guère de satisfaction.*

Chacun d'eux a cherché conseil et soutien auprès d'un professionnel afin de comprendre les problèmes qui l'assaillaient. À une autre époque, ils auraient pu accourir chez un psychologue, un psychiatre, un travailleur social, un conseiller conjugal ou encore un généraliste intéressé aux maladies mentales! Ils auraient pu aussi bien consulter un conseiller spirituel ou se tourner vers une religion afin de se faire dicter une conduite morale. Certains parmi eux auraient pu y trouver du secours. Ils auraient longuement discuté de leur petite enfance, analysé leurs schèmes de comportement, reçu des antidépresseurs sur ordonnance, encaissé des préceptes sur leur

penchant pour le péché ou la miséricorde divine, mais rien de cela n'aurait cerné le cœur de leurs problèmes. Qui plus est, ils auraient pu s'inscrire à une longue série de traitements axés sur le diagnostic de la maladie, comme s'il se fût agi d'une tumeur à exciser ou d'un symptôme à combattre par l'emploi de médicaments.

Toutefois, nous sommes désormais en présence d'une option proposée aux gens insatisfaits ou opposés à une thérapie psychologique ou psychiatrique, à savoir l'assistance philosophique. En fait, les personnes dont il fut précédemment question cherchèrent une forme d'aide différente de la thérapie habituelle. Ils consultèrent un praticien de la philosophie afin de connaître les préceptes des grandes traditions philosophiques du monde. Alors que s'effrite l'autorité des institutions religieuses auprès d'un nombre croissant de personnes et que la psychiatrie et la psychologie ont excédé les limites de leur utilité (et qu'elles commencent à faire plus de tort que de bien), nombreuses sont celles qui se rendent compte que les connaissances philosophiques englobent la logique, l'éthique, les valeurs, la signification, la rationalité et le processus décisionnel en des situations conflictuelles ou risquées, et les immenses complexités qui caractérisent la vie humaine.

Les êtres en pareilles situations doivent s'exprimer en termes suffisamment généraux pour aborder leurs préoccupations. En s'appropriant leurs propres philosophies de la vie, parfois aidés des grands penseurs du passé, ils parviennent à édifier une structure à l'intérieur de laquelle ils peuvent

confronter leur situation et passer au prochain stade, mieux ancrés et plus entiers sur le plan spirituel ou philosophique. Il leur faut un dialogue, non pas un diagnostic. »[24]

La psychologie écoute, la philosophie dialogue.

« *Le dialogue est l'attitude que l'on trouve à l'origine de la philosophie. Socrate (470 -399 av. J.-C.) dialoguait dans les rues d'Athènes afin de réveiller les hommes de son temps. Après lui, Platon s'est saisi de cette démarche socratique afin d'en faire une méthode. Il s'est rendu compte que l'on ne pouvait pas plaquer un savoir venant de l'extérieur sur l'humanité sans tomber dans un dogmatisme*[25] *annihilant la pensée; il s'est efforcé de faire naître celle-ci de l'intérieur, à travers un jeu de questions et de réponses non seulement dans le rapport pédagogique, mais aussi au sein de la pensée elle-même. Car, dira-t-il, l'âme est « dialogue avec elle-même ». Elle reste vive en ne cessant de dialoguer avec elle-même. Depuis, le dialogue s'est enrichi. Dialoguer est devenu une méthode systématiquement employée, afin de faire jaillir tous les aspects d'une question avant de parvenir à l'unité de celle-ci.* »[26]

Un problème dit est à moitié résolu, un problème dialogué est complètement résolu. Pour ce faire, la philosophie dispose d'une expérience beaucoup plus grande et complète du dialogue que la psychologie.

« *Malgré la réputation qu'on lui fait, la philosophie n'est pas nécessairement intimidante, ennuyeuse ou incompréhensible. Nombre de traités rédigés au fil des ans peuvent assurément être qualifiés de l'une ou l'autre de ces épithètes, mais, fondamentalement, la philosophie s'intéresse aux questions que chacun se pose : Qu'est-ce qu'une vie heureuse ? Qu'est-ce que le bien ? Pourquoi vivons-nous ? Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi devrais-je agir avec droiture ? Qu'est-ce que la droiture ? On ne répond pas facilement à pareilles questions car, sinon, nous n'y réfléchirions pas encore de nos jours. Deux individus n'y apporteront pas nécessairement la même réponse. Toutefois, chacun obéit à une série de principes, qu'il soit conscient ou non, qu'il puisse ou non les énumérer.*

L'avantage qui nous revient après des millénaires consacrés à la réflexion tient à ce que plusieurs des grands sages de l'Histoire aient réfléchi à ces mêmes questions et que nous pouvons puiser à leurs pensées. 'Mais la philosophie est également affaire personnelle, de sorte que vous êtes votre propre philosophe. Tirez d'autrui ce que vous pouvez, mais dans l'objectif de circonscrire un monde qui vous convient : vous serez alors en mesure d'édifier votre propre pensée. En vérité, suffisamment encouragé, vous parviendrez à réfléchir de façon efficace sans aide extérieure. »[27]

L'expérience du dialogue a conféré une excellente expérience de la pensée et de la vie à la philosophie. « Vivre sans philosopher condamne la vie ».[28] Plus encore :

« *LA VIE N'EST PAS*
L'IVRESSE DE LA VIE

En premier lieu, il n'y a plus beaucoup de vie, dès lors qu'il n'y a pas de pensée en elle. Ainsi que le souligne Socrate (470 -399, av. J.-C.), la pensée qui permet de savoir ce que l'on fait ouvre la vie sur une vie consciente, responsable et donc libre, par opposition à une vie inconsciente et irresponsable, toujours prisonnière de tout du fait de ne rien pouvoir maîtriser. (...)

LA PENSÉE N'EST PAS SANS VIE

(...), il y a plus de vie qu'on ne le pense dans la pensée. D'abord, parce que pensant sa vie, on devient à même de la diriger en sachant ce que l'on fait. Mais surtout parce que la vie pensée est une deuxième vie dans la vie qui ouvre des perspectives inédites. Socrate n'a pas eu peur de mourir dans sa cellule. Car, ayant découvert qu'il pouvait doubler la vie par cette vie de la pensée, il a pris conscience que tout ne passait pas par le corps. À sa suite, tous ceux qui ont fait l'expérience de la pensée ont éprouvé une semblable liberté, au point d'avoir l'impression de naître. Et naissant de la sorte à une vie étonnante, ils n'ont cessé d'explorer celle-ci par la réflexion ainsi que par l'art. Si bien qu'ils en ont tiré tout ce qui fait la richesse de la culture, grâce à quoi nous prenons connaissance des possibilités de vie ouvertes par la pensée ».[29]

Bref, « la philosophie, qui fait vivre la vie par la pensée, est une deuxième vie dans la vie ».[30] Et s' « il n'y a plus beaucoup de vie, dès lors qu'il n'y a pas de pensée en elle », mettre de la pensée dans sa vie, nous fera donc vivre à nouveau. En fait, la philosophie nous invite en quelque sorte à trouver refuge dans la pensée du sens pour reprendre vie, pour répondre aux malheurs et aux questions qui en découlent.

Évidemment, nous avons tous des pensées dans notre vie. Il nous arrive même de croire que nous pensons trop, surtout en situation d'angoisse. On nous conseille même parfois d'arrêter de penser pour alléger nos malheurs.

Mais, dans ce cas, c'est parce que la pensée prend le dessus sur nous. Or, en philosophie, « maîtrise de soi signifie harmonie avec soi et non pas dictature sur soi ».[31] Quand la pensée nous dirige encore plus profondément dans le malheur, c'est parce que nous ne la maîtrisons pas. Pourquoi ? Parce que nous sommes ignorants. Pourquoi ? Parce que nous manquons de sagesse.

« SAVOIR ET ÊTRE MAÎTRE DE SOI

Sans être une science, une religion ou la vie, la philosophie est indispensable à celles-ci. Cette relation paradoxale témoigne de son originalité qui résume bien la signification étymologique du mot « philosophie » : amour de la sagesse. Être sage, c'est savoir lutter contre l'ignorance. Être sage, c'est aussi maîtriser ses passions : ne pas se laisser aller à l'égoïsme tyrannique qui ramène tout à lui

en se mettant en colère face aux obstacles de l'existence. Quand un homme vient ainsi à savoir et à se maîtriser, il fait émerger l'homme profond qu'il y a en lui, c'est-à-dire l'homme délivré de l'ignorance et de la violence. »[32]

Sommes-nous donc malheureux parce que nous sommes ignorants ? Oui ! Certes, nous ne contrôlons pas toujours les malheurs qui nous arrivent et notre responsabilité est parfois très limitée quoique nos malheurs nous affectent grandement, nous avons l'obligation d'être sages face à ces derniers et à leurs effets sur nous tout comme à l'égard de nos réactions émotives ou psychologiques face à ces effets. Il vaut mieux penser sagement soit trouver des idées-réponses qui puissent nous diriger vers le bonheur.

Après tout, « ce sont les idées qui mènent le monde ».[33] Ce n'est pas, comme on le dit souvent, le sexe et l'argent, mais les idées sur le sexe et celles sur l'argent qui dirigent le monde, avec davantage de pouvoir que le sexe et l'argent eux-mêmes. En fait, c'est souvent l'idée que nous avons d'une chose qui lui confère du pouvoir, souvent plus de pouvoir qu'elle n'en a dans la réalité. Il est donc primordial d'avoir une idée juste ou sage de la vie et des choses, y compris du malheur.

Dans le cas d'une dépression provoquée par « un événement précis qui perturbe la vie actuelle », « la philosophie serait la route la plus directe vers la guérison » :

« *Une dépression peut notamment s'expliquer par un dysfonctionnement du cerveau, soit un problème génétique qui produit et libère des transmetteurs neurochimiques, qui interfèrent ensuite avec les fonctions cérébrales. Ce genre de dépression est une maladie physique entraînant de nombreuses conséquences néfastes. Il existe un autre type de dépression, provoqué par un état cérébral induit, c'est-à-dire qu'il n'est pas d'ordre biologique, mais génétique. Dans ce cas, la dépression peut découler de la consommation d'un stupéfiant, par exemple les amphétamines, ou d'un dépresseur, tel que l'alcool. Ce type de dépression révèle une dépendance physique ou psychologique. La troisième cause de la dépression provient de traumatismes irrésolus remontant à l'enfance ou à d'autres problèmes du passé : il s'agit là d'un point de vue freudien (généralement accepté) qui relève de la psychologie sans être un problème médical. Le quatrième type de dépression résulte d'un événement précis qui perturbe la vie actuelle. Il peut s'agir d'une crise professionnelle, d'un ennui personnel ou financier, comme un divorce ou une faillite, ou encore d'un dilemme moral ou éthique. Ici, aucune cause physique ou psychologique n'est responsable de la dépression; la chimie du cerveau, les stupéfiants et les traumatismes de l'enfance n'en sont pas les sources.*

Dans les deux premiers cas, l'individu nécessite des soins médicaux. Mais les médicaments ne peuvent enrayer les problèmes sous-jacents, de sorte qu'une thérapie verbale pourrait être indiquée. Dans les troisième et quatrième cas, une

thérapie verbale est encore conseillée. La psychologie a beaucoup à offrir à qui veut affronter ses problèmes irrésolus ayant racine dans le passé, quoique l'assistance philosophique soit bénéfique, de concert avec la psychologie, ou par la suite. En ce qui concerne le quatrième scénario, le cas type de loin le plus courant, la philosophie serait la route la plus directe vers la guérison. Certains ne sont pas doués pour la philosophie; aussi, feraient-ils mieux d'avoir recours à d'autres thérapeutes. La plupart peuvent profiter des lumières de la psychologie, mais la compréhension tient à autre chose. Comment saurez-vous ce qui est le plus indiqué dans votre cas si vous ne vous connaissez pas ? La psychologie fournit assurément un moyen de se connaître. Mais, en dernier lieu, découvrir le tréfonds de soi est principalement une entreprise philosophique. »[34]

La philosophie se concentre sur la vie actuelle. Le philosophe « Spinoza a enseigné qu'il faut vivre sans espoir et sans crainte, car, dit-il, dans l'espoir et la crainte, on ne rencontre jamais la vie pour elle-même, tant on est obsédé par le passé ou l'avenir ».[35]

Évidemment, « vivre sans espoir et sans crainte » contrevient à l'idée qu'il faille redonner espoir au malheureux et le soustraire à ses craintes. Mais rien ne sert de lui redonner d'autres espoirs et assurances car on risque qu'ils les perdent à nouveau et soit ainsi sporadiquement désespéré sa vie durant au fil des événements alimentant une vision décourageante de l'avenir.

« *Deux images de l'avenir, apparemment opposées, hantent l'imagination populaire aujourd'hui. La plupart des gens - pour autant qu'ils s'inquiètent du futur - posent en principe que le monde que nous connaissons se perpétuera indéfiniment. Il leur est difficile de concevoir une façon de vivre réellement différente pour eux-mêmes et, a fortiori, une civilisation totalement nouvelle. Certes, ils admettent que les choses bougent mais ils tiennent pour acquis que les transformations de notre présent passeront à côté d'eux et que rien n'ébranlera ni le cadre économique ni les structures politiques que leur sont familiers. Ils attendent avec confiance que le futur soit la continuation du présent.*

Cette mentalité linéaire se manifeste de manière diversifiée. (...) Dans tous les cas, elle débouche sur une vision du monde futur qui est, pour l'essentiel, le même qu'aujourd'hui mais affecté d'un cœfficient d'amplification - l'industrialisme de la seconde vague encore plus poussé et plus envahissant.

Les récents événements ont sérieusement mis à mal cette image rassurante de l'avenir. À mesure que les crises en série faisaient la une des journaux, que l'Iran explosait, que Mao était « dédéifié », que le prix du pétrole grimpait vertigineusement et que l'inflation prenait le mors aux dents, que le terrorisme faisait tache d'huile et que les pouvoirs publics manifestaient leur impuissance à le juguler, une autre vision, plus sombre, s'imposait de plus en plus largement. Quantité de gens, saturés de mauvaises nouvelles, de films-catastrophes, d'apocalyptiques histoires bibliques et de scénarios cauche-

mardesques enfantés par de prodigieuses machines à penser arrivèrent apparemment à la conclusion que l'on ne saurait extrapoler et projeter la société d'aujourd'hui dans l'avenir pour la bonne raison qu'il n'existe pas d'avenir. Dans cette perspective, nous ne sommes qu'à quelques minutes d'un Armageddon. La terre se rue tête baissée vers l'ultime cataclysme.

Ces deux images du futur semblent, superficiellement, tout à fait contradictoires. Cependant, l'une et l'autre ont des conséquences psychologiques et politiques analogues : toutes deux paralysent en définitive l'imagination et la volonté.

S'il est vrai que la société de demain ne sera rien de plus qu'une version « gonflée », en cinérama, du présent, nous n'avons pas besoin, en effet, de nous casser la tête pour préparer l'avenir. Et si, en revanche, la société est fatalement condamnée à se suicider de notre vivant, nous ne pouvons rien faire pour l'en empêcher. Bref, ces deux attitudes mènent l'une et l'autre au repli sur soi et à la passivité, qui, l'une et l'autre, nous bloquent dans l'inaction. »[36]

La philosophie propose la morale et l'éthique en contrepartie des espoirs et des assurances offerts par la psychologie. Servie à toutes les sauces, la morale a fini par le cœur à tout le monde, d'où que la plupart des gens ont horreur, avec raison, de se faire la morale et de la faire aux autres. D'une part, la morale est devenue synonyme de remontrances. En fait, il s'agit simplement d'idées maîtresses pour remplir notre devoir d'être heureux et de réaliser le bien dans nos actions, c'est-à-dire une « science du

bien et mal; théorie de l'action humaine en tant qu'elle est soumise au devoir et a pour but le bien ».[37] D'autre part, faire la morale est devenue synonyme de reprocher et de persécuter alors qu'il s'agit, en réalité, de conseiller le bonheur et, pour ce faire, de guider vers le bien. Mais le plus grave détournement de sens de la morale est sa représentation comme une entrave à la liberté. Or, la morale est en réalité le principal outil de la liberté. Un véritable appel à la morale n'est pas un appel au conformisme social :

« *À la question du conformisme social, il faut rappeler, ainsi que le fait Kant, qu'au contraire la morale bien comprise est tout sauf conformisme. Car vivre moralement consistant à faire preuve de « force morale », c'est-à-dire de volonté, une telle attitude implique une exigence, une fidélité à soi et un courage absents dans le conformisme, lequel par faiblesse et passivité est toujours prêt à composer avec le plus grand nombre et les circonstances.* »[38]

Aussi, il ne s'agit pas d'adopter l' « attitude qui consiste à sacrifier toutes les valeurs à la valeur morale »,[39] c'est-à-dire de tomber dans le moralisme :

« *Quant à la question du moralisme, il est important de souligner, comme le fait Spinoza (1632-1677), que la morale n'est pas simplement morale, mais éthique. En effet, il importe d'une part de vivre avec vertu (ce qui est relatif à la morale) et d'acquérir par là une dignité en posant comme*

valeur que l'on ne peut pas faire n'importe quoi avec la vie et avec les hommes; mais il importe aussi de souligner que notre premier devoir (ce qui est relatif à l'éthique) est d'être heureux comme de rendre heureux les autres. Tant il est vrai qu'il n'est pas vertueux de se haïr et encore moins d'être incapable de faire le bonheur de son entourage. Il est facile d'être triste et morose rappelle Alain (1868-1951). Il l'est moins de sourire et d'être joyeux. C'est la raison pour laquelle il précise que notre premier devoir est d'être heureux. »[40]

En fait, c'est la philosophie qui évite à la morale de tomber dans le conformisme et le moralisme et lui permet de nous soustraire aux malheurs dus à l'ignorance et ainsi jouir de la vraie liberté, celle des idées ou de l'esprit heureux. Si « le bonheur doit avoir des exigences vis-à-vis de lui-même pour pouvoir être un bonheur »,[41] il nous revient de déterminer ces exigences en nous donnant une morale et une éthique personnelles. Et rien n'oblige à la rigidité car il vaut toujours mieux des exigences adaptées à la force particulière de chaque événement ou dilemme à l'image du roseau pliant au lieu de casser sous la force de vent violent. Une morale trop stricte et une éthique trop exigeante agiront sur nous comme une dictature d'autant plus insupportable que le malheur pèse déjà nos pensées. Aussi, il vaut toujours mieux prévoir que guérir, penser à la morale, à l'éthique, à la vertu et au bonheur avant le malheur. Mais si au moment même où vous lisez ces lignes le malheur vous afflige déjà de vives et profondes blessures, vous

devez répondre immédiatement à l'urgence d'agir par la pensée. Je vous recommande personnellement la démarche baptisée PEACE (paix) et proposée par Lou Marinoff dans son livre *Platon, pas Projac !*, une démarche en cinq étapes : Problème, Émotion, Analyse, Contemplation et Équilibre. « L'acronyme est à-propos, car ces cinq étapes ouvrent une voie vers la paix et la tranquillité de l'esprit ».[42]

« *Les deux premières étapes visent à cerner un problème et la majorité les franchit naturellement. Il n'est pas nécessaire que quelqu'un identifie le problème avec vous ou à votre place, bien qu'il faille parfois revoir et affiner cette étape. La réaction émotionnelle est immédiate et claire - nul n'a besoin d'apprendre à éprouver une émotion - quoique l'on doive parfois y réfléchir davantage. Les deux étapes qui suivent permettent d'examiner peu à peu le problème et, bien que l'on soit souvent capable de le faire seul, il peut être utile de procéder en compagnie d'un partenaire ou d'un guide afin de percer de nouveaux territoires. La troisième étape vous entraîne au-delà de la psychologie et de la psychiatrie en général, tandis que la quatrième vous fait entrer de plain-pied dans la sphère philosophique. L'étape finale sert à intégrer à votre vie ce que chacune des quatre étapes vous a enseigné, étant donné qu'une démarche strictement cérébrale n'est pas vraiment bénéfique si l'on ignore comment l'utiliser.* »[43]

Pour ma part, je ne saurais trop vous conseiller de quitter le champ de l'orgueil, de la rancune et de la colère, si jamais vous vous y trouvez. S'accuser soi-même ou accuser les autres ajoutent au poids du malheur en saignant davantage vos blessures. Vous risquez une hémorragie fatale. En fait, il s'agit d'abandonner la position de victime, ce que laisse entendre toute accusation portée envers soi ou les autres. Pour le moment, la seule responsabilité qui vous incombe, c'est de vite panser vos blessures plutôt que de les aggraver.

Pour ce faire, compte tenu que vous êtes sûrement déjà passablement abattu et faible, faites preuve de douceur pour vous retourner lentement dans la position du philosophe qui dort en vous.

Commencez par vous demander si votre souffrance était inévitable. La seule réponse admissible est « non ». Si vous croyez que vous auriez pu éviter cette souffrance si vous aviez fait ceci au lieu de cela, vous croyez injustement que votre détresse est le résultat d'un manque de compétence à diriger votre vie de façon à éviter le malheur. Que le monde entier se mobilise pour tenter d'enrayer la souffrance, elle demeure et demeurera à jamais l'une des caractéristiques de la condition humaine et, pour vous et moi, un signe de notre humanité. Bref, la souffrance est généralement inévitable et notre compétence n'y changera rien.

Qu'on le veuille ou non, un jour ou l'autre, un événement laisse entrer le malheur et lui donne la meilleure place au salon. Il y a ici deux réalités soit la réalité extérieure objective de l'événement et la réalité subjective intérieure de notre malheur.

Nous pouvons contrôler la réalité subjective, notre malheur, mais pas la réalité objective, les événements extérieurs. Aussi, je dis bien « contrôler » le malheur, non l' » éviter ». Il y aura toujours des événements face auxquels nous nous sentirons malheureux. Autrement dit, nous pouvons contrôler notre attitude et non pas notre destiné, qui consiste, en partie, à être malheureux, en partie, à être heureux.

Lorsque la psychologie nous accuse de manquer de compétence, elle se trouve à nier notre destinée. En fait, elle nous laisse plutôt croire que nous sommes tous destinés au bonheur. C'est cette croyance que nous affirmons en soutenant que nous avons droit au bonheur. Pour être juste, nous avons à la fois droit au malheur et droit au bonheur et aucune thérapie, pas même philosophique, n'annihilera l'un ou l'autre de ces droits. Et ces droits n'ont rien à voir avec notre compétence à diriger notre vie, comme si nous pouvions éviter le malheur.

Loin de moi l'idée d'être fataliste ou d'épouser la « doctrine selon laquelle tous les événements sont fixés d'avance par le destin, la fatalité ».[44] Je ne relie pas mon destin aux événements extérieurs mais à ma condition humaine qui, selon l'expérience que j'en aie et que vous avez sans doute vous-même, comprend à la fois le malheur et le bonheur. Je peux participer aux événements extérieurs mais je ne peux pas les rendre responsables de mon bonheur ou de mon malheur. Cette responsabilité revient plutôt à ma condition humaine. De cette façon, je puis respecter le fait que les événements extérieurs sont objectifs

et le fait que je demeure subjectif face à ceux-ci. Ainsi, le bonheur et le malheur, selon moi, sont des états d'être subjectifs que je peux contrôler mais sans jamais éliminer le second au profit du premier.

Je crois donc être réaliste au lieu d'être fataliste, et ce, même en ce qui a trait à mes attitudes et à mon contrôle de celles-ci. Car le contrôle de mon attitude est limité, en ce sens que ni le contrôle lui-même ni l'attitude elle-même ne m'éviteront d'être malheureux ou ne me rendront heureux, qu'importe les événements. Mes attitudes et mon contrôle ne sauraient pas être plus parfaits que ma condition humaine.

C'est la part de notre vie destinée au malheur qui rend la condition humaine tragique, d'où que l'on parle de la tragédie humaine, du moins, en philosophie. La condition humaine est tragique parce que l'homme prend parfois douloureusement conscience de certaines réalités, qui pèsent sur sa vie, sa nature ou sa condition même.

Même dans le cas du caractère tragique, il faut séparer les événements et la condition humaine. Un événement n'est jamais tragique en soi. Seules les actions humaines impliquées dans cet événement sont tragiques. C'est donc dire que le malheur vient en résultat à des actions humaines, pas des événements eux-mêmes. Ici aussi, l'analyse préserve l'aspect objectif des événements. Séparer ainsi les choses permet de ne pas tomber dans la confusion qu'engendre souvent le malheur.

Parfois, notre malheur est le résultat de nos propres actions. Cependant, au départ, nous cherchions à bien agir et à faire le bien. En effet, rares

sont ceux et celles parmi nous qui envisagent délibérément une mauvaise action ou qui recherchent le malheur. Nous croyons bien faire. À ce moment-là, nous éprouvons un certain bien-être et, ainsi rassurés, nous passons à l'action. C'est le malheur qui nous enseignera que nous nous sommes trompés en sapant notre bien-être.

En fait, le malheur se charge de nous instruire de nos illusions de bonheur. Croire que nous allons bien agir ne suffit donc pas pour bien agir et connaître le bonheur.

Il en est de même avec la pensée positive. Les choses négatives ne se produisent pas parce que nous sommes négatifs, pas plus que les choses positives se produisent parce que nous sommes positifs. Contrairement à la croyance populaire, la pensée positive ne permet pas de contrôler les événements. En fait, la pensée positive est une négation de l'objectivité des événements. Ceux-ci ne sont pas positifs ou négatifs, ils sont, sans plus. C'est notre action dans l'événement et notre réaction à l'événement qui peuvent être positives ou négatives. Par exemple, la mort est un événement objectif, même celle d'un être cher. C'est la réaction en résultat à cet événement qui sera positive ou négative, dépendamment de mes croyances. Que je pense positivement ou non, l'événement demeurera objectif.

Plus encore, je ne peux pas repousser la date de la mort d'une personne parce que je pense positivement, pas plus que je peux retarder ma propre mort parce que je pense positivement.

Évidemment, nous jugeons tous les événements en leur attribuant différentes qualités. Mais en cela, nous projetons les qualités de notre nature humaine sur les événements. Peut-être cherchons-nous alors à extirper le malheur de notre réalité intérieure pour l'attribuer aux événements ou d'autres actes que les nôtres. Chose certaine, cette projection à l'extérieur est motivée par le fardeau de la culpabilité ou notre tendance à rendre les événements et les autres responsables de nos malheurs. Nous tirons un certain réconfort en nous positionnant comme une victime des événements et des autres. L'entière responsabilité ne pèse plus sur nos frêles épaules.

Quand la psychologie soutient avec nous que nous ne sommes pas les seuls responsables de ce qui nous arrive, elle joue davantage de stratégie qu'elle reconnaît notre jugement car, dans les faits, elle nous responsabilise en produisant encore et toujours le même diagnostic : la faiblesse de notre compétence à diriger notre vie. Finalement, si nous sommes victimes de quelque chose, c'est de nous-mêmes.

Or, la véritable responsabilité qui nous incombe, selon la philosophie, c'est celle d'être humain ou d'avoir une nature humaine et ainsi de commettre des erreurs, de connaître l'échec et le malheur, tout comme le bonheur.

En philosophie, du moins selon celle à ma convenance, ma responsabilité face à mon malheur ne relève pas d'une incompétence personnelle mais du fait d'être humain. Ma responsabilité tout comme ma culpabilité m'apparaît alors infiniment plus faciles à vivre ou à assumer que si je mettais en cause

des responsabilités personnelles. Voilà un exemple de contrôle de ses croyances, dans ce cas-ci, de celles envers ma responsabilité. Dans La pensée divine, j'ajouterai au fait d'être humain le fait d'être un enfant de Dieu, ce qui viendra préciser davantage la responsabilité que je me reconnais face au malheur et au bonheur.

Pour le moment, je crois important de vous recommander de tout d'abord chercher à circonscrire le malheur, à la manière d'un pompier en lutte contre un incendie. Je cherche donc le foyer de l'incendie. Dans cette image, les émotions jouent le rôle de la fumée : elles nous incommodent, compliquent notre tâche et cachent le foyer de l'incendie.

À vrai dire, les émotions participent souvent à notre malheur. Si elles permettent de nous rendre compte que quelque chose ne va pas et d'évacuer un trop-plein de tension, les émotions deviennent nuisibles si elles nous empêchent d'affronter le malheur avec philosophie. Aussi, le contrôle des émotions est impossible lorsque nous sommes sous déjà leur emprise. En fait, l'idée de contrôler nos émotions ne nous viendra pas à l'esprit si celui-ci est déjà court-circuité par les émotions. Dans ce cas, la tactique est de donner à sa raison le moyen de se souvenir de l'importance de contrôler les émotions dès que l'occasion se présentera, c'est-à-dire dès que la tension baissera et avant qu'une autre émotion l'augmente à nouveau. Ce moyen peut être un pense-bête sur le modèle de celui proposé pour ne pas oublier de rire.[45]

Je ne vous recommande pas de lutter contre vos émotions car ce serait manquer de respect à leur intelligence. Je ne vous recommande pas non plus de chercher à ne pas être émotifs car cet état d'être fait partie de la nature humaine et qu'il est mauvais de le nier. Nous l'avons vu, la raison ne peut pas se priver des émotions, même dans les décisions de moindre importance.[46]

Cependant, il arrive que nos émotions deviennent folles, qu'elles délirent, comme si elles réussissaient à renouveler sans cesse la tension évacuée en nous enfermant dans un cercle vicieux de peines et de misères. Dans ce cas, plus je pleure, plus je suis tendu au lieu d'être détendu.

La solution se trouve dans la compassion envers soi-même. Plutôt que de pleurer sans cesse sur son malheur, par pitié ou rejet de soi jusqu'à l'autodestruction, il faut s'appliquer à soi-même la loi du bon samaritain, se montrer secourable envers soi-même. La solution est applicable uniquement si vous avez la volonté de retrouver le bonheur, que ce soit difficile ou non.

Il y a de ces émotions si subtiles qu'elles nous entraînent à nous complaire dans le malheur. Je me suis souvent retrouvé dans une telle situation, sans doute, parce que je me méritais davantage l'attention et l'amour des autres lorsque j'étais malheureux, comparativement aux moments où j'étais heureux. Aussi, je me suis mis à aimer le malheur, parce qu'il m'apportait l'amour des autres. Je ne suis pas allé jusqu'à courir après le malheur, au contraire, j'ai eu l'impression que c'est lui qui me courait après. J'ai vite compris que je ne courrais

jamais plus vite que lui pour être en mesure de m'y soustraire à tout coup. Je déploie des efforts pour éviter le malheur, mais vient un point où je dois m'avouer que le malheur m'a rattrapé. Dans ce cas, au lieu de gaspiller mes efforts ou de m'illusionner sur ma compétence, je préfère regarder le malheur droit dans les yeux, même avec une vision embrouillée de larmes, et lui souhaiter la bienvenue avec philosophie, c'est-à-dire, l'aimer avec sagesse, avec autant de sagesse que je m'aime, que j'aime ma condition humaine.

Un tel accueil a tout pour désarçonner le malheur et ainsi l'empêcher de me détruire en m'incitant à me manquer de respect voire à me haïr. Je prends donc le malheur à son propre piège plutôt que d'en être une victime passive. Je peux donc pleurer toutes les larmes de mon corps, jamais mon cœur et mon esprit ne laisseront le malheur rouvrir sans cesse mes blessures, ce qui me permet de les panser en toute tranquillité.

Dans un premier temps, je désinfecte la plaie en répondant à la question « Pourquoi la souffrance? ». Tout simplement parce qu'elle existe. Lui trouver une autre raison d'être que la condition humaine reviendrait à m'empoisonner l'existence ou à éponger la plaie avec de l'alcool. Dans un deuxième temps, j'applique une compresse stérile, parfaitement objective, en répondant à la question « Quel est l'événement face auquel je souffre tant? ». Dans un troisième temps, je bande la blessure d'étoffes de sagesse morale et éthique, d'origine humaine et divine, en cherchant « Quel est le bien à opposer à mon mal? » et en me demandant « Quel est mon

devoir face à ce bien? ». La poésie me permet d'agir avec douceur sur ma blessure. C'est dans ces circonstances, en pansant mes propres blessures, que j'ai appris les fondements de La pensée empathique envers moi-même pour ensuite l'appliquer envers les autres, sujet de notre prochain chapitre.

J'ai donc trouvé dans la philosophie le moyen d'affronter le malheur avec un peu plus de sagesse que dans la psychologie. Certes, « on peut vivre sans philosophie, mais on vit moins bien ».[47]

Or, lorsque « le président du conseil du patronat du Québec estime que les étudiants du secteur technique devraient suivre leurs cours de philosophie et d'éducation physique « ailleurs » qu'au cégep, de façon à obtenir leurs diplômes et à pouvoir travailler plus rapidement »,[48] les patrons courent après le trouble car l'enseignement de la philosophie n'est pas à confiner à un âge de la vie mais s'étendre sur toute la période scolaire, de la maternelle à l'université, et même au-delà dans le cadre de la formation continue. La philosophie d'une personne évolue avec l'âge et selon les différentes étapes et expériences de sa vie.

Difficile de comprendre la logique des patrons puisqu'ils enregistrent des pertes de 350 millions de dollars par année en raison des maladies mentales ou nerveuses, dont un bon nombre s'explique sans doute par le manque de philosophie et de formation pour pallier à ce manque. Comment peut-on penser restreindre la formation en philosophie lorsque 35 % des prestations versées par les compagnies d'assurances sont reliés aux maladies

mentales ? Ici, les patrons manquent eux-mêmes de philosophie voire de logique.

Les patrons feraient vraiment preuve d'intelligence en reconnaissant les bienfaits de la philosophie et en assurant à leurs employés l'accès à des philosophes plutôt que d'inciter les professionnels de la médecine à prescrire le plus rapidement possible des antidépresseurs au moindre signe de déprime de leurs employés. En l'espace de cinq ans seulement, le nombre de prescriptions d'antidépresseurs a grimpé de deux millions à quatre millions au Québec. Au Canada, les antidépresseurs représentent 10 % du marché des médicaments. En l'an 2000, il s'est vendu au Canada trente-deux millions de psychothérapeutiques, famille de médicaments comprenant les antidépresseurs. Le psychothérapeutique est le deuxième médicament le plus prescrit. Je ne veux pas être alarmiste mais ça va beaucoup plus mal qu'on le pense.

Aussi, lorsque certains professionnels de la médecine dénoncent le fait que 45 % des Québécois pensent que la dépression est une faiblesse de caractère plutôt qu'une maladie, comparativement à 27 % des Ontariens, c'est uniquement pour défendre leur diagnostic et la prescription d'antidépresseurs. Pour eux :

« *La dépression est une maladie causée par un déséquilibre au niveau d'une substance chimique du cerveau, appelée sérotonine. Lorsque les concentrations de sérotonine sont trop faibles, l'humeur change et on se sent déprimé. Vous ne pouvez donc pas combattre la dépression par vous-même. Il*

s'agit d'une véritable maladie qui nécessite un traitement professionnel. Par-dessus tout, vous devez comprendre que la dépression n'est pas un signe de faiblesse; on ne choisit pas plus d'en souffrir que d'un rhume banal. »[49]

Les professionnels de la médecine tentent de nous déculpabiliser et de restreindre notre responsabilité face à l'état dépressif, comme s'ils nous disaient : « Ce n'est pas de votre faute, c'est juste une question de chimie du cerveau ». Ils vont même jusqu'à affirmer que « la dépression peut survenir sans raison évidente »,[50] lorsqu'elle n'a pas une « origine spécifique : événement stressant, maladie, taux d'hormones ».[51] Chose certaine, le traitement aux antidépresseurs n'empêche en rien la progression fulgurante de la dépression, sans doute parce que les professionnels de la médecine ne s'attaquent pas à la cause première ou, si vous préférez, à la cause philosophique. Autrement, ils ne s'offusqueraient pas du fait que la dépression puisse être une faiblesse de caractère causée par un manque de philosophie ou une philosophie ne convenant pas à la personne.

Aussi, je crois que la chimie du cerveau ne se modifie pas, comme ça, sans raison évidente. J'accepte d'emblée l'événement stressant comme déclencheur mais la cause première de ma dépression demeure ma réaction à cet événement. J'accepte aussi aisément la maladie comme élément déclencheur, par exemple, je peux devenir dépressif après avoir appris que je suis atteint d'un cancer, mais la cause première de ma dépression demeure

ma réaction à cette maladie. Le seul cas où je me range du côté des professionnels de la médecine, c'est lorsque le débalancement de la chimie du cerveau est causé par une lésion au cerveau à la suite d'un coup à la tête lors d'un accident ou résulte d'une maladie, tout autant physique, qui attaque le cerveau.

En toutes autres circonstances, le débalancement de la chimie du cerveau est à mon avis un effet de la déprime plutôt qu'une cause.

Il y a même lieu de se demander si la chimie de notre cerveau ne se modifie pas en vue de nous aviser que ça ne va pas, pour nous forcer à nous arrêter à nos malheurs plutôt que de les nier. Motivés par la peur d'être malheureux, nous cherchons souvent à passer par-dessus certains événements pouvant nous rendre malheureux en y pensant le moins possible ou en les enfouissant dans notre inconscient.

L'observation de la médecine se limite au fait que la chimie du cerveau des déprimés est débalancée comparativement à celle du cerveau des gens bien portants. L'observation ne précise pas lequel des faits précède l'autre; il n'y a pas encore de réponse à la question : Est-ce le débalancement de la chimie du cerveau qui entraîne la dépression ou la dépression qui entraîne le débalancement de la chimie du cerveau ?

Personnellement, je n'ai absolument rien contre la prescription d'antidépresseurs puisqu'ils permettent, dans la plupart des cas, de rétablir une chimie normale du cerveau, selon les professionnels. Cependant, je m'insurge contre toutes les

prétentions de guérison de la dépression par les antidépresseurs. Ces derniers soignent le corps, non pas l'esprit. Il faut donc ajouter une seconde prescription, celle-là, pour soigner l'esprit. Puisque la cause première de l'homme heureux et de l'homme malheureux est et sera toujours dans ce qu'il y a de plus profond en lui, c'est-à-dire dans sa philosophie, le traitement philosophique s'impose.

C'est d'après sa philosophie que l'homme donnera un sens à sa vie et, puisqu'il faut exister avant de vivre, il donnera d'abord un sens à son existence. L'homme sage ne cherche pas l'utilité de son existence ou de sa vie, un sens utile. Il cherche plutôt à savoir qui il est, à prendre conscience de son existence, dans tous ses aspects, et comment bien vivre, comment être le moins malheureux possible ou le plus heureux possible. Que son existence ou sa vie soient utiles ou non, l'homme trouvera toujours un bonheur inaltérable dans l'amour de la sagesse, dans le simple fait d'être sage et d'aimer le bien. Aucun malheur ne peut venir à bout de l'homme sage. Aucune émotion ne l'incitera à manquer d'empathie envers lui-même et les autres.

La pensée empathique

Pour faire l'Amour du don de soi

L'empathie, c'est la « faculté de s'identifier à quelqu'un, de ressentir ce qu'il ressent »[1] et, j'ajouterai, d'agir en conséquence. La philosophie et la psychologie soutiennent que plus nous avons conscience de nos propres émotions, plus nous pourrons avoir conscience des émotions d'autrui. Dans les milieux chrétiens, il sera plutôt question de « compassion », soit de la capacité à aimer les autres, c'est-à-dire à faire don de soi à autrui. Si l'empathie est une faculté à acquérir et à développer par soi-même tout au long de sa vie, la compassion est un don de Dieu. Le chrétien ne peut pas vraiment vivre le commandement « Aimez-vous les uns les autres » tant qu'il n'a pas reçu le don de la compassion. Cependant, la foi chrétienne étant fortement empreinte de psychologie, plusieurs chrétiens tentent de faire

preuve de compassion par eux-mêmes au lieu de prier Dieu de leur en accorder le don, avec pour résultat qu'ils agissent en fait davantage par empathie, soit en suivant leur conscience que par compassion, ou guidés par l'Esprit de Dieu.

Mais qu'il s'agisse d'empathie ou de compassion, l'une et l'autre semblent cruellement faire défaut partout dans le monde puisqu'une personne meurt de faim toutes les deux secondes pour un total de 15 millions par année. Qui que nous soyons, il n'y a pas de quoi nous vanter d'empathie ou de compassion, pas même un brin, et ce, tant et aussi longtemps qu'il y aura une personne affamée sur cette Terre car nous avons la capacité physique de nourrir tout le monde. C'est la capacité spirituelle qui nous manque, le partage inévitable qu'impose le fait de ressentir ce que les autres ressentent.

Le fameux commentaire « Qu'ils s'organisent! », souvent suivi de « Nous autres, on s'est bien organisé tout seul », vient d'un cœur de pierre uniquement capable d'égoïsme, motivé par la peur de manquer soi-même de ce que l'on pourrait partager avec autrui. On se refuse à faire don des surplus en préférant alimenter les dépotoirs. Autrement, seule la marchandise périmée, que l'on n'oserait pas consommer soi-même, sera donnée, souvent davantage par économie de transport des retours voire de vidange que par souci réel du bien-être d'autrui.

Dans un monde où la compassion (l'amour de son prochain) régnerait en maître, le bien-être serait partout égal par élimination de l'égoïsme, une utopie que même l'esclavage communiste n'est pas parvenu à atteindre, pas plus d'ailleurs que le

libéralisme capitaliste. Aucune pensée, de gauche, de droite ou au centre, d'en haut ou d'ici bas, plus ou moins libre, théorique ou pratique, a jusqu'ici triomphé de la dureté de la nature humaine viscérale.

La défaite se constate non seulement sur la scène mondiale, mais aussi jusque dans la cellule de base de la société : la famille. Le manque d'empathie caractérise d'abord le couple. Avec un mariage sur deux résultant en un divorce dans un laps de temps de plus en plus court, souvent avant même que des enfants s'ajoutent au couple, il y a lieu de se demander si l'un et l'autre des partenaires n'ont tout simplement pas fait le mauvais choix, en raison d'une conscience réduite de soi-même et, par conséquent, de l'autre.

La complémentarité, élément de base d'un couple, fait souvent défaut à cause de l'égoïsme des partenaires. Je me demande même si on pense encore à cette complémentarité dans le choix d'un partenaire étant donné que plusieurs personnes se limitent à exprimer le souhait d'un partenaire qui pensera comme elles, qui aura les mêmes valeurs et qui aimera les mêmes activités. Pourtant, la complémentarité, loin d'être un caprice, est une loi de la nature déduite par la science à la suite de rigoureuses observations. Il s'est avéré que cette loi expliquait non seulement le secret de l'harmonie de la nature, mais aussi celui des couples heureux. Or, les gens cherchent davantage la compagnie de gens leur ressemblant plutôt que les complétant. Ne dit-on pas « Qui se ressemble s'assemble »?

Deux personnes semblables auront davantage l'occasion de manquer d'harmonie dans la recherche d'une solution à un problème malheureux, et ce, autant dans la vie quotidienne que dans les moments exceptionnels. Quand les mêmes choses rendent malheureux les partenaires d'un couple, difficile à l'un d'eux de devenir le support de l'autre. Si, par surcroît, chaque partenaire pense davantage à soi dans le malheur, il lui est difficile de se rapprocher de l'autre. Ainsi, les partenaires s'éloignent petit à petit l'un de l'autre au fur et à mesure qu'ils vivent les malheurs, revers inévitable de la médaille du bonheur, car, il faut le souligner, la loi de la probabilité s'applique aussi en ce que nous avons autant de chances d'être heureux que de chances d'être malheureux, du moins, au départ. En l'absence de complémentarité des partenaires, il y a plus de chances d'être malheureux qu'heureux et, ainsi, de divorcer.

L'idée de chercher un partenaire qui nous ressemble vient de la priorité donnée au bonheur égoïste. Voici la logique : je veux être heureux et lorsque je le serai, je ne veux pas que mon partenaire vienne assombrir mon bonheur personnel, raison pour laquelle je cherche un partenaire qui aime les mêmes choses que moi. Tout va bien tant et aussi longtemps que le couple fait ce qu'il aime, tant aussi longtemps que l'un ou l'autre des partenaires file le parfait bonheur. Or, un jour ou l'autre, le malheur frappe. Que se passera-t-il si les partenaires se ressemblent au point d'éprouver la même déprime ? Il est fort probable que l'un et l'autre ne puissent pas s'appuyer mutuellement. Comment

pourrait-on remonter le moral de son partenaire si l'on a soi-même perdu le moral ? Quand les partenaires d'un couple sont complémentaires, il est plutôt rare qu'ils aient le moral à terre en même temps, ce qui permet l'entraide.

En l'absence de complémentarité, chacun cherche à être heureux, ce qui donne lieu à une relation fort différente que si le partenaire cherche à rendre heureux l'autre partenaire. Si je priorise mon bonheur, le malheur de l'autre devient inévitablement une entrave à mon bonheur personnel, plutôt qu'une occasion d'entraide. Je suis alors porté à prendre mes distances face aux malheurs de l'autre pour protéger mon bonheur personnel. D'un événement à l'autre, les partenaires se distancent toujours un peu plus l'un de l'autre jusqu'au jour où le rapprochement demande des compromis inimaginables de part et d'autre sur le bonheur personnel, d'où le divorce, toujours en vue de sauvegarder le bonheur personnel. Un couple de partenaires complémentaires ne demande pas de compromis ou d'être moins heureux pour permettre à l'autre de l'être davantage, car les deux personnes forment une seule personne et se reconnaissent comme tel. Si compromis il y a, c'est le couple qui le fait à titre de personnes unifiées, non pas l'un ou l'autre des partenaires.

Dans un couple où les partenaires se complètent, chacun s'investit à 100 % dans la relation tandis que dans les couples où il y a absence de complémentarité, chacun s'investit à 50 %, d'où les nombreuses négociations de compromis, la séparation des comptes d'épargne tout comme la division égale des biens et des tâches. Même après

le divorce, un pareil partage se poursuit avec, par exemple, la garde partagée des enfants. Tant et aussi longtemps que je mesure mon implication dans le couple avec un maximum de 50 %, il me reste un 50 % à investir dans mon bonheur personnel. Dans ces circonstances, je ne peux pas viser le bonheur total du couple. Autrement dit, le bonheur d'un couple ne repose pas sur la somme d'efforts partagés à 50 % mais à 100 %. Dans un véritable couple, il n'y a plus deux personnes mais une seule, capable d'empathie à 200 %. Il n'y a plus la liberté de l'un et de l'autre mais la liberté du couple.

Dans un couple où les partenaires se complètent, chacun participe au bonheur du couple en se consacrant au bonheur de l'autre. Ces partenaires ne partagent pas leurs bonheurs personnels car ceux-ci ont cédé la place à un seul et même bonheur, un bonheur commun, possible uniquement par le don de soi à l'autre. C'est le bonheur de ne faire plus qu'un avec l'autre, par opposition au bonheur d'être ensemble, qui suppose la considération de deux personnes.

Comment une telle empathie est-elle possible au point de n'être plus qu'une seule chair et qu'un seul esprit ? Il y a peut-être plusieurs chemins différents qui conduisent à une telle fusion. J'en connais au moins un dont je traite dans La pensée divine. D'ici là, une chose est certaine, la pensée empathique actuelle a prouvé toute son incapacité à unir les gens dans des couples durables. Aujourd'hui, on ne fait plus vie commune pour la vie. Quand ça ne marche pas, on sépare, généralement avec une introspection très limitée, c'est-à-dire en se

posant peu de questions pour cerner la cause première de l'échec, d'où les erreurs répétées lors de nombreux essais de vie de couple. Si, comme le disait Socrate, « une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue », on peut aussi dire qu'une vie d'erreurs répétées ne profite d'aucune expérience.

Quand les partenaires manquent d'empathie l'un envers l'autre, ils peuvent difficilement faire preuve d'une plus grande empathie envers leurs enfants et les enfants entre eux. On ne donne pas ce que l'on n'a pas tout comme on ne récolte pas ce que l'on n'a pas semé.

Quand, même à l'article de la mort, on ne peut pas faire don de vie par ses organes, comment imaginer l'empathie possible dans la vie de tous les jours?

Ici encore, le sempiternel problème de l'individualisme égocentrique explique pour une large part le manque d'empathie au sein de notre société. Au départ, l'individualisme avait un noble objectif : conférer à chaque homme un statut de citoyen, à respecter comme élément de base de la vie en société. Il est alors question d'une société d'individus, de citoyens individuels. Les premiers individus imaginés par les Grecques de l'Antiquité ont pour principale caractéristique le désintéressement personnel au profit du bien commun. Aujourd'hui, c'est le contraire : chaque individu est centré sur ses intérêts personnels, qu'importe que cela soit ou non en solidarité avec le bien commun. Le rêve d'individualisme profitable à la vie sociale connaît le début de la fin dès le commencement du vingtième siècle :

« *C'est certainement là que se situe le début de la fin du rêve individualiste. L'individu triomphant et total, à la fois au centre du monde*[2] *et de la science,*[3] *c'est fini. Il n'est plus au centre de la science. Donc comment peut-il rester au centre du monde ? Et tout le vingtième siècle a été celui de barbarie. Parce qu'à partir du moment où l'homme était le centre de lui-même et non plus le centre du monde, sa première réaction a été de dire que l'homme ne vaut rien, sauf moi, naturellement.*[4] *Et donc, toutes les barbaries sont possibles puisque l'homme ne vaut rien. L'homme n'est rien; il n'est qu'un atome, il est nul dans l'univers,*[5] *il n'est même pas un atome puisque les atomes ne sont que des ondes corpusculaires, donc je peux les détruire, donc ça a donné 120 millions de morts au cours du vingtième siècle* ».[6]

Qu'on le veuille ou non, la solidarité historique nous implique tous dans ces 120 millions de morts, causées, somme toute, par un manque d'empathie car on ne tue pas celui auquel on peut s'identifier.

Il n'y a personne d'innocent dans l'histoire humaine, ni vous ni moi, ni ceux et celles avant vous et moi, pas plus que les enfants à naître. Être homme d'empathie, c'est être solidaire à la fois du passé, du présent et de l'avenir et porter ainsi le monde entier sur ses épaules. Aussi, l'homme d'empathie n'est pas un observateur car il s'inclut plutôt que de s'exclure.

De plus, l'homme d'empathie n'agit pas que dans les situations urgentes, lorsque le génocide, l'épuration ethnique, la famine et autres démonstrations de l'inconscience humaine se produisent; il les prévient. L'homme d'empathie intervient, que ce soit ou non de ses affaires, non pas au nom de ses intérêts personnels mais au nom des intérêts de l'humanité, de ses semblables.

Bien sûr, l'empathie pure n'existe pas; il y a toujours des intérêts personnels d'impliqués. Rien n'empêche que nous devons tous tendre vers une plus grande empathie.

Le minimum serait de ne pas être embêté par la question : Avez-vous fait le bonheur de quelqu'un aujourd'hui ? C'est le principe de la bonne action appliqué un jour à la fois. Il n'y a aucun danger avec ce principe tant et aussi longtemps qu'on ne se satisfait pas de cette bonne action quotidienne. « Ma bonne action est faite aujourd'hui » soutiennent certains, visiblement pour réserver le reste de leur journée à leurs seuls intérêts personnels. On peut même se demander si la bonne action ne visait pas avant tout un intérêt personnel, se sentir bien. Or, une véritable bonne action est complètement désintéressée ou entièrement consacrée au bonheur de l'autre.

« On ne fait rien pour rien » répondront les calculateurs. C'est vrai, notre société ne nous laisse pas facilement imaginer qu'un bon geste puisse être gratuit. Plus encore, les gens sont souvent suspicieux face au bon geste posé à leur égard. Ils demandent ce que l'autre peut bien vouloir en retour.

Ce sont ces gens qui croient que l'« on ne donne rien pour rien ».

Les meilleurs exemples de cette suspicion me viennent de rencontres avec des auto-stoppeurs. Habitant à Lévis, mes affaires m'amenaient à me rendre à Montréal presqu'une fois par semaine. Ayant moi-même profité de la bonté des automobilistes étant plus jeune, je tenais ma promesse de rendre la pareille une fois propriétaire d'une automobile. Solitaire de nature, je ne cherchais pas de la compagnie mais simplement à rendre service. Soit dit en passant, je n'ai jamais rencontré un seul problème avec les auto-stoppeurs.

Un jour, l'un d'eux me semblait plus particulièrement pauvre et démuni. Son témoignage me le confirma et le ton de sa voix ne laissait aucun doute dans mon esprit sur la véracité de ses dires. Aussi, après un arrêt pour faire le plein, je lui tendis un billet de vingt dollars en lui disant : « Voilà, c'est pour toi. Fais-en bon usage ». Il a fallu que j'insiste un bon moment avant que le jeune homme accepte de prendre le billet. Je n'allais tout de même pas en rester là et je le prié de s'expliquer. Jamais au cours de sa vie quelqu'un, encore moins un inconnu, lui avait donné de l'argent sans attendre quelque chose en retour. Le plus curieux, c'est que ce jeune homme demeurait à quelques rues de chez moi, aussi nous avons eu plusieurs autres occasions de discuter. Plusieurs autres expériences me confirmèrent que la charité suscite souvent la suspicion.

Je me souviens de cette nuit d'automne où s'abattait une pluie torrentielle ralentissant passablement la vitesse de croisière habituelle sur l'auto-

route Jean Lesage. Il me semblait avoir vu l'ombre d'un auto-stoppeur sous un viaduc. « Avec cette température-là et l'heure avancée, le gars risque d'y passer la nuit si je me fis à la peur de la plupart des automobilistes face aux auto-stoppeurs », me dis-je en rangeant mon automobile sur l'accotement de l'autoroute. Le jeune homme, vêtue d'un poncho de l'armée troué en plusieurs endroits était trempé jusqu'aux os et il grelottait malgré ses efforts pour ne pas me laisser voir. Jusque-là, nous avions échangé un simple « Salut », moi en français, lui en anglais. Mais au moment où je mis le chauffage au maximum et il me regarda et me dit un « Thank you ». Arrivé à Lévis, je n'allais pas le laisser sur le bord de la route par un temps pareil et à cette heure-là. Je lui offris donc de prendre un café et une soupe au restaurant vingt-quatre heures où il pourrait attendre le lever du soleil avant de retourner à l'autoroute. Il refusa. « Pourquoi? » demandais-je. « Je dois absolument garder l'argent qu'il me reste », me répondit-il. « Mais c'est moi qui t'invite. Profites-en. » lui dis-je pour insister et il accepta. Au restaurant, il me conta qu'un homme l'avait pris sur le pouce et lui avait fait des avances sexuelles et qu'il avait demandé à descendre, ce qui expliquait pourquoi il se trouvait en plein milieu de la nuit sur le bord de l'autoroute. Le jeune soldat était parti de Kingston, en Ontario, et profitait d'une permission pour aller visiter sa famille et son amie de cœur à l'Île du Prince Edward. Plusieurs autres expériences m'enseignèrent que bon nombre d'automobilistes malintentionnés tentent de profiter de l'infortune des jeunes voyageurs. Je n'ai jamais été victime de telles

rencontres en faisant de l'auto-stop au cours de ma jeunesse et Dieu sait que j'ai beaucoup voyagé ainsi. Comme tout le monde, j'avais entendu des rumeurs de telles rencontres mais jamais je n'aurais soupçonné qu'elles fussent devenues si courantes de nos jours.

Peut-être croyez-vous que j'ai été imprudent de partager mon véhicule avec des auto-stoppeurs. Personnellement, je ne le conseille pas à quiconque n'a pas développé une grande faculté à ressentir ce que les autres ressentent.

Cette faculté se manifeste d'abord dans la capacité à juger les autres. Oui! Vous avez bien lu : « à juger les autres ». Je sais, on dit qu'il ne faut pas juger. Là-dessus, la psychologie et le christianisme s'entendent si bien qu'il y a confusion sur la signification réelle du commandement :

« *(...) un des thèmes qui sont communs au christianisme et à la psychologie est l'idée que nous ne devons pas émettre de jugement les uns sur les autres. Notre Seigneur a dit « Ne jugez pas », et si la société psychologique est bien fidèle à un seul de Ses commandements, c'est bien celui-là. Cette attitude de non-jugement, qui donne à la psychologie une aura de christianisme, explique peut-être l'inclination actuelle à abandonner toute la question du péché. Trop parler du péché ne semble pas cadrer avec notre devoir de nous abstenir de juger.*

→

Ce que « NE JUGEZ PAS »
signifie réellement

Mais « Ne jugez pas » signifie que nous ne devons pas juger la condition intérieure d'un homme. Cela ne signifie pas que nous ne devions pas juger ses actes. Christ n'a pas dit à la femme adultère, « C'est bon. Tu n'as pas vraiment fait quelque chose de mal. » Il lui a dit de « ne plus pécher ». Cette distinction tend à se perdre, toutefois, dans notre société thérapeutique. Au lieu de maintenir l'attitude qui nous fait « haïr le péché mais aimer le pécheur », nous ne sommes plus certains si nous avons quelque droit à haïr le péché ou même à l'appeler ainsi, En fait, les injonctions chrétiennes ont pratiquement été inversées. Désormais nous nous abstenons de juger les actes d'une personne mais nous dépensons toutes sortes d'énergie à juger ses humeurs et ses motivations, ce qui est la fonction propre de Dieu et non la nôtre. Peut-être l'une des raisons pour lesquelles nous ne devons pas juger les états subjectifs, tient à ce que nous ne sommes tout simplement pas habilités pour ce faire. La question est trop compliquée pour nous.

Autrefois, les gens avaient conscience qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de sonder le dédale du cœur de l'homme. Nous sommes capables, en tout point, de juger si Jacques Durand a volé l'argent du tiroir-caisse, et nous pouvons aller plus loin et prendre en considération la frustration de M. Durand qui se trouve au chômage et sans possibilité de s'en sortir. Pour ces raisons peut-être ferons-nous preuve de plus d'indulgence envers lui. Mais jus-

qu'où devrions-nous aller ? Devrions-nous remonter jusque dans l'éducation qu'il a eue, enfant ? Jusque dans les émissions de télévision qu'il regarde ? Jusque dans sa vie riche (ou non) de fantaisie ? Jusque dans la signification symbolique des tiroirs-caisses dans sa vie? Il arrive un moment, observait Chesterton, où vous commencez à essayer de « calculer l'incalculable ». À ce point-là, même nos calculs en vue du bien deviennent, non des calculs, mais des incantations et de la superstition ridicule. Ce n'est plus de notre compétence. »[7]

Autrement dit, on ne peut pas se permettre de juger la condition intérieure ou spirituelle d'un homme mais on peut juger ses actes, son comportement.

D'ailleurs, le comportement est une base beaucoup plus fiable pour fonder un jugement que ne le seront jamais les dires d'un individu. C'est bien connu, il arrive souvent que l'on dise une chose mais que nous en fassions une autre.

Ainsi, c'est davantage à partir des gestes, y compris le ton de la voix et de l'expression du visage, qu'à partir de ce qui est dit que l'on prend le pouls d'une personne et que l'on peut ressentir ce qu'elle ressent pour ensuite, à notre tour, passer aux actes. Car faire preuve d'empathie uniquement par la pensée avec des affirmations du type « Je te comprends » ne sera jamais suffisant; il faut passer aux actes. Si un problème dit est à moitié résolu, l'autre moitié demande de passer aux actes pour connaître une solution.

Aujourd'hui, la plupart des gens prêtent volontiers une oreille attentive à l'autre, mais cela se fait souvent dans l'intérêt d'un échange moitié-moitié : la personne écoute dans l'attente d'être écoutée à son tour. Chacun parle tour à tour de son problème et à la fin de l'échange chacun se sent en partie soulagé d'en avoir parlé. Dans ce cas, chacun éprouve de la sympathie pour l'autre, non pas de l'empathie.

La sympathie est un « sentiment chaleureux et spontané, qu'une personne éprouve (pour une autre) ».[8] Il est question d'une « affinité morale, de similitude de sentiments » ou de « relations entre personnes qui, ayant des affinités, se conviennent, se plaisent spontanément ».[9] Certes, la sympathie peut aller jusqu'à la « participation à la douleur d'autrui, au fait de ressentir tout ce qui le touche »[10] mais, généralement, elle se limite au simple plaisir d'être en agréable compagnie, ce qui est le propre de deux amis-es partageant certaines affinités ou ressemblances. Dans ce cas, il n'y a pas vraiment de don de soi à l'autre − oublie de soi-même − mais uniquement intention d'être soi-même tout en étant aimable. Une personne ne nous serait pas sympathique si elle ne nous permettait d'être nous-mêmes.

Aussi, de nos jours, pour être sympathique, il faut généralement éviter de juger l'autre car la plupart des gens ont une sainte horreur d'être jugés, même par leurs amis les plus intimes. « Je veux seulement être écouté et non pas jugé », entend-on très souvent. Cela suppose que seuls les jugements agréables à entendre, sympathiques, sont les bienvenues. Ainsi, plusieurs personnes jugent unique-

ment pour plaire à l'autre. Elles rejettent d'emblée tout jugement qui pourrait contredire l'autre. On cherche ici à complaire à l'autre, c'est-à-dire à « lui être agréable en s'accommodant à ses goûts, à son humeur, à ses sentiments »,[11] et ce, bien entendu, avec complaisance soit avec « l'attitude d'une personne qui laisse faire, acquiesce pour ne pas déplaire ».[12]

Or, le jugement de l'autre nous est vraiment utile que lorsqu'il est dégagé de toutes obligations de plaire, sincèrement désintéressé, et prononcé en toute franchise. Dans ce contexte, toute vérité devient bonne à dire, mais vous savez et je sais que ce n'est pas souvent le cas car les gens sont hantés par le désir de plaire, d'être sympathiques.

Personnellement, je préfère la franchise. Par conséquent, je suis très peu sympathique et je n'ai pas de véritables amis-es car tous sont manipulables et manipulés par l'idée de plaire, à eux-mêmes comme aux autres. Je ne suis donc pas du genre à ménager la chèvre et le chou, à vivre dans un monde de demi-vérités, claires obscures. Faire les choses à demi, c'est les faire partiellement et imparfaitement, souvent par manque de courage. « Ceux qui font les révolutions à demi ne font que creuser leurs tombeaux ».[13] En ce sens, je n'ai pas abandonné mon caractère révolutionnaire d'adolescent, au contraire, je l'ai perfectionné pour éliminer toutes zones grises. Car si tout est relatif, seule une vérité peut être relative à une autre vérité, jamais à un mensonge et, encore moins, à un compromis.

Élevé dans une famille fortement politisée où l'adversaire a toujours tort, même s'il dit vrai, je méprise l'hypocrisie, même au prix de la victoire. Bref, je suis un être entier, comme on dit, et je me refuse à être sympathique si le prix à payer est la vérité. C'est à mains nues et non avec des gants blancs que je me bats pour dire ce que je pense, non pas pour imposer mes vérités personnelles au monde et encore moins pour avoir raison, mais pour en discuter car je suis toujours prêt à adopter une meilleure idée que la mienne. Le problème, c'est que chacun tend à se contenter de ses vérités personnelles. « C'est ce que je pense », disent les gens, pour clore rapidement toute discussion et commander le respect de ce qui est, somme toute, davantage une opinion qu'une vérité de fait et ainsi se donner personnellement raison, indépendamment de tout autre apport extérieur, particulièrement, des vérités contradictoires. Il m'est très difficile de m'efforcer à être sympathique aux gens qui cherchent à se donner raison avant tout, comme si leur équilibre mental en dépendait entièrement.

Je suis donc en excellente position pour vous adresser la question suivante : qu'est-ce qui arrive dans le cas où la personne dans le besoin ne vous est pas sympathique ?

D'abord, il y a jugement d'antipathie, c'est-à-dire « aversion instinctive, irraisonnée, immotivée pour une personne qu'on connaît peu ».[14] Celui ou celle qui se donne constamment raison trouvera le moyen de dire que son aversion est tout à logique, raisonnée et motivée en plus de soutenir connaître

suffisamment la personne, bref, tout le contraire de la réalité de son jugement.

À la suite de ce jugement, il n'y a rien d'autre, aucun acte. C'est ainsi que des milliers de gens passent leur chemin devant le « quêteux » tendant la main au coin de la rue. Ceux qui se prétendent neutres sont malades d'indifférences, avec un teint gris, mi-blanc mi-noir. Voilà l'indépendance d'esprit et la liberté de pensée sous leurs plus mauvais jours.

Si jamais on réussit à suffisamment brasser la cage pour un don de sympathie, c'est souvent trop peu et trop tard, et cela n'est pas vraiment mieux que rien pour la personne dans le besoin dont le seul espoir est de s'en sortir, non pas de couver son mal. Croire que les gens ne veulent pas s'en sortir et souhaitent vivre au crochet de la charité privée ou publique est le fruit d'un esprit tordu et calculateur.

En effet, dans la sympathie, on donne dans l'espoir d'un retour; on est agréable dans l'espoir que l'autre le sera le moment venu, on prête l'oreille dans l'espoir que l'autre prêtera l'oreille à son tour, on invite dans l'espoir que l'autre invitera aussi, on remet un cadeau dans l'espoir d'en recevoir un plus tard, on assiste aux funérailles dans l'espoir que l'autre assistera aux nôtres et ainsi de suite. Dans le geste de sympathie, la reconnaissance de l'autre est souvent mesurée avec une précision scientifique. Celui qui ne donne pas autant qu'il reçoit sera moins sympathique.

Or, l'empathie est un don de soi sans aucun, mais vraiment aucun, espoir de retour et le jugement nécessaire porte uniquement sur l'aide dont l'autre a besoin, non pas sur les affinités. Aussi, on

ne parvient pas à une telle évaluation du besoin à partir de l'extérieur mais de l'intérieur, ce qui demande de se glisser dans la peau de l'autre pour ressentir très exactement ce qu'il ressent lui-même. L'empathie ne présume et ne présuppose de rien, pas même du besoin et encore moins de l'aide utiles.

Tout commence dès la prime enfance, par l'empathie émotionnelle :

« *Les psychologues de l'enfance ont découvert que les bébés souffrent par empathie avant même d'être pleinement conscients du fait qu'ils existent indépendamment des autres. Quelques mois seulement après leur naissance, ils réagissent au trouble ressenti par leurs proches comme s'ils l'éprouvaient eux-mêmes et fondent en larmes, par exemple, quand ils entendent un autre enfant pleurer. (...)*

On appelle ce comportement un mimétisme moteur, et c'est pour le décrire que le psychologue E. B. Titchener inventa le terme empathie dans les années vingt. (...). Selon la théorie de Titchener, l'empathie dériverait d'une sorte d'imitation physique de l'affliction d'autrui, imitation qui suscite ensuite les mêmes sentiments en soi. Il rechercha un mot distinct de la sympathie, que l'on peut avoir pour quelqu'un sans partager pour autant ses sentiments.

Le mimétisme moteur disparaît du répertoire psychologique des enfants vers deux ans et demi, ce qui correspond au moment où ils comprennent que la douleur des autres est différente de la leur et où ils deviennent capables de les consoler. (...)

À ce stade de leur croissance, les enfants commencent à se différencier les uns des autres par leur sensibilité plus ou moins marquée aux émotions des gens. (...) Les enfants sont plus empathiques lorsque les parents attirent leur attention sur les conséquences de leur mauvaise conduite pour les autres (« Regarde comme tu l'as rendue triste », au lieu de « Ce que tu as fait est vilain »). »[15]

« Lorsqu'un parent ne manifeste pas la moindre empathie envers telle ou telle manifestation d'émotion chez l'enfant - joie, chagrin, besoin de câlins -, celui-ci commence à éviter d'exprimer cette émotion, et finit même par ne plus la ressentir. »[16]

« Alors que l'abandon émotionnel semble émousser l'empathie, la violence psychologique - notamment la cruauté mentale et physique, les humiliations et la méchanceté pure et simple - semble aboutir à un résultat paradoxal. Les enfants qui subissent ces agressions mentales peuvent développer une hypersensibilité aux émotions des autres, par un mécanisme de susceptibilité post-traumatique à des indices menaçants. Cette préoccupation obsessionnelle pour les sentiments d'autrui est caractéristique des individus qui, ayant été victimes de violences psychologiques dans leur enfance, connaissent des hauts et des bas, de brusques changements d'humeur que l'on qualifie parfois de « troubles de la personnalité limite ». Nombre de ces personnes ont un don pour comprendre ce qu'éprouvent les autres. »[17]

La lecture de cette dernière citation me révèle, je dois vous l'avouer, que je souffre sans doute d'un tel trouble de la personnalité limite si je me réfère à la violence physique et psychologique sauvage dont j'ai été victime à l'école élémentaire. Ce diagnostic ne me plaît pas du tout, mais le fait de me percevoir comme un soldat fier d'avoir livré une guerre sans merci pour la vie malgré ses blessures et ses découragements apaise quelque peu la lourdeur du trouble sur mes épaules.

Aussi, plus tard, une fois au collège, on m'a souvent accusé d'une trop grande sensibilité. La publication de mes poèmes a souvent sauvé la mise en justifiant mon hypersensibilité. Mais à force de combats répétés, je suis vite devenu une bête sauvage se réfugiant dans son terrier à la moindre attaque. L'ultime violence fut enregistrée lorsqu'on a souhaité que ce fût moi qui sois mort à la place d'un ami sympathique à tous; ce fut comme si j'avais mis le pied sur une mine anti-personnelle. Il n'y a pas plus cruel pour un adolescent qu'un autre adolescent.

Et si je me réfère au degré de violence psychologique qui caractérise les relations interpersonnelles de plusieurs écoliers aujourd'hui, nous pouvons prédire qu'une part importante de la population de demain sera elle aussi hypersensible.

Il n'y a qu'un problème : rien ne laisse présager que la société sera plus compréhensive face à l'homme hypersensible. Celui-ci se voit davantage forcé à se cacher derrière une carapace qu'invité à vivre pleinement son empathie. Dans ce contexte,

ressentir ce que les autres ressentent devient davantage un signe de faiblesse plutôt qu'une force.

La véritable faiblesse, c'est de ressentir ce que l'autre ressent au point d'être bouleversé et incapable d'agir. Rien de plus frustrant que de voir la personne partageant votre malheur être plus affectée que vous l'êtes vous-même. Dans ces circonstances, ce n'est plus de l'empathie dont l'autre fait preuve à votre égard, mais de l'égoïsme car son message est un peu plus clair : vous le rendez malheureux avec votre malheur. Combien de gens informés du malheur d'un proche sympathisent ainsi davantage avec eux-mêmes qu'avec le proche affligé ? Ils sont nombreux les gens qui accusent les autres de les rendre malheureux par leur malheur. Le plus étonnant, c'est lorsque ces accusateurs expliquent leurs larmes en faisant appel à l'amour qu'ils portent aux malheureux.

« Je pleure parce que je t'aime et que tu es malheureux », disent certains parents à leurs enfants en difficulté. Quel encouragement ! Ça, c'est tout un don de soi! Comment ces enfants peuvent-ils ne pas se sentir coupables de rendre leurs parents malheureux ? À la limite, chaque sanglot est un reproche à peine voilé. Dans ce cas-là, aussi bien cacher son malheur à ses proches et se confier à un pur étranger, plus objectif.

Si jamais vous tentez de lier le père ou la mère au malheur de l'enfant dans une relation de cause à effet, vous et l'enfant devenez presqu'instantanément antipathiques aux parents. « On a fait tout ce qu'on a pu », disent les parents pour rejeter toute faute sur leurs enfants. À ce stade-ci, les parents

ravalent vite leur peine et se durcissent sous des accusations d'ingratitude : « Après tout ce qu'on a fait pour toi ».

Cette excuse généralisée « On a fait tout ce qu'on a pu » ou « Tu as fait tout ce que tu pouvais » dispense de toute responsabilité et soustrait toute conséquence malheureuse des actes posés. Il faut bien préciser qu'il s'agit des conséquences « malheureuses » car, dans le cas des conséquences heureuses, l'autre n'hésitera pas à s'y associer jusqu'à en devenir le seul et l'unique responsable, comme si vous y étiez vous-mêmes pour rien. Autrement dit, avec ce type d'excuses, le malheureux demeure le seul responsable de ses malheurs mais, si jamais il retrouve des moments heureux, les autres n'hésiteront pas à lui en ravir tout le mérite.

Dans la vie, on ne fait pas tout ce que l'on peut mais plutôt tout ce que l'on doit ! Il est trop facile de se contenter de faire tout ce que l'on peut; la vraie difficulté est de faire tout ce que l'on doit. La notion de devoir dans le sens de « l'obligation morale » d'agir en raison de ce qui est bien a succombé à la vision individualiste. Chacun définit et remplit son devoir comme il l'entend selon son libre arbitre, c'est-à-dire en suivant sa propre volonté, libre de toute contrainte. Ainsi, le devoir devient uniquement une question personnelle où l'individu se donne toute la latitude d'être à la fois juge et partie. Et puisque le jugement d'autrui est toujours malvenu quand il s'agit d'une question personnelle, on évite ainsi de se faire faire la morale par les autres sur son devoir. Voilà, le tour est joué : chacun peut s'en aller avec son individualité et passer de-

vant un « quêteux » en l'ignorant en toute impunité personnelle, sans ressentir quoi que ce soit. « Qui es-tu pour me faire la morale ? » demanderont ces gens insultés du moindre jugement porté sur leur devoir. Bref, la plupart des gens ne reconnaissent plus qu'une seule autorité morale sur leur vie et leurs obligations : eux-mêmes. Ils font ce qu'ils peuvent car c'est souvent à cela qu'ils limitent leur devoir. Et compte tenu de leur vision toute personnelle de la vie et des choses, c'est tout ce qu'ils peuvent faire.

Or, l'empathie n'est jamais un devoir personnel car manquer d'empathie, c'est avant tout manquer d'amour pour l'humanité, et ce, paraît dès la fin de l'enfance.

« *L'empathie atteint sa forme la plus accomplie vers la fin de l'enfance, l'enfant devenant alors capable de comprendre que le chagrin peut aller au-delà de la situation immédiate et de voir que la condition ou la position de quelqu'un dans la vie peut être une source permanente d'affliction. Parvenu à ce point de son évolution mentale, il sera capable de compatir avec les maux d'un groupe entier, comme les pauvres, les opprimés, les exclus. À l'adolescence, cette compréhension peut venir renforcer des convictions morales centrées sur la volonté de combattre le malheur et l'injustice.* »[18]

Mais c'est aussi à l'adolescence que l'empathie acquise tout naturellement peut prendre un coup de vieux fatal. Ce sera le cas lorsque les parents de tendances individualistes invitent avec

insistance leurs jeunes à se préoccuper davantage d'eux-mêmes que de la condition des autres et du monde en général. « Si tu ne veux pas te retrouver dans la même situation que ceux et celles que tu défends, tu serais mieux de t'occuper de tes affaires », soutiennent ces parents. De fait, ces parents n'hésitent pas à récompenser les efforts de leurs jeunes pour améliorer leur vie personnelle, non pas les efforts déployés par leurs jeunes pour améliorer la vie des autres. Dans le cas contraire, ils se préoccupent tout de même davantage de l'expérience personnelle tirée par leurs jeunes dans leurs élans d'empathie que de la cause épousée. Ces parents enseignent le principe contraire à l'empathie à savoir qu'on ne donne rien pour rien. Ces parents à la vie affairiste enseignent aussi que, dans la vraie vie, c'est chacun pour soi. Bref, plusieurs parents individualistes cherchent par tous les moyens à réduire le degré d'empathie éprouvé par leurs jeunes.

« *Il semble également que le degré d'empathie éprouvé par un individu déteigne sur ses jugements moraux. Ainsi, des études effectuées en Allemagne et aux États-Unis ont montré que plus on est enclin à l'empathie, plus on adhère au principe moral selon lequel les ressources doivent être réparties suivant les besoins de chacun.* »[19]

J'ai rencontré vingt-cinq mille jeunes lors de mes conférences et j'ai discuté avec plusieurs d'entre eux après ma prestation. Je puis vous dire que près de la moitié de mon auditoire était déchirée entre les

plaisirs personnels et les conditions du monde. Non pas que ces jeunes se fussent sentis coupables de profiter de leur jeunesse étant donné les conditions déplorables du monde, mais plutôt entre l'idée de réserver leurs efforts à tirer leur épingle du jeu et l'idée de se consacrer à l'amélioration de notre monde. Mais les rencontres avec les parents en soirée me laissaient peu d'espoirs de victoire de l'idée d'améliorer notre monde. La plupart de ces parents, fort sympathiques d'ailleurs, étant davantage centrés sur leur vie personnelle, il était fort probable qu'ils incitent leurs enfants à faire de même.

À l'adolescence, dit-on, les jeunes deviennent plus rebelles face à l'autorité. Pour ce faire, il faudrait qu'il y ait encore une quelconque autorité à contester quelque part. Lorsque nous enseignons aux enfants que tout est une question personnelle nous les invitons à prioriser leur autorité personnelle. Plus l'autorité personnelle prend de l'importance, plus l'autorité parentale et l'autorité publique disposent d'un espace restreint.

Or, les jeunes ne sont pas nécessairement contre l'autorité extérieure. En fait, j'ai souvent remarqué que les jeunes sont assoiffés d'autorité car ils cherchent avec beaucoup d'ardeur des guides mais rares sont ceux et celles qu'ils reconnaissent dignes de cette fonction. Parce qu'ils ressentent encore assez fidèlement ce que l'autre ressent, ils démasquent rapidement les imposteurs. Ils jugent alors les prétendants à l'autorité avec une lucidité exemplaire en comparant simplement les gestes et les dires. Bref, ne s'impose pas aux jeunes qui veut.

« Dis ce que tu penses. Fais ce que tu dis » chantait une publicité des années soixante. Aujourd'hui, on se contente de la première partie (« Dis ce que tu penses »), la deuxième (« Fait ce que tu dis ») serait perçue comme étant trop moraliste. Rien n'empêche que les jeunes d'aujourd'hui n'éprouvent aucune gêne à considérer les deux parties dans leurs jugements des autorités. Impliqués de plus en plus jeunes dans des drames familiaux et sociaux (divorce, violence conjugale, suicide,...), plusieurs adolescents sont beaucoup moins naïfs et plus sensibles que leur façade nous le laisse croire. Bref, leur franchise embête souvent les adultes car elle nous ramène à l'essentiel : être conséquent de nos paroles et de nos actes. Comprendre l'influence de ses paroles et de ses actes sur les autres relève de l'empathie. C'est par empathie que l'on mesure la portée de ses paroles et de ses actes sur l'autre.

En revanche, la lucidité et la franchise des adolescents semblent rapidement se dissoudre lorsque leur jugement porte sur d'autres personnes que les gens en autorité. En effet, plusieurs adolescents, particulièrement ceux centrés sur eux-mêmes, rencontrent une grande difficulté à déchiffrer les émotions de leurs pairs. Ainsi, plusieurs d'entre eux se sentent incompris par leurs pairs. Ils éprouvent souvent ce même sentiment face aux adultes qui, par manque d'empathie, ne parviennent pas eux-mêmes à lire les émotions des autres et se sentent eux-mêmes incompris. La logique veut que le problème d'identification des émotions soit en partie transmis aux adolescents par leurs parents. « On ne donne pas ce qu'on n'a pas », dit-on.

Mais que l'on soit un enfant, un adolescent, un homme ou une femme, avoir le sentiment d'être incompris est étouffant. On a l'impression insupportable de manquer d'air à force de se replier inévitablement sur soi-même parce qu'aucun effort de communication ne parvient à trouer notre enveloppe qui se resserre un peu plus à chaque fois. Plus on se sent incompris, plus on se sent opprimé. Mais rien ne nous empêche de voir les autres et ces derniers semblent se comprendre entre eux avec une aisance qui nous déconcerte puis qui nous frustre jusqu'à la colère. S'il n'y a pas explosion, il y aura implosion, destruction finale à l'interne de tout espoir d'être vraiment compris un jour. Mais notre colère nous isole davantage et épuise ainsi notre réserve de courage. Mais l'abandon total du désir d'être compris nous tuera car ce ne se sera plus le sentiment d'être incompris qui sera insupportable mais l'existence elle-même. Il faut désormais éviter de s'accuser soi-même, autrement une mort certaine nous attend. Alors, aussi bien rejeter la faute sur l'autre, l'autre qui nous blesse un peu plus à chaque fois qu'il ne comprend pas. On commence par considérer l'autre comme un ennemi au cœur de pierre et on finit par voir tout le monde comme étant antipathique. Plus aucune raison de respect de l'autre voire du monde ne subsiste. Voilà comment de plus en plus de gens se sentent exclus et se vengent dans la violence envers leurs conjoints, leurs parents, leurs enfants, leurs camarades de classe ou de travail, voire contre tout un peuple. Voilà comment des êtres incompris deviennent aussi inhumains que la société dans la-

quelle ils étouffent. Une société sympathique mais fort peu empathique.

Notre faible capacité de comprendre les besoins de l'autre affecte aussi plusieurs disciplines. À titre d'exemple, en marketing, les chercheurs dépensent plus d'un milliard de dollars par année pour cerner les besoins des consommateurs en Amérique du Nord mais rien n'empêche, depuis plus de vingt ans, qu'un produit sur dix est rejeté par les consommateurs. Nous finançons donc l'échec de neuf produits chaque fois que nous achetons un produit. Quant aux publicitaires, ils comprennent si peu nos besoins que la publicité agit sur les ventes d'un produit ou d'un service seulement une fois sur deux, sans savoir vraiment pourquoi. Quand les entreprises ne peuvent plus assumer ces pertes, elles ferment ou elles augmentent les prix.

Les professionnels du marketing et de la publicité investissent principalement dans l'écoute des consommateurs par le biais de sondages et de groupes de discussion, comme on écoute les jeunes, les parents, les travailleurs, les pauvres et autres groupes et comme nous-mêmes nous écoutons un ami, et ce, dans l'espoir de comprendre les besoins de l'interlocuteur.

Or, être empathique, ce n'est pas être à l'écoute mais « ressentir ce qu'il ressent ». Prenons en exemple cette publicité où un jeune garçon regarde un chiot courir si vite qu'il ne pourra pas ralentir à temps pour tourner et ainsi éviter de glisser jusqu'au mur droit devant lui et s'y frapper. Voyant le chiot glisser et anticipant sa douleur, le jeune garçon contracte tous les muscles de son visage

comme s'il allait lui-même frapper le mur. La scène finale nous montre le chiot courant toujours aussi vite et se destinant une fois de plus à frapper le mur sauf que, cette fois, le jeune garçon regarde la glissade du chiot avec le sourire car il a placé devant le mur des rouleaux de papier hygiénique qui amortiront le choc. Ici, il n'y a pas d'écoute mais observation (le chien court trop vite), jugement par anticipation de ce qui va se passer (il va frapper le mur et se faire mal) et action (construction d'un mur de protection avec des rouleaux de papier hygiénique). Le jeune garçon fait preuve d'empathie, non pas en étant à l'écoute, mais en observant.

Évidemment, l'exemple a ses limites car on ne saurait pas envisager écouter un chiot pour faire preuve d'empathie à son égard. Cependant, même dans le cas d'êtres humains, l'empathie requiert davantage d'observer l'autre que d'écouter ce qu'il dit parce que la communication verbale est beaucoup moins efficace à témoigner des sentiments profonds que le ton de voix, les gestes, les expressions du visage et le milieu vie ou l'environnement. Plus une personne sera consciente de ses propres sentiments et des indices qu'elle émet pour en témoigner, plus elle pourra relever ces indices chez l'autre et identifier les sentiments vécus par l'autre, plus elle pourra ressentir ce que l'autre ressent. Aussi, le ton de notre voix, la qualité de nos gestes et des expressions de notre visage, bref, nos attitudes, réconfortent l'autre bien plus que tout ce que nous pouvons lui dire. Si je diminue l'importance des mots, c'est que nous avons fortement tendance à vouloir être sympathiques plutôt qu'empathiques dans nos communica-

tions verbales avec autrui. Bien sûr, l'un n'empêche pas l'autre mais cela exige une grande humilité de façon à laisser toute la place à l'autre car dans la sympathie nous avons tendance à nous valoriser tout autant que l'autre. Autrement dit, lorsque nous sommes sympathiques nous nous donnons une importance que nous ne devons pas avoir lorsque nous tentons d'être empathiques. Ainsi, le don de soi n'est pas complet dans l'acte de sympathie car nous avons conscience de notre importance. Dans l'acte d'empathie, toute l'importance revient à l'autre; le don de soi est complet.

Aussi, l'empathie ne satisfait pas le même besoin que la sympathie. Cette dernière répond au besoin d'écoute et de respect. Une personne nous sera sympathique par le fait qu'elle nous écoute et nous respecte avec attention. « Ça fait du bien d'en parler », dirons-nous à l'autre, sachant, au fond de nous-mêmes, que cela ne résout pas nécessairement le problème qui nous indispose. De plus, face aux nombreux « Je te comprends » répétés par l'autre pour nous souligner sa sympathie, nous gardons un doute, car, souvent, au fond de nous-mêmes, nous croyons que personne d'autre que nous-mêmes ne pourra nous comprendre autant que nous nous comprenons. Après tout, c'est davantage le besoin d'être écoutés et de respect que celui d'être compris que nous satisfaisons lorsque nous nous confions à l'autre. Ça fait du bien de savoir que l'autre sympathise avec nous au point de nous dire qu'il nous comprend mais que l'autre, en réalité, nous comprenne peu ou pas, il nous demeurera tout de même sympathique.

L'empathie répond à un autre besoin : comprendre le besoin et le combler. J'ai fait l'expérience de cette différence lors de la quatrième année de mes études secondaires à l'occasion de l'élection d'un président de classe. Je voulais me porter candidat mais mon air peu sympathique me donnant peu de chances, j'y avais renoncé jusqu'à ce que notre titulaire demande, quelques minutes avant l'élection, s'il y avait d'autres personnes intéressées à se porter candidat. Cette année-là, il y avait tout un débat sur le port du jean à l'école et sur plusieurs autres sujets litigieux entre les étudiants et la direction. La conscience des problèmes avec la direction relevait sans doute davantage de notre âge et de la fréquentation des grands du cinquième secondaire que du contexte. Quoiqu'il en soit, quelques minutes avant l'élection, je levé la main et me suis porté candidat. Le titulaire accordant une minute à chaque candidat pour une dernière intervention, je devais frapper fort car je n'avais pas fait campagne jusque-là. Mais si je m'étais porté candidat, c'est que j'avais une idée de mon intervention qui ne dura même pas une minute, tellement j'étais nerveux : « Dans les élections de président de classe nous avons l'habitude de voter pour un ami qui s'est porté candidat ou le candidat qui nous est le plus sympathique. S'il gagne, on aura encore plus de « fun » avec lui. Je ne vous conseille pas de voter pour un ami ou un candidat que vous trouvez sympathique parce que ce dont nous avons vraiment besoin, c'est de quelqu'un qui comprend nos besoins et qui nous représentera bien auprès de la direction, de quelqu'un qui saura défendre nos intérêts, plutôt que quelqu'un qui aura du « fun » à

être le président de la classe ». Je me suis rassis, tremblant et fort mal à l'aise car je venais presque de confesser que j'étais le candidat idéal parce que je n'étais l'ami de personne dans la classe. Et puisque j'étais le dernier intervenant, le vote secret fut tenu sur-le-champ. Le titulaire procéda au dépouillement et je fus élu. L'empathie l'emporta sur la sympathie.

J'ai répété l'expérience plusieurs années plus tard avec mon fils aîné lors de sa cinquième année d'études élémentaires, toujours à l'occasion de l'élection d'un président de classe. Généreux et doux, le comportement de mon fils tranchait parmi la clientèle masculine plutôt rude de son école, ce qui lui rendait la tâche de se faire de vrais amis de gars plus difficile. J'espérais qu'à titre de président de sa classe, les autres garçons auraient une perception différente de lui. Tout comme moi, il ne pouvait pas compter sur une multitude d'amis pour se faire élire, sans compter que ses qualités premières ne le rendaient pas particulièrement sympathique aux autres élèves. De plus, il s'entendait bien avec son professeur et le directeur, et ce, à la vue de tous, ce qui ne l'aiderait pas à convaincre les rebelles de sa classe. Mais l'idée de se porter candidat lui plut. Il fit une affiche inspirée du thème de l'école et du discours que j'écrivis avec lui et qui disait à peu de choses près ceci : « Nous sommes des « navigateurs » (thème de l'école) et, sur un bateau, il faut travailler fort et travailler en équipe. Dans ma famille, on m'appelle la fourmi parce que j'ai une grosse tête. On m'appelle aussi la fourmi parce que je travaille fort et que j'aime le travail d'équipe. Si

vous votez pour moi, je vais travailler fort pour bien vous représenter. Aussi, si vous votez pour moi, je m'engage à travailler en équipe avec vous et avec tous les autres présidents de classe pour avoir des activités intéressantes pour toute l'école ». À la grande surprise de son professeur et du directeur, il fut élu président de sa classe car l'aversion de ses pairs était presque généralisée. L'empathie l'emporta de nouveau sur la sympathie.

Ni lui ni moi ne devînmes plus sympathiques pour autant mais il fut reconnu que nous avions un petit quelque chose d'empathique nous permettant de nous mettre dans la peau des autres et ainsi mieux comprendre leurs besoins. Si nous avions été à l'écoute des gens de notre classe, nous aurions vite abandonné l'idée de devenir leur président de classe, nous nous sommes donc appliqués à ressentir ce qu'ils ressentaient pour mieux comprendre leurs vrais besoins, ce qu'une majorité de votes nous confirma. Notre stratégie publicitaire, presque subliminale, stipulait ceci : « Des amis sympathiques, c'est « le fun », mais des gens empathiques, c'est encore « plus le fun », parce que ça pense à tout le monde et ça règle les vrais problèmes ». Bref, vaut mieux être empathique à tous que sympathique à quelques-uns, ce que nos politiciens n'ont pas encore compris.

Cette empathie électorale n'était pas désintéressée comme l'exige une vision pure de cette faculté. Nous faisons don de notre personne en échange du titre de président de classe et, disons-le, d'une certaine fierté de notre victoire sur la sympathie. Mon fils et moi avions expérimenté les limites

de la sympathie qui nous laissent souvent seuls avec nous-mêmes et avec nos besoins. Aussi, n'avons-nous pas vu l'importance de nous forcer à être sympathiques, surtout pas s'il s'agit de prêter une oreille attentive, de fermer les yeux sur les comportements contradictoires et, plus encore, de ne pas prêter main forte à l'autre par un respect injustifié de sa vie privée, de ses visions trop personnelles pour l'éclairer. Aujourd'hui encore, nous avons beaucoup trop d'idées en tête pour aider les autres et les abandonner dans la solitude de leurs problèmes, d'autant plus qu'il est aisé de ressentir que cette solitude n'est pas toujours l'objet d'un choix délibéré. Les gens souhaitent souvent et secrètement que quelqu'un parvienne à briser le cercle vicieux de leur solitude.

Ce type d'empathie est interventionniste voire activiste mais toujours pacifiste. Si la sympathie est toujours « chaude » au cœur, l'empathie de ce type est carrément « froide », quasiment entièrement dépourvue d'émotivité voire « mécanique ». J'accepterai aussi que vous la qualifiiez de « manipulatrice ». À mon avis, dans les situations urgentes, c'est-à-dire lorsque l'autre s'enfonce dans une trappe de sable mouvant, il est permis de le manipuler pour l'en sortir. Dans un tel cas, les efforts de conscientisation accompagnés de raisonnements logiques révélateurs sont remis à plus tard, comme le feront l'ambulancier et le médecin devant un automobiliste accidenté; ce n'est pas le temps alors de lui servir une leçon sur la prudence au volant, comme ma femme et moi en avons été l'objet de la part d'un proche venu à notre rencontre à l'urgence où nous avions été conduits à la suite d'un grave

accident de la route et qui a questionné notre intelligence d'avoir pris la route par un soir de mauvais temps alors que j'attendais dans l'angoisse la plus profonde les résultats des radiographies de la colonne vertébrale de mon épouse. Ce soir-là, ma conjointe et moi, nous aurions préféré que l'on ressente notre angoisse et la dénoue, quitte à être manipulés.

Si l'empathie manipulatrice est acceptable en cas d'urgence, et uniquement en cas d'urgence, elle ne suppose pas pour autant la liberté de porter un jugement sur ce qui est bien ou non pour l'autre en son nom. La règle déjà précisée s'applique en toute occasion : « L'empathie présume et suppose de rien, pas même du besoin et encore moins de l'aide utile ». Celui ou celle capable d'empathie ressentira jusqu'au bien souhaité par l'autre. Et si jamais ce dernier ignore son bien, la loi du bon samaritain dicte le bien à lui donner. En cette circonstance, il faut alors ressentir la capacité de l'autre à accepter ce bien. La règle : éviter l'irréversible autant que faire se peut et toujours opter pour le moindre mal voire une solution temporaire. Après l'urgence, l'autre conserve alors la possibilité de choisir à sa convenance.

À un homme aveuglé par l'amour dans sa dépendance, au lit depuis trois jours sans manger, il faut lui imposer l'urgence de sortir de chez lui, et ce, même avec une activité peu profitable.[20] Il faut aussi lui imposer du recul face à lui-même, plus particulièrement, face à ses sentiments, tout comme du recul face à sa dulcinée, contrairement à ce que l'individu perçoit comme son bien. Dans ce cas,

l'homme n'ignore pas « son bien », retrouver au plus vite son amoureuse, il ignore « le bien » pour lui et pour elle, prendre du recul afin d'éviter d'être manipulé par ses sentiments. Parfois, quand les moyens raisonnables sont épuisés, seule une sévère et franche critique de l'homme permet d'espérer un peu de recul mais, dans ce cas, l'homme risque de vous rejeter, même s'il s'agit de votre meilleur ami. Et seule la faculté de ressentir ce qu'il ressent indique jusqu'où pousser la critique.

Malheureusement, la remise en question permettant vraiment à l'autre de prendre du recul exige parfois une critique hors des limites de l'acceptable. La situation se manifeste lorsque l'individu ne parvient pas à briser sa carapace pour sortir de lui-même et « se regarder aller », bref, pour prendre du recul face à son comportement et à ses croyances. Dans certains cas, plus il se débat avec votre critique, plus sa carapace s'épaissit. Il lutte alors contre tout doute avec l'énergie du désespoir.

Le diagnostic : l'autre perd le contrôle de lui-même parce qu'il ne sait pas se dire non. La guérison : maîtrise de soi en apprenant à l'autre à se dire non. Le remède : une critique sans merci et sans retour. L'effet secondaire : antipathie de l'autre envers le porteur de la critique. Quand l'autre est un ami, la plupart des gens se contentent d'être sympathiques ou de préserver l'amitié de l'autre plutôt que de résoudre son problème et ainsi risquer de le perdre à jamais. Est-ce un juste choix ? À vous de juger.

Vous vous en doutez sûrement, personnellement, je risque l'amitié de l'autre lorsque je crois fermement pouvoir l'aider à acquérir une certaine maîtrise de lui-même. Mais se dire non à soi-même est généralement trop difficile dans une première étape. Il sera plus facile de lui apprendre à dire non à quelqu'un d'autre. Et pour éviter de prendre un bouc émissaire, un innocent, ce quelqu'un d'autre ne saurait être que moi-même. C'est en me disant non que l'autre sera consciemment forcé de se lancer à la recherche de la maîtrise de soi.

Sur quatre cas, j'y suis parvenu deux fois. Je réserve un de ces cas à La pensée différente et un autre à La pensée divine, quoique l'un des deux cas, traités ici, aborde la question des miracles. À un ami qui m'avait avoué avoir battu sa copine, ma critique fut si tranchante et persistante qu'il a fini par perdre le goût de me voir mais aussi, ce qui est plus important, par se lancer à la recherche de la maîtrise de soi, avec beaucoup succès dès les premiers mois, un succès durable ai-je appris lors d'une rencontre plusieurs années plus tard. Il avait alors ajouté : « Tu as été un père pour moi ». Notre nouvelle amitié n'a cependant pas résisté au premier coup de vent venu. Enfin, si je n'avais pas réussi à sauver sa relation avec sa copine de l'époque, les dégâts furent tout de même limités, permettant ainsi une séparation sans plus de conséquences et un lendemain sans détour.

À un ami mourant d'un cancer qui espérait une guérison miraculeuse de Dieu après avoir désespéré de la médecine alternative, ma lettre fut si mal reçue que le sacrifice de notre amitié ne servit à rien. J'avais mal évalué la profondeur de sa faiblesse

et sa capacité limite à prendre du recul face à lui-même. Je lui expliquais qu'il était sans doute, de par son ego, le principal obstacle à une guérison miraculeuse. Dieu fait des miracles, lui écrivais-je, dans le respect de ma croyance personnelle dans le seul but de faire du miraculé un témoin vivant de son Amour, témoin alors responsable de s'oublier lui-même pour convertir autrui. Mon propos mettait sérieusement en doute sa capacité à s'oublier lui-même dans le témoignage de sa guérison éventuelle. Pour l'obtenir, il devait donc s'abandonner complètement à Dieu. C'était là son besoin compte tenu de ce qu'il espérait, mais je ne suis pas parvenu à l'aider à le combler. À sa mort, il croyait que Dieu le rappelait à lui parce qu'il avait un travail important à lui confier, plus important encore qu'être l'époux et le père de ses enfants. Bref, je n'ai pu empêcher son ego de triompher et lui inculquer l'humilité requise devant Dieu. Si j'avais été plus sympathique qu'empathique j'aurais sans doute préservé notre amitié mais je ne me suis pas donné le choix. Ai-je eu tort ou raison ? Ici encore, c'est à vous de réfléchir.

Pour ma part, je dirai que l'empathie dont nous pouvons faire preuve est inévitablement modelée sur soi, nos qualités et nos défauts, notre expérience consciente et inconsciente de la vie, du monde et de l'amour, notre caractère, nos valeurs, nos motivations et autres spécificités de notre humanité. Nous sommes empathiques d'après ce que nous connaissons et comprenons de nous-mêmes, ce qui revient à dire que pour exploiter notre faculté d'empathie, il faut d'abord se connaître soi-même, pour être en mesure de connaître l'autre.

Plus encore, c'est en se connaissant soi-même que l'on découvrira si nous aimons faire don de nous-mêmes à l'autre, si l'amour du don de soi germe en nous, d'où l'importance de comprendre jusqu'à quel point nos pensées sont pareilles et différentes des autres.

La pensée différente

Pour se connaître soi-même

Tous les deux au commencement de la vingtaine, notre rencontre tenait d'un ami commun. Conscients de la possibilité de discuter, nos soirées sociales consacrées à la recherche de l'âme sœur se transformèrent en conciliabules entre lui et moi. Alors, aussi bien nous fréquenter pour discuter sans aucun autre prétexte dans des lieux et des circonstances adaptés à nos échanges. Chez lui, il réservait une pièce à la lecture et, je le découvris plus tard, au travail de recherche sur lui-même. C'était le bordel : sa bibliothèque débordait et il y avait des piles de livres un peu partout. Ce désordre témoignait de sa nervosité, de sa fébrilité, car il parlait avec un tel enthousiasme de ses lectures que les mots venaient inévitablement à lui manquer, d'où qu'il passait d'un sujet à l'autre sans que je puisse vraiment le suivre à

la trace. Un jour, il a tenté de m'introduire à Descartes avec une telle excitation que je n'y compris absolument rien. Si j'avais davantage porté mon attention sur ce qu'il me disait je n'aurais peut-être pas lu Descartes que vingt ans plus tard. Il lisait beaucoup plus que moi et, à cette époque, je pratiquais la lecture avec beaucoup de parcimonie de peur de polluer mon esprit prétentieux de son originalité et de son innocence.

Jusque-là, je n'avais toujours pas découvert ce qu'il cherchait véritablement à savoir sur lui-même et sur la pensée humaine. Puis, un soir, voulant sans doute inconsciemment forcer la discussion sur notre propre savoir plutôt que sur les propos écrits par les autres, je l'entretins de ce que je connaissais le mieux : moi, plus spécialement, comment j'organisais mes pensées et mes sentiments, comment j'en étais venu à penser et à ressentir ceci et cela, de mon enfance à ce jour, en relatant les différents événements de la vie constituant mon histoire, bref, je lui racontai ma vie. Mon monologue dura quelques heures, deux ou trois, je ne me souviens plus exactement. Il me sembla le captiver car il m'écouta avec intérêt quoique certains de mes propos lui donnèrent visiblement à penser à autre chose, mais c'était là toute l'utilité de mon récit.

Je mis fin à mon monologue car j'eu impression d'une certaine fatigue voire d'un certain ennui et nous passâmes à autre chose. Auparavant, je pris la peine de le questionner sur mon impression et je lui ai demandé s'il avait tout de même aimé m'entendre raconter mon histoire. Il me répondit « oui » avec un ton signifiant autant d'intérêts que de pré-

occupations, ce sur quoi je ne me sentais pas en droit d'exiger une explication, même sommaire. Par contre, je suis allé à la pêche en lui proposant s'il voulait en savoir plus sur mon histoire, de planifier une fin de semaine ensemble lorsqu'il le souhaiterait, tout imbu que j'étais de moi-même, je le sais aujourd'hui. Personnellement, je venais de livrer un court résumé auquel je pouvais y ajouter d'autres événements révélateurs et des détails étonnants. Selon mon évaluation, il y avait peu de chance de voir ma proposition retenue vu l'absence de commentaires sur mon histoire à la fin de mon récit.

Je me trompais et il m'invita à passer une fin de semaine avec lui au chalet familial. Je ne peux pas l'oublier : c'était l'hiver et nous avons gelé comme des rats malgré tous nos efforts pour alimenter le feu et les nombreuses couvertures sur nos épaules. Mon récit dura huit heures, sans arrêt, pas même en nourrissant le feu, c'est lui qui me le précisa plus tard. Cette fois, aux trois quarts de l'histoire, je sentis qu'il était embêté, de plus en plus préoccupé et de moins en moins intéressé. À ma demande, il me confirma ses sentiments mais il refusa de me les expliquer avant de dormir un peu. À quelque part, il avait l'air bouleversé, ce n'était pas le temps de bousculer quoique ce soit. Je m'endormis en essayant en vain de comprendre sa réaction.

Il s'est expliqué le lendemain. Je ne me souviens plus si c'était au cours du déjeuner ou du trajet d'une heure et demie en automobile, heureux d'être à nouveau au chaud, mais l'essentiel de son explication restera à jamais gravé dans ma mémoire. Il me dit, à peu près en ces termes : « Comment fais-tu?

Je ne suis pas capable de raconter ma vie pendant huit heures, sans pause. Tout est classé, organisé, ordonné, comme si tu avais un tiroir pour le moindre petit détail. » J'étais honoré mais surtout estomaqué car jamais une telle explication me serait venue à l'esprit. J'eus même l'impression de l'avoir insulté voire culpabilisé avec ma capacité à me raconter. Chose certaine, il affichait une déception face à lui-même, un résultat à l'opposée de mes intentions. Je crois que son inconscient a retenu cet effet négatif de ma personne sur lui car notre amitié a pris fin quelques mois plus tard au profit d'autres relations, sûrement d'effets plus positifs, d'autant plus que mes réponses données à sa question au fil des semaines suivantes devaient sans doute préciser un peu plus chaque fois le désordre et sa méconnaissance de lui-même. Bref, je lui étais de moins en moins sympathique. J'eus beau démontrer toute l'empathie dont j'étais capable, je ne parvins pas à lui révéler comment combler son besoin que je comprenais sans doute maladroitement et partiellement. À la fin de notre relation, il gardait à son chevet le livre intitulé « *La Dianétique, la science moderne de la santé mentale* », écrit par Rex Hubbard, le fondateur de l'église de scientologie, « qui prétend augmenter le quotient intellectuel et la connaissance de soi ».[1]

En revanche, sa réaction à mon récit m'apprit beaucoup de choses sur moi-même, à commencer par la valeur que j'accordais à un esprit bien ordonné et bien informé sur lui-même, bref, à l'importance de se connaître soi-même. C'est vrai, j'aime l'ordre et je crois que se connaître commence

par mettre de l'ordre dans la connaissance de soi, d'abord, en l'identifiant parmi toutes nos connaissances, puis, en la classant selon notre histoire et, enfin, en y repérant nos valeurs. Voilà. Bonne chance ! Je blague.

En réalité, se connaître soi-même demande beaucoup de vigilance pour contrecarrer notre subjectivité et ainsi discerner les vérités de faits à notre sujet. Notre ego tend à nous écarter de ces vérités et nous incite à nous limiter à une connaissance de soi plutôt superficielle. En fait, la connaissance de soi se résume simplement à l'image que nous avons de nous-mêmes et à celle que nous projetons aux autres. Mais ces images demeurent une façade de notre moi. Elles se comparent à la page couverture d'un livre et si aucun d'entre nous n'osera prétendre connaître un livre à la simple vue de sa couverture, c'est pourtant ce que nous osons en prétendant nous connaître en nous cernant uniquement en référence à notre image.

Aussi, cette image, tout comme la couverture d'un livre, a une fonction de marketing confirmant sa subjectivité en ce qu'elle tend à nous présenter sous notre meilleur jour pour nous rendre le plus acceptable possible à nous-mêmes puis aux autres. Notre image demeure subjective parce qu'elle nous avantage. Et plus elle nous avantage, plus nous l'acceptons au point même de la confondre avec soi. En fait, plus notre image nous avantage, moins nous trouvons de raisons de nous questionner sur nous-mêmes, de percer notre façade. Enfin, plus notre image nous avantage, plus elle

nous rend fiers de nous mais, au fond, c'est de notre image dont nous sommes fiers.

Ainsi, être fier voire content de soi repose davantage sur l'image que nous avons de nous-mêmes que sur la connaissance profonde de nous-mêmes, d'où la superficialité caractéristique de notre civilisation en matière de connaissance de soi.

« *La plupart des gens confondent « la connaissance de soi » avec la connaissance de leur ego conscient, disait Jung. Ce qu'on appelle communément « la connaissance de soi » est donc une connaissance très limitée.*[2] »[3]

À la question « Qui es-tu ? », on peut toujours accepter une réponse du type « Je suis moi » de la part d'un enfant voire d'un adolescent encore à la recherche de son identité mais jamais de la part d'un adulte. Pourtant rares sont les adultes maîtrisant une connaissance très étendue d'eux-mêmes, c'est-à-dire, comprenant vraiment qui ils sont, comment et pourquoi ils sont ce qu'ils sont, au-delà de leur image personnelle ou publique. Plus encore, rares sont les gens qui veulent s'interroger sur eux-mêmes, dépasser les apparences de leur identité. Ils sont déjà fort occupés à se satisfaire de leur travail et des plaisirs de la vie. Tout ce qu'ils peuvent ajouter à leur agenda chargé, c'est de veiller à leur image, souvent parce qu'ils en tirent une satisfaction égocentrique, autrement, ils laisseraient tomber. Alors, pour eux, aller au-delà de leur image ou se connaître davantage, profondément, n'est pas une nécessité pour vivre, ni même un luxe, mais une

tâche sans aucun intérêt parce qu'ils n'imaginent pas l'exercice utile à une quelconque satisfaction. Autrement dit, parce que leur principale motivation dans la vie se limite à être satisfaits et parce qu'ils ne perçoivent aucune satisfaction additionnelle à l'idée de mieux se connaître, l'exercice ne les intéresse pas plus qu'il les motive. Bref, ces gens sont déjà suffisamment satisfaits d'eux-mêmes dans les limites de leur image personnelle et publique. Le livre est là, dans leur bibliothèque (lire « dans leur esprit ») mais ils ne l'ont pas lu et n'en ont pas l'intention.

Mais se connaître soi-même n'est pas une nécessité de la vie par hasard et fantaisie. Lorsqu'une personne ignore les réalités au-delà de son image, la vie se charge, un jour ou l'autre, de les révéler, ne serait-ce que très partiellement et dans l'ombre. Ce jour-là, nous pouvons avoir une agréable surprise mais aussi une grande déception. À titre d'exemple, rien de plus valorisant, lors d'un événement spécial, de se découvrir un courage exemplaire que jamais notre image ne nous a laissé voir. Mais le contraire aussi peut se produire lorsque, par exemple, nous cédons à la panique devant un événement déroutant alors que notre image nous donnait pourtant l'impression d'être toujours en plein contrôle de nous-mêmes. Jusque-là, notre image nous fournissait toutes les raisons d'avoir confiance en nos moyens mais la vie s'est chargée de lever un doute en perçant notre image mensongère. Aussi, la vérité sur nous-mêmes nous déçoit.

Le problème survient si la personne croit que cet exercice forcé par la vie et la déception personnelle en résultat justifient un jugement négatif de l'expérience de la découverte d'une nouvelle connaissance de soi. Elle perçoit alors toute invitation à mieux se connaître comme un piège à éviter ou un éventuel fardeau car elle anticipe l'expérience possible d'une nouvelle déception déstabilisante et à forte charge négative sur son moral et son image. Bref, elle veut éviter la connaissance de soi de peur d'apprendre que son image la surestime ou l'avantage au-delà de la réalité. Ce jugement négatif résulte d'une réaction parfaitement subjective, aussi subjective que l'image de soi.

Mais la vie cherche alors simplement à nous enseigner la nécessité de se connaître soi-même pour être prêts à vivre pleinement chaque événement lorsqu'il se présente. La personne qui laisse les événements lui révéler au fur et à mesure qui elle est, ne vivra jamais avec autant de satisfaction que celle qui se prépare aux événements en cherchant continuellement à mieux se connaître « elle-même ». L'enseignement de Socrate stipule « Connais-toi toi-même », non pas « Connais-toi par les événements ». Certes, chaque événement fournit une occasion de mieux se connaître mais l'individu déjà instruit d'une certaine connaissance de soi en tirera assurément des révélations plus significatives sur lui-même, que celui laissant la connaissance de soi à la merci des événements. Tant et aussi longtemps que je ne me connais pas à l'avance, les événements servent d'outils de démonstration de l'importance de chercher à se connaître

tandis que lorsque je me connais un tant soit peu à l'avance, je sais déjà comment en tirer une certaine connaissance de moi-même. Bref, j'ai un contrôle que l'ignorant n'a pas.

Vous avez donc le choix : attendre d'être surpris ou déçu de vous-même au fil des événements ou avoir l'assurance inébranlable de pouvoir acquérir une connaissance de soi profitable à votre vie qu'importe les événements, ce qui est, somme toute, une source de bien-être et de satisfaction morale, pour le cœur et l'esprit, de beaucoup supérieure à celle offerte par une simple image de soi, même agréable.

Notre subjectivité se dresse comme le tout premier obstacle à franchir, non pas qu'il faille l'éliminer, cela m'apparaît impossible ou irréaliste, il s'agit plutôt de l'équilibrer par un contrepoids d'objectivité. En fait, notre subjectivité conserve une grande utilité en ce qu'elle nous informe de nos états de conscience, souvent avec un peu trop d'émotivité, mais encore là, notre émotivité aussi revêt une grande utilité car, nous l'avons vu, la raison a besoin des émotions pour être fonctionnelle. Cependant, notre subjectivité gagne son utilité pleine et entière que si nous en avons conscience, que si nous nous rendons compte d'être subjectifs. Autrement, elle nous gouverne et nous détourne de nous-mêmes à notre insu. Nous ne connaissons alors de nous-mêmes qu'une illusion, une image.

Plus encore, notre subjectivité nous laisse croire que nous sommes objectifs. En fait, la libre subjectivité se rebelle contre nous en se prémunissant à l'avance contre tout élan éventuel d'objec-

tivité. Elle nous laisse croire qu'elle est un défaut pour ensuite alimenter notre « amour » de l'objectivité. Nous finissons tous par tellement aimer croire que nous sommes objectifs que nous croyons être objectifs mais, en réalité, nous sommes subjectifs. Autrement dit, notre subjectivité met en échec notre objectivité en nous forçant à entretenir une relation subjective avec notre objectivité en place et lieu d'une relation raisonnée. Ainsi, nous portons un jugement subjectif sur notre objectivité tout comme nous adoptons une attitude subjective face à notre objectivité. En fin de compte, le sentiment d'objectivité nous importe davantage que l'objectivité elle-même. Sans contrepoids ou laissée libre à elle-même, notre subjectivité se montre subversive et expose toute son hypocrisie à nos dépens.

« *Nous aimons croire que nous sommes objectifs, que nous sommes intéressés par l'information objective. En fait, à moins qu'une personne devienne subjective au sujet d'une information objective, elle ne s'y intéressera pas et elle ne sera pas motivée par cette information. Nous disons juger objectivement, mais en réalité nous réagissons subjectivement.*

Nous faisons continuellement des choix dans notre vie quotidienne. Nous choisissons des « choses » qui nous apparaissent subjectivement, mais nous considérons nos choix comme étant objectifs. »[4]

Nous manifestons un intérêt parce que nous sommes subjectifs. En fait, tous nos intérêts sont subjectifs, ce qui implique qu'aucun de nos intérêts ne peut être objectif. Une chose nous intéresse parce qu'elle nous fait vibrer, parce qu'elle suscite une certaine affectivité[5] de notre part, d'où l'omniprésence de notre subjectivité dans nos intérêts. À l'opposée, une chose ne nous intéresse pas parce qu'elle ne nous touche pas, parce qu'elle ne nous suggère absolument rien. Or, c'est souvent dans les choses sans intérêt à nos yeux que nous trouverons le moyen d'être objectifs.

En voici un exemple probant, mon préféré. À son premier jour de travail pour notre firme de recherche marketing, j'ai commandé à un stagiaire de formation collégiale le résumé d'un livre exposant les fondements du type d'études offert à nos clients. Je connaissais donc très bien ce livre et je pouvais juger objectivement tout résumé. À la lecture de son texte, je lui adressai le commentaire suivant sur un ton interrogateur : « Il y a plusieurs aspects du livre dont ton résumé ne traite pas ». Il se justifia en ces termes : « J'ai résumé ce qui me semblait important, ce qui m'a le plus frappé ». Mon enseignement : « Lorsqu'on fait le résumé d'un livre, il ne faut pas prioriser ce que l'on juge important mais ce que l'auteur a jugé important (d'écrire sur le sujet) ». Si vous croyez nécessaire, pour ce faire, de posséder une base solide en analyse de texte, en prenant soin de préciser, ce que peu d'étudiants possèdent réellement, sachez qu'une simple lecture de la table des matières d'un livre suffit pour rater aucun aspect du sujet dans son résumé. Cela dit, voilà

un exemple type de l'influence exercée sur nous par notre subjectivité tout à fait naturelle, même au travail. Imaginez maintenant cette influence dans la vie courante.

Le stagiaire aurait trouvé le moyen d'être objectif en relevant aussi ce qui ne l'intéressait pas. Autrement dit, il ne pouvait pas découvrir jusqu'à quel point il était subjectif tant et aussi longtemps qu'il ne pouvait pas comparer la liste des aspects retenus par intérêt avec la liste de tous les aspects qui ne l'avaient pas intéressé. Ici, l'objectivité provient de la comparaison avec la subjectivité. Autrement dit, la subjectivité sert de repère à l'objectivité, et ce, uniquement lorsqu'il y a comparaison avec une référence neutre, dans ce cas-ci, la liste de tous les aspects soulignés par l'auteur. Mais comme l'auteur a sans doute lui-même fait preuve de certaines subjectivités dans le choix des aspects à traiter dans son livre, la référence n'est jamais entièrement neutre, par conséquent, l'objectivité pure n'existe pas. Seul le scientifique traitant d'un sujet scientifique contrôle suffisamment à la fois lui-même et son sujet pour défendre et prétendre à l'objectivité exemplaire de sa recherche et de sa personne.

Quant à nous, plus empiriques[6] que scientifiques, vaut mieux une référence presque neutre que pas de référence du tout. Ce faisant, notre objectif consiste à trouver la référence la plus neutre possible en nous appliquant à ne pas nous limiter seulement à nos intérêts.

Les choses qu'on ne peut pas changer constituent souvent une bonne source de références à comparer avec nos intérêts. C'est plus spécifique-

ment en nous référant à l'ordre de ces choses qu'on ne peut pas changer, c'est-à-dire, qui résistent à notre subjectivité, que nous pourrons espérer un peu d'objectivité dans l'entreprise de la connaissance de soi. Je devais être âgé de 15 ou 16 ans lorsque le grand frère d'un ami, reconnu pour ses performances en science, notamment, en chimie, me mit sur cette piste de références en identifiant l'une après l'autre chacune des pensées devant se succéder pour commander notre corps lors de l'ouverture d'une porte. Il avait alors décrit la marche vers la porte, l'évaluation visuelle de la distance entre notre corps et la porte et celle entre chaque pas et souligné le nombre de pas calculé par notre cerveau pour atteindre la porte en considérant la vitesse de marche et la longueur du bras, précisé l'importance de l'identification du moment où notre bras pouvait atteindre la poignée de la porte, l'angle et l'extension du bras et ceux de l'avant-bras de façon à permettre à la main d'être à la hauteur de la poignée de la porte et lui permettre de la saisir, sans oublier tous les mouvements du poignet et des doigts tout comme la pression à exercer pour tourner la poignée, pour ensuite spécifier le mouvement de recul du corps afin d'ouvrir la porte et se glisser dans l'ouverture de la porte. Il y avait dans cette description une foule de choses détaillées dans un ordre que je ne pouvais pas changer. Il en était ainsi, que cela me plaise ou non. Tout au long de la description, j'ai pu comparer les pensées me venant à l'esprit en me rappelant les gestes impliqués dans l'ouverture d'une porte avec les pensées rapportées par le grand frère de mon ami. Ce jour-là, grâce à cette

comparaison, j'ai acquis une certaine objectivité face aux gestes de mon comportement et à ma pensée. Je venais donc, bien malgré moi, de prendre un premier recul face à moi-même en plus de tomber en amour avec l'ordre des choses.

J'ai éprouvé le même sentiment face à l'ordre des choses lorsque le professeur de français de ma classe de quatrième année d'études secondaires a enseigné à bâtir le plan d'un texte suivant les trois parties principales, à savoir l'introduction, le développement et la conclusion, puis à planifier une introduction suivant l'entrée en matière, la présentation du sujet et l'idée directrice, pour amener puis poser le sujet, et ainsi de suite avec les sous-parties d'un développement et celles d'une conclusion. Là encore, j'ai acquis une certaine objectivité, cette fois, face à la communication écrite et, par extension, à la communication parlée. Je ne sais pas combien de fois j'ai répété depuis « Introduction, développement, conclusion » en commentaire au désordre de nombreux échanges.

Quelques mois tard, j'apprendrai que j'avais la mauvaise habitude d'inverser introduction et conclusion lors de la vente de mes premiers textes de presse, ce qui laissait supposer à mes lecteurs que je partais toujours d'un préjugé plutôt que d'un fait à analyser et/ou d'une question à répondre, d'où serait déduit une conclusion en livrant un résumé ou en apportant un fait nouveau. Si l'inversion se présentait dans mes textes, il m'apparut normal qu'elle se présentât aussi dans ma vie et dans ma façon de penser. La leçon me força à prendre garde aux préjugés en sautant trop rapidement aux conclusions et

en veillant à garder l'esprit ouvert, jusqu'à la fin de la préparation et même dans l'action.

Une autre leçon de communication m'enseigna que l'important n'est pas de tout savoir mais de savoir où tout se trouve. Je voulais tout savoir d'un sujet avant de le traiter en vue d'en rapporter tous les aspects. Un désir légitime mais irréaliste. On m'inculqua donc qu'informer, c'est choisir. Tout dire ne sert à rien, vaut mieux dire ce qu'il faut, soit retenir et respecter un contexte donné compte tenu des événements et des gens auxquels la communication est destinée.

Ces leçons apprises, je pouvais envisager mettre de l'ordre dans ma vie, à commencer dans mon histoire, ce qui me permit de prendre plaisir à me connaître. Les événements de ma vie constituent une source de références neutres car je ne peux pas nier leur existence par simple subjectivité. En fait, je ne peux pas passer par dessus tel ou tel événement de mon histoire parce qu'il ne m'intéresse pas ou peu. Chaque événement est là, pour autant qu'il soit factuel, et je me dois de le considérer le plus objectivement si je souhaite vraiment me connaître.

À titre d'exemple, j'ai passé de très nombreuses années à traiter subjectivement le fait que j'ai passé les trois premiers mois de ma vie à pleurer et à dormir fatigué de pleurer parce que mes parents ne s'étaient pas aperçus jusque-là que j'avais un bras cassé. Dans ma subjectivité face à ce fait, j'ai reconnu une conséquence uniquement physique à cette période de ma vie. Ce n'est qu'il y a quelques années, que je me suis rendu à l'évidence de ma subjectivité reniant mon existence psychique relative-

ment à ce fait. Pourtant, j'ai toujours eu à l'esprit que mon existence psychique dominait l'analyse de moi-même et de ma vie, et ce, depuis l'acquisition d'une certaine conscience de moi-même à l'adolescence. Or, ce n'était qu'une impression, du moins, il y avait au moins une exception et pas la moindre.

Lorsqu'une relation de longue date avec une personne de mon voisinage d'enfance me souligna que j'avais toujours cherché à être compris pour me porter au secours de la communication comme si je portais le monde sur mes épaules en vue d'expliquer mon obsession pour la communication, je compris toute autre chose. Elle avait vu juste en reconnaissant le fait que j'accorde une grande importance à la compréhension de tout message objet d'une communication car je suis d'avis que l'histoire de l'Homme est parsemée de messages incompris qui autrement auraient grandement amélioré le monde et sa vie. Aussi, ai-je cru que tout défaut de compréhension découlait d'une technique de communication inadéquate ne parvenant pas à distinguer la connaissance que l'on veut faire comprendre de sa formulation en un message compréhensible. Je crois donc que les problèmes persistent parce que nous n'avons pas assez communiqué entre nous.

Je sais aujourd'hui qu'il s'agit là, non pas d'un fait, mais d'une pure construction de mon esprit, soit du mythe de la communication, comme le souligne un spécialiste des motivations :

« *Enfin, dans toute la société court le mythe de la communication salvatrice. C'est en communiquant que l'on pense pouvoir régler les problèmes.*

En tout cas, tout le monde pense que s'il reste des problèmes, « c'est que l'on n'a pas su communiquer ». La communication devient une chose, elle devient plus importante que le message. L'annonce de l'action tient presque lieu d'action aux yeux de beaucoup. Cette idéologie de la communication répond au désarroi que connaît le monde occidental et elle propose une vision du monde bâtie sur la transparence, la participation de tous (l'interactivité) et la connaissance pour tous (Ph. Breton et S. Proulx, 1990). Pour remobiliser les personnels de l'entreprise, les nombreux consultants en communication proposent alors aux chefs d'entreprise une nouvelle formule de management qui a l'immense avantage d'être « nouvelle ». »[7]

À mes yeux, l'annonce de l'action ne tient pas lieu d'action et les nouvelles formules ont généralement le désavantage de se couper de la sagesse acquise au fil des ans mais je confesse croire en la communication salvatrice.

Je dois aussi reconnaître réserver une bonne part de ma vie à chercher par tous les moyens à combler mon besoin d'être compris dans l'espoir de pouvoir aider les autres à se comprendre et à être compris, sans doute parce que j'ai une expérience plutôt aiguë de ce que c'est que de crier sa douleur, jour après jour, sans être compris : j'ai consacré mes trois premiers mois de vie à une telle expérience. Évidemment, je n'ai aucune mémoire de cette expérience mais il est fort probable que mon inconscient l'ait retenue et inscrite dans mes motivations les plus profondes parmi les plus influentes.

Aussi, vous comprendrez que, pour moi, le pire drame qu'un individu puisse connaître, c'est de vivre incompris et seul dans l'ignorance totale des autres, d'où mon aversion pour l'individualisme forcené. Le comble, c'est lorsqu'une personne meurt et a tout le temps de se momifier pendant que les autres habitants de l'immeuble mettent deux ans à se demander s'il se passe quelque chose, comme le rapportait une agence de presse à la fin des années quatre-vingt-dix.

« Mémé se momifie »

« Les pompiers d'Almeria, en Espagne, ont découvert hier le cadavre d'une femme morte dans son lit il y a deux ans, et transformée en momie par l'air conditionné qui avait continué à souffler dans son appartement pendant neuf mois après son décès. Selon les pompiers, la femme, d'un âge avancé et qui ne possédait pas de famille, est décédée de mort naturelle dans sa chambre à coucher alors que l'air conditionné était en marche. Grâce au souffle d'air glacé, le cadavre ne s'est pas décomposé. Il était déjà totalement momifié lorsque l'appareil de climatisation s'est enfin arrêté, neuf mois après la mort de la femme, la compagnie d'électricité ayant coupé le courant pour défaut de paiement. Ne sentant aucune odeur suspecte, les autres habitants de l'immeuble ont mis deux ans avant de se demander s'il n'était pas arrivé quelque chose à leur voisine, ont ajouté les pompiers. (AFP). »

À lui seul, le titre transpire de toute la légèreté du jugement négatif porté sur les gens ignorés des autres. Nous avons la mauvaise habitude de dévaloriser les gens seuls tout autant que les gens incompris, à moins que la solitude et l'incompréhension d'autrui fassent partie de notre histoire personnelle. À la fin de la Seconde Grande Guerre Mondiale, les pays alliés, leurs armées, leurs gouvernements et leurs populations, victorieux du nazisme allemand, découvrent, eux aussi, l'ampleur et les conséquences irréversibles de leur ignorance en constatant l'horreur des camps de concentration ennemis. C'est en raison de cette ignorance qu'un pays, comme les États-Unis, a tardé à prêter main-forte au vieux continent. Le monde fut stupéfait par ces horreurs mais cela n'a pas empêché que depuis la fin de cette guerre en 1945, plus de 50 millions d'autres humains ont péri jusqu'à ce jour dans de nouvelles guerres impliquant des populations entières dont certaines furent carrément oubliées, laissées à elles-mêmes, une fois de plus.

Étonnant comme l'histoire de cette dame âgée d'Almeria en Espagne et l'histoire mondiale peuvent nous en apprendre au sujet de l'humain que nous sommes. Il en va de même, j'en ai fait la démonstration, de notre histoire personnelle, pour autant qu'on y mette un peu d'ordre. Si « celui qui ne connaît pas l'histoire est destiné à demeurer un enfant », comme le disait Cicéron,[8] je dirai que celui qui ne connaît pas « son histoire » est destiné à demeurer « un enfant qui s'ignore lui-même ». Ceux et celles qui tiennent un journal personnel le savent aussi.

J'insiste : retracer notre histoire dans tous ses événements et dans les moindres détails est un excellent point de départ pour entreprendre se connaître soi-même avec un peu d'objectivité, c'est-à-dire, en n'essayant pas de nous voir à tout prix mieux que nous le sommes dans les faits car « l'homme ne peut surestimer la grandeur et la puissance de son esprit ».[9] Après tout, il s'agit de parvenir à une « description de soi, qui ne cherche pas l'exemplaire, l'universel ou l'édifiant, mais qui épouse simplement les contours de la réalité changeante d'un être »,[10] vous-même. « Cette vie, néanmoins, « basse et sans lustre », parlera autant qu'aucune autre, parce que « chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition »« .[11] Bref, dressez votre histoire et tirez en un portrait de vous-mêmes en toute humilité plutôt qu'en entretenant la vantardise et de risquer de vous illusionner en vous idéalisant car, somme toute, vous ne pouvez pas plus que moi-même et tous les autres échapper à votre condition, la condition humaine, jamais pire ou meilleure qu'un autre être humain, à la seule exception de l'environnement matériel et de ses conséquences.

Et si la devise « Connais-toi toi-même » vous rebute encore, sachez qu'« une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue »[12] et qu'importe si vous trouvez ou non la vérité sur vous-mêmes car « il faut se connaître soi-même; quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste ».[13] Le véritable drame serait de négliger de la connaissance de vous-mêmes car « qui est plus méprisable que celui qui dédaigne la connaissance de lui-

même ».[14] Et si vous éprouvez de la difficulté à vous accepter, apprenez que « la connaissance de soi est la condition indispensable de l'acceptation de soi ».[15] Enfin, si vous rencontrez plutôt de la difficulté à vous aimer, retenez que « l'esprit en vient à se connaître lui-même et, en cela, s'aime lui-même »,[16] pour ainsi dire, que « comprendre mon moi réel, c'est l'aimer, et ainsi avec l'intelligence vient la volonté, et avec la connaissance de soi, l'amour de soi ».[17]

Mais tout aussi personnelle que la connaissance de soi puisse être, elle demeurera théorique et incomplète si elle n'est pas reliée aux autres. Pour se connaître, il faut être conscient de son existence, ce qui est uniquement possible en relation avec les autres. Connaître son moi implique donc de reconnaître que ce « moi » existe uniquement par rapport à l'autre. À la question « Voulez-vous dire que vous ne pourriez exister sans les autres? », Albert Jacquard, généticien et philosophe, répond :

« *Certes, seul, je pourrais exister, mais je ne pourrais pas le savoir. Ma capacité à penser et à dire « je » ne m'a pas été fournie par mon patrimoine génétique; ce que celui-ci m'a donné était nécessaire, mais non suffisant. Je n'ai pu dire « je » que grâce aux « tu » entendus. La personne que je deviens n'est pas le résultat d'un cheminement interne solitaire; elle n'a pu se construire qu'en étant au foyer du regard des autres. Non seulement cette personne est alimentée par tous les apports de ceux qui m'entourent, mais sa réalité essentielle est constituée par les échanges avec eux; je suis les liens*

que je tisse avec les autres. Avec cette définition, il n'y a plus de coupure entre moi et autrui. »[18]

« Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ».[19] Ce proverbe cadre mal avec l'individualisme égocentrique répandu par lequel nous cherchons à nous distinguer des autres plutôt qu'à comprendre en quoi les autres participent à notre moi, comment et pourquoi ils font que nous sommes qui nous sommes. À la réflexion, nous comprenons que les autres exercent certaines influences sur nous voire que celles-ci nous modèlent quelque peu, mais de là à admettre qu'« il n'y a plus de coupure entre moi et autrui » il y a tout un pas à franchir. Nous persistons dans notre indépendance face aux autres car nous croyons qu'elle nous assure, en tout ou en partie, de toujours pouvoir affirmer haut et fort : « Je suis unique! ». Or, en réalité, nous sommes uniques, non pas parce que nous existons indépendamment des autres, mais parce que nous sommes un carrefour ou un mélange unique d'influences exercées sur nous par différentes personnes. Bref, c'est notre dépendance aux autres qui est unique.

À cela je peux répondre que je traite ces influences d'une façon qui m'est propre, unique, mais, ici encore, cela ne serait qu'une illusion car, si j'ai appris à assimiler certaines de ces influences pour en rejeter d'autres, c'est une fois de plus sous l'influence d'autrui, à force de voir les autres agir devant les influences. Ma façon est unique parce qu'elle se compose d'un ensemble exclusif de différentes influences.

Impossible de s'en sortir : une connaissance de moi par moi-même, exclusivement produite à l'interne en mon esprit et en mon cœur, indépendamment de toutes influences extérieures, ne saurait être qu'illusoire. Même ma façon de me connaître subit l'influence des autres.

Résignons-nous donc à abandonner toute justification de notre caractère unique et authentique par notre indépendance face aux autres et à admettre la dépendance aux autres de notre moi. Percevons-nous comme la recette originale de différentes influences d'autrui conférant à notre moi toute son exclusivité.

Cette concession vous paraîtra facile à côté de l'abandon du monopole de la connaissance de soi que nous avons pris l'habitude de nous accorder parce qu'il faut maintenant nous demander « si les autres ne nous connaissent pas mieux que nous ne saurions jamais nous connaître ».[20]

Il nous apparaît logique et légitime d'affirmer : « Personne d'autre que moi ne peut mieux me connaître que moi-même ». Pourtant, en réalité, l'autre me connaît souvent mieux que je me connais parce qu'il dispose d'un recul auquel je ne peux pas prétendre. Certes, l'autre est tout aussi subjectif face à moi que je le suis face à moi-même. Cependant, la subjectivité de l'autre se distingue de la mienne parce nous ne partageons pas la même situation ou le même angle de connaissance. Je me connais de l'intérieur et l'autre me connaît de l'extérieur. Aucune distance ne me sépare de moi-même tandis que l'autre conservera toujours une certaine distance face à moi-même. Que l'une de mes paroles ne

concorde pas avec mon comportement et l'autre le constatera sans détour, par une simple observation. La différence entre ce que je fais et ce que je dis est toujours plus évidente à l'autre qu'à mes propres yeux.

Et si l'autre n'est jamais désintéressé, son intérêt diffère nettement du mien. Face à moi-même, j'ai intérêt à entretenir une « bonne » image de moi-même pour me sentir bien dans ma peau. Que cette image soit réellement fondée ou non importe peu, pourvu qu'elle préserve mon sentiment de bien-être, si précieux à mon amour-propre. À mes yeux, l'autre a intérêt à me voir d'après l'image que j'ai de moi-même ou celle que je veux lui projeter de moi-même. Mais le véritable intérêt de l'autre est de me voir tel que je suis, d'après mes faits et gestes. Ainsi, l'autre percevra souvent davantage mon image que je le veux moi-même. Lorsque je soutiens mieux me connaître que quiconque, c'est souvent parce que je confonds la connaissance de mon image avec la connaissance de mon véritable moi. Ainsi, mon image peut toujours me trahir à mon insu en me donnant une fausse connaissance de moi-même, mais mes faits et gestes ne mentiront jamais à l'autre. Il tirera toujours avantage de la comparaison de mon image avec mes faits et gestes. Bref, l'autre me connaît mieux que moi-même parce qu'il voit ce que je ne vois pas.

À titre d'exemple, c'est l'autre qui m'apprend que ma pensée demeure enfermée dans un système de pensées sans faille en me disant que je cherche toujours à avoir raison pour m'enseigner que la lumière entre par les failles. C'est l'autre aussi qui me

révèle la structure de ma pensée cachée derrière ma capacité à raconter mon histoire. C'est encore l'autre qui m'ouvre les yeux sur mon amour de l'ordre des choses, sur ma tendance à inverser introduction et conclusion, à vouloir tout dire plutôt que choisir et ainsi de suite. Aujourd'hui, cette connaissance de moi-même m'appartient mais elle me fut préalablement donnée par l'autre.

Je ne puis donc pas prétendre à un quelconque monopole de la connaissance de moi-même car l'autre parvient toujours à mieux me connaître que moi-même, sous un angle auquel je n'ai pas accès.

Être privé de l'autre, c'est comme être privé d'un miroir. Plus j'écoute attentivement les commentaires de l'autre, plus j'examine ses attitudes face à moi, plus je peux me voir dans l'effet que j'exerce sur l'autre et en déduire une connaissance de moi-même.

L'autre me révèle aussi à moi-même comme le fait un révélateur photographique[21] dont il a le monopole. Plus encore, son monopole s'étend à tous les instruments et matériaux photographiques nécessaires pour produire et me renvoyer une image de moi-même sous un angle unique. Par exemple, lorsque l'autre se croise les bras devant moi, il passe en mode défensif et il me renvoie de moi-même une image en mode offensif, bref, il me donne de moi-même l'image d'un agresseur. Je peux toujours douter personnellement de mon attitude mais, en sa présence, il ne fait pas de doute que je doive la reconnaître comme offensive.

Je puis aussi contester l'image que l'autre me renvoie de moi-même mais j'exposerais là uniquement mon amour propre plutôt qu'une connaissance de moi-même supérieure à celle de l'autre. En fait, ma contestation reprochera à l'autre de ne pas me renvoyer une image plaisante de moi-même, en accord avec l'image que j'ai de moi-même. C'est par excès d'amour propre que je rejette toute image critique que l'autre me renvoie de moi-même, comme quoi l'amour de soi peut me rendre tout autant aveugle que mon amour de l'autre.

Il est plutôt risqué de rechercher un partenaire qui nous aimera tout autant que l'on s'aime soi-même car, dans ce cas, l'amour sera doublement aveugle. Un jour ou l'autre, la vie se chargera d'éclairer l'un des deux partenaires d'une connaissance critique ou plus réaliste de l'autre, d'où le danger de rejet. Autrement dit, je ne peux pas réellement savoir si le partenaire envisagé est réellement pour moi lorsque mon amour propre m'aveugle. Sous la dictature de mon ego, plus l'autre m'aime, plus... je m'aime, sans même pouvoir m'en rendre compte. Dans une telle aventure amoureuse, « tout n'est que vanité »,[22] y compris la connaissance de soi. Bref, impossible de se connaître lorsque l'autre est perçu comme une source de valorisation personnelle.

La relation de la connaissance de soi met en relief toute l'importance de la communication avec l'autre, une communication à travers laquelle je peux espérer me découvrir moi-même que si j'en surmonte les difficultés. À l'amour propre aveugle et à la recherche d'un partenaire identique ou non

complémentaire, il faut ajouter les imperfections de toute communication :

« *C'est justement parce qu'il n'est pas identique à moi que l'autre participe à mon existence. Une charge électrique n'est définissable qu'en présence d'une autre charge. C'est cette cœxistence qui est source de tensions; elle initie une dynamique, celle de la communication. Communiquer, c'est mettre en commun; et mettre en commun, c'est l'acte qui nous constitue. Si l'on estime que cet acte est impossible, on refuse tout projet humain.*

Reste évidemment à surmonter les difficultés qui font de chaque communication un exploit. Il n'est sans doute pas possible d'atteindre une authenticité synonyme de compréhension totale. Les moyens utilisés pour communiquer ne peuvent être parfaits. La chaîne : pensée - phrase dite pour exprimer cette pensée - phrase entendue - pensée reconstituée à partir de cette écoute – comporte de multiples occasions d'erreurs et d'imprécisions.

(...) En fait toute phrase, même si elle se résume à un sujet, un verbe et un complément, est porteuse d'un message qui la dépasse, compte tenu du contexte et de la façon dont elle est émise. Elle contient certes une information, mais elle participe simultanément à une communication; ce qui implique au moins deux personnes, et par conséquent intervention simultanée de celui qui émet et de celui qui reçoit.

Autrement dit, un mot n'a de sens que dans un certain contexte. Ce contexte ne peut être le même, par exemple, pour un jeune et pour un

adulte. Il faut donc admettre que l'outil de la communication est imparfait. Il n'y a pas de recette pour y remédier, sinon la conscience, de part et d'autre, de cette difficulté et la volonté de la surmonter en n'enfermant pas l'interlocuteur dans les phrases qu'il a prononcées. »[23]

Il arrive aussi que l'autre nous enferme dans le jugement qu'il porte à notre égard, tuant ainsi en nous tout espoir de mieux nous connaître avec son aide. J'ai souvent remarqué que l'autre nous confine à la prison de ses jugements pour nous punir de ne pas l'avoir satisfait selon ses attentes personnelles à notre égard, ou si vous préférez, par frustrations. L'autre fixe alors à jamais l'image qu'il entend nous renvoyer de nous-mêmes.

Rien de plus insultant que de rencontrer une personne absente de notre entourage depuis plusieurs années et qui nous reproche, presque sur-le-champ, de ne pas avoir changé en ressortant des boules à mites les vieux jugements. Lorsqu'un ancien copain et voisin de palier me dit « Tu n'as pas changé », cinq ans après notre dernière rencontre, je me ferme à lui et je ne compte plus tirer une nouvelle connaissance de moi de notre communication. Dois-je concéder qu'il me connaisse réellement mieux que je me connais en lui donnant raison de souligner que je n'ai pas changé ? Dois-je admettre que je ne me suis pas amélioré ? Oui mais c'est uniquement « en sa présence » que je demeure le même malgré les années. Car, en présence ou aux yeux d'autres relations, celles-ci reconnaissent que j'ai changé. Ainsi, il faut considérer que l'autre nous

renvoie une image de nous-mêmes typique de sa propre vision et de sa propre expérience de nous-mêmes. Par conséquent, l'autre se révèle autant qu'il me révèle à moi-même.

Si mon ancien copain et voisin de palier me connaît mieux que je me connais, il est au moins une chose qu'il ne connaîtra pas : le besoin pour lequel je tenais à le rencontrer. M'ayant enfermé dans les jugements d'autrefois, je ne l'en informai pas plus qu'il s'en informa par lui-même. Mes silences ne lui donnèrent rien à penser si ce n'est que je devais sans doute bien mal cacher mon inconfort en sa présence. Là-dessus, il ne s'enquérit pas non plus de me questionner. Il me sembla que je ne l'intéressais pas simplement parce que je n'avais pas changé. Et dire que c'était le médecin qu'il était devenu avec qui je souhaitais discuter d'un problème. À ce titre, il se révéla à moi uniquement en me reprochant d'entrée de jeu, au son de ma toux, ma mauvaise habitude de fumeur, ce qui me rendit très nerveux, même à l'idée de son jugement sur mon choix de breuvage au café du coin. Finalement, nous nous sommes laissés sans que je puisse en savoir plus sur moi-même par sa voix que je n'en savais cinq ans auparavant.

Je le revis une seule fois, à l'hôpital où il était en service, et il me reconnut, me dit-il, même de dos, grâce à l'infirmité de mon bras.[24] J'eus l'impression qu'il voulait faire la démonstration de son sens de l'observation en tant que médecin aguerri en vigile 24 heures sur 24, même en regardant les gens à un guichet automatique de l'hôpital. Il me demanda comment j'allais mais je lui cachai ma maladie

de peur d'avoir à ajouter dans la balance le poids de son jugement. Cette deuxième rencontre dura à peine une ou deux minutes mais elle eut le temps de me confirmer que si je ne m'améliorais pas à ses yeux, mon ancien copain avait pour sa part grandement changé à la suite de son serment d'Hippocrate, sans doute pour le mieux à ses propres yeux, mais pour le pire aux miens car une saine communication, même partielle, ne relevait plus que du souvenir lointain d'une époque enchantée définitivement révolue. Il était devenu sans aucun doute un excellent « médecin du corps » mais ses preuves demeuraient à faire en tant que « médecin de l'esprit ».

Mais sachant que « nous avons trop tendance, lorsqu'un jugement d'autrui nous atteint au visage, à ne tirer des conclusions que sur son compte »,[25] ces deux rencontres m'imposèrent un retour sur moi-même pour me demander si mes faits et gestes tout comme mon image témoignaient équitablement des changements intérieurs qui s'étaient opérés en moi.

« *L'accès vers nous, par les autres, nous réserve également le meilleur et le pire. Commençons par le pire, « Tu me troubles » : rien qu'en étant là, planté, à me regarder. En effet, sommes-nous nous-mêmes, sommes-nous vrais, en présence des autres ? Voilà la question. Même les plus proches nous imposent un personnage. Cela commence ainsi, dont nous ne sommes pas dupes d'abord : nous voulons paraître tel ou tel, en sachant que nous sommes différents. Jusqu'ici, nous trompons autrui, et gardons notre vérité pour notre petit moi. Fort*

bien. Mais nous ne tardons pas à être pris dans nos filets. Catalogué par la société, on finit par ressembler à son personnage. On ne fait pas mentir sa réputation ! On ne veut pas décevoir. On finit par être (mais peut-on légitimement distinguer plusieurs phases ?), comme le caméléon, de la couleur du milieu dans lequel on évolue. Adolphe joue l'amour pour séduire : il découvre un jour qu'il est follement épris. M., plus ou moins convaincu, mais échauffé par l'amitié, par la générosité, s'inscrit au Parti, et se retrouvera militant, orateur, toujours un ton au-dessus de l'homme tiède qu'il est resté; puis il ne s'en rendra plus compte : il croira de bonne foi être l'homme qu'il représente. P. ne veut pas mentir à son éducation, à son milieu, il va à la messe, il accompagne sa femme dans les retraites, il se compromet de plus en plus avant dans les œuvres religieuses : en toute sincérité, et pour répondre en somme à ce que les autres croyaient qu'il est. « Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, écrit La Rochefoucauld, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes ». Et J.-J. Rousseau : « Il est impossible qu'un homme... sans cesse occupé à se contrefaire avec les autres, ne se contrefasse pas un peu avec lui-même, et quand il aurait le temps de s'étudier il lui serait presque impossible de se connaître » (Fragm. autobiographie,. La Pléiade, p. 1121). »[26]

J'ai tenté à plusieurs reprises de prendre la couleur de la société, concédant à jouer tel ou tel rôle pour m'intégrer, à chaque fois j'en appris davantage sur moi mais, à chaque fois aussi, j'ai fini

par me rebeller, laissant tomber mon masque pour être vrai, motivé par la peur de me contrefaire à jamais et ainsi de me déplaire une fois pour toutes, simplement parce que je cherche alors à plaire aux autres. J'ai la nette impression que je n'y parviendrai jamais guère plus qu'une courte période. « On n'oublie pas un air bête naturel comme moi », comme je me résigne à avouer au hasard de rencontres de relations poussiéreuses qui épousent aussitôt un large sourire. Non, mon image ne reflète pas qui je suis tandis que mes faits et gestes cachent habilement les vérités de ma personne intérieure, trop fragile pour laisser connaître, trop sauvage pour être du Monde. Mon poème intitulé « *Je suis une bête sauvage* » (réfugiée dans son terrier) fut l'un des plus significatifs de ma connaissance de moi et colle à ma réalité depuis plus de vingt-cinq ans. Il y a donc là de quoi justifier l'autre de me dire « Tu n'as pas changé », quoique je trouve le commentaire blessant, d'où que je puisse justifier sortir de mon terrier qu'en cas de nécessité extrême.

Heureusement, chaque rôle a permis tout de même aux autres, souvent bien malgré eux, de me révéler de nouvelles connaissances de moi-même assez encourageantes pour me transformer par l'ajout à ma carrière de dimensions inédites. Aujourd'hui, plus aucune autre offre d'emploi qu'écrivain cadre désormais avec mon profil et quoique je sois loin de croire en mon succès à ce titre, j'entretiens l'espoir ou l'illusion qu'il me permette d'aller à la chasse à distance, sans devoir multiplier les sorties de mon terrier.

Si l'autre me connaît mieux que je me connais moi-même, sa connaissance de moi n'est jamais neutre : l'autre me voit à travers lui sous l'influence de sa subjectivité et de son expérience personnelle de moi. Et qui n'est pas neutre, est positif ou négatif, mépris ou amour. Si je perds le monopole de la connaissance de moi, je conserve celui d'admettre la connaissance de moi par l'autre vraie ou fausse, justement parce que sa position d'observateur extérieur ne lui confère aucune neutralité digne de ce nom.

« *(...) Si votre regard obtient de moi le pire, je dis qu'il s'est trompé, et qu'il m'a trompé, sur moi-même; que s'il obtient de moi le meilleur, je ne le conteste plus et ne me renie plus! On trouvera ce revirement trop commode : on aurait tort de ne pas y trouver plutôt une signification profonde, et un enseignement. C'est que, encore une fois, il n'y a pas de connaissance Ponce Pilate, se lavant les mains de l'homme qu'elle prétend connaître. Bien mieux, de la connaissance-mépris (ou indifférence) et de la connaissance-amour, l'une peut être justement déclarée fausse, parce qu'elle empêche la réalisation de mes virtualités, parce qu'elle déréalise, dé-crée, crée du néant; l'autre peut justement être déclarée vraie, parce qu'elle m'aide à devenir celui que je suis. Car le vrai moi-même, n'est-il pas celui qui est le meilleur ?*

En d'autres termes, toute connaissance s'engage sur la valeur de l'homme − de tel ou tel homme − elle parie pour la vérité du positif, pour la fausseté du négatif; pour l'identité de la vérité et du

bien, pour l'identité de la fausseté et du mal. Point de connaissance neutre. (...) toute constatation est contestation; ou encore : l'impartialité n'est que l'une des péripéties de la partialité fondamentale de l'homme. Toute connaissance de l'homme − cet homme-ci − parie pour, ou contre, lui ; elle fait confiance; ou, retirant sa confiance, c'est faux de dire qu'elle le livre à ses seules ressources, elle le frustre de ses propres ressources dont elle l'amène à douter. »[27]

Pour éviter de me blesser (de me mépriser), l'autre doit se restreindre à m'instruire de moi-même uniquement de ce sur quoi j'ai déjà un certain recul pour ne pas me mépriser à mon tour. Autrement, en l'absence de recul, je suis si impliqué face à moi-même que le commentaire de l'autre me paraîtra comme une attaque à qui je suis et je ne pourrais que m'en défendre et le déclarer faux. Cela est vrai pour l'autre face à moi et pour moi face à l'autre.

Il ne faut pas oublier si l'autre peut mieux me connaître que moi-même, je puis également mieux connaître l'autre qu'il se connaît lui-même : « connaissant mieux le comportement d'autrui que le nôtre, nous connaissons mieux les autres que nous-mêmes ».[28]

Quant au mépris, ce n'est que si je me méprise d'abord moi-même que je puis mépriser l'autre et celui-ci se mépriser ensuite lui-même que s'il a déjà appris à se mépriser par lui-même, le tout, de part et d'autre, consciemment ou inconsciemment. En fait, il semble que le mépris soit un trait de notre civilisation, davantage inconsciente que consciente

de ce fait, selon John Saul qui traite de notre « besoin désespéré de croire que résoudre un problème résoudra tous nos problèmes », une affabulation qui « dénote notre peur à tous de la réalité. Notre penchant pour l'idéologie. Notre besoin de croire à un remède miracle, à une panacée. Notre goût pour le conformisme intolérant quand il s'agit de politique. Tout cela se transforme en passivité fragilisante dès que nous sommes confrontés à des crises ». D'où cette conclusion :

« *Voilà qui tend à prouver que nous avons du mal à saisir nos propres faiblesses. En d'autres termes, si nous sommes incapables d'identifier la réalité et donc d'agir sur ce que nous voyons, non seulement nous sommes puérils, mais nous nous abaissons à une condition de guignols, de victimes ridicules de notre inconscient. L'être humain conscient est heureux de s'accrocher à son sens du ridicule.*

Malheureusement, si notre sens du ridicule semble avoir des hauts et des bas en ce qui nous concerne, il reste dangereusement faible en ce qui concerne les affaires publiques. Et plus il est faible, plus on tend à glisser vers une forme malsaine et inconsciente de mépris de soi. Pis encore : nous cultivons cette haine chez nos élites. Nous les encourageons à penser que nous, l'ensemble des citoyens, sommes méprisables, et nous les amenons à penser la même chose d'elles-mêmes.

Qui ne peut se voir comme un être humain ne peut agir comme tel. La perte du respect de soi qui en résulte n'est pas étonnante.

Cette haine de soi explique notre penchant pour l'idéologie. Ceux qui possèdent « la vérité » sont par définition une petite minorité. Ce sont les élus, ils ne cherchent pas à persuader le reste de la population de leur vérité. Il n'est pas question de débat démocratique, avec tous les compromis que cela implique. Ils détiennent la vérité. Le but de l'idéologue est de faire accepter sa vérité à la majorité par la manipulation, la ruse ou la force. Les gens qu'on a l'intention de manipuler, de tromper ou de forcer sont des gens que l'on méprise. Et si eux, les membres de la majorité, se font rouler, ils éprouvent du mépris pour eux-mêmes. »[29]

Si l'auteur se penche ici plus spécifiquement sur la connaissance de soi en tant que citoyen qui se méprise, méprise et est méprisé, il n'y a aucune raison de croire que ce mépris de soi n'affecte en rien nos rapports quotidiens avec nous-mêmes et avec autrui, et ce, à n'importe lequel titre : conjoint, parent, ami, collègue de classe, de travail, de loisir et autres. Le mépris de soi, à titre de citoyen ou tout autre titre, relève d'une méconnaissance de soi-même due à la priorité de soi au détriment de l'autre. Le rejet de l'autre nous prive d'une source essentielle de connaissance de soi et nous limite à la seule conscience de nous-mêmes.

« *Dans notre siècle dominé par les idéologies de masses, les structures toutes faites et la révolution technologique, c'est comme si l'individu occidental avait trouvé refuge dans la recherche de quelque chose qu'on ne peut lui enlever : sa propre*

conscience. La thérapie, dit Hillman, devient ainsi une idéologie de plus, « une idéologie salvatrice ».[30] *Mais cette fuite dans l'inconscient est allée bien au-delà de la thérapie formelle, jusque dans le mythe, répandu en Occident, de ce qu'est un individu et, plus important, de ce qui devrait vraiment intéresser un individu. Quoi donc ? Lui-même. Elle-même. »*[31]

N'est-il pas vrai que malgré plus d'un siècle de thérapie de son moi, l'homme demeure une énigme pour lui-même ? Serait-ce parce que cette connaissance thérapeutique de soi nie voire méprise l’autre ? Une chose est certaine, respecter l'autre, c'est plus que lui être sympathique et empathique : « Respecter l'autre, c'est le considérer comme une partie de soi, ce qui correspond à une évidence si l'on accepte la définition : « Je suis les liens que je tisse avec d'autres ».[32] Une connaissance de soi uniquement par la conscience interne de soi-même acquise uniquement par amour-propre nous handicape donc lourdement.

Lorsque nous échangeons avec l'autre, c'est avec une partie de nous-mêmes que nous discutons, et ne pas respecter l'autre, c'est ne pas se respecter soi-même. « Connais-toi toi-même » et, pour ce faire, « Reconnaît l'autre comme une partie de toi-même », ainsi « Respecte l'autre de crainte de te manquer de respect à toi-même ».

La pensée différente en notre conscience qui nous rend confiants d'être uniques et de pouvoir apporter quelque chose de neuf à l'autre lui appartient déjà de plein droit car il y participe avant

même de prêter une oreille. Ainsi, la pensée vraiment différente est toujours celle de l'autre qui nous la prête pour mieux nous outiller en vue de nous connaître tels que nous sommes vraiment : différents de l'autre. La roue de la connaissance de soi demeure donc sur le bon chemin tant et aussi longtemps qu'elle tourne sur la route de l'autre.

Si « savoir, − c'est-à-dire avoir la connaissance − c'est comprendre instinctivement le rapport entre ce qu'on sait et ce qu'on fait »,[33] et si « cela semble être une de nos plus grandes difficultés »,[34] pourquoi alors ne pas prendre appui sur l'autre pour surmonter cette difficulté. Et puis, il faudra bien un jour ou l'autre convertir en action notre connaissance de nous-mêmes et toute action n'est jamais totalement indépendante de l'autre, alors aussi bien l'impliquer dès le départ pour faciliter le passage de la théorie à la pratique car on ne pourra pas vraiment l'en exclure.

La pensée différente par laquelle je me connais n'est jamais indifférente à l'autre. Autrement, c'est moi qui risque de m'enfermer moi-même dans mes propres jugements et ainsi faire preuve d'une autosuffisance ou d'une indépendance aveugle, c'est-à-dire, incapable de voir ma différence de pensée.

Enfin, pour ne pas manquer de respect à l'autre et à soi-même, il vaut toujours mieux prendre le temps de penser afin d'exposer et d'offrir à l'autre le meilleur de nous-mêmes. La communication avec l'autre exige donc de mûrir ses pensées en son for intérieur comme un bon vin mûrit seul dans son cellier pour gagner à être connu d'un meilleur goût.

Pour cela, il faut avoir le goût de penser ou apprendre à aimer la pensée solitaire. Même notre goût de penser doit mûrir pour être en mesure de tirer de la solitude le meilleur d'elle-même. Autrement dit, pour ne pas dire n'importe quoi n'importe comment n'importe quand à l'autre, c'est-à-dire pour ne pas considérer l'autre comme une poubelle où jeter les premières pensées venues, non réfléchies, il faut mûrir dans la solitude : être capable de se retrouver seul face à soi-même pour produire une pensée solitaire intéressante pour soi-même et pour l'autre, sujet de notre prochain chapitre. Au départ, plus on se connaît, moins la solitude nous fait peur; il nous fallait donc voir La pensée différente avant d'aborder La pensée solitaire.

Je suis une bête sauvage

Je suis une bête sauvage
Qui adore son terrier
Quelques-uns m'ont déjà aperçu
Ils ont dit...

Je suis une bête sauvage
Qui garde son terrier
Comme l'homme garde sa ville
Et sa dite civilisation

Je suis une bête sauvage
Et je n'aime pas les bâtons
Qu'on pousse dans mon terrier
Pour me voir sortir

Soyez patient, assoyez-vous
Près du terrier et attendez

Serge-André Guay,
16 ans, 1973

La pensée solitaire

Pour mûrir le goût de penser

Vient toujours un temps où il faut prendre le temps de penser, seul à seul avec soi-même. C'est le temps de la pensée solitaire, celle « qu'on accomplit seul, qui se fait ou se passe dans la solitude »,[1] spécialement choisie à cet effet, par pur plaisir ou par nécessité de réfléchir. Rien à voir avec la solitude imposée ou le sentiment malheureux d'être seul au monde qui rend la vie insupportable. À vrai dire, il y a la bonne et la mauvaise solitude, tout comme il y a la bonne et la mauvaise compagnie. La bonne solitude participe au plaisir et à l'intelligence du cœur et de l'esprit de l'homme; elle est désirée et elle fait son bonheur. La mauvaise solitude apporte la souffrance et l'ineptie au cœur et à l'esprit de l'homme; elle est subie et elle fait son malheur.

S'il n'est pas bon pour l'homme et la femme de vivre seul,[2] de se priver d'une compagne ou d'un compagnon de vie, à l'opposé, il n'est pas bon non plus de fuir toute solitude.

Quand une personne s'organise de façon à se retrouver le moins souvent possible seule avec elle-même, son espace intérieur se rétrécit et se comprime elle-même jusqu'à ce qu'elle en soit évacuée. La petitesse de son espace intérieur ne lui offre plus la place nécessaire pour se loger en elle-même et, encore moins, pour s'y épanouir. L'exiguïté de son espace intérieur lui permet à peine de se rendre compte qu'elle pense et, pis encore, qu'elle peut penser par elle-même; la conscience chétive de sa conscience ne vit que par soubresauts successifs frôlant la mort à chaque fois. Cette personne sombre dans l'obsession de la compagnie d'autrui et elle n'est plus que le fruit de la société des autres, pareille en défaut et en qualité plutôt que différente. Son « moi » est bien vivant et profite avec une vigueur peu commune mais son « moi-même » agonise au bout d'une existence minable. Et son état intérieur finira par se refléter dans son état extérieur, par exemple, la personne célibataire redoutera de rentrer chez elle, comme elle craint de rentrer en elle-même, de peur de s'y retrouver terriblement seule.

Je dis souvent de cette personne qu'elle suit le courant car il ne lui viendrait pas à l'idée de diriger elle-même sa barque et, encore moins, d'accoster le rivage le temps d'une pause pour se demander si la rivière conduit là où elle veut réellement se rendre. À la limite, cette personne n'a pas choisi de

se laisser porter par le courant, c'est tout ce qu'elle connaît et y prend suffisamment de plaisir pour ne pas penser à se questionner sur sa vie. Que la rivière ne mène nulle part n'a pas d'importance pour elle, du moins, tant et aussi longtemps qu'elle s'y trouve entourée d'autres barques et de préférence en bonne compagnie.

Mais quand l'homme oublie de considérer son besoin de solitude, la vie s'en charge en parsemant ici et là sur son parcours des moments de solitude éducative. Chaque moment aide à prendre goût à penser en notre for intérieur. Bien entendu, le premier moment se veut une visite guidée des lieux.

Aussi humble que soit notre vie, elle nous invite à entrer en notre espace intérieur par la grande porte, celle du rêve, généralement, lors de notre sommeil, moment où mon cerveau se repose de me donner conscience de mon existence. Nous franchissons donc le seuil de notre logis intérieur comme un somnambule pour mettre les pieds dans un hall de rêves merveilleux, plaisant à souhait. Nous sommes seuls avec nous-mêmes mais sans ressentir aucune peur car notre conscience dort et l'atmosphère trompe tout éveil momentané. L'antichambre du rêve donne une vue partielle sur un vaste salon luxueux, notre imaginaire, et par une double porte coulissante entrouverte, sur une bibliothèque mur à mur, notre mémoire. Le veilleur de nuit se présente comme notre inconscient et nous invite chaleureusement à passer au salon ou à la bibliothèque, selon notre désir. Nous visiterons les deux pièces. Du côté de l'imaginaire, nous faisons la connaissance du maître de nos illusions, qui se dit

tout à notre service pour nous distraire de la réalité. Mais son air perdu, nous donne le droit de nous demander s'il peut vraiment distinguer le réel de l'irréel tout comme le jour de la nuit. Du côté de la mémoire, nous rencontrons le gardien de nos souvenirs, qui nous assure de tous les efforts possibles pour répondre à chacune de nos demandes. Mais son œil amusé, nous laisse croire qu'il ne trouve pas tout le temps. Cependant, des illusions et des souvenirs traînent sur les tables des deux-pièces, visiblement laissés là après consultations. Chaque pièce, sagement éclairée pour cette première visite, dissimule tout mauvais souvenir, toute trace de désillusion et de déception. Notre for intérieur use donc de tous ses charmes pour rendre agréable notre initiation. L'expérience nous laissera à jamais marqués par le plaisir du rêve et, parfois même, reprendre conscience en conservant un souvenir clair et très détaillé. J'ai personnellement entendu dire que certains en reviennent même avec un songe ou une vision en cadeau.

Quoi qu'il en soit, nous prendrons vite l'habitude de rêver, d'imaginer et de nous remémorer toutes sortes de choses, même éveillés. C'est donc dans notre imaginaire et notre mémoire que nous expérimentons nos premières pensées solitaires. Bientôt, elles varieront en nature (poétique, romantique, fantastique, idéologique, scientifique, gnostique,...), elles s'inspireront de différentes sources (amoureuse, familiale, sociale, culturelle, politique, économique,...) et elles relèveront, non seulement de l'irréel mais aussi du réel, non seulement de l'imaginaire mais aussi de réalité.

Au fur et à mesure de son développement logique, notre raison s'attardera à lever toute confusion entre le cœur et l'esprit, le réel et l'irréel, la réalité et l'imaginaire, sans jamais y parvenir complètement car les uns et les autres entretiennent des liens fonctionnels complémentaires. Nous avons déjà beaucoup insisté sur le fait, par exemple, que le cœur a ses raisons que la raison de connaît pas. Le sens de la réalité et le sens de l'imaginaire varient d'une personne à l'autre; certains sont plus réalistes que rêveurs et vice-versa.

Ces expériences de pensées solitaires s'inscrivent dans notre développement « naturel ». Autrement dit, nous rêvons et nous réfléchissons sans avoir à nous astreindre à une solitude particulière, à nous isoler volontairement. Mais rien n'empêche qu'il s'agit bel et bien d'une expérience de pensées solitaires car penser le réel et l'irréel, l'imaginaire et la réalité, est un acte qui se déroule dans notre espace intérieur. En fait, penser, rêver et imaginer sont des actes grâce auxquels nous accédons sans effort à notre solitude intérieure.

Jusqu'ici tout va pour le mieux. Là où ça commence à se gâter, c'est lorsque la pensée solitaire demande un effort volontaire et conscient.

Tout le monde pense et tout le monde s'aperçoit qu'il pense, à un moment ou à un autre. Certaines personnes creusent la question et d'autres l'évitent. Ce sont ces dernières qui se laissent porter par le courant. Elles rêvent, imaginent et pensent mais sans être conscientes que cela se déroule dans leur espace intérieur dans la plus grande solitude. Continuellement entourées d'autres personnes, elles

plongent dans leur espace intérieur, élaborent rapidement une pensée dans la solitude de cet espace mais en reviennent rapidement pour la partager avec leur entourage sans plus de réflexion. Pas question de laisser un silence dans la conversation, surtout pas parce qu'elles prendraient un peu plus de temps en elles-mêmes pour réfléchir à ce qu'elles vont dire. Ces personnes finissent tout simplement par dire ce qui leur tombe sous la main lors des visites éclair de leur espace intérieur. Elles se fient à leur intuition aveugle pour ne pas dire des conneries.

Dès qu'un silence s'installe, elles sont mal à l'aise et elles cherchent quelque chose à dire. Et si elles sont seules, elles combleront le silence en se parlant à elles-mêmes à haute voix, en écoutant la radio, en regardant la télévision, ou en ouvrant les fenêtres de leur logis pour laisser entrer les bruits ambiants. Tout, sauf le silence.

Cela me rappelle ma rencontre avec Ricardo, un chilien. C'était au début des années 80 alors que je dirigeais le Club d'Initiation aux Médias, situé à Lévis. Chargé de la recherche, je me rendais régulièrement à pied à Québec en empruntant le traversier pour aller consulter les dossiers de presse d'un service spécialisé du ministère des communications du Québec, une marche de vingt minutes. Ce jour-là, sur la rue Buade en une belle fin d'après-midi d'été tout ensoleillée, je revenais au bureau d'un pas pressé me frayant un chemin à travers les touristes et les fonctionnaires pour ne pas manquer le prochain départ du traversier. Au cours d'une de mes nombreuses manœuvres pour me faufiler à travers les gens, je me suis soudainement retrouvé face à

face avec un individu devant lequel je dus arrêter ma course et qui me demanda, en fixant son regard droit dans mes yeux et à ma très grande surprise : « Où tu vas comme ça? Es-tu si pressé que cela », et ce, sur un ton calme et déconcertant qui ne laissait aucun doute sur son intention : me faire prendre conscience du tourbillon dans lequel je me laissais emporter. Enfin, mon souvenir est vague mais je crois que ça c'est passé comme cela. Autrement, c'est qu'il a mis sa main sur mon épaule pour mobiliser mon attention. J'ai cependant un souvenir très précis de ma réponse : « Non ». Nous nous sommes présentés l'un à l'autre, puis il m'invita à descendre dans la rue, question de ne pas rester planté là en plein milieu d'un trottoir bondé de monde en circulation. Nous nous sommes rendus dans un parc, nous avons discuté ensemble pendant plusieurs heures et nous nous sommes souvent revus pour entretenir notre amitié.

Il m'a enseigné, non seulement l'importance de ne pas succomber à la vitesse de ce monde, mais aussi la nécessité de prendre le temps de réfléchir car, avait-il sans doute remarqué, je parlais beaucoup, davantage que je réfléchissais.

Je me souviens plus particulièrement de l'une de nos rencontres, parmi les premières, où je me rendis à sa chambre dans le Vieux-Québec, à quelques pas de mon trajet habituel. Il m'avait accueilli avec un « Salut » calme à son habitude. Je lui parlais de ma journée et d'autres choses mais pas un commentaire ne sortait de sa bouche, pas même un seul mot. S'il n'avait pas coutume d'être volubile, il ne m'avait quand même pas habitué à un tel silence,

à un silence aussi lourd. En réponse à ma question sur son silence de plomb, il me dit qu'il m'écoutait, que je parlais beaucoup et que je ne lui avais posé aucune question qui justifie qu'il prit la parole. Alors, je lui adressai une seconde question et me tus dans l'attente de sa réponse. Il me fit attendre de longues minutes dans le silence complet. Au bout de trente minutes, je n'en pouvais plus et je lui demandai pourquoi il tardait à me répondre. « Je réfléchis », me dit-il. La leçon était complète : 1. il est des questions qui demandent réflexion; 2. un ami mérite que l'on réfléchisse à ce qu'on lui dit; 3. avoir une opinion instantanée sur tout n'est pas la marque d'une personne réfléchie.

J'ai raté tout de même plusieurs occasions de me taire au cours de ma vie, parfois avec grand regret. Le silence réflectif de l'autre m'a souvent indisposé parce que j'avais l'impression de perdre le contrôle de la discussion, un contrôle que je n'aurais même pas dû rechercher.

Par contre, j'ai appris à distinguer les silences porteurs de réflexions des silences porteurs de mépris. En effet, certaines personnes ne laissent pas patienter l'autre dans le silence dans le but de lui offrir une réponse réfléchie mais dans l'espoir que l'autre abandonne tout espoir d'une quelconque réponse. Par leur silence, ces personnes méprisent l'autre en l'isolant dans une solitude qui, espèrent-elles, l'incitera à aller se faire voir ailleurs ou à abandonner sa démarche, sans discussion. Devant le mépris d'un tel silence, on se sent comme un moins que rien mais on nous demande d'avoir l'intelligence d'abdiquer dans le plus grand respect de soi-même.

Or, comment se considérer comme respectable lorsque l'autre nous méprise ? Être indépendant reviendrait à adopter la même stratégie que l'autre, plus encore, à faire le succès de cette stratégie car l'autre veut que nous soyons aussi indépendants face à lui qu'il l'est face à nous, que nous ne le considérions pas plus qu'il nous considère. La stratégie du mépris par le silence ne mène nulle part, sinon à la mauvaise solitude.

Si « le pire drame qu'un individu puisse connaître, c'est de vivre incompris et seul dans l'ignorance totale des autres », que vaut le drame de la solitude subit dans un silence porteur de mépris ? Ne vaut-il pas mieux être ignoré qu'être méprisé ?

Si j'ai raté plusieurs occasions de me taire au cours de ma vie, ce fut, chaque fois, pour faire voler en éclat les silences méprisants des autres à mon égard. Choqué, on allait me mépriser pour quelque chose de concret et, surtout, se souvenir à jamais des risques de faire subir à l'autre une solitude malsaine ou injustifiée sur le plan humain. Je me suis offert en sacrifice pour ceux et celles qui allaient me succéder auprès de ces autres.

J'ai lutté et je lutte encore contre la règle du silence trop largement répandue en notre société dite civilisée. En affaires, par exemple, les gens qui ne s'intéressent pas à vous et à votre offre conviennent aisément de vous laisser dans le silence en ne retournant pas vos appels téléphoniques ou en ne donnant pas de réponse à votre courrier. Même un simple accusé de réception est difficile à obtenir, qu'importe que vous envoyiez un curriculum vitae à un dollar la copie, un dossier à quinze dollars l'unité

ou un manuscrit à vingt-cinq dollars l'exemplaire. Il est même officiellement recommandé de ne jamais laisser plus de deux messages à un éventuel client, question de conserver un pouvoir de négociation si jamais il a besoin de vous un jour. L'indécence de cette solitude imposée à l'autre trouve une justification dans la loi du marché, quand les offres dépassent en nombre les demandes, mais elle contrevient au civisme le plus élémentaire : répondre à toute personne qui nous adresse une communication.

Que dire de ces patrons qui font subir à certains de leurs employés une solitude cruelle en ne donnant aucune réponse à leurs recommandations formulées pour le bien de la mission de l'entreprise. Je garde un amer souvenir de mon passage à la direction de la fondation d'un centre hospitalier dont le conseil d'administration m'avait chargé d'organiser sa première campagne de levée de fonds. Depuis plusieurs semaines, j'insistais par différents moyens auprès du président sur l'importance de lancer la campagne auprès des médecins avant celle auprès des infirmières car ces dernières ne verraient aucune raison de donner quoique ce soit si les médecins, de loin mieux rémunérés, ne prêchaient pas d'abord par l'exemple. Mais plus j'avançais dans les préparatifs de la campagne auprès des infirmières (et autres membres du personnel), moins le médecin responsable de la campagne auprès de ses pairs se pressait, d'où que j'insistai à nouveau auprès du président pour une intervention de sa part auprès de ce médecin, représentant de ses pairs au conseil d'administration de la fondation. Mes interventions demeuraient sans réponse et je me sentais dramatiquement

seul devant l'impasse et personnellement méprisé. Ce n'est que le jour où j'ai contrevenu à toutes les règles d'éthiques et ainsi risqué mon contrat en écrivant à chacun des membres du conseil d'administration pour les sensibiliser à la situation que les choses se sont finalement mises à bouger.

À partir de ce jour, le conseil d'administration de la fondation ne me fit plus jamais subir une telle solitude mais nous perdîmes à jamais le goût de travailler ensemble et je ne me montrai pas intéressé à renouveler ce contrat.

L'aventure aurait sans doute connu le même dénouement si j'avais accepté le silence en réponse à ma demande concernant la campagne auprès des médecins car celle auprès des infirmières n'aurait pas connu le succès escompté et on m'en aurait fait porté l'échec pour ensuite justifier mon congédiement. C'est ce que les gens consultés autour de moi n'avaient pas compris en me recommandant de ne pas briser le silence du président et de laisser les choses se produire pour le pire. Pour eux, j'aurais pu ainsi me laver les mains d'un échec éventuel en référence à mes interventions auprès du président et ainsi préserver au moins une chance de renouvellement de mon contrat. Mais comment auraient réagi les membres du conseil d'administration en apprenant que j'avais regardé le train passer sans les avertir d'un déraillement inévitable ? Auraient-ils accusé le président ou moi de l’échec ? J'avais l'assurance que le président disposait de meilleurs atouts que moi dans l'éventualité d'un échec. Après tout, il savait bien pourquoi il me laissait dans le silence. Je découvris plus tard qu'il avait lui-même été laissé

dans le silence par le médecin responsable de la campagne auprès de ses pairs, d'où qu'il me laissait lui-même dans le silence et comme quoi la stratégie du silence ne conduit à rien d'autre qu'une solitude malsaine, parce qu'elle inspire aux uns la résignation et aux autres une vengeance éclatante. Je me demande si cette solitude malsaine et le mépris sous-entendu n'expliquent pas pour une bonne part la violence dans les écoles.

En fin du compte, mon intervention musclée pour ne plus subir une telle solitude et imposer le respect assura le succès de la campagne auprès des infirmières et de celle auprès des médecins et les objectifs furent dépassés, si bien que, vu de l'extérieur, il fut difficile de comprendre que je ne me porte pas candidat au poste de directeur permanent. Mais la solitude du poste m'avait déjà suffisamment causé de nuits blanches tourmentées. Chose certaine, le directeur permanent allait être écouté plus que je ne l'avais jamais été moi-même.

Évidemment, seul un fonceur intervient de la sorte car si j'ai atteint les objectifs financiers de mon mandat, j'ai bousculé un bon nombre de gens. Le fonceur a ceci de caractéristique qu'il priorise le travail au détriment des personnes. Il n'est donc pas rare qu'il atteigne son objectif de travail alors qu'il laisse derrière lui des blessés et des morts. Comme j'ai l'habitude de le dire, il est facile de suivre la trace d'un fonceur car il laisse derrière lui des cimetières de gens morts de solitude dans le plus grand mépris. Aujourd'hui, je me méfie activement de toutes les personnes affirmant « Foncer, c'est per-

mis » et je vous recommande d'en faire tout autant, conseil d'ancien fonceur.

Non seulement j'ai cru longtemps que « Foncer, c'est permis », mais j'ai assimilé le style à la seule façon de faire dans la vie, ayant été exposé très tôt à ce style interpersonnel, dominant davantage mon milieu de vie, que les trois autres (l'analytique, l'expressif et l'aimable (voir à la fin de ce chapitre)).3

Aujourd'hui, je profite du recul nécessaire pour confesser que mon style fonceur est sans doute responsable de la moitié de la solitude connue au cours de ma vie, une solitude malsaine, et par conséquent, de la moitié de mon sentiment d'être incompris et méprisé.

Heureusement, on peut changer de style interpersonnel en réaction à certains événements. À la suite d'une série de déboires professionnels connus à la rencontre de gens plus fonceurs que je savais l'être, je suis devenu davantage analytique que fonceur. En revanche, je dois avouer que certaines mauvaises habitudes et des réflexes inconscients de fonceur demeurent profondément ancrés et marquent encore souvent mes relations interpersonnelles. Analytique, je priorise encore davantage la tâche que la personne. Cependant, je m'oblige à considérer la personne dans toutes mes analyses, ne serait-ce que comme un aspect inévitable de toute chose. Mais, et vous le savez, « On ne fait pas mentir sa réputation », du jour au lendemain et l'image de fonceur me colle à la peau, d'où que je connaisse encore des moments forts de solitude très malsaine.

Il faut dire que les gens vont rarement au-delà de l'image avec toute la persévérance requise pour rejoindre l'autre dans l'intimité de sa vraie nature. Or, avec son « air suspicieux » et son « œil sceptique », l'analytique « semble juger les autres », ce qui ne l'aide guère à éviter la mauvaise solitude puisque les gens redoutent généralement d'être jugés. L'analytique se démarque aisément de « l'air doux » et du « sourire (même fâché) » de l'aimable qui « semble bonasse », de « l'air énervé » et des « gestes en rond » de l'expressif qui « semble sans mesure », tout comme de « l'air sévère » et des « gestes saccadés » du fonceur qui « semble rigide ».[4]

Je ne cherche pas dans ces descriptions à rejeter sur l'autre la responsabilité de mes moments de solitude malsaine mais rien n'empêche que toute solitude se rapporte à un autre qui, trop souvent, se limite à l'image, aux signes non verbaux. Paradoxalement, l'autre réclame de ne pas être jugé selon les apparences, en tout temps et encore plus si elles le rendent victime de solitude.

C'est dans ce contexte que le fonceur se donne une apparence générale semblable à celles des autres fonceurs et évite d'être jugé selon son apparence et ainsi d'être esseulé. Le moindre détail compte. Une femme d'affaires rencontrée à quelques reprises auparavant me dit, lors d'un cocktail organisé par une association de manufacturiers : « Là, tu as l'air d'un homme d'affaires ». Je la regardai d'un ton interrogateur et elle ajouta : « Je vois cela à tes souliers ». À mon habitude, les jours où s'alignaient des séances de travail avec mes clients

et exigeant plusieurs déplacements, je chaussais des souliers à l'allure plus sportive et drôlement plus confortable que les traditionnelles chaussures de cuir noir que je réservais pour les mondanités.

Lors de nos rencontres précédentes, à ses bureaux, je portais mes souliers sport et j'en conclus à la suite de ce cocktail que je n'avais pas l'allure de l'homme d'affaires qu'elle recherchait, d'autant plus qu'elle ne m'avait jamais donné un contrat. En fait, elle avait pris l'habitude de me laisser sans nouvelles des soumissions qu'elle me demandait, ce qui, à mes yeux, revenait ni plus ni moins qu'à me mépriser autant que mon travail. Venait-elle de m'expliquer pourquoi en relevant mon apparence lors de ce cocktail ? Une chose est certaine, elle priorisait suffisamment l'image pour se contraindre à laisser seule dans son coin une personne non conforme à l'image qu'elle exigeait, et ce, même si cette personne fut plus compétente. À vrai dire, elle intégrait l'image à la compétence, une pratique courante chez les gens d'affaires.

Autre exemple : un de mes clients eut visiblement honte de moi en raison de ma vieille Honda jusqu'à ce que je la change contre la mini-fourgonnette. Dès lors, il se mit à vanter ici et là mon achat, comme si on lui avait fait le reproche de brasser des affaires avec un « gars en bagnole ». Ah ! Comme je préfère la solitude de mon bureau à ce monde d'images superficielles imposées par les affaires.

Enfin, quand un groupe de mes clients me présente une nouvelle cliente qui finira par m'entraîner dans sa faillite, c'est sans doute aussi pour

une question d'image que ce groupe me cache le fait que cette femme d'affaires avait déjà connu la banqueroute au lieu de me prévenir. Depuis, je me terre chez moi dans la plus malsaine des solitudes en cherchant à qui d'autres qu'à moi-même je pourrais aussi faire confiance sans rien ajouter à la pauvreté de mon épouse et de mes enfants !

Je ne suis pas pitoyable mais en proie au découragement car j'aimerais penser à une autre source d'exemples que notre mésaventure solitaire dont je suis autant la victime que l'artisan, ne seraitce que par mégarde ou excès de confiance. Je sais, un excès de méfiance n'est pas mieux qu'un excès de confiance. Mais quand vous perdez tout, vous n'êtes plus dans le milieu de quoi que ce soit. La solitude de la situation vous rend hypersensible à vous-mêmes et aux autres. Il suffit d'une seule promesse d'aide non tenue pour miner toute reprise de confiance et, de là, s'enliser encore un peu plus dans la solitude destructrice.

Heureusement, je puise le courage d'écrire ce manuscrit dans la confiance d'y trouver un éditeur et de nombreux lecteurs et lectrices, imaginaires, pour le moment, mais je garde espoir que la réalité vous prête vie. Confiance, courage et espoir sont bel et bien ce qu'il faut pour surmonter la solitude non désirée.

Parfois, l'autre ne nous ignore pas complètement, il nous tolère, mais le résultat est le même car la tolérance conduit également à la solitude, à la différence que, cette fois, il s'agit d'une solitude partielle. Personnellement, je préfère être ignoré qu'être toléré. La tolérance a un petit quelque chose

de pernicieux en ce qu'elle nous lie à l'autre sans qu'il nous accepte vraiment. Plus encore, la tolérance nous menace, au moindre faux pas, de nous renvoyer sans appel à notre solitude. J'ai connu trop de gens dont l'amour ou l'amitié s'est révélé n'être qu'une tolérance déguisée pour reconnaître à cette attitude une quelconque vertu. La tolérance garantit une indépendance face à l'autre alors que la dépendance mutuelle jusqu'à la fusion des êtres est le signe des meilleures relations interpersonnelles. Il faut être dirigé par une peur extrême de la solitude pour se laisser tolérer par l'autre et ainsi limiter la solitude qu'il nous fait subir.

À l'inverse, l'intolérance nous soumet, non plus à une solitude mesurée, mais à la violence voire à l'extermination, d'où l'intérêt général de considérer la tolérance comme une excellente ligne de conduite. Mais parlons-nous des bonnes choses ? Ne vaudrait-il pas mieux parler simplement de l'amour et de la haine ? Si oui, faut-il croire que la tolérance est amour et que l'intolérance est haine ? Dans le cas de l'intolérance, nous conviendrons aisément de son association avec la haine. Mais l'association avec l'amour ne revient pas nécessairement à la tolérance parce que celle-ci est une « obligation » de respect de la liberté et de la différence d'autrui et que l'amour n'est pas vraiment amour s'il est obligé. Le tolérant maîtrise sa haine et, ce faisant, il n'exprime pas pour autant de l'amour. L'affirmation « Je te tolère parce que je t'aime » sonne faux. Ce n'est pas le tolérant qui dit : « Ne reste pas seul, viens passer la soirée à la maison ». Si l'indifférent se fout éperdument que vous vous sentiez

seul ou pas, le tolérant ira jusqu'à s'en réjouir, surtout si vous laissez voir votre difficulté face à la solitude. Il est même possible qu'il cherche à augmenter votre difficulté en vous tolérant un peu moins. La délimitation de la frontière entre la tolérance et l'intolérance ne saute pas aux yeux tout simplement parce que les deux attitudes s'alimentent à la même source : la haine, dans ce cas-ci, la haine de la différence.

N'est-il pas pénible de subir la solitude uniquement parce qu'on est différent ? Et être toléré ne fait pas une grande différence, croyez-moi. Citadin depuis ma naissance, j'ai habité la campagne de deux petits villages en perdition parce que leurs habitants étaient à la fois tolérants entre eux et intolérants face aux étrangers.

Les habitants du premier village se toléraient entre eux à un point tel qu'ils acceptaient de confier la tâche de chauffeur d'autobus scolaire à un alcoolique notoire. Un jour d'hiver, ma fille aînée rentra à la maison en retard de l'école du village et elle nous raconta que c'était parce que le chauffeur de l'autobus sous l'effet de l'alcool n'avait pu éviter le fossé de notre rang. « Il y avait des bouteilles brunes qui roulaient sous les bancs », me dit-elle en ajoutant que l'homme sentait l'alcool. Pis encore, le chauffeur abandonna ma fille dans l'autobus et il partit chercher de l'aide sans plus de soucis. Le lendemain, j'ai rencontré le propriétaire de la compagnie d'autobus, un des rares hommes d'affaires du village, pour lui faire part de toute mon inquiétude quant à la sécurité de ma fille. Il s'engagea uniquement à ramener à l'ordre son employé, un habitant

du village qu'il ne pouvait pas congédier en raison de sa pauvreté. Ce même jour, plusieurs autres habitants du village me servirent le même discours en réponse à mon inquiétude. La police me demandait une preuve qui avait sans doute déjà disparu, sous les recommandations du patron, et elle m'assura d'une surveillance mais sa conviction. Le soir même, devant l'inertie évidente des gens rencontrés, je mis notre maison et notre terre en vente avec l'intention de déménager voisin d'une école en ville, ce qui se réalisa à la fin de l'année scolaire. En échange, nous eûmes droit à l'intolérance des habitants du village en plus de subir une solitude déplaisante.

Deux ans plus tard, qui se retrouvait au Téléjournal? Eh ! Oui, le chauffeur d'autobus avait été dénoncé par des élèves qu'il voyageait, non plus à l'école du village, mais à la polyvalente de la ville la plus proche. Malgré sa dépendance à l'alcool et l'accident avec ma fille, le propriétaire de la compagnie d'autobus lui avait donné un autre trajet, cette fois, en dehors du village, et une autre clientèle, des étudiants du secondaire plutôt que des élèves de l'élémentaire, ce qui l'amenait de plus à voyager des élèves d'autres villages qui, eux,... n'avaient aucune obligation de tolérance envers sa conduite en état d'ébriété. Le chauffeur fut arrêté et perdit son permis de conduire. La tolérance des habitants du village eut donc l'effet contraire à celui recherché : la solitude et la pauvreté de cet alcoolique empirèrent alors qu'on croyait la soulager. Bref, être toléré n'a rien changé pour cet homme, sinon pour le pire.

Les habitants du second village toléraient à ce point la consommation de drogue et d'alcool qu'il en était devenu la capitale régionale, ce que nous avons appris trop tard. Pas question de cachette. Par exemple, lors du souper spaghetti municipal : les parents au sous-sol de l'église et leurs enfants sur le perron de l'église avec leurs caisses de bière et leurs joints! L'intolérance était à la hauteur de la tolérance. Un soir, une femme sortit sur sa galerie pour crier à ma fille : « Ça as-tu du bon sens s'habiller de même ». Le jour de son anniversaire, l'un de mes fils invite tous les membres de son équipe de baseball, une vingtaine de gars de son âge : personne n'est venu car, dans ce village, on ne fréquente pas les étrangers. Un autre jour, les enfants ne sortiront pas dehors pour la récréation parce qu'un homme en cavale vient de tirer une balle de son fusil vers son voisin qu'il soupçonne d'une aventure avec sa femme. Le village offrait un environnement naturel superbe mais une nature humaine détestable, tant du point de vue de la tolérance que de celui de l'intolérance. D'autres événements du même genre nous amenèrent à demeurer entre nous jusqu'au jour de notre déménagement, cette fois, en terrain connu.

Bien sûr, nous avons connu des exceptions dans chaque village, des gens fort accueillants, mais en nombre insuffisant pour changer les règles et nous faire oublier notre solitude. Nous fument tolérés et vous comprenez sûrement pourquoi je soutiens qu'il n'y a pas une grande différence entre une solitude complète (intolérance) et une solitude partielle (tolérance); elles sont toutes les deux non désirées. La solitude non désirée trouble la paix inté-

rieure, engendre des remises en question injustifiées, partiales, déstabilisantes, dévalorisantes voire déprimantes et désespérantes. La solitude non désirée torture nos pensées de tracas, d'où l'intelligence de la fuir.

Là où nous manquons d'intelligence, c'est lorsque nous ne différencions pas la solitude non désirée de la solitude désirée, ou que nous ne comprenions pas qu'il puisse y avoir une solitude désirable. L'aveuglement vient de l'association de toute espèce de solitude avec la douleur de la solitude non désirée. Difficile alors de comprendre que des gens puissent prendre du plaisir à être seuls. En fait, ce n'est pas le fait d'être seul qui procure du plaisir mais le fait de pouvoir penser librement dans l'intimité de son for intérieur.

Si vous vous demandez quel plaisir peut-il y avoir à penser, seul, enfermé en soi-même, ce plaisir est le même que celui de penser en compagnie d'autres personnes sauf que, cette fois, c'est vous l'autre, c'est vous que vous épatez, que vous captivez, que vous dépassez, que vous étonnez, que vous élevez,... C'est à vous que vous racontez des histoires, que vous faites des discours, que vous adressez vos questions et vos réponses. C'est vous qui décidez de laisser courir vos pensées ou de les concentrer sur un sujet en particulier. C'est vous qui choisissez si vos pensées seront réalistes ou fantastiques, drôles ou sérieuses, morales ou immorales, empiriques ou méthodiques,... C'est encore vous qui convenez de vous transporter ailleurs par vos pensées ou simplement de rester là où vous êtes, les yeux ouverts ou fermés. Vous avez toute la liberté

du sujet de vos pensées et de la manière dont vous voulez y penser.

Parfois, cette liberté de pensées nous semble fade, tellement nous y sommes habitués. Notre conscience s'ennuie et nous embête. Mais rien ne nous empêche de la stimuler, par exemple, avec de la musique, des odeurs, des lumières et des objets. Vous n'êtes pas obligé à ne rien faire en restant assis ou étendu; l'activité physique donne souvent à l'esprit le plaisir d'une grande inspiration. Une promenade en forêt comme dans la foule agrémentera vos pensées. Évidemment, le recours à de tels stimuli demande une certaine force de pensée pour ne pas se laisser dominer par eux, ce qui revient à perdre de sa liberté de pensée. À titre d'exemple, si lors d'une marche en forêt vous pensez à la forêt, cette dernière a pris le contrôle et vous ne pensez plus par vous-même. Dans ce cas, le stimulus ne joue plus son rôle car il est devenu le « sujet » de vos pensées plutôt que le « moyen » de stimuler vos pensées. Autrement dit, le stimulus occupe vos pensées et, de ce fait, il n'est plus une source d'inspiration de libres pensées.

Le recours à des stimulus pour contrer l'ennui comporte un danger aussi grand que le plaisir ressenti : la dépendance de l'esprit. Ce danger provient de l'association du stimulus avec l'ennui qui, à la longue, risque d'imposer une seule et unique question : « Qu'est-ce que je pourrais faire pour me désennuyer ? ». Si vous ne voyez pas le danger de cette question, il vous menace sérieusement. Tout le danger vient de l'objectif : « contrer l'ennui ». Ce dernier peut prendre suffisamment d'importance

pour nous faire oublier notre objectif initial : prendre plaisir à penser, à exercer notre esprit. Si vous avez tendance à vous ennuyer lorsque vous êtes seul, il est fort probable que vous ayez le réflexe de fuir la solitude ou de la briser avec le premier stimulus du bord (télévision, radio, sorties au centre commercial et ailleurs,...). Du même coup, l'association du stimulus avec l'ennui se fait aussi avec la solitude. La dépendance de l'esprit à toutes sortes de stimulus se manifeste dès qu'un moment de solitude survient. Bientôt, vous ne supportez plus aucune solitude et vous éprouvez de la difficulté à concevoir qu'il puisse y avoir une bonne solitude. Autrement dit, vous ne connaissez plus que la solitude subie, non désirée, d'où que vous ne preniez aucun plaisir à vous retrouver seul pour prendre le temps de penser.

Pour contrôler le risque ou renverser la situation, distinguez l'ennui d'être seul de l'ennui de penser. N'est-il pas différent de s'ennuyer parce qu'on est seul et de s'ennuyer plutôt parce que notre conscience ne trouve rien d'excitant à penser ? Lorsque nous nous ennuyons d'être seuls, le stimulus a pour but de briser la solitude en vue de la fuir. Mais lorsque notre ennui provient d'une conscience solitaire privée d'excitation, le stimulus vient meubler la solitude en vue d'aider la conscience à y retrouver le goût de penser. Briser et meubler la solitude se réalisent peut-être sous le même objectif, contrer l'ennui, mais les résultats diffèrent grandement. Cette différenciation nous encourage à prendre assez de recul face au recours aux stimuli pour dimi-

nuer passablement le risque de dépendance et de dérapage de l'esprit.

Alors, vous pouvez même vous permettre d'inviter quelqu'un dans votre solitude intérieure, par exemple, un auteur. Personnellement, je catégorise ces invités en deux grandes familles, comme les émissions des médias électroniques. D'abord, les auteurs d'information, ceux qui exposent un sujet à ma connaissance et à ma compréhension. Ensuite, les auteurs de divertissement, ceux qui me donnent à rire et à pleurer tout en m'amusant. Je préfère les auteurs qui m'amènent à penser plutôt que ceux qui pensent à ma place. Autrement dit, je sélectionne les auteurs sachant départager les faits de leurs opinions et, encore mieux, rapportant non seulement leurs opinions mais aussi celles des autres. Je prête alors plus spécifiquement attention à la manière avec laquelle ces auteurs se font une opinion à savoir les différents éléments des faits qu'ils considèrent et la logique qu'ils suivent.

Si je m'impose de respecter les faits, je me donne l'entière liberté de considérer d'autres faits et mon expérience personnelle tout comme je m'accorde la pleine liberté d'élaborer une opinion différente de mes auteurs-invités. Mes réactions à leurs propos me servent d'indices révélateurs de mes valeurs, de mes convictions, de mes croyances et de mes motivations pour ensuite prendre un réel voire un malin plaisir à y penser en vue de les remettre en question. Bref, je relève avec un grand intérêt ce à quoi je suis sensible tout comme ce à quoi je ne le suis pas et je cherche à savoir pourquoi.

J'aime aussi m'étonner de la sensibilité d'un auteur à son sujet pour essayer de comprendre comment il en arrive à penser à ceci et à cela, comme ceci et comme cela, dans tel ou tel ordre. Si je me laisse entraîner par une histoire captivante, émouvante, pleine de suspense et d'astuces, romancée ou réaliste, simple ou compliquée, je ne peux pas m'empêcher de m'arrêter à la façon dont l'histoire est introduite, développée et conclue. Chaque détail m'offre l'opportunité de satisfaire ma curiosité en jetant un œil toujours plus indiscret dans l'imaginaire fascinant de l'auteur. À vrai dire, l'imaginaire et la mémoire de chaque homme et femme de penser m'intrigue et me fascine.

Évidemment, j'affectionne plus particulièrement les gens qui se donnent la peine de penser, seuls avec eux-mêmes. Tourmentés ou serins, ces gens trouvent dans la solitude des pensées qui honorent à la fois leur esprit et le nôtre.

Nous dirons de certains d'entre eux, devenus de véritables penseurs, qu'il leur fut « impossible d'en arriver à une telle profondeur de pensées sans de longs moments de solitude ». Chez les penseurs, la solitude n'est pas un sévices mais une douceur. À leurs yeux, nous serons charitables en acceptant de les laisser seuls à leurs pensées sans douter de leur amitié et de leur amour. Les moments de solitude de ces penseurs s'étendent, non pas sur une semaine, un mois ou toute une année, mais sur une dizaine d'années voire plusieurs dizaines d'années. À titre d'exemple, Albert Einstein mettra dix ans à penser et repenser le problème dont nous connaissons la solution par sa fameuse équation E=MC2. En fait,

le penseur entretient une relation amicale avec la solitude sa vie durant. Le penseur planifie chaque moment de solitude avec soin et une grande générosité de son temps.

En général, les gens ne sont pas aussi généreux de leur temps envers eux-mêmes. Les gens se plaignent plutôt de manquer de temps, pour eux et pour leurs proches, parce qu'ils sont débordés par de multiples tâches au travail et à la maison. Certes, nous devons tous rencontrer certaines obligations de moyens et de résultats dans notre vie et dans notre travail et remplir ces obligations requiert passablement de temps, au point où prendre le temps de penser, seul avec soi-même, devient souvent un luxe hors de portée.

Il est courant d'entendre que seules les personnes sans travail, sans famille et possédant peu de ressources matérielles à entretenir et à renouveler, peuvent se permettre le luxe de prendre le temps de penser à elles-mêmes avec une grande attention. Paradoxalement, on diminue souvent la capacité de penser de ces personnes, comme si l'ampleur des obligations correspondait à quelque part avec l'intelligence. On laisse ainsi sous-entendre que les personnes ayant une grande connaissance et une grande compréhension des choses se voient confier davantage de responsabilités, d'où qu'elles rencontrent davantage d'obligations, qu'elles soient plus occupées et qu'elles disposent de moins de temps pour penser, seules avec elles-mêmes. Bref, croit-on, l'individu ayant le temps de penser n'en a pas la capacité alors que celui qui a la capacité de penser n'en a pas le temps. Étrange, n'est-ce pas ?

Parallèlement, plusieurs personnes croient au risque de devenir fou si un individu pense trop ou passe trop de temps à réfléchir seul avec lui-même. Paradoxalement, plusieurs personnes croient aussi que les gens, en général, ne prennent pas assez le temps de réfléchir avant d'agir. Or, pour s'apercevoir que les gens ne réfléchissent pas assez, il faut avoir soi-même pris suffisamment de temps pour y penser. Bref, d'une main la croyance veut qu'il ne faille pas trop penser et, de l'autre, que les gens ne prennent pas assez de temps pour réfléchir. Curieux, n'est-ce pas ?

L'équilibre apparaît alors comme la solution. Une seule condition s'impose : savoir de quel équilibre il est question. Un mot dans le paragraphe précédent vous a peut-être échappé : « agir ». Souvent, l'équilibre dont il s'agit est celui entre penser et agir. Il faut prendre le temps de penser mais cela ne doit pas nous empêcher de passer à l'action, soutiennent les défenseurs de la productivité. À la limite, on nous laisse libres de penser tout le temps que nous voulons mais cela ne doit pas limiter notre productivité. Notre société fonde donc l'équilibre à atteindre sur la notion de productivité, liée à la production des biens et des services. La logique voudra que s'il ne vous reste plus de temps pour être seul avec vous-même, c'est que vous n'êtes pas assez productif, soit parce que vous prenez trop de temps pour réfléchir avant produire, soit parce que vous ne produisez pas assez rapidement ce que l'on vous commande.

Les fonceurs épousent très facilement cette logique. Idéalement, ils voudraient que vous pensiez à une chose en même temps que vous la faites. Aux yeux du fonceur, l'analytique, quoiqu'il pense, prendra toujours trop de temps parce qu'il se perd dans son analyse au point d'en être paralysé. Le fonceur croit aussi que l'aimable perd son temps en priorisant autant les personnes. Enfin, il accuse les expressifs de gaspiller leur temps en allongeant indéfiniment les conversations par un flot incessant d'idées nouvelles.

Qu'importe votre style interpersonnel, atteindre l'équilibre entre la pensée et l'action n'améliore en rien la qualité de la pensée. Cette qualité relève de l'équilibre entre le temps passé seul avec soi-même et le temps passé avec les autres. Ma règle personnelle : passer autant de temps seul avec moi-même qu'avec les autres. Mon but : élever ma pensée autant que faire se peut afin d'offrir le meilleur de moi-même à l'autre. Pour y parvenir, une seconde règle s'impose : me nourrir des pensées de qualité plus élevée que les miennes. « Plus la pensée est profonde, plus l'expression est vivante »[5] et riche, ajouterais-je.

Dire uniquement ce qui me passe par la tête lors d'un échange avec l'autre ne me suffit pas, plus encore, ce serait manquer de respect à l'autre autant qu'à moi-même. Je ne suis pas du genre « Quand je ne parle pas, je ne pense pas ».[6] Autrement dit, penser uniquement à l'instant où je m'exprime offre rarement le temps de penser juste, comme il le faut ou avec application. C'est « parler pour parler », c'est-à-dire, avoir pour moyen la parole et pour ob-

jectif la parole, soit une seule et même chose. En fait, plusieurs gens ne veulent pas autre chose de leur conversation avec l'autre qu'une impression d'être écoutés ou de participer à la discussion, qu'importe que cela soit ou non autrement utile. Si nous parlions uniquement lorsque nous avons vraiment quelque chose d'utile à dire, nous ne parlerions pas aussi souvent.

Mais avec la liberté d'expression défendue bêtement en poussant les hauts cris, le verbiage l'emporte et affecte désormais la pensée comme un cancer de l'esprit. Nous visons donc dans « l'abondance de paroles, de mots vides de sens ou qui disent peu de choses ».[7] En conséquence, on se sent perdus à la rencontre des gens témoignant le moindrement d'une certaine profondeur de pensée et tenant un discours un tant soit peu structuré et concis. Ces gens de pensée créent en nous des failles permettant à leur lumière de nous éclairer sur les effets de notre verbosité : la superficialité de nos pensées et la fragilité de notre logique. Notre différence nous rend mal à l'aise et nous y trouvons pour seul remède un amour-propre enfantin du genre « Je suis comme je suis ».

L'usage général de la liberté de penser se résume donc en ces pauvres termes : « Que je pense bien ou mal, l'important, c'est que je pense », tout comme l'usage général de la liberté d'expression se réduit à l'affirmation simpliste : « Que je m'exprime bien ou mal, l'important, c'est que je m'exprime ».

J'aimerais considérer la tendance au verbiage comme une inclination par défaut, par défaut de savoir comment articuler vraiment sa pensée et de

savoir comment vraiment tenir un discours. Dans ce contexte, les gens se refuseraient à prendre le temps de penser seuls avec eux-mêmes uniquement parce qu'ils ne savent pas comment réfléchir. Seuls avec eux-mêmes, ils s'ennuieraient donc parce qu'ils se tournent les pouces ou qu'ils tournent rapidement en rond avec leurs pensées. Ils possèdent tout pour penser en profondeur, à l'exception, du mode d'instruction, difficile alors d'envisager un quelconque plaisir à penser et, encore moins, à penser tout seul avec soi-même.

Or, vérification faite, le mode d'instruction original de la pensée, dans sa version la plus efficace, n'est plus enseigné depuis quelques générations déjà. Autrement dit, les instituteurs actuels ne le connaissent pas ou n'en ont qu'un très vague souvenir. Ce mode d'instruction s'améliorait depuis plus de 2000 ans et fut au sommet de sa forme au milieu des années 50. Puis, dilué peu à peu (1955-1965) et ensuite carrément modernisé (1965-1970), on le dépouilla finalement presqu'entièrement de l'essentiel des éléments ayant assuré jusque-là son efficacité. Les derniers élèves instruits de tous les éléments du mode d'instruction original de la pensée se retrouvaient dans les collèges privés d'enseignement classique dans la première moitié des années 60.[8] Bref, ce mode d'instruction de la pensée n'a pas résisté aux assauts de la Révolution Tranquille au Québec et d'autres révolutions ailleurs en Occident.

Si vous vous demandez de quoi je parle, c'est que vous n'avez pas été instruit de ce mode d'instruction. Voici quelques indices. Il traitait entre autres des sujets suivants : la simple appréhension,

la définition, la division, le jugement, le raisonnement, le syllogisme, les différentes espèces de syllogismes, l'induction, le syllogisme démonstratif, le syllogisme probable et sophistique, la vérité, les différentes attitudes de l'esprit humain en présence de la vérité, la certitude, la solution agnostique, la solution sceptique, la solution dogmatique, les facultés cognitives sensibles, les facultés cognitives intellectuelles, l'autorité, l'autorité humaine, l'autorité divine, le critère de vérité, la science, la méthode et les méthodes particulières. Dans cette liste de sujets, j'ai omis volontairement le titre général et celui de chacune des trois parties sous lesquelles sont regroupés les sujets, pour compliquer la tâche aux plus vieux et maintenir le suspense pour les plus jeunes. Quel est donc le titre général de tous ces sujets ? Sans plus tarder, voici la réponse : Leçons de logique, en trois parties : 1. Logique ou philosophie rationnelle; 2. Logique formelle ou dialectique; 3. Logique appliquée ou critique.

En fait, « Leçons de logique » est le titre d'un petit livre de 171 pages écrit en 1914 ayant connu un certain succès puisque 26 ans plus tard, en 1940, une huitième édition est publiée. L'auteur, l'Abbé Arthur Robert, professeur à l'Université Laval, s'adresse au public et se veut plus particulièrement « à la portée des élèves des cours académiques des Écoles Normales et des Couvents, et aussi, de la classe instruite en général ». Les manuels de ce genre en français ne manquent pas. « Mais la plupart - pour ne pas dire tous - ne répondent pas au programme de notre enseignement primaire », précise l'auteur en reprochant aux uns d'être trop volu-

mineux et aux autres d'être moins considérables et non conformes aux principes.

Bref, il s'agit d'un livre parmi plusieurs autres sur le même sujet, la logique, et poursuivant tous le même objectif : instruire leurs lecteurs d'un mode d'instruction pour penser avec toutes les qualités dont l'homme est capable. Il s'agit alors de permettre aux lecteurs d'exploiter leur faculté de penser selon ce que l'homme en connaît le mieux, selon la meilleure connaissance et la plus juste compréhension accumulées depuis que l'homme a conscience de penser. L'esprit de libre-pensée est aveugle sans les repères de la logique formelle et de la logique appliquée. Selon moi, plus une personne s'adonne à la libre-pensée, plus la logique lui apparaîtra rigide et contraignante. Mais, en réalité, la logique a tout pour amuser notre esprit et ainsi lui éviter tout ennui en plus de lui donner une liberté drôlement plus étendue. La logique fait de la pensée une suite de trois opérations de l'esprit, la simple appréhension, le jugement et le raisonnement. Elle fournit une définition de chaque opération. Elle livre les lois qui régissent chaque opération. À titre d'exemple, « la simple appréhension est l'opération par laquelle l'intelligence perçoit l'essence d'une chose sans affirmer et sans nier quoique ce soit de cette essence ».[9]

« *Cette première opération de l'intelligence est appelée simple parce qu'elle n'affirme rien et ne nie rien de l'objet qu'elle connaît. Quand nous affirmons dans notre esprit nous unissons ensemble deux choses : celle de qui l'on affirme (le sujet) et*

celle que l'on affirme (le régime). Cette union est une composition. - Ce que l'intelligence perçoit, dans sa première opération, n'est pas un objet que nous pouvons voir avec les yeux du corps ou palper avec nos mains, par exemple. Non, c'est une réalité cachée dans l'objet vu par les yeux, touché par les mains. Cette réalité s'appelle essence, l'intelligence l'abstrait des choses sensibles qui nous entourent. »[10]

Nos idées sont l'effet de la simple appréhension.

« *L'idée est la simple représentation d'une chose faite dans l'intelligence. La chose représentée est cette réalité cachée, cette essence, que l'intelligence abstrait du sensible* ».[11]

« *Pour parler le langage de la philosophie, disons que l'essence est ce par quoi un être est ce qu'il est. Ainsi un homme n'est pas un homme parce qu'il a telle figure, tel nom, telle origine, telle patrie, etc., mais bien parce qu'il a l'animalité et la raisonnabilité. Ces deux éléments forment l'essence de l'homme. Eh! bien, ces deux éléments invisibles, impalpables, représentés dans l'intelligence se nomment idée. L'idée est donc l'effet de la simple appréhension.* »[12]

Attention de ne pas confondre idée et image : « L'idée et l'image d'un objet diffèrent entre elles. L'une ne doit donc jamais être prise pour l'autre ».[13]

« *1) L'image de l'encrier qui est devant moi est sensible, peut être vue, touchée. L'idée du même encrier est spirituelle, immatérielle, imperceptible aux sens. L'intelligence seulement peut l'atteindre.*

2) L'image de l'encrier est singulière, ne peut convenir qu'à cet encrier devant moi. L'idée de l'encrier est universelle. Elle convient à tous les encriers qui ont été, qui sont et qui seront. L'idée de l'encrier, c'est son essence représentée dans l'intelligence. L'essence de l'encrier, c'est d'être un vase dans lequel on met de l'encre. Cette définition fait abstraction de la forme de l'encrier, de la manière dont il est fait et il sera toujours vrai de l'affirmer de tous les encriers. »[14]

Enfin, nous tirerons de chacune de nos idées une certaine compréhension de par leur contenu :

« *La compréhension ou le contenu de l'idée est l'ensemble des éléments que comprend ou que contient une idée. L'idée de pape contient deux éléments : chef et Église. Le pape est le chef de l'église. Ces éléments s'appellent aussi notes constitutives d'une idée. L'extension de l'idée est l'ensemble des individus auxquels l'idée est attribuable. Tous les prêtres, passés, présents, à venir ou simplement possibles sont contenus sous l'extension de l'idée d'homme.* » [15]

Ainsi, une juste compréhension d'une chose exige d'avoir la bonne idée et, pour ce faire, nous devons reconnaître le type de l'idée que nous avons

en tête. Est-ce une idée intuitive ou abstractive, directe ou réflexe, positive ou négative, abstraite ou concrète, réelle ou logique, distributive ou collective, univoque ou analogue ou encore transcendantale ? Il y a déjà de quoi amplement s'amuser à comprendre les différents types d'idées et des heures de plaisir à identifier le type de chacune de nos idées de par leur contenu.

N'étant qu'un simple amateur, je vous laisse aux bons soins d'un auteur de votre choix en matière de logique. Permettez-moi tout de même de vous recommander la lecture de livres de la formation classique (1900-1960) que vous trouverez sans difficulté dans les librairies de livres usagés, plus particulièrement celles auxquelles les anciens collèges classiques et les universités font don de leurs livres pour créer de l'espace aux ouvrages plus récents. Ciblez les libraires à visiter en vous renseignant par téléphone. Recherchez les livres traitant non seulement de la logique mais aussi de la connaissance, aux rayons de la philosophie, la science des profondeurs de la pensée. Pour votre premier achat, furetez jusqu'à ce que vous trouviez un ouvrage de compréhension facile car certains sont si hermétiques que vous perdrez vite le courage de les comprendre.[16]

Un bon nombre de romans, de contes, de fables, de légendes, de pièces de théâtre, de poésies et d'ouvrages d'autres genres littéraires devenus de grands classiques dissimulent le mode d'instruction de la pensée appliquée à différentes façons de penser, souvent uniques et très intéressantes à découvrir. Votre libraire ou votre bibliothécaire vous re-

commanderont ces œuvres avec grand plaisir selon vos goûts.

En résumé, on ne tourne jamais en rond jusqu'à l'ennui dans une solitude meublée avec bon goût et grand soin. La pensée solitaire s'apprivoise plus facilement au contact de gens qui ont déjà le goût de penser et qui peuvent ainsi nous le transmettre par leurs écrits. L'écrivain et philosophe de langue française, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) écrivait : « L'homme ne commence pas aisément à penser, mais sitôt qu'il commence, il ne cesse plus ».[17] Il en va de même de la solitude nécessaire à la pensée de laquelle nous pouvons dire : « L'homme ne s'adonne pas aisément à la solitude, mais sitôt qu'il sait comment en tirer le plaisir de penser, il la désire de plus en plus ». Après tout, seule une solitude désirée peut nous donner le goût de penser. Au fur et à mesure, l'aide des penseurs profite à l'exercice de notre faculté de penser, puis vient presqu'inévitablement l'indépendance de penser. À ce moment-là, on sait que le goût de penser a mûri en nous. Alors, nous pouvons nous permettre de dire tout haut ce que nous pensons avec suffisamment de sagesse pour honorer l'esprit de l'autre et lui transmettre le goût de penser.

La pensée initiatique

Pour partager le sens caché

La pensée initiatique nous introduit au sens caché de la vie, du monde et des choses, visibles et invisibles. Pour ce faire, elle nous éveille à des dimensions secrètes, difficiles d'accès à la pensée quotidienne. Elle agit sur nous principalement par révélation d'une connaissance ou d'une explication jusque-là inconnue et souvent insoupçonnée. En général, cette révélation s'opère de façon brusque ou instantanée et tout à fait gratuitement, c'est-à-dire sans effort particulier de notre part. Ainsi, la nouvelle connaissance ou explication s'impose à nous et nous la comprenons sur-le-champ, comme si un éclair venait de traverser notre esprit. Grâce à cette nouvelle compréhension, nous ne verrons plus jamais la vie, le monde ou les choses de la même

manière. Nous profitons désormais d'une conscience élargie.

La révélation se limite généralement à un aspect ou une manière dont la vie, le monde ou une chose se présente à notre esprit, sûrement pour respecter notre capacité d'absorption. La révélation sur plusieurs aspects à la fois se fait donc plus rare et débouche sur une conscience éclatée, c'est-à-dire, offrant, non plus une perspective unique, mais multiple. Nous parviendrons au même résultat avec une série de révélations portant chacune sur un aspect mais sur une période de temps évidemment plus longue.

Conscience élargie ou éclatée, la pensée initiatique procède par des liaisons, à l'instar du processus normal de compréhension. « Que se passe-t-il donc dans votre esprit lorsque vous comprenez? Pas autre chose que ceci : vous faites la liaison, vous pensez un rapport entre la proposition nouvelle qu'on vient de vous exposer et ce que vous savez déjà, vous voyez le lien qui les unit, autrement dit cette proposition nouvelle entre dans le système de vos connaissances. »[1] « Au contraire, lorsque vous ne comprenez pas, c'est que vous ne faites pas de liaison entre la proposition nouvelle et vos connaissances antérieures, vous ne voyez entre elles aucun rapport. Vous comprendrez au moment précis où ce lien vous apparaîtra, mais auparavant cette proposition nouvelle flotte en dehors du système de vos connaissances. »[2]

L'expression succincte « Pas rapport » utilisée par les jeunes pour dire « Tu établis un rapport là où il n'y en a pas » correspond donc parfaitement à sa signification réelle : « Tu ne comprends pas ».

Dans le cours normal de la compréhension, nous déployons toujours un certain effort face à une nouvelle proposition de connaissance, soit un effort minimum lorsque nous la comprenons facilement, soit un effort maximum lorsque nous la saisissons difficilement. Autrement dit, plus nous établissons facilement un rapport entre la nouvelle connaissance et nos connaissances déjà accumulées, plus nous en tirons facilement une compréhension, et vice-versa. Ainsi, expliquer une connaissance revient à exposer son (ou ses) rapport avec ce qui est déjà su. Bien expliqué, le rapport d'une connaissance avec celles déjà connues apparaît évident, d'où une compréhension sans trop d'efforts, et vice-versa. Dans un cas comme dans l'autre, la compréhension demande un certain effort.

Or, la compréhension ne requiert aucun effort dans la pensée initiatique; non seulement la nouvelle connaissance est révélée mais son rapport avec le déjà su s'établit automatiquement et à notre insu.

Toute la puissance de la pensée initiatique se concentre alors sur la principale difficulté rencontrée lors de la recherche de sens (à la vie, au monde ou aux choses) : notre résistance en vertu de notre attachement à la connaissance et à la compréhension acquises précédemment. Autrement dit, nous tenons à ce que nous savons et le génie de la pensée initiatique est de nous prendre par surprise

pour que nous n'offrions plus aucune résistance à une nouvelle compréhension (de la vie, du monde ou des choses).

Aussi, la pensée initiatique se révèle à nous à la suite d'une expérience traumatisante ou d'une découverte surprenante, les deux moments où nous offrons le moins de résistance. Dans ces moments-là, nous acceptons plus facilement de tout remettre en cause les rapports déjà faits voire tout notre système de rapports parce que nous sommes ébranlés, déstabilisés, fragilisés, perturbés.

Le traumatisme se présente comme l'« ensemble des troubles physiques ou psychiques provoqués dans l'organisme par le trauma »,[3] c'est-à-dire, une lésion ou d'une blessure au corps (trauma physique) ou une émotion violente (trauma psychique – psychologique). Par exemple, un accident d'automobile peut causer une lésion à la colonne vertébrale (trauma physique) entraînant une paralysie des jambes (traumatisme physique). Ce même accident d'automobile peut causer aussi une peur si violente (trauma psychologique) qu'elle entraîne, non seulement la peur de prendre place à nouveau dans une automobile (traumatisme psychologique au 1er degré), mais aussi une hypersensibilité à toute peur - la peur de la peur (traumatisme psychologique au 2e degré).

Une découverte peut aussi causer un trauma ou un violent choc psychologique entraînant un traumatisme émotionnel. Par exemple, un père découvrant son fils pendu sera en proie à un violent choc psychologique pouvant le traumatiser pour la vie.

Aussi, les résultats stupéfiants d'une expérience peuvent causer au chercheur tout un choc et le changer à jamais, pour le meilleur ou pour le pire. Louis Cheskin, le pionnier de l'étude des motivations d'achat, sera sous le choc à la suite de sa découverte du transfert de sensations (de l'emballage au produit qu'il contient, de la couverture d'un livre à son contenu). Sa stupéfaction relève plus spécifiquement du caractère inconscient du phénomène; il parvient difficilement à croire que les gens ne rendent pas compte de juger, par exemple, un produit de par son emballage ou un livre de par sa couverture, et pis encore, que les gens soutiennent tout à fait le contraire. Il en témoigne dans son commentaire adressé à ses pairs, également traumatisés par sa découverte :

« *Je peux comprendre pourquoi les gens de marketing et de publicité ne peuvent pas saisir la signification du transfert de sensations, parce que je ne pouvais pas la saisir moi-même. J'ai accepté le transfert de sensations seulement après avoir vu plusieurs tests réalisés auprès des centaines d'individus. J'avais de la difficulté à accepter le transfert de sensations parce que ce dernier était contraire à mon schéma de références; contraire à mon éducation; en opposition avec mon orientation. Le transfert de sensations était une réalité et je ne pouvais pas l'affronter. Mais en n'y faisant pas face, en ne l'acceptant pas, je n'aurais pas été capable de résoudre des problèmes de marketing.* »[4]

Le « schéma de référence » explique en grande partie notre résistance à effectuer certains rapports. Notre schéma de référence s'affaire plus particulièrement à nous dicter nos attitudes. Ainsi, notre résistance est-elle souvent davantage une question d'attitudes que de capacité intellectuelle.

« *Le comportement d'un individu se base sur son schéma de références. Le schéma de références d'un individu détermine ses attitudes. Consciemment et inconsciemment, un individu acquiert des concepts qui deviennent une partie de lui-même et qui sont la base de toutes ses attitudes. Le schéma de références est acquis des parents, des enseignants, des relations et des amis, du type d'émissions de radio que nous entendons, des émissions de télévision que nous regardons et du type de livres, magazines et journaux que nous lisons. La plupart d'entre nous croyons tirer des faits de ces sources, non pas des attitudes. Nous pensons que nous avons accumulé des informations objectives, non pas un schéma de références.* »[5]

Pour élargir ou éclater notre conscience, la pensée initiatique se doit donc de changer aussi notre attitude. D'ailleurs, c'est souvent en raison de la nouvelle attitude d'une personne qu'on soupçonne chez elle une récente prise de conscience (de la vie, du monde, des choses).

Autrement dit, il y a presque toujours une pensée initiatique, une révélation, à l'origine de nos changements d'attitudes. Car changer d'attitude par nos propres moyens relève de l'exploit. D'abord,

nous n'avons généralement pas conscience de nos attitudes; nous les adoptons sans vraiment y réfléchir ou, si vous préférez, nous vivons avec nos attitudes sans trop les connaître et les comprendre. Elles s'imposent à nous bien davantage que nous les choisissons consciemment. Bref, nous avons les attitudes que nous avons, sans plus. À preuve, nous nous y arrêterons que si une personne souligne un problème avec notre attitude plutôt qu'à l'initiative d'un effort personnel. Bref, si personne ne commente notre attitude, celle-ci ne nous préoccupe pas.

Nous sommes donc inconscients de nos attitudes tout comme nous sommes inconscients de nos émotions, du moins dans la vie courante. Cette inconscience s'étend aussi à l'influence de nos attitudes et, derrière elles, de tout notre système de référence, sur notre compréhension du sens de la vie, du monde et des choses et, par extension, sur notre comportement. Inconscients de nos attitudes et de leur influence, nous résistons aussi inconsciemment à certains rapports de compréhension. Par conséquent, le sens profond et réel de la vie, du monde et des choses demeure caché tout simplement par inconscience de certains rapports entre nos connaissances et celles proposées.

Notre résistance (inconsciente) se concrétise plus spécifiquement dans une attitude d'autodéfense de nos croyances et de notre savoir. Nous avons tendance à rejeter toutes croyances et tout savoir contredisant les rapports que nous avons déjà effectués. Bref, nous ne changeons pas d'idée facilement. Cependant, à nos yeux, nous ne sommes pas étroits d'esprit. Nous croyons simplement que nos croyan-

ces et notre savoir méritent d'être défendus parce qu'ils ne sont pas moins raisonnables que toutes autres croyances et tout autre savoir. En fait, nous tenons souvent nos croyances et notre savoir pour preuve de notre intelligence et nous sommes prêts à résister à quiconque pour la défendre. Évidemment, pour faire bonne figure, nous affichons une grande ouverture d'esprit, mais, derrière le rideau, l'étroitesse d'esprit règne, sans même que nous en soyons conscients.

Sûr, nous voulons connaître, tout connaître même, d'où la forte conviction de la réalité de notre largesse d'esprit. Mais, je peux tout connaître sans rien comprendre. Une distinction s'impose entre le fait de connaître et le fait de comprendre. Connaître, c'est avoir présent à l'esprit. Comprendre, c'est percevoir le sens. Je peux connaître un mot et ne pas en comprendre le sens. Lorsque je connais, je suis informé. Lorsque je comprends, je me fais une idée claire des causes, des motifs de l'enchaînement logique de quelque chose. Je peux donc connaître sans la nécessité d'un rapport avec ce que je comprends déjà. La connaissance flotte en mon esprit jusqu'à ce que j'y trouve un rapport pour la comprendre, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je la relie aux autres connaissances que j'ai déjà comprises. Je « comprends » à l'image de « contenir » et de « faire entrer dans un tout ». Enfin, lorsque je connais, je n'ai pas encore tout à fait conscience car la conscience, c'est à la fois connaître et comprendre.

À titre d'exemple, les fumeurs connaissent bien les méfaits de la cigarette mais ils ne cessent pas de fumer pour autant; ils connaissent sans com-

prendre. Qui peut dire qu'il a vraiment compris s'il ne se comporte pas en conséquence ? Personne. Autrement, il faudrait tous admettre que comprendre ne donne aucune volonté d'agir à la conscience. Or, nous lions le fait de comprendre avec le fait d'agir dans une relation de cause à effet. Nous considérons donc qu'une personne connaissant ce qu'elle doit faire sans le faire n'a pas vraiment compris.

Est-ce légitime de lier ainsi la faculté de comprendre avec la faculté de vouloir? Certainement, si on s'en tient à cette définition de la volonté : « Faculté de vouloir, de se déterminer librement à agir ou à s'abstenir, en pleine connaissance de cause et après réflexion ».[6] La liaison se justifie parce que la volonté vient « après réflexion » (après compréhension).

Mais la volonté, au sens large, est une « disposition mentale » et elle ne se limite pas à l'action. Il y a la volonté de connaître, la volonté de comprendre et la volonté d'agir. Il faut donc être disposé mentalement à connaître, à comprendre et à agir.

Dans ce contexte, la principale difficulté rencontrée lors de la recherche de sens (à la vie, au monde ou aux choses) ou notre résistance (en vertu de notre attachement à la connaissance et à la compréhension acquises précédemment) proviendrait d'une disposition mentale qui n'est pas suffisamment libre, d'une volonté privée de toute la liberté utile, sans doute en raison de nos attitudes et de notre schéma de référence, tous les deux inconscients.

Consciemment, nous voulons tous connaître et comprendre le sens de la vie, du monde et des choses, et agir en conséquence. Inconsciemment, nous ne jouissons pas toujours de la liberté d'esprit nécessaire pour concrétiser notre intention de connaître, de comprendre et d'agir. La pensée initiatique donne à la volonté toute la liberté utile pour découvrir le sens caché (de la vie, du monde et des choses).

Pour ce faire, la pensée initiatique s'adresse à la fois à notre conscience et à notre inconscience. Elle considère notre intelligence comme étant à la fois consciente et inconsciente. Si vous préférez, la pensée initiatique considère la conscience et l'inconscience comme deux formes d'intelligence. Ainsi, elle reconnaît une participation active du conscient et de l'inconscient à notre intelligence tout comme elle le fait dans le cas du cœur et de l'esprit. Bref, la pensée initiatique parvient à nous révéler le sens caché parce qu'elle intervient sur tous les plans – conscient et inconscient, raisonnable et émotionnel.

Outre la nouvelle compréhension sans effort, la pensée initiatique apporte un changement radical d'attitude, également sans effort ou, du moins, avec une facilité déconcertante. Le succès de l'opération tient au fait que la nouvelle attitude a tout pour détrôner l'ancienne et la remplacer sur-le-champ, sans délai.

Dans la vie courante, le premier défaut des appels « réguliers » aux changements d'attitudes demeure le mépris de l'attitude en place et, par ricochet, la dévalorisation de la personne aux prises

avec cette attitude. En fait, les incitations aux changements d'attitudes tournent généralement en accusations et elles affectent ainsi notre amour-propre. Par conséquent, les incitations ratent généralement leur objectif car elles nous culpabilisent davantage qu'elles nous responsabilisent. Dans ce contexte, il nous apparaît tout à fait normal de résister à l'appel en rejetant les accusations en vue de contrer le sentiment de culpabilité et de protéger notre amour-propre.

Le deuxième défaut de ces appels « réguliers » aux changements d'attitudes est le manque évident d'attrait de la nouvelle attitude proposée, comparé au grand et puissant attrait de l'attitude déjà en place. Nous adoptons (inconsciemment) toujours les attitudes qui exercent sur nous l'attrait le plus influent. Nous les justifierons que si l'on nous le demande et, le cas échéant, nous les défendrons vigoureusement avec la ferme impression d'avoir de bonnes attitudes. Inconsciemment, nos attitudes se justifient parce que ce sont celles qui nous rapportent le plus.

En résumé, d'une part, lorsque l'une de nos attitudes est méprisée ou dénoncée comme étant mauvaise, nous passons automatiquement en mode défensif, d'autre part, lorsqu'une nouvelle attitude nous est proposée, nous la refuserons si nous la jugeons moins avantageuse que notre propre attitude. La situation explique pourquoi certains changements d'attitudes mettent des années à se produire.

J'aime bien donner en exemple la publicité contre la vitesse au volant visant les jeunes. Vous vous rappelez la publicité où l'on voit un jeune

homme au volant de sa petite automobile sport, en compagnie de « sa blonde » lui demandant de ralentir mais, fier et sûr de lui, il accélère au-delà de la limite de vitesse pour finalement provoquer un accident dans lequel « son amie » trouve la mort le plongeant ainsi dans un profond et douloureux chagrin. Cette publicité ne propose aucune attitude alternative aussi attrayante que celle liée à la jouissance de la vitesse au volant.

Cette publicité confronte les jeunes aux dangers qui les guettent. Or, ces derniers connaissent déjà ces dangers et les risques qu'ils prennent. Après tout, ce sont leurs amis, les amis de leurs amis qui en sont victimes. Cette publicité ne les rend pas plus intelligents. Elle leur rappelle un fait connu, sans plus. Il ne fallait pas s'attendre à ce que la majorité des jeunes deviennent rationnels et changent de comportement au visionnement d'une telle publicité. Elle ne propose aucun autre plaisir contre lequel troquer celui de la vitesse au volant.

Le succès de l'Opération Nez Rouge visant à prévenir de la conduite en état d'ébriété s'explique en grande partie en raison de l'attrait supérieur de l'attitude proposée. En contrepartie des dangers de la conduite en état d'ébriété, l'Opération Nez Rouge offre une expérience vous permettant, le lendemain de veille, de voir votre automobile à votre porte. Les gens détestent l'idée d'avoir à abandonner leur automobile sur le stationnement d'un bar, d'avoir le trouble de trouver un ami ou de payer un taxi pour y revenir le lendemain,... d'avoir à revenir en arrière. L'opération Nez Rouge vous propose d'être intelligent, de laisser un chauffeur vous ramener à la mai-

son dans votre automobile. Ça, c'est une alternative excitante ! Imaginez, un chauffeur vous conduit à la maison : « Chauffeur ! À la maison ! »

Dans la publicité de l'Opération Nez Rouge, vous êtes loin d'être traité comme un moins que rien, insoucieux des dangers de la conduite en état d'ébriété, comme un idiot qui ne trouve rien d'autre à dire que « Je ne pensais pas en avoir pris (lire "bu") autant » ou comme un jeune qui ne se contrôle pas au volant, qui n'écoute pas les appels à la prudence de sa bien-aimée et, plus encore, qui en provoque la mort. Au contraire, vous êtes suffisamment important, non pas pour qu'on prenne la peine de vous faire peur, mais plutôt pour qu'on se donne tout le mal nécessaire pour vous envoyer un chauffeur, vous ramener à la maison et vous éviter ainsi de courir le risque de détruire la vie des autres et la vôtre.

Il y a donc quelque chose d'initiatique dans l'appel de l'Opération Nez Rouge car elle change la compréhension ou le rapport que l'automobiliste fait entre son état d'ébriété et sa valeur personnelle, et ce, pour le mieux. En fait, l'Opération Nez Rouge livre un message suffisamment révélateur pour permettre à la nouvelle attitude de triompher de celle déjà en place.

Évidemment, ces exemples sont loin de traiter du sens caché de la vie, du monde et des choses habituellement recherchées par la pensée initiatique mais l'expérience de cette dernière commence souvent avec des situations précises de la vie courante en relation avec notre comportement, le témoin le plus éloquent de nos croyances et de notre compré-

hension. Si on ne parvient pas à prendre conscience de l'action de la pensée initiatique sur nos comportements habituels, il sera fort difficile de la reconnaître en des circonstances exceptionnelles, d'où que le sens caché nous passe souvent sous le nez et nous échappe souvent à notre insu.

Sans la pensée initiatique, nous accumulons tout au long de notre vie une foule de connaissances qui ne feront que flotter en notre esprit parce que nous ne leur trouvons aucun rapport avec ce que nous comprenons déjà. Ainsi, le sens caché se trouve en partie déjà en nous mais nous n'en avons pas conscience. Comme nous n'avons pas généralement la patience de méditer et l'ouverture d'esprit requises à la recherche du sens caché, seul un élément extérieur pourra alors provoquer en nous les rapports utiles à la découverte du sens.

Cet apport extérieur ne nous exempte pas de tout effort. Nous devons cultiver une meilleure disposition d'esprit, plus libre, plus ouverte. Pour ce faire, nous avons avantage à exposer notre esprit à tout élément extérieur susceptible d'être porteur d'une révélation. En fait, il s'agit d'habituer progressivement notre esprit à fréquenter des idées nouvelles, non pas en vue de les adopter toutes, mais plutôt en vue de le pratiquer à abattre tous les préjugés face à la connaissance. Dans notre recherche du sens caché, nous avons l'habitude de nous limiter à ce qui nous intéresse. Or, si nous n'avons pas encore trouvé le sens caché, c'est parce que ce dernier ne se trouve probablement pas dans ce qui nous intéresse, autrement, nous l'aurions déjà trouvé. Fréquenter des idées nouvelles revient donc à élargir nos inté-

rêts ou à libérer notre esprit de ses seuls intérêts. Vous connaissez sûrement l'adage « Plus on cherche, moins on trouve ». Il faudrait plutôt le formuler ainsi : « Plus on cherche selon nos propres intérêts, moins on trouve ». Bref, le sens caché se trouve souvent là où nous ne nous attendons pas à le trouver, au-delà de nos propres intérêts.

En pratique, plutôt que de rejeter toute idée qui ne fait pas notre affaire, il faut l'approfondir et questionner notre réaction. C'est lorsqu'une idée ne concorde pas avec nos croyances et notre compréhension (de la vie, du monde et des choses) que nous avons l'opportunité de découvrir surtout si nous avons l'habitude de chercher à toujours avoir raison, à vivre dans un système sans faille, ce qui nous ferme à l'apport extérieur de la pensée initiatique.

Je me souviens, par exemple, de ma réaction à la nouvelle m'informant de la présence de messages subliminaux dans la musique du groupe rock Led Zeppelin, plus spécifiquement, dans la chanson Stairway To Heaven, ma pièce préférée de musique de rock progressif à l'époque. La révélation était loin de faire mon affaire car elle attaquait quelque chose que j'aimais. Je me disais candidement : « Regarde ce qu'ils ont trouvé pour me faire sentir coupable d'écouter la musique que j'aime ». La plupart des gens avec qui je discutais de la découverte la rejetaient en bloc.

Par contre, dans mon for intérieur, je ne parvenais pas à un tel rejet car une autre révélation, quelques années auparavant lors d'un stage d'initiation à la communication journalistique, m'avait ap-

pris que derrière toute information se cache un fond de vérité, si minime soit-il. Autrement dit, si une information n'est pas nécessairement vraie parce qu'elle est publiée par la presse, il n'en demeure pas moins une vérité originale, peut-être ensevelie sous une tonne d'interprétations, déformée voire mal traduite, mais tout de même une certaine vérité.

Aussi, et ce fut pour moi l'essence de cette révélation, le journaliste aguerri consacre 10 % de ses efforts à la cueillette de l'information, 10 % à la mise en forme (rédaction) de cette information et, entre les deux, 80 % à la vérification de l'information. À partir de ce jour, je ne pouvais donc plus qualifier une information de fausse tout simplement parce qu'elle m'apparaissait invraisemblable et, encore moins, parce qu'elle attaquait quelque chose que j'aime. Ma réaction initiale à l'annonce de messages subliminaux ne faisait que démontrer mon attachement à la musique en cause mais cela ne me donnait aucune autorité pour juger du bien-fondé de l'information ou la rejeter du revers de la main, sans plus de questionnement. J'entrepris donc de vérifier cette information pour ensuite partir en tournée avec une conférence intitulée « Le Rock et la déformation de l'information », dont je vous parlais (voir : La pensée certaine).

Si ma priorité avait été le plaisir de la musique, je me serais contenté de l'écouter et de rejeter toute information lui donnant mauvaise réputation. Or, ma priorité fut et demeure encore aujourd'hui la recherche de la vérité. Je crois que le sens de la vie, du monde et de toute chose se cache dans la vérité. Selon moi, qui ne recherche pas la vérité ne trouve-

ra pas le sens caché de quoi que ce soit. Et qui se contente d'une interprétation des faits ou d'une opinion n'a pas encore trouvé le véritable sens. Aussi, qui ne sait pas distinguer une vérité d'une opinion et un fait de son interprétation est perdu.

Pis encore, celui qui n'aime pas la critique démontre qu'il n'aime pas la vérité car « la critique est cette partie de la logique (logique appliquée) qui étudie les opérations de l'esprit humain en relation avec leur objet, c'est-à-dire, la vérité ».[7] Comprenez bien : la critique n'est pas autre chose que la logique appliquée au service de la vérité. Fuir la critique, c'est fuir la vérité.

Dans le contexte de la logique appliquée, « la vérité est l'équation entre la chose connue et l'intelligence. Cette définition classique de la vérité demande quelques explications. La vérité est une équation, et donc un rapport entre l'intelligence et la chose connue. Ici, par intelligence, on n'entend pas la faculté elle-même, mais le type mental, l'idée qui représente la chose connue. Ainsi, on dit de quelqu'un qu'il est un vrai saint, c'est parce que sa manière de faire, sa conduite est conforme à l'idée, à la définition d'un saint ».[8]

« *La vérité consiste dans un rapport. La définition de la vérité prouve suffisamment cet énoncé. Et d'ailleurs, les affirmations de la conscience et le langage le confirment davantage. Ainsi, le bureau sur lequel j'écris, je ne dis pas qu'il est vrai, mais je dis qu'il est véritablement, vraiment un bureau. Par conséquent, les attributs vrais, véritable ne sont pas affirmés du bureau en tant qu'il est considéré en lui-*

même, à l'état absolu, mais en tant que je le réfère, le rapporte à l'idée, à la définition d'un bureau. C'est cette référence, c'est ce rapport qui est la vérité. On ne dit pas aussi que le nombre 20 est vrai mais que 10 + 10 égalent vraiment 20. C'est le rapport entre ces deux chiffres qui est la vérité ».[9]

« La vérité est objet du jugement. Une chose est vraie lorsqu'elle est conforme à l'idée qui représente sa nature. Cet homme, par exemple, est vraiment un bon père de famille parce qu'il réalise l'idée, ou qu'il est conforme à l'idée de bon père de famille. Quand on affirme que vraiment, cet homme est un bon père de famille, on place le sujet homme sous l'extension de l'attribut, bon père de famille. D'un autre côté, on applique l'attribut bon père de famille au sujet homme. C'est là faire une synthèse, une composition, c'est juger. Le jugement s'appelle composition. - Donc le rapport de conformité - c'est la définition de la vérité - est objet de jugement, ou encore, n'existe que dans le jugement ».[10]

Bref, la vérité est une « connaissance conforme au réel ».[11] Chercher une vérité, c'est chercher à savoir si une connaissance est conforme avec le réel. Trouver une vérité, c'est trouver le rapport de conformité ou en quoi une connaissance est conforme au réel. Enfin, comprendre la vérité, c'est être capable d'expliquer ce rapport de conformité, et ce, comme nous l'avons vu, en voyant le lien qui unit la proposition de connaissance conforme au réel avec les connaissances que vous avez déjà comprises. Pour comprendre, il faut donc disposer

préalablement des connaissances nécessaires (de base) relatives à la nouvelle connaissance.

Votre compréhension ou votre explication d'une vérité étant elle-même un rapport, vous l'exprimerez sous la forme d'un rapport, par exemple, dans une relation entre des nombres (explication mathématique), dans une relation de cause à effet (explication physique) ou, dans le cas où la cause reste cachée, dans une relation avec une classification (explication de systématique – ex. : classement des animaux ou des plantes selon leurs genres, leurs familles, etc. – explications selon la place occupée dans un système donné – ex. : une catégorie).[12]

Évidemment, les connaissances, les vérités et les sens recherchés ne relèvent pas tous du réel dans son témoignage de l'existence matérielle ou physique. Le réel, de par sa définition, « qui est présent ou présenté à l'esprit et constitue la matière de la connaissance »,[13] donne également à penser à l'existence immatérielle ou métaphysique, bref, au monde invisible, de la vie, du monde et des choses.

Dans le sens courant, est qualifié de réel ce « qui existe en fait », d'où qu'il puisse être question d'un « fait réel ». Personnellement, j'aime bien parler de la « vérité de fait » ou de la « connaissance confor-me aux faits réellement observés ».

Aussi, le « réel » désigne « les choses elles-mêmes; les faits réels, la vie réelle, ce qui est », d'où la parenté de définition avec la réalité. Quand je doute, c'est de la réalité d'un fait. Qu'il soit question de réfléchir à la réalité de la matière associée au matérialisme (« état d'esprit caractérisé par la recherche des jouissances et des biens matériels »[14] ou

de la réalité de l'esprit associée au spiritualisme (« doctrine pour laquelle l'esprit constitue une réalité indépendante et supérieure » ou « doctrine reconnaissant en outre l'existence de Dieu et des valeurs spirituelles constituant la fin propre de l'activité humaine »)[15] je cherche à m'inscrire dans le courant du réalisme, c'est-à-dire que je m'efforce autant que possible d'adopter l'« attitude d'une personne qui tient compte de la réalité, l'apprécie avec justesse ».[16] Bref, ma recherche personnelle se concentre sur « le sens du réel ».

À l'instar de plusieurs d'entre vous, je cherche non seulement les rapports entre les faits se rapportant à chaque réalité mais aussi les rapports entre les faits des différentes réalités que je reconnais. J'aimerais bien relier la réalité de la matière, la réalité de l'esprit et la réalité de Dieu dans un seul et même système global et avoir une compréhension parfaitement unifiée par des vérités de faits tout aussi parfaites mais la perfection n'est pas de ce monde.

Dans ce contexte, la recherche de sens importe quasiment davantage que son aboutissement. Aussi, je ne considère aucune vérité comme absolue (« qui existe indépendamment de toute condition ou de tout rapport avec autre chose »)[17] mais toujours comme relative. Seule ma compréhension de la réalité divine contrevient à cette considération car je crois en Dieu davantage par la foi et la révélation qu'en m'appuyant sur des vérités de fait raisonnables, logiques, critiques. À suivre dans La pensée divine.

Pour le moment, je veux tout simplement démontrer que la tendance à l'unification des vérités (dans un système global capable de tout expliquer) n'est pas une raison pour mélanger les vérités sans distinction. Il faut distinguer trois types de vérités : « La vérité ontologique est la conformité d'une chose », pour les uns, « avec l'intelligence divine »[18] ou, pour les autres, « avec l'idée que nous nous faisons de cet objet ».[19] « La vérité logique est la conformité de l'intelligence créée avec l'objet perçu. La vérité morale ou la véracité est la conformité du langage avec la pensée. »[20] Vous trouverez des explications détaillées de chaque type de vérités dans plusieurs ouvrages spécialisés.

Pour ma part, j'insiste sur l'importance de bien définir la vérité dans laquelle vous espérez trouver le sens caché (de la vie, du monde et des choses). Souvent, la vérité est là, sous nos yeux, mais n'ayant qu'une vague idée de ce que nous cherchons, nous ne la reconnaissons pas. Il est donc important de vérifier si l'idée que nous nous faisons de la chose à laquelle nous cherchons un sens est conforme avec la chose elle-même.

Par exemple, si vous cherchez un sens à la vie, vous devez définir avec suffisamment de précisions l'idée que vous vous faites de la vie. Et vous devez vous demander si la vie est conforme avec l'idée que vous vous faites de la vie ou votre définition de la vie. Avez-vous considéré tous les aspects de la vie ? D'où provient la liste des aspects que vous reconnaissez à la vie ? De votre expérience personnelle de la vie ? De votre connaissance des enseignements de Dieu ? Chaque aspect est-il cor-

rectement défini ou considéré ? Ici, vous êtes en train de vérifier la vérité ontologique (conformité d'une chose - la vie - avec l'intelligence divine ou avec l'idée que nous nous faisons de cet objet).

La principale difficulté de cette vérification provient de la distinction à faire entre la vie elle-même et l'idée de la vie car la vie, comme plusieurs autres choses, n'est pas l'idée que l'on s'en fait. Mais comment connaître la vie autrement que par l'idée que l'on s'en fait ? Considérez ceci : la vie a une existence en dehors de l'idée que l'on en a. Autrement dit, vous n'auriez aucune idée de ce qu'est la vie qu'elle existerait tout de même. Confondre la vie avec l'idée de la vie risque de vous inciter à conclure que la vie est une idée, ce qui serait une erreur de logique. Ici, nous glissons dans la vérité logique (conformité de l'intelligence créée - votre définition de la vie - avec l'objet perçu - la vie).

Notez que toute votre compréhension de la vie se trouve réunie dans votre définition de la vie, c'est à ce titre que votre compréhension égale « l'intelligence créée » - au contact de la vie, telle que vous la percevez. Cela ne veut pas dire que la simple perception d'une chose crée en votre esprit une intelligence au sujet de cette chose. C'est plutôt et toujours les liens ou les rapports faits entre l'objet perçu et ce que vous comprenez déjà qui vous apportent une certaine intelligence au sujet de cette chose.

Cette précision faite, pour vérifier la vérité logique, il faut nous demander, non pas si la vie est conforme à l'idée que nous en avons, mais plutôt si

l'idée que nous avons de la vie est conforme à la vie; le complément devient le sujet.

Nous nous retrouvons, pour la plupart, devant la question de la vérité logique sans d'abord avoir répondu à celle de la vérité ontologique. D'ailleurs, nous nous arrêtons peu à l'être des choses, au véritable état des choses, à ce qui fait l'existence des choses, à leurs caractères. Nous avons plutôt l'habitude de considérer l'idée que nous avons des choses comme vraie, poussés et satisfaits par les premières évidences, par ce qui nous saute aux yeux, et la confiance souvent aveugle en notre intelligence. Ce que nous pensons d'une chose nous importe davantage que la chose elle-même ou, pis encore, nous confondons inconsciemment l'un avec l'autre, d'où notre difficulté à vérifier si la chose est conforme à l'idée que nous en avons et d'où que nous préférions vérifier si l'idée que nous avons de la chose est conforme à la chose. Travailler à la recherche de sens à partir de notre définition d'une chose nous semble plus facile que de procéder d'abord avec la chose elle-même.

Mais dans les deux cas, nous aurons fait un premier pas en reconnaissant que les caractères propres de la réalité de la vie, du monde et de chaque chose nous dépassent, c'est-à-dire que nous ne les saisissons pas tous, pas plus que nous comprenons entièrement chaque caractère porté à notre connaissance. Il y a toujours des caractères ou des éléments de caractères qui sont loin d'être évidents à notre esprit. La confiance aveugle en notre intelligence - souvent réduite à la seule capacité de se faire une opinion − n'améliore pas la situation.

À nouveau, tout est une question d'attitudes, dans ce cas-ci, de l'esprit humain en présence de la vérité.

« *Le témoignage de la conscience et l'expérience quotidienne démontrent que l'intelligence humaine, faite pour la vérité, ne s'y achemine qu'à petits pas. Ce n'est que d'une façon fort incomplète que l'esprit humain arrive tout d'abord au vrai. Et il en a la possession parfaite qu'après avoir passé par différents stades. Au reste, la nature de l'intelligence explique aussi ces différentes attitudes. Ne pouvant atteindre la vérité par intuition, immédiatement, elle a recours à des moyens termes, à des points de comparaison; elle déduit les conclusions des principes donnés, bref elle raisonne. Mais des causes d'ordre intrinsèque : passion, préjugés, un empressement trop hâtif, l'empêchent d'arriver du premier coup à la possession totale et parfaite du vrai* ».[21]

« *L'esprit humain a cinq attitudes différentes vis-à-vis de la vérité. En effet, ou il ignore la vérité, ou il la méconnaît, c'est-à-dire, ne l'admet pas comme telle. Dans le premier cas, l'attitude de l'esprit s'appel-le ignorance, dans le second cas, erreur. Entre ces deux états extrêmes l'esprit peut se mouvoir. Entre l'ignorer et le méconnaître il y a le connaître avec ses différents degrés. La connaissance est initiale, possible, on l'appelle doute; de possible elle devient probable, c'est l'opinion; de probable elle devient évidente, c'est la certitude.*

Ainsi, donc, cinq attitudes : l'ignorance, le doute, l'opinion, la certitude et l'erreur ».[22]

« L'ignorance est le manque de connaissance dans quelqu'un capable de l'avoir ».[23] « Quand l'esprit humain n'adhère ni à l'une ni à l'autre des deux parties qui sollicitent son adhésion, il est dans l'état de doute. Il a fait un pas de plus, il n'ignore pas, il entrevoit quelque peu la vérité, il n'y adhère pas encore ».[24] « Il arrive qu'après avoir douté, l'esprit commence à adhérer à ce qu'on lui propose, il incline vers une partie plutôt que vers l'autre; c'est le soupçon. Ce n'est pas encore l'adhésion, mais un commencement d'adhésion ».[25] « Si l'esprit adhère à ce qu'on lui propose, tout de même, sans crainte de se tromper, alors on dit qu'il opine. C'est l'opinion. Ce n'est pas encore la ferme adhésion qui ne laisse aucune place à la crainte de se tromper, mais cependant, c'est une adhésion basée sur des motifs qui la justifient. Dans l'opinion, la vérité n'apparaît pas encore à l'esprit sous un jour complet, dans toute sa réalité; ce n'est pas encore la pleine lumière chassant toutes les ombres; c'est une lumière, tout de même, mais vacillante; elle éclaire, mais imparfaitement. La proposition apparaît à l'esprit comme probable ».[26] « » La probabilité est cette lumière imparfaite sous laquelle le vrai apparaît souvent à notre esprit ».[27] La probabilité d'une opinion varie avec la valeur des motifs qui sollicitent notre assentiment ».[28] « Enfin, l'esprit arrive à la possession totale, parfaite, de la vérité. C'est la certitude. Si nous comparons cet état aux autres, nous pourrions l'appeler l'état de béatitude. Dans la certitude, en

effet, la vérité se manifeste clairement à l'esprit, elle apparaît dans toute sa splendeur, en un mot, elle est évidente. Se présentant comme telle, la vérité ne peut pas ne pas solliciter l'adhésion de l'intelligence; et, comme telle, aussi, elle exclut toute possibilité d'errer. Cette adhésion ferme de l'intelligence, excluant toute crainte de se tromper, appelée certitude, est un état subjectif; je suis certain, disons-nous couramment. La splendeur de la vérité, cette lumière sous laquelle le vrai apparaît d'une façon parfaite à l'esprit, c'est une qualité de l'objet, c'est objectif. C'est l'évidence. Cela est évident ».[29] « L'erreur est la méconnaissance de la vérité. Elle n'est donc pas la vérité limitée mais bien la négation complète de la vérité. Est dans l'erreur celui qui juge qu'une chose est lorsqu'elle n'est pas - et réciproquement. L'erreur et la fausseté ne doivent pas se confondre. La fausseté regarde l'objet, l'erreur se rapporte au sujet. On dit d'une chose qu'elle est fausse et de quelqu'un qu'il est dans l'erreur ».[30] Mettons un bémol : « la possession totale, parfaite, de la vérité » n'est pas de ce monde, d'où qu'il est toujours une possibilité d'errer et que toute vérité demeure relative.

Si l'esprit s'achemine vers la possession de la vérité habituellement à petits pas, passant de l'ignorance au doute, du doute au soupçon, du soupçon à l'opinion, de l'opinion à la certitude, quand il ne tombe pas dans l'erreur, il en va autrement avec la vérité « révélée » à l'esprit par la pensée initiatique où l'on passe directement à la certitude par un grand pas en avant.

Cette voie rapide inquiète la plupart des observateurs de la pensée initiatique. Ces observateurs questionnent généralement la vérité morale ou la véracité de la révélation (conformité du langage - témoignage de la vérité - avec la pensée - révélation dans l'esprit). Le fait que la personne recevant une révélation soit souvent dépassée et marquée par un événement (traumatisme ou découverte) alimente le doute sur sa capacité de prendre conscience de ses pensées et d'en témoigner.

Le doute s'amenuise passablement dans le cas d'une révélation tout à fait logique, par exemple, « La lumière entre par les failles ». Le doute augmente grandement dans le cas d'une révélation d'ordre morale (certitude de bien ou de mal) et divine (certitude de foi). Même certaines révélations d'ordre essentiellement physique soulèvent de forts doutes, généralement dans les cas d'exceptions où les phénomènes échappent aux lois physiques connues (certitude d'exceptions physiques − ex. : guérison inexpliquée). Enfin, certaines révélations d'ordre scientifique laissent planer un doute, surtout dans le cas des vérités indémontrables, ces vérités comprises immédiatement, par évidences, mais dont on ne peut faire la preuve suivant la logique scientifique (certitude de science - trouver un ex. :...).[31]

Si la vérification de la conformité du langage avec la pensée est présentée comme une question de morale par l'abbé A. Robert, c'est sans doute pour nous inciter à éviter le mensonge et pour insister sur l'obligation de dire la vérité, du moins, d'avoir l'assurance de bien traduire sa pensée dans un langage aussi vrai que la pensée. Personnelle-

ment, je ne connais pas d'autres explications à ce lien avec la morale. Aussi, dans ce contexte vérité-mensonge, la vérification de la conformité du langage avec la pensée vise à éliminer tout doute sur la vérité, toute possibilité de mensonge. Le proverbe devient : « » Dans le doute, abstiens-toi » car tu risques le mensonge », plutôt que de se référer au risque d'erreurs.

Quoi qu'il en soit, l'étude de la conformité du langage avec la pensée relève de la logique formelle ou de la dialectique, « la science des opérations de l'esprit humain en elle-même et des lois qui les régissent »,[32] un domaine de connaissances relevant aujourd'hui de plusieurs philosophies spécialisées.

Si vous creusez le sujet, vous apprendrez que la dialectique tente, entre autres, de déterminer l'influence de la pensée sur le langage et l'influence du langage sur la pensée. Ce champ d'investigation de la dialectique rejoint en quelque sorte la pensée initiatique car cette dernière communique ses révélations oralement. En fait, la pensée initiatique peut faire de la communication orale une expérience traumatisante ou une découverte porteuse d'une double révélation, la première dévoilant la puissance de la communication orale (contenant), la seconde enseignant une vérité profonde sur le sujet même de la communication (contenu).

Si des événements peuvent être la source de traumatismes et la recherche source de découvertes à effets révélateurs, l'expérience orale de la pensée initiatique a ceci de particulier qu'elle implique une relation interpersonnelle. L'esprit qui tient la communication transforme la compréhension de celui

(ou de ceux) à qui il s'adresse, et ce, avec la pleine conscience de l'exercice. C'est ici que la définition suivante du mot « initier » prend tout son sens : « Admettre quelqu'un à la connaissance d'un savoir peu répandu ».[33] Voici une définition plus conforme à mon expérience personnelle de la pensée initiatique : admettre quelqu'un à la conscience d'une compréhension, nouvelle ou plus large, peu commune et/ou d'une dimension profonde de l'esprit et du cœur humain.

Les expressions « peu répandu » et « peu commune » introduisent la notion de secret, d'où qu'il soit question depuis le commencement de ce chapitre de la recherche du « sens caché » (de la vie, du monde et des choses). Or, je veux être très clair sur le sujet : la pensée initiatique n'a rien en commun avec l'occultisme,[34] que j'associe personnellement à de l'escroquerie (parfois diabolique), et l'ésotérisme,[35] que je considère personnellement comme une psychologie de logique douteuse déguisée une philosophie/sagesse mystique de travail sur soi en vue d'une fausse acceptation de soi consistant en fait à une négation de soi (elle incite à mourir à soi-même) par déconditionnement de l'esprit soi-disant limité par l'instinct de conservation (qui a jusqu'ici assuré la survie de l'homme) avec la promesse ultime de libérer l'esprit de son corps et de retourner à la lumière d'où l'on vient. Ouf ! Compliqué, n'est-ce pas ? C'est que l'ésotérisme prétend unifier tout ce qui bouge en une sagesse universelle, en une religion des religions sous prétexte que plus on s'élève (sur la voie dite initiatique), plus les différences s'estompent alors que les courants en apparence

opposés se complètent. Désolé car pour ce faire il faut mettre de côté une foule de petits détails en apparence insignifiants mais qui se révèlent de première importance pour se rendre à destination ou, si vous préférez, pour notre Salut. À suivre dans La pensée divine.

La pensée initiatique ne vous demande pas d'entreprendre un éternel chantier de travail sur vous-mêmes pour vous changer, elle vous change en vous livrant sur un plateau une meilleure compréhension de la vie, du monde et des choses. Vous n'avez qu'à garder votre esprit ouvert, à ne pas prendre pour acquis que vous comprenez déjà la vie, le monde et les choses pour le mieux, à admettre que vous pouvez comprendre davantage, que de nouvelles connaissances peuvent élargir votre esprit et, parfois, simplement, à tendre l'oreille. Le sens de la vie, du monde et des choses n'est pas caché parce qu'il se cache lui-même mais très souvent simplement parce que nous sommes bornés à nous-mêmes, ultras concentrés sur nous-mêmes. « The truth is out there » − « La vérité est ailleurs. La vérité du sens caché n'est pas en nous si ce n'est qu'en partie et plus profondément enfouie que nous le pensons, autrement, avec une telle obsession sur nous-mêmes, nous l'aurions trouvée depuis longtemps. La vérité du sens caché est là-bas, à l'extérieur de vous.

Où ça, là-bas ? Mais partout, sur le perron de votre porte jusqu'aux confins de l'univers. À commencer par l'existence jusqu'à la finalité de la vie, du monde et de chaque chose. Qui a dit que la vie n'avait pas de sens, que le monde non plus n'avait pas de sens et que les choses avaient encore moins

de sens ? Vous ? Regardez-y un peu plus près et vous verrez le sens. Bien sûr, parfois, le sens paraît tout croche mais il y a là tout de même espoir d'un sens. Quand le sens nous paraît tout croche, ne serait-ce pas un peu beaucoup parce que nous avons l'esprit tout croche? Nos yeux louchent sur le bout de notre nez. Il faut porter notre regard plus loin, nous intéresser à ce qui ne nous intéresse pas.

Et si nous reconnaissions que toute existence a un but, ne nous serait-il pas plus facile d'en découvrir le sens ? Quel est le but de la vie, le but du monde et le but particulier de chaque chose ? La vie, le monde et les choses font sens ou sont plus intelligibles lorsqu'on leur reconnaît un but. Après tout, le sens est une idée intelligible « qui sert à expliquer, à justifier une existence »,[36] à reconnaître une raison d'être. Pourquoi ne pas trouver cette idée intelligible dans un but, une finalité ? Un sens, c'est somme toute aussi une direction.

Personnellement, ma vie n'aurait pas de sens si elle n'avait pas un but. Autrement dit, je reconnais le sens réel de ma vie dans le but que je me suis donné. Voici mon but : faire triompher l'amour et la vérité dans ma vie pour le plus grand bénéfice d'autrui. Mon intérêt personnel ne prime que dans les situations de survie où je dois laisser mon instinct de conservation veiller sur moi. Ainsi, je permets à mon instinct de survie d'avoir uniquement une portée à court terme car à moyen et à long terme il m'empêcherait de pratiquer le don de soi, le véritable don de soi, celui sans espoir de retour, si ce n'est que la satisfaction de voir l'autre heureux, dans l'amour et la vérité.

Je vis plutôt dangereusement car le court terme m'empêche d'accumuler toutes les réserves en cas de pénurie accidentelle le moindrement persistante. Mais j'ai regardé autour de moi les autres ayant privilégié le moyen et le long terme pour vivre aujourd'hui une retraite soi-disant dorée et très peu d'entre eux me semblent nager en plein bonheur, entourés de l'amour de leurs proches et éclairés par la vérité. Le moyen et le long terme obligent généralement des sacrifices, non seulement personnels mais aussi interpersonnels, comme les ressources allouées aux proches, y compris aux enfants, et le temps pour entretenir une vie de couple solide et de vraies amitiés, d'où que la richesse matérielle des aînés s'accompagne souvent d'une grande solitude et d'une vérité-sagesse trop étroite pour la briser.

Toute personne figée dans ses opinions, souvent en raison de préjugés tenaces, éloigne davantage de gens qu'elle en rassemble autour d'elle. Et à l'instar de l'empiriste[37] face à la morale du don de soi, la personne cherche plutôt « son » intérêt en toute chose, d'où l'abondance de ses ressources matérielles et la pauvreté de ses ressources morales et spirituelles.

Pour tout vous dire, je méprise la poursuite d'un but strictement personnel à des fins essentiellement égocentriques car je crois qu'un tel but reconnaît à la vie un sens trop limité pour en contenir tous les aspects. Chaque être est un élément d'une composante parmi d'autres dans un vaste ensemble et le sens réel de la vie d'un être humain se révèle uniquement dans la participation active à la vie de

l'ensemble des êtres humains, à commencer par celle des proches.

Bref, la vie a un sens réel que si elle se tourne vers autrui plutôt que vers soi-même, vers l'extérieur plutôt que vers l'intérieur. C'est dans sa relation avec autrui que le sens réel de votre vie se cache. Cette philosophie altruiste s'accorde avec la pensée initiatique car elle porte en elle des révélations profitables que si elles sont partagées, que si elles profitent à l'ensemble. De plus, pour disposer notre esprit à ces révélations, il faut concentrer notre attention sur les éléments extérieurs,[38] non pas sur soi-même, contrairement à la pensée ésotérique privilégiant la concentration sur soi.

Autrement, nous sommes vite dépassés par l'ensemble et, par conséquent, le sens réel de la vie, du monde et des choses nous est caché. Dans ce contexte, l'idée même de Dieu apparaîtra comme insensée. À suivre dans La pensée divine.

La pensée divine

Pour nager en pleine lumière

L'idée de Dieu nous effleure tous un jour ou l'autre. Les uns la saisissent au vol pour l'approfondir et ensuite la rejeter ou la retenir. Les autres la regardent passer en ne se reconnaissant aucun intérêt personnel. Aussi, certains croient que Dieu existe. D'autres croient que Dieu n'existe pas ou que Dieu n'est qu'une idée sortie tout droit de l'imagination des hommes. Vous savez déjà à quel enseigne je loge. Je ne crains pas de confesser publiquement ma croyance en Dieu à une seule condition : séparer ma profession de foi de toute religion, quelle qu'elle soit. Je suis croyant mais non pas religieux; je n’adhère à aucune religion.

En fait, la religion me pue au nez parce qu'elle transpire la condition humaine dans toute son imperfection. Un jour, j'ai demandé à un pasteur

ce qui le décevait le plus sur la Terre. Il me répondit : « La condition humaine ». J'en conclus que l'Homme n'échappe pas à sa condition qu'il croit ou non en Dieu. Aussi, les religions étant des organisations infestées par la condition humaine, elles ont les qualités et les défauts des hommes. De plus, comme je n'admets aucun compromis entre la théorie et l'expérience de Dieu, je ne pense pas qu'il faille choisir la religion puis l'église la moins pire.

Évidemment, il est impossible de se rendre compte du ravage tant et aussi longtemps que l'on fait partie du troupeau. La brebis égarée a donc le privilège du recul nécessaire pour constater le mal, celui dans sa propre vie et celui au sein du troupeau. Le constat le plus difficile à supporter demeure l'abandon de la brebis égarée par le berger. En effet, rares, très rares, sont les bergers prêts à abandonner leur troupeau pour secourir la brebis en danger.

Mon observation des comportements des pasteurs me laisse croire que la brebis égarée est considérée en fait comme une brebis galeuse, hautement contagieuse, à sacrifier pour préserver le troupeau, une logique humaine loin de correspondre à l'enseignement adressé par Dieu aux bergers. Il faut dire que la brebis galeuse commande une guérison miraculeuse qui met à rude épreuve la foi du berger car s'il est commun de prêcher les miracles au troupeau, guérir miraculeusement un cas particulier exige une foi profonde en l'action de Dieu, au-delà de la foi en sa Parole. Autrement dit, quitter le troupeau sous le regard attentif de ce dernier pour se diriger vers une brebis galeuse, être seul avec elle et la guérir demande une confiance en Dieu que peu

de bergers m'ont témoigné. J'ai fini par croire qu'il valait mieux m'adresser directement à Dieu et demeurer un mouton noir.

Heureusement pour moi, le fait de fréquenter aucune église n'a pas affecté ma foi en Dieu. Ici encore, je vis dangereusement car il est écrit qu'un tison hors du feu ne saurait survivre spirituellement très longtemps. Mais si j'avais continué à fréquenter l'une des deux églises que j'ai connues, la première catholique et la seconde protestante, j'aurais fini sûrement par rejeter Dieu lui-même et toute l'humanité, tellement les différences entre les discours et les pratiques m'enrageaient; un véritable affront à Dieu, une honte. Certains m'ont dit que je ne me concentrais pas assez sur Dieu lui-même en prêtant trop d'attention à « mes frères et à mes sœurs », à leur comportement lors des cultes et dans la vie courante. Être un tison dans un feu ardent, certainement, mais dans un feu à moitié mort, enfumé d'égoïsme, étouffé par les intérêts personnels, produisant une flamme hypocrite, jamais. J'ai prié Dieu de conserver à ma spiritualité toute sa ferveur en dehors de l'église et il m'a exaucé. Je n'en demeure pas moins très préoccupé par mon rapport avec l'église mais il faudra trouver autre chose à me dire que « Nous sommes tous imparfaits » ou « Oublie les gens, pense à Dieu » pour me faire entrer dans le rang.

On peut sérieusement penser l'idée de Dieu, seul ou en groupe, avec le cœur et la raison, mais avoir une pensée divine est toute autre chose. Il s'agit d'une pensée qui vient à notre esprit à l'initiative de Dieu lui-même, bref, d'une révélation. Par la

pensée divine, Dieu nous amène à penser à lui ou à une vérité comme jamais nous n'y serions parvenus par nous-mêmes. La pensée divine s'accompagne généralement de l'illumination, c'est-à-dire de la « lumière extraordinaire que Dieu répand dans l'âme de l'homme ».[1]

Ici encore, je ne crains pas de confesser publiquement mon expérience de la pensée divine mais de nouveau à une seule condition : distinguer l'illumination divine de l'illumination humaine. Cette dernière est une « inspiration subite, lumière soudaine qui se fait dans l'esprit, »[2] apparentée à un « trait de génie » ou à un « flash », souvent présente en art et en science, plus spécifiquement lors de découverte,[3] sans pour autant y être limitée. En fait, tout homme peut connaître une telle inspiration ou illumination en son esprit en différentes circonstances, par exemple, lorsqu'il comprend soudainement quelque chose ou qu'il a subitement une nouvelle idée. Cette illumination se fait dans les limites de l'esprit humain, sans intervention divine, à moins de considérer que Dieu intervient en toutes choses et en tous lieux.

Aussi, on peut être humainement inspiré par l'idée de Dieu, comme peut l'être l'artiste en créant une œuvre à caractère religieux ou spirituel, ou comme nous pouvons l'être en posant un bon geste à l'égard d'autrui. Mais cette inspiration demeure encore une initiative personnelle de notre esprit soumis à l'idée de Dieu, non pas une initiative commandée et contrôlée par l'Esprit de Dieu dans une révélation.

Le problème surgit lorsque l'illuminé confond son inspiration personnelle avec l'inspiration divine. C'est sans doute pourquoi on définit couramment l'illuminé comme un « esprit chimérique qui ne doute pas de ses inspirations ».[4] Celui ou celle qui ne doute pas de ses inspirations ne peut pas les distinguer des inspirations divines et il finit par considérer que toutes ses inspirations sont divines en cherchant indûment à se valoriser face à lui-même et face aux autres. Or, nous l'avons vu, c'est par les doutes ou les failles que la lumière pénètre en nous.

Il ne s'agit pas ici de douter de Dieu mais de soi-même et de ses inspirations. Pour ce faire, il faut mettre sa confiance en Dieu plutôt qu'en soi-même. Lorsque ma future épouse me confessa qu'elle me faisait confiance pour tenir ma promesse de régler certains de mes problèmes personnels avant notre mariage, je lui répondis : « Tu ne dois pas me faire confiance. Il y a longtemps que je ne me fais plus confiance. J'ai davantage confiance en Dieu qu'en moi-même. Toi aussi, tu devrais mettre ta confiance en Dieu ». Ses prières et les miennes furent exaucées. Personnellement, je crois que si une personne se sent mal à l'aise à l'idée de douter d'elle-même et de ses pensées, à l'idée qu'un doute puisse lui être profitable d'une quelconque façon, c'est parce qu'elle place davantage sa confiance en elle-même qu'en Dieu. Le doute a quelque chose de désagréable car il déstabilise toujours la personne qui l'entretient et plus une personne a une confiance aveugle en elle-même, plus le doute la déstabilisera, d'où la nécessité d'un appui solide comme du roc, en l'oc-

currence, Dieu, autrement, le bénéfice se fera attendre ou il sera lui-même désagréable.

Il ne s'agit pas non plus de douter de sa foi en Dieu, car cette dernière est un don de Dieu. Autrement dit, douter de sa foi, c'est douter de l'œuvre gratuite de Dieu en nous et nous ne disposons pas de l'autorité pour ce faire. Mais rien n'empêche que douter de sa foi est devenu une pratique courante, souvent même un signe de vigilance voire de sainteté. Or, la personne qui doute de sa foi exerce un contrôle sur sa croyance en Dieu au lieu de s'y abandonner. Elle concentre son questionnement sur elle-même et elle cherche à savoir si elle peut se faire confiance dans sa croyance en Dieu, comme si elle se demandait si elle croit assez fort en l'existence de Dieu. À mon avis, c'est Dieu lui-même qui révèle son existence réelle à l'homme et, dans ce cas, l'homme acquiert une confiance inébranlable en l'existence de Dieu. Cet homme-là croit que Dieu existe et rien en son esprit n'est assez puissant pour soulever un doute sur sa croyance puisqu'elle vient de Dieu lui-même. Cependant, lorsque la croyance en Dieu résulte d'un raisonnement personnel, d'une suite de déductions plus ou moins logiques, souvent plus ou moins entremêlées de relents du cœur, il m'apparaît tout à fait naturel de douter de sa foi. Si l'idée de Dieu peut être soumise à l'intelligence du cœur et de l'esprit, elle demeure très frustrante sans l'illumination d'une révélation divine, et ce, parce qu'elle nous dépasse de par son objet et sa portée surnaturels. La foi en Dieu n'est pas plus une affaire d'intelligence que de cœur mais d'inspiration divine.

En résumé, Dieu se révèle gratuitement à nous dans une pensée qui nous vient de lui et douter de cette pensée, c'est douter de Dieu. Bien sûr, Dieu respecte scrupuleusement notre liberté de croire ou non en lui et c'est pour permettre à chacun d'exercer cette liberté que Dieu a promis de révéler sa présence à chaque homme au moins une fois au cours de sa vie. Chaque homme a toute la liberté souhaitée pour croire ou non en Dieu. En revanche, celui ou celle qui accepte de croire pourra difficilement nier l'existence de Dieu après coup, du moins, sans en garder un souvenir indélébile car aucun homme n’est éclairé superficiellement par Dieu. En fait, l'ancien croyant proteste davantage contre Dieu qu'il le nie et son opposition témoigne souvent d'une méconnaissance de Dieu. Croire que Dieu existe est une chose, l'accepter en est une autre et suivre son enseignement en est encore une autre. Certes, tout commence par la croyance en l'existence de Dieu.

Aussi, je ne cherche pas personnellement à convaincre qui que ce soit de l'existence de Dieu, c'est le rôle de Dieu. Le cas échéant, mon rôle se limite à inciter les gens à douter de leurs inspirations personnelles, à créer une faille, pour permettre à Dieu de les éclairer sur son existence. Je répands la Bonne Nouvelle mais il revient à Dieu de l'animer de sa révélation par son Esprit. À la limite, Dieu n'a pas besoin de l'intermédiaire des hommes; il peut intervenir directement. Par conséquent, on ne peut répandre la Parole qu'en toute humilité et questionner cette dernière chaque jour en référence à notre comportement de peur de tomber dans la fausse humilité, de prendre la place de Dieu.

Personnellement, je me considère comme un téléphone au service de Dieu à qui il revient de prendre la parole et, pour ce faire, je lui offre rarement toute la qualité de transmission à laquelle il est en droit de s'attendre de ma part. Cependant, Dieu a l'avantage de contrôler mon esprit et ma langue pour s'assurer que son discours soit fidèle à sa volonté. En ces moments-là, très rares étant donné ma forte résistance, je suis surpris par les mots qui sortent de ma bouche et par la force de conviction avec laquelle je les prononce. Et si je prends la parole suivant ma propre initiative, je me permets alors de témoigner uniquement de l'enseignement auquel je tends à me conformer ou dont j'ai l'expérience, toujours trop limitée à mon goût.

Aussi, j'ai une sainte horreur des réclames du genre « Dieu m'a dit », non pas parce que je n'admets pas que Dieu puisse parler aux hommes, au contraire, mais parce que ces réclames sont généralement fausses, motivées par des intentions plus humaines que divines, et quoiqu'il s'agisse généralement de bonnes intentions, elles se manifestent de façon si malhabile qu'il devient difficile de les associer à l'action de Dieu.

Prenons en exemple, un jeune évangélisé lors de l'une de mes conférences qui me téléphone dix ou douze ans plus tard sous prétexte que Dieu lui a dit que j'avais des idées suicidaires, des problèmes d'argent et que je n'allais pas à l'église, tout cela dans une seule et même phrase servie en guise d'introduction à la conversation. J'eu la nette impression d'être accueilli avec une brique et un fanal et je doutai sur-le-champ que cela puisse venir de

Dieu dont même la colère exprime une grande compassion.

Et puis j'avais toutes les raisons du monde de soupçonner l'authenticité divine de la révélation de mes problèmes car elle correspondait en tous points à une confidence faite à une connaissance commune qu'il eu pu rencontrer mais je ne le confrontai pas à mon doute. Après tout, il aurait pu me répondre que Dieu lui avait parlé à travers cette personne qui, le cas échéant, lui aurait simplement donné de mes nouvelles. Mais tout cela demeure de la pure spéculation.

Évidemment, il posa le fait de ne pas fréquenter d'église comme la cause de mes idées suicidaires et de mes problèmes d'argent si j'en juge par le sens qu'il donna en son témoignage. Il soutenait que depuis qu'il était retourné lui-même à l'église après avoir tout perdu dans le feu de sa demeure et de la naissance de ses filles jumelles, il était béni et aidé comme jamais. À mes yeux, il venait tout simplement de me confesser qu'il avait cherché et trouvé son propre intérêt en retournant à l'église, d'où qu'il m'invita à faire de même. Or, selon moi, la fréquentation d'une église doit être complètement désintéressée, c'est-à-dire sans espoir de quoi que ce soit en retour, du moins sur cette Terre car le véritable trésor s'accumule dans le Royaume de Dieu.

Mais l'homme étant ce qu'il est, c'est-à-dire faible, Dieu encourage les gens qui se réunissent en son nom en les bénissant de sa présence et de sa Parole, avec entre autres signes la motivation des gens à être charitables les uns envers les autres, d'où l'aide directe et indirecte des frères et des sœurs

lorsqu'ils sont suffisamment bénis pour prioriser l'intérêt de l'autre une fois les préjugés tombés.

Les œuvres charitables demeurent sans doute un signe que l'arbre donne des fruits mais, pour plusieurs personnes, ces œuvres ne donnent rien de plus qu'une bonne conscience, celle d'aider les pauvres, moins bénits qu'eux parce qu'ils sont soi-disant loin de Dieu voire sous l'emprise du Diable. Il y a là plus qu'un simple constat de la pauvreté mais un jugement sur la cause, un jugement qui laisse entrevoir des préjugés tenaces, comme si les croyants riches étaient quelque peu supérieurs aux croyants pauvres et encore davantage aux incroyants, bref, comme si nous n'étions pas tous vraiment égaux. Mon expérience m'a appris que nous sommes égaux uniquement aux yeux de Dieu, jamais aux yeux des autres hommes.

Je tiens personnellement pour preuve de ces préjugés le fait que rares sont les croyants qui jugent qu'un pauvre vaut la peine de se priver de l'essentiel voire de se dépouiller soi-même pour lui venir en aide. La charité se limite au partage du superflu, jamais des réserves. On ne donne pas sa plus belle chemise mais uniquement celles que l'on ne porte plus. On ne donne pas la meilleure nourriture mais uniquement celles périmées. Aussi, on n'aide que très rarement suffisamment le pauvre pour le sortir de sa pauvreté, pour l'amener au même niveau que soi ou à celui envisageable à la suite d'un partage égal de nos ressources personnelles avec lui. « On fait ce qu'on peut » ne sera jamais une réponse inspirée par une pensée divine.

Et puis, j'ai parfois l'impression que le fameux verset disant de ne pas jeter ses perles aux porcs [5] incite indûment plusieurs croyants à garder le meilleur pour eux-mêmes dans le partage, comme s'ils disaient : « Servons-nous en premier et s'il en reste nous le donnerons aux pauvres ». Certains croyants tirent de ce verset une argumentation encore plus pernicieuse pour imposer une limite au partage. Il suffit de chercher à savoir qui sont les porcs. Si vous questionnez certains croyants, ils vous apprendront que les porcs sont ceux qui méprisent ce qu'on leur donne, ce qui est juste, mais si vous insistez un tant soit peu vous découvrirez qu'à leurs yeux, les porcs, ce sont aussi les gens qui ne donnent rien en retour du partage, ce qui est injuste. Le croyant a l'obligation de donner sans espoir de retour, autrement ce n'est pas au nom de Dieu qu'il partage mais en son nom personnel et dans son propre intérêt. En fait, j'ai observé que plusieurs croyants exigent des pauvres qu'ils aient une oreille attentive à leur témoignage. Certaines soupes populaires exigent le silence pour enseigner la Parole de Dieu aux pauvres attablés. Je ne serais pas surpris d'apprendre que certains pauvres doivent d'abord se rendre à un culte pour recevoir de l'aide de certaines églises. Bref, certains croyants abandonnent à leur sort les pauvres qui n'acceptent pas d'être évangélisés, d'où que la charité de ces croyants n'ait rien de gratuit, comme Dieu l'exige.

Certains croyants s'opposent à ce triste constat en affirmant : « Dieu ne demande pas aux croyants de combler uniquement les besoins matériels des pauvres mais aussi leurs besoins spirituels,

d'où notre devoir d'évangélisation ». En réalité le verset dit que nous devons nourrir et vêtir voire loger une personne avant de lui apporter la Bonne Parole. Or, comme l'aide accordée ne dépasse jamais (ou très exceptionnellement) un jour, une semaine ou un mois, dans le cas de nourriture et du logis, et une saison, dans le cas des vêtements, les besoins matériels du pauvre ne sont jamais complètement comblés, ce qui, au sens strict, n'autorise pas les croyants à les évangéliser. Pis encore, le partage limité et conditionnel maintient le pauvre dans un état de dépendance. Or, une aide véritable, digne de Dieu, n'est-elle pas celle qui élimine complètement la pauvreté d'une personne plutôt que d'entretenir un lien de dépendance ? Et s'il faut accepter que les croyants soient davantage bénits de richesses par Dieu pour vivre comme les enfants du Roi des Rois, la véritable église n'est-elle pas celle où les membres partagent le même niveau de ressources matérielles? Mais les disparités persistent dans toutes les églises que je connais, il n'est donc pas étonnant que leurs pratiques de la charité ne s'accordent pas avec le premier commandement, « Aimez-vous les uns les autres », car l'Amour véritable exige un don total et gratuit, un partage jusqu'au dépouillement. Même avec la promesse d'être remboursés au centuple, promesse faite par Dieu lui-même, certains croyants, pour ne pas dire la plupart, ne parviennent pas à être vraiment charitables.

La charité commence au sein de la famille. Aussi, je suis d'avis qu'une famille devrait être forcée de partager ses ressources de façon à ne jamais compter un assisté social parmi ses membres. Per-

sonnellement, je n'accepterai d'avoir un enfant bénéficiaire de l'aide sociale que si j'ai tout partagé avec lui au point d'être moi-même assisté social, et ce, même si je juge que cet enfant ne m'est pas reconnaissant, mon jugement pouvant me tromper. La responsabilité très limitée que se reconnaissent les membres des familles les uns envers les autres témoigne de la nécessité de l'aide sociale gouvernementale. J'imagine que Dieu, voyant les cœurs se durcir en son église, a prévenu le pire en inspirant les gouvernements afin qu'ils étatisent la charité.

Alors, lorsque le jeune évangélisé lors de l'une de mes conférences vanta les interventions de son église auprès des pauvres, j'eus envie de lui demander combien de gens furent soulagés complètement de leur pauvreté et pourquoi il en restait même un seul étant donné que Dieu a des ressources illimitées mais je me tus car il m'apparut nécessaire de ne pas contrevenir à ses efforts de valorisation et à sa fierté d'appartenance à une église charitable. En fait, même en son témoignage, il cherchait un intérêt personnel. Quelques années plus tard, je l'entendis, sur les ondes de la radio d'état, expliquer pourquoi l'assemblée qu'il fréquente venait de se doter d'un tout nouveau bâtiment, plus grand, pendant que d'autres églises de religions différentes ferment leurs portes. Il ne doutait absolument pas de ses inspirations et il confirma au grand jour la fierté que j'avais présumée lors de notre conversation téléphonique. Il affichait un air triomphant contraire à l'humilité requise devant une telle bénédiction.

Mais le doute le plus sérieux de l'authenticité de son inspiration divine (« Dieu m'a dit ») surgit lorsqu'il m'informa qu'il ne débourserait pas les frais d'un tel interurbain téléphonique comme celui-ci, voire les frais d'un voyage, pour intervenir auprès d'un membre de sa famille habitant la même région que moi, ce qui, en mon cœur, résonna comme un manque de compassion accompagné d'un jugement de cause perdue envers ce membre de sa propre famille. Moi-même aux prises avec une famille divisée où l'effort de réconciliation revient toujours à l'autre, j'étais bien placé pour le comprendre mais aussi et surtout pour déceler dans son commentaire un péché d'orgueil [6] plutôt que la manifestation d'une inspiration divine. Lorsque l'affirmation « Dieu m'a dit » s'accompagne d'une telle expression d'orgueil, il y a lieu de douter de la divinité de la pensée. La bonne intention ne garantit pas l'authenticité divine de l'intervention, pas plus qu'elle ne procure à l'homme l'autorité de Dieu.

Mon propos m'embarrasse car je sais que je n'ai pas entièrement raison de critiquer ainsi mes frères et mes sœurs croyants en Dieu. Ma critique explique une large part de mon isolement. Allez dans une église, fréquentez-la suffisamment longtemps pour fonder une critique et communiquez-la ensuite à gauche et à droite et vous vous retrouverez vite seul dans votre coin. Or, je tiens mordicus à la critique et je crois qu'une église a le devoir de développer le sens critique de ses membres parce que Dieu lui-même est critique, tout comme son enseignement.

La lecture des Proverbes m'a convaincu à jamais du sens critique de Dieu. Mais soyez prudents car les Proverbes ne se lisent pas comme un roman, vous risquez l'indigestion spirituelle, du moins, ce fut mon cas alors que je me suis tapé les Proverbes en un jour lors d'un voyage de Québec à Hearst. À ma sortie de l'avion, je n'étais plus qu'un dépravé prêt à me sacrifier sur tous les autels pour retrouver un quelconque espoir d'être un jour un bon croyant. Naïf, j'entrepris la lecture des Proverbes avec l'espoir innocent d'y trouver des conseils agréables de sagesse pratique et de belles métaphores. Mon plaisir a tourné au cauchemar. Le seul bénéfice fut de m'apercevoir que je me berçais d'illusions en surestimant ma capacité à vivre la sagesse de Dieu.

Un copain m'apprit qu'on ne lit pas la Bible au gré de ses fantaisies personnelles. Il me compara à l'homme qui, ouvrant la porte de son réfrigérateur, se placerait une main devant les yeux en cherchant à tâtons avec l'autre main quelque chose à manger. « Tu risques de mettre les doigts dans le beurre », me dit-il. Son conseil : commencer par l'évangile de Jean, jamais plus d'un chapitre à la fois.

Il me recommanda aussi de prier avant chaque lecture de façon à demander à Dieu de me remplir de son Esprit car la Bible demeure incompréhensible à celui ou celle qui tente de la lire sans l'Esprit qui l'a inspirée. Une lecture intelligente ne saurait pas nourrir adéquatement l'âme du croyant car la logique de Dieu diffère de la logique humaine.[7] Seule une lecture spirituelle alimentera la vie spirituelle et seul l'Esprit de Dieu peut nous en

rendre capables. Ma prière se résume en ces mots : « Seigneur Jésus, remplissez-moi de votre Esprit afin que je comprenne de votre Parole ce que vous voulez que je comprenne ». Je sais que l'Esprit de Dieu éclaire ma lecture lorsque je comprends quelque chose que je n'aurais pas compris par moi-même.

Je ne me soucie pas d'interpréter la Bible car cela revient à donner un sens personnel. Je m'efforce plutôt à reconnaître le sens réel, le sens donné par Dieu. Et puisque j'admets ne pas pouvoir trouver le sens réel par moi-même, tous mes efforts convergent vers un seul but : me laisser guider par l'esprit de Dieu en m'assurant de la plus grande disponibilité possible. Mais, ici encore, je résiste toujours un peu beaucoup. J'analyse, je porte un œil journalistique sur les écrits, je prête attention aux interprétations, j'imagine des doubles sens, bref, je tente de comprendre par moi-même. Je dois donc être vigilant et critiquer ma disponibilité. Heureusement Dieu connaît bien ma difficulté et il marque mon cœur et mon esprit de certains versets porteurs d'un enseignement particulièrement profitable à ma vie spirituelle.

Évidemment, si nous sommes tous critiques à notre façon, c'est que Dieu l'est et qu'il nous a créés à son image. Mais notre critique peut nous rapprocher ou nous éloigner de Dieu, selon qu'elle porte sur soi ou sur Dieu. La tendance générale est à la critique de Dieu plutôt que de soi-même.

Prenons en exemple l'une des critiques les plus populaires : « Croire en Dieu, ça ne donne rien ». Cette critique vient en bas âge, durant l'ado-

lescence voire l'enfance, et une personne peut la conserver toute sa vie. Généralement, la sincérité de la critique ne fait aucun doute et elle s'avère tout à fait logique. Enfant puis adolescent, notre famille, l'école, l'église et les médias nous instruisent d'un certain savoir sur l'existence de Dieu et son enseignement. Nous tentons alors, tant bien que mal et naïvement, de croire en Dieu et de mettre en pratique notre connaissance de son enseignement. Au départ, nous obéissons davantage que nous comprenons réellement. L'impression de faire la bonne chose nous suffit pour être dociles. Mais au fur et à mesure que nous prenons conscience de notre liberté de pensée, nous devenons secrètement plus critiques face à nos croyances et à leurs résultats dans notre vie. Souvent, nous nous penchons d'abord sur le résultat de la prière car prier Dieu est généralement le premier geste significatif et intime posé par le croyant. Or, une large majorité des personnes que j'ai connues m'ont dit : « J'ai prié mais ça ne marche pas » (lire « sans être exaucé », d'où qu'elles aient conclu que « Croire en Dieu, ça donne rien ». Devant cette absence de résultats, plusieurs personnes abandonnent leur croyance, la mettent en veilleuse ou la laissent courir même si elles en doutent.

Personnellement, mes premières expériences de prières furent également très frustrantes, sans résultat. J'ai choisi de donner une chance au coureur même si je doutais de sa victoire. En fait, j'avais peur de ne pas croire en Dieu, de me tromper et, sans doute aussi, de me retrouver en enfer. Le petit catéchisme m'effrayait avec ses images d'enfer, d'autant plus que je devais tout mémoriser par cœur

car je n'y comprenais pas grand-chose en plus de perdre généralement tous mes moyens devant les questionnaires d'examens.

Puis, un jour, j'ai fait un rêve qui restera gravé pour toujours dans ma mémoire. Il s'agit du plus vieux souvenir de mon enfance que je puisse me rappeler par moi-même. Je devais être âgé d'une dizaine d'années, peut-être même un peu moins. Dans ce rêve, je suis dans une pièce carrée de dimensions semblables à celles d'une chambre, entièrement vide, d'un blanc éclatant et sans fenêtre. La porte y donnant accès devait être derrière moi. Devant moi, un mur au pied duquel se trouvait une tribune, à l'image de celle des anciennes salles de classe. Taillée au centre et à même de ce mur, une petite porte, de 16 pouces carrés tout au plus, laissant supposer une armoire, vers laquelle je me dirige avec la ferme intention de l'ouvrir. Je traverse la pièce, jusqu'à la tribune que je gravis et grâce à laquelle mes épaules se retrouvent à la hauteur de la petite porte. J'arrive au mur et j'ouvre la petite porte et tout ce que je vois, c'est la lumière la plus intense et la plus vive que je n'ai jamais vue auparavant. Curieusement, cette lumière ne me fait aucunement mal aux yeux, au contraire, elle me ravit au point où je glisse ma tête dans l'ouverture de la petite porte et je la balance de gauche à droite, de bas en haut, comme pour la baigner dans cette lumière bienfaisante, avec les yeux grands ouverts, toujours sans aucun éblouissement et à mon grand étonnement. J'éprouve alors un sentiment de bien-être ultime. Aucun autre de mes rêves n'égalera le souvenir de cette merveilleuse lumière.

À qui d'autre pouvais-je associer cette lumière qu'à celui qui a dit « Je suis la lumière, le chemin, la vérité »,[8] Dieu. Ce rêve demeurera mon secret jusqu'à ce qu'on me demande de justifier la force de conviction qui anime ma croyance en Dieu. Lorsque je doute, ce rêve revient à ma mémoire et me redonne confiance en Dieu, en ma valeur à ses yeux et en ma destinée entre ses mains. Ce fut le cas lorsque j'ai constaté que Dieu n'exauçait pas mes prières. Ce rêve a fait toute la différence entre abandonner ma croyance et la laisser courir. Mon adolescence fut particulièrement éprouvante mais la flamme ne s'est jamais complètement éteinte. Nier l'existence de Dieu me fut impossible. En revanche, critiquer son action dans ma vie et dans le monde fut pratique courante.

Ce n'est qu'au début de la vingtaine que j'ai été informé de la nature technique de mes problèmes de résultats avec Dieu : le mode d'instruction manquait à mes connaissances.

À cette époque, ma foi connaissait un regain de vie car je venais de rencontrer « la femme de ma vie » à la suite de quatre longues années de célibat au cours desquelles j'avais prié Dieu de me trouver une âme sœur, de la mettre sur mon chemin et de s'organiser pour que je la reconnaisse sans effort parce que, personnellement, j'abandonnais toute recherche en ce sens. Ma prière fut exaucée au-delà de toutes mes espérances et à ma grande surprise. L'âme sœur n'était nulle autre qu'un membre d'un comité organisateur d'une fête radiophonique que je présidais et qui se présentait chez moi depuis trois semaines pour nos réunions hebdomadaires.

Comme j'étais aveugle, même à la présence de l'âme sœur en ma propre demeure, Dieu lui inspira un geste gratuit à mon égard, m'offrir une boîte de rangement pour les dossiers du comité, ce qui attira mon attention sur elle et le soir même, moins d'une heure après la fin de la réunion, je lui fis la grande déclaration. Trois semaines plus tard, nous vivions en concubinage. Quelques mois plus tard, nous projetions de nous marier.

Mais je me questionnais sérieusement sur l'utilité d'un mariage religieux à l'église alors qu'un mariage sur deux se terminait par un divorce au cours des cinq premières années. Aujourd'hui, c'est presqu'au cours d'un an ou deux. Je tenais l'assurance d'être en présence de l'âme sœur de Dieu lui-même mais c'est en lui que je crois, non pas dans la religion. Selon mon interprétation, les autorités religieuses ne devaient sûrement pas connaître la recette du mariage durable, du moins, à tout coup, avec un taux d'échecs de 50 %, à moins de rejeter la faute sur les mariés.

Curieusement, un nouveau copain m'invita à son mariage. Ce genre d'invitations se faisait rare puisque la plupart de mes connaissances vivaient en concubinage. En fait, il s'agissait du deuxième mariage auquel j'assistais après celui d'un membre de ma famille qui s'était terminé par un divorce. J'avais rencontré ce nouveau copain uniquement à deux reprises, quelques mois plus tôt et, ayant parlé de Dieu, il m'avait confessé rechercher quelque chose en ce sens et il m'avait promis de me contacter si jamais il le trouvait. Lors de son appel, mon nouveau copain m'affirma avoir trouvé ce qu'il cher-

chait et j'acceptai d'emblée son invitation. Déboussolé par cette invitation, j'oubliai de lui demander si son invitation incluait ma dulcinée et, dans l'impossibilité de le rejoindre à cet effet, j'y allai seul, question d'éviter toute surprise au traiteur de la noce.

Rendu à l'église, j'ai constaté être dans une église d'une religion inconnue. Craintif, je me suis assis dans la dernière rangée, sur la chaise voisine de l'allée, prêt à sortir au cas où je ne puisse pas supporter la cérémonie. Je me suis vite rendu compte ne pas être le seul en territoire étranger, c'était le cas de la plupart des invités car le pasteur présidant la cérémonie nous souhaita une bienvenue particulière. Il nous servit ensuite des explications détaillées sur ce qui allait se passer dans ce mariage. À elles seules, ces explications valaient le déplacement. Mon souvenir des mots exacts me fait défaut mais je crois respecter ci-dessous l'essentiel des propos du pasteur.

« Ici, nous ne célébrons pas de mariage devant Dieu », affirma d'entrée de jeu le pasteur. Mon inquiétude doubla, mon inconfort aussi. « La plupart des gens qui se marient à l'église, expliqua le pasteur, se marient devant Dieu et, à la fin de la célébration, ils quittent en laissant Dieu à l'église, derrière eux. Ce genre de mariages unit l'homme et la femme l'un à l'autre. Ils sont alors comme un fil à deux brins. Mais tout le monde connaît la grande fragilité d'un fil à deux brins. Il suffit de saisir un brin dans chaque main et de tirer pour défaire le fil sans rencontrer vraiment de résistance. Selon l'enseignement de Dieu dans la Bible, le mariage est plutôt un fil à trois brins : l'homme, la femme et

Dieu. [9] Tous les artisans reconnaissent la solidité supérieure du fil à trois brins sur le fil à deux brins. Que l'on tienne un brin dans chaque main en laissant pendre le troisième brin ou que l'on tienne deux brins dans une main et le troisième dans une autre, les brins s'entremêleront et le fil résistera à votre tentative de les désunir. Voilà pourquoi aujourd'hui nous ne célébrerons pas un mariage devant Dieu mais avec Dieu. » Cette explication fut pour moi une véritable révélation et apaisa mes craintes. Encore aujourd'hui, je crois que l'oubli du troisième brin sur l'autel nous éclaire sur la cause d'un bon nombre de divorces.

« Aujourd'hui, ajouta le pasteur, nous allons assister à un miracle. » Mon inquiétude se réveilla en sursaut, mon inconfort aussi. « Nous allons assister à un miracle, poursuivit le pasteur, parce que le mariage est un miracle. Dans le mariage, Dieu promet d'unir deux chairs en une seule. [10] Si cela n'est pas un miracle, je me demande ce qui peut l'être. » Poursuivant l'idée du fil à trois brins, c'est comme si la chair de l'homme et celle de la femme se fondaient en une seule au seul contact de Dieu, du troisième brin. Je perçus alors le mariage, non plus comme une décision privée entre un homme et une femme, mais comme une intervention divine miraculeuse dans la vie d'un couple. Tout projet de mariage doit être soumis à l'intervention de Dieu car sans lui aucun miracle ne se produira, sans lui le couple repartira de l'église comme il est venu, c'est-à-dire, sans faire une seule chair animée par Dieu.

Dans ce contexte, il me fut facile de comprendre que ce que Dieu unit, aucun homme ne pourra le séparer,[11] à moins de s'éloigner ou de nier Dieu, ce qui se produit si le couple omet de nourrir spirituellement leur union. Si Dieu unit en une seule et même chair, il n'élimine pas la liberté de la carte, la nouvelle chair ou le couple jouit toujours de la liberté, y compris de celle d'abandonner Dieu, de redevenir deux chairs indépendantes et de divorcer. Dans tous les cas, il devra d'abord y avoir divorce d'avec Dieu car, autrement, le couple résiste à toute épreuve. Une exception échappe à l'obligation du divorce d'avec Dieu : le mariage rompu en raison de l'adultère, le seul divorce autorisé par Dieu selon la Bible. [12] Évidemment, le divorce d'avec Dieu ne s'applique pas dans le cas d'un mariage à deux brins.

Enfin, je crois qu'il n'est pas nécessaire de fréquenter la même église protestante que mon copain pour obtenir un mariage à trois brins. Autrement dit, à mon avis, Dieu exauce toute demande d'un tel mariage à trois brins, pourvu qu'elle soit sincère, faite en pleine connaissance de cause et adressée au Dieu qui m'en a donné l'enseignement, celui des chrétiens, et ce, qu'importe la branche religieuse ou l'église.

Je ne puis pas me prononcer sur le mariage sous l'égide d'autres Dieux parce que j'entends respecter l'idée que « mon » Dieu, celui de tous les chrétiens, s'affirme comme le seul et unique Dieu. Je laisse donc à mon Dieu le soin de condamner lui-même les autres dieux, religions et églises de ce Monde, surtout en matière de condition intérieure ou de spiritualité de leurs adhérents. [13] En revanche,

je me sens tout à fait libre d'en juger les manifestations extérieures, les comportements, tout comme je m'autorise la condamnation de tous les dieux matériels, à l'instar de la réprobation du Veau d'Or.

Aussi, je désapprouve le port de la croix parce qu'elle symbolise, non seulement le sacrifice de Jésus, mais aussi un Dieu mort plutôt que vivant. Un tombeau vide symboliserait beaucoup mieux l'œuvre de Dieu. Après tout, que serait la mort de Jésus sur la croix s'il n'était pas ressuscité d'entre les morts. Aussi, la victoire ultime de Dieu ne tient pas à la mort de son fils mais à sa résurrection. Selon moi, le choix de la croix exprime une foi morte, intellectuelle voire culturelle plutôt que spirituelle.

La croix baigne parmi des milliers d'artifices de la foi et ces derniers ne sont que des « moyens trompeurs et habiles pour déguiser la vérité »,[14] que des « subtilités pour tromper ».[15] Dieu relève du monde invisible et son ordonnance de ne pas faire de représentations sensibles de lui vise simplement à nous permettre de dépasser les considérations matérielles, sans quoi nous ne pouvons pas le rejoindre, le prier. D'ailleurs, nous avons le réflexe de fermer nos yeux sur le monde visible pour prier parce que nous voulons nous soustraire à l'influence du monde sensible, libérer notre âme et notre conscience de la symbolique matérielle, des objets de notre entourage capables de détourner notre attention.

Lorsque nous persistons dans l'usage d'artifices de la foi, ces derniers finissent par s'imposer entre nous et Dieu. Or, les promoteurs de ces artifices nous laissent entendre le contraire : ils soutien-

nent que ces artifices nous aident à communiquer avec Dieu. À l'usage, ces artifices deviennent ni plus ni moins qu'un intermédiaire entre nous et Dieu et c'est très exactement ce que souhaite un bon nombre d'organisations religieuses. Pourquoi? Parce qu'elles se donnent le monopole de ces artifices et qu'elles deviennent ainsi incontournables.

La vérité déguisée par les artifices de la foi religieuse est que nous pouvons tous communiquer directement avec Dieu, sans aucun intermédiaire, si ce n'est l'Esprit Saint et, même encore là, l'Esprit ne se pose pas réellement comme un intermédiaire mais plutôt comme une source d'inspiration divine pour nous assurer d'adresser à Dieu la meilleure prière. En fait, l'Esprit de Dieu en nous, celui promis par Dieu à Jésus qui l'a reçu après sa résurrection pour ensuite le promettre aux chrétiens, [16] constitue en quelque sorte la source d'énergie spirituelle dans notre vie, une énergie qui se manifeste, entre autres, dans nos prières et qui nous procure une ligne directe avec Dieu.

Pour bien me faire comprendre cette ligne directe, un pasteur me posa le problème en m'adressant cette question : « Si tu peux t'adresser directement au président de la compagnie, pourquoi t'adresserais-tu à son secrétaire, à son vice-président ou tout autre employé subalterne ? »

De plus, le Royaume de Dieu est le seul que je connaisse dont le Roi demande à ses sujets de s'adresser directement à lui. Quand Jésus nous enseigne comment prier, à qui dit-il de nous adresser ? La prière ne commence-t-elle pas par « Notre Père »? Et après sa résurrection, Jésus ne nous dit-il

pas qu'il sera notre avocat auprès du Père ? [17] En vérité, il n'y a qu'un seul et unique intermédiaire possible entre Dieu et nous : Jésus et personne d'autre. Jésus nous invite même, au besoin, à nous adresser directement à Dieu et en son nom. [18]

Je me souviens encore de ma première prière adressée à Jésus sous l'inspiration divine de l'Esprit Saint, plutôt que sous mon inspiration personnelle. J'ai prié ainsi à la suite du repas de noces de mon nouveau copain. Un homme avait animé ce repas en nous livrant un témoignage si vibrant de sa foi en Dieu que je le crus lorsqu'il affirma connaître Jésus personnellement et s'adresser directement à lui. Jusque-là, j'avais l'impression de connaître Jésus mais jamais je n'aurais affirmé le connaître personnellement, comme cet homme en témoignait. En fait, cet homme clamait haut et fort avoir vécu une expérience personnelle de la présence de Jésus, une expérience qui l'avait éclairé et changé à tout jamais. Tout croyant, en bon Thomas que nous sommes, souhaite vivre une telle expérience de la présence de Jésus. À la fin de son témoignage, l'homme céda sa place au pasteur de la célébration qui invita à la prière les convives intéressés mais j'étais trop gêné pour les rejoindre en avant de la salle, sous les yeux de tous, même si je ne connaissais personne, mis à part les nouveaux mariés. Aussi, je ne voulais pas prier avec ce pasteur mais avec l'homme qui connaissait personnellement Jésus car je croyais avoir plus de chances d'être exaucé. Il ne me vint pas une seconde à l'esprit que le pasteur puisse aussi soutenir connaître Jésus personnellement.

Je retrouvai l'homme à sa sortie de la salle et je lui demandai de prier avec lui. Il me questionna sur le pourquoi et le but de ma prière. Je lui répondis que je souhaitais moi aussi vivre une expérience personnelle de la présence de Jésus et que, pour ce faire, rien de mieux à mes yeux que de prier avec une personne qui connaît Jésus personnellement.

Puis, il m'a demandé si je croyais vraiment en Jésus. « Évidemment », lui répondis-je. Il enchaîna en demandant si j'avais accepté Jésus. Je fronçai les sourcils pour lui signifier que je ne comprenais pas sa question. Il m'expliqua qu'il y avait une grande différence entre « croire » et « accepter ». « On peut croire qu'une personne frappe à la porte sans jamais lui ouvrir la porte », me dit-il. Il me demanda si je voulais prier avec lui pour ouvrir la porte de mon cœur à Jésus et l'inviter personnellement à y entrer en vue de l'accepter pour ce qu'il est vraiment, mon Sauveur personnel. « Bien sûr que je le veux » lui dis-je en ajoutant : « Je souhaite aussi qu'il prenne toute l'expérience en communication que j'ai accumulée jusqu'à aujourd'hui pour la faire profiter selon sa volonté ». À cette époque, je présidais le Club d'Initiation aux Médias dont l'influence grandissante sur l'auditoire de nos conférences et ateliers m'effrayait de plus en plus en raison de la grande responsabilité qu'elle m'incombait.

J'ai donc prié avec cet homme : je me suis repenti de mes péchés, j'ai confessé à Jésus ma foi en lui et en son œuvre (mort sur la croix pour mes péchés et ressuscité d'entre les morts pour me donner la vie éternelle), j'ai invité Jésus à m'habiter par son Esprit et je remis mon expérience en communi-

cation entre ses mains. À la fin de la prière, je me sentais léger comme une plume, soulagé du fardeau immense de mes péchés sur ma conscience et du poids troublant de mon expérience. Je sentais personnellement la présence de Jésus dans l'effet de cette prière sur moi.

Sur le chemin du retour, j'anticipais avec une grande hâte le vif intérêt de la femme de ma vie au récit de mon aventure parce que j'avais remarqué qu'elle lisait la Bible depuis quelques semaines et qu'elle participait à un groupe de prières, auquel elle m'avait invité sans succès. Arrivé à la maison, je me suis empressé de tout lui raconter. Elle était enchantée mais j'ai noté une certaine réserve de sa part. Elle m'a demandé à quelle église avait eu lieu ce mariage, et je le lui ai précisé. Ma réponse la rendit aussi surexcitée que moi, à mon grand étonnement. « Mais, qu'est-ce que tu as ? » lui demandais-je. Voici sa réponse : « Tu sais que je participe à un groupe de prières depuis trois mois. Eh ! Bien. C'est à cette église que je me rends et je priais entre autres pour que tu vives une telle expérience de la présence de Dieu ». Les bras m'ont tombé et je suis resté bouche bée un moment avant de rejeter toute possibilité de hasard.

Nous nous sommes mariés six mois plus tard et Dieu nous garde unis contre vents et marées depuis bientôt vingt ans. Le mariage de mon copain céda après quelques années sous la pression de problèmes qui ne sont sans doute pas étrangers à la santé spirituelle des mariés, Dieu ne pouvant pas être mis en cause. Y a-t-il eu divorce d'avec Dieu ? Selon ma théorie, un tel divorce est obligé pour

briser un mariage à trois brins mais Dieu seul a l'autorité de sonder les cœurs.

Une chose est certaine, mon copain a cessé de fréquenter cette église, ce que mon épouse et moi, nous fîmes quelques années plus tard. Nous remettions alors en question son authenticité en relation avec les nombreuses différences entre la théorie et la pratique dont j'ai parlé en début de chapitre.

Aujourd'hui, avec le recul, je soupçonne mes rechutes dans le péché d'être à l'origine du changement radical d'attitude de certains membres de l'équipe pastorale de cette église à mon égard, une attitude d'intolérance. Il faut dire que j'étais devenu un personnage passablement actif et visible avec mes nombreux témoignages publics et mes rechutes auraient sans doute causé un tort irréparable à cette église si jamais elles avaient été connues au grand jour. Être à l'avant-scène exige une perfection presqu'inhumaine, à moins de vivre dans le secret.

Or, et quoi que ce soit une pâle excuse, là où la grâce abonde, le péché abonde. [19] Plus on s'expose dans la défense du Bien, plus le Mal nous attaque, d'où l'idée de ne pas s'exposer au-delà de sa force de résistance au Mal, une idée perverse car qui d'entre nous peut jeter à l'autre la première pierre, qui d'entre nous n'a pas péché et ne pèche plus d'aucune façon, bref, qui d'entre nous est un exemple parfait.

Mais la logique humaine diffère de celle de Dieu et même le pasteur exemplaire sera condamné à l'exil si jamais son fils s'écarte momentanément de Dieu. « Comment peux-tu diriger les membres de

cette église lorsque ton propre fils vit dans le péché ? » est sans doute la question la plus cruelle que l'on puisse adresser à un pasteur. Le comble de la méchanceté serait d'ajouter : « Nous compatissons avec toi mais tu dois nous quitter car le bien de notre église passe avant toi ». Y a-t-il une différence entre cela et affirmer : « Va servir Dieu ailleurs, brebis égarée ». L'Amour véritable viendra de l'exilé lui-même lorsqu'il dira : « Dieu voulait me diriger ailleurs ».

Cette obsession du chrétien parfaitement exemplaire au sein des religions et des églises contrevient à l'expérience la plus élémentaire et la plus commune de l'homme avec Dieu. En effet, il suffit d'une bien mince expérience de Dieu pour se rendre à l'évidence que la perfection n'est pas de ce monde et que les meilleurs tombent souvent les premiers au combat. Plus encore, une expérience minimum est nécessaire pour constater que les gens ne pardonnent pas facilement, d'où le commandement des commandements : « Aimez-vous les uns les autres ». Impossible d'y parvenir sans pardonner. En fait, l'Amour ultime n'est pas autre chose que le don de soi par l'accord à l'autre de son pardon. Comment surmonter les imperfections de notre condition humaine autrement que par le pardon ?

Une certaine confusion règne au sujet du pardon. Plusieurs personnes croient que le pardon efface tout, y compris les conséquences malheureuses de leurs offenses sur autrui. Or, le pardon s'applique à l'offense mais il ne raye pas de la carte les conséquences de cette offense. Un pasteur me donna l'exemple du voleur : Dieu accorde son pardon

au voleur repentant mais ce pardon n'exonérera pas le voleur de sa peine de prison. Personnellement, j'ai forgé l'exemple suivant : si je crève un œil à une personne, cette dernière pourra m'accorder son pardon mais ce pardon ne lui redonnera pas son œil. Bref, pardonner un geste n'en efface pas les conséquences.

Nous prenons vite la responsabilité des conséquences heureuses de nos meilleurs gestes envers autrui, mais nous fuyons la responsabilité des conséquences malheureuses de nos gestes offensants. Pis encore, nous croyons qu'aucune responsabilité ne nous incombe à partir du moment où nous sommes pardonnés. Un ami croyait que je ne le lui avais pas pardonné parce que je lui rappelais les conséquences de son comportement dans ma vie. Plusieurs personnes s'enfuient avec les pardons des autres en les laissant seuls face aux conséquences de leurs offenses, comme si le pardon permettait de se laver les mains de toute responsabilité. À mon avis, le croyant, s'il ne peut pas redonner la vue par miracle à une personne devenue aveugle par sa faute, se voit dans l'obligation, au nom de Dieu, d'aider cette personne à surmonter son handicap. Mais le croyant se distingue de plus en plus difficilement de l'incroyant parce qu'ils vivent tous les deux dans un Monde où tout un chacun devient la victime de l'autre, où il n'y a plus personne de responsable. J'ai connu peu de croyants responsables des conséquences malheureuses de leurs propres gestes sur les gens de leur entourage et, paradoxalement, être prêts à se donner corps et âme dans des œuvres auprès de purs inconnus.

Parlons-en de ces œuvres et surtout de celles où même la nourriture et les vêtements sont vendus plutôt que donnés, soi-disant pour permettre aux pauvres de conserver leur dignité et ainsi se respecter eux-mêmes. Mais quelle dignité vise-t-on ? La dignité « commerciale » ? Apparemment l'apparition de prix symboliques sur les articles offerts par les organismes de charité trouve sa justification dans le fait que les pauvres seraient gênés de recevoir gratuitement nourritures et vêtements, et ce, au point de se priver d'aide. À ce stade-ci, il ne s'agit plus d'organismes de charité mais de marchands de charité, non plus d'entraide mais d'économie sociale, bref, d'une industrie de la pauvreté.

J'imagine ce texte publicitaire : « Chers pauvres venez chez nous car en achetant ici vous permettez à d'autres pauvres de réintégrer le marché du travail. Profitez-en! Nos prix sont symboliques ! Vous aurez l'impression de payer sans jamais dépenser votre dernier sou. C'est garanti ! ». Une chose est certaine, le pauvre ne repartira pas plus riche qu'il l'était du local de ce marchand de charité.

Ces organismes demandent donc des dons aux bien nantis pour ensuite les vendre aux moins nantis, sous prétexte de la gêne excessive de ces derniers. Mais d'où vient cette gêne ? Il est intéressant de constater que le mot « gêne » s'apparente au mot « pauvreté » et « privation » dans sa définition : « Spécialt (av. 1813) Vieilli. Situation embarrassante due au manque d'argent. ? pauvreté, privation. Être dans la gêne. ? Besoin. « payer toutes ses dettes et sortir de la gêne » (Suarès) ».[20] De fait, le mot « fortune » apparaît dans les listes des contraires

(antonymes) du mot « gêne ». Nous pouvons donc reformuler la question ainsi : pourquoi le manque d'argent place-t-il une personne dans une situation embarrassante? Parce qu'elle est dévalorisée? Non car ce serait admettre qu'une personne trouve une valeur intrinsèque en raison de l'argent et/ou des valeurs matérielles qu'elle possède. Or, les personnes ont toutes la même valeur, riches ou pauvres, du moins, comme je l'ai dit plus haut, aux yeux de Dieu.

L'embarras du manque d'argent provient plutôt des accusations adressées par autrui et de l'image négative que le pauvre reçoit de lui-même de la part d'autrui, bref de l'absence de compassion divine. Jésus voulait, entre autres, contrebalancer cette image négative en déclarant : « Heureux vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous ».[21] Il souhaitait aussi, entre autres, réconforter les pauvres face à l'avarice des riches en affirmant : « Il sera plus difficile aux riches d'entrer dans le Royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ».[22] Les pauvres ont toujours été mal vus et responsabilisés personnellement outre mesure de leur situation par les mieux nantis qu'eux, et ce, même au sein de leur propre famille.

J'entendais un croyant prodiguer l'enseignement suivant à l'auditoire d'une salle bondée : « Dieu ne nous demande pas de vivre dans la pauvreté, d'être pauvre. Après tout, le chrétien est l'enfant du Roi des Rois, dont la richesse est infinie. Dieu a promis de pourvoir à tous les besoins de ses enfants, les besoins spirituels comme les besoins matériels et Dieu tient toujours ses promesses. » Un

peu plus, il lançait à la foule : « Devenez chrétiens et soyez riches ». Alors, qui sont donc les pauvres à qui appartient le Royaume de Dieu si ce ne sont pas ceux dépouillés spirituellement et matériellement? Est-ce les pauvres d'esprit, les pauvres en intelligence? Poussons la démagogie à l'extrême : Est-ce à dire que le chrétien est riche en spiritualité et en biens matériels puisque Dieu pourvoit à ses besoins, mais pauvre d'esprit puisque Jésus a dit : « Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume de Dieu est à eux! »?[23]

Dieu pourvoit aux besoins du croyant dans le seul et unique but de lui permettre de tout partager avec le pauvre sans espoir de retour et sans juger son cœur. Je suis souvent revenu à la charge sur ce sujet dans ce livre car je connais une certaine pauvreté et les gens qui m'ont aidé ont beaucoup exigé de moi en retour, plus qu'un pardon inconditionnel, mais l'oubli total des conséquences mêmes de leurs gestes responsables en partie de ma situation. J'ai grandi dans l'entourage de gens qui espéraient toujours quelque chose en retour de leur aide à autrui, au point où ils se méfiaient des offres gratuites, sans doute parce qu'ils imaginaient qu'il fut impossible de ne pas être comme eux, c'est-à-dire, rechercher en tous lieux, temps et circonstances son propre intérêt. J'ai tenté d'honorer ces gens de mes qualités, et ce, dans toutes mes réalisations, mais sans jamais parvenir à les satisfaire en raison de mes défauts dont le pire est sans doute de ne pas voir assez à mon intérêt. Mais comment me corriger de ce défaut alors que toute ma vie trouve son sens dans le don de soi? Je suis loin d'être certain de la

vérité du proverbe « Charité bien ordonnée commence par soi-même », vu le résultat de son application pratique sur l'état de l'Homme et du Monde. Il n'a pas été dit : « Aimez-vous et aimez-les autres ensuite » ou « Pensez à vous et pensez aux autres ensuite »

J'ai régulièrement offert à mon entourage mon silence en retour de son aide pour les faire réfléchir mais, évidemment, ça n'a pas marché car les absents ont toujours tort. Oh ! Comme j'ai hâte que Jésus revienne mettre de l'ordre dans nos vies et sur cette Terre. Ma prière ultime : Que ton règne vienne ! Ma pensée divine par excellence : Que la Lumière soit !

L'arrière-pensée

Pour tout vous dire

Ne tentez pas d'entrer dans l'esprit de ce livre par la porte arrière, car les honneurs d'une grande réception vous attendent à l'entrée principale. Les pensées invitées s'impatientent à l'idée de vous serrer la main, ne les décevez pas. La porte avant vous est grande ouverte et cette porte-ci est barrée à double tour. Je ne me souviens même plus où j'en ai caché la clé, à moins que ce soit sous le tapis rouge au pied de la porte avant. Allez donc voir. Et puis, il ne vous servira à rien de forcer la porte arrière, vous risquez de tomber dans une assemblée de cuisine si mouvementée que vous passerez inaperçu en plus de ne rien comprendre à la discussion.

Bon. Maintenant que nous sommes entre nous. Oh ! Mais, regardez-moi ce petit curieux à la fenêtre. Il n'y a pas moyen de conclure en paix. Cette fois, finies les politesses et les ruses, attendez-moi, je vais fermer les rideaux et tamiser la lumière, comme ça, nous n'attirerons plus l'attention. Il aurait mieux valu que je ne liste pas cet épilogue dans la table des matières pour éliminer toute chance de sauter aux conclusions. Quel curieux ! Enfin. Approchons-nous les uns des autres, car il vaut mieux ne prendre aucune chance et chuchoter. J'ai écrit ce livre avec une arrière-pensée... Chut! Faites silence ! Avez-vous entendu ? On aurait dit quelqu'un qui glissait une clé dans la serrure de la porte. Écoutez ! Là ! Avez-vous entendu ? Comment, c'est vous ? Mais ne jouez plus avec vos clés, vous me donnez la berlue; j'imaginais encore quelqu'un à la porte arrière.

* * *

« Pensée, intention que l'on dissimule »[1] « qu'on ne manifeste pas »,[2] l'arrière-pensée recouvre un sens « souvent péjoratif »,[3] comme si l'individu se gardait de dire réellement ce qu'il pense ou de révéler ses vraies intentions. Certes, d'une main, on nous demande de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité tandis que, de l'autre main, on nous enseigne que « toute vérité n'est pas bonne à dire ».[4]

Pascal[5] va plus loin en affirmant que « dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr ».[6] Chacun de nous a plus ou moins fait cette expérience malheureuse de la vérité partagée, et ce, souvent dès la prime enfance. S'il est une vérité, c'est qu'il n'est pas toujours payant de dire la vérité.

Comment reprocher aux dirigeants de toutes entreprises de ne pas toujours dire la vérité si, pour être dirigeants, il leur faut savoir être aimés par autrui. « Celui qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner » dit la maxime.[7] Machiavel enseigne au prince qu'il doit se garder d'être haï et méprisé s'il veut régner,[8] ce qui implique parfois (ou souvent) de cacher la vérité.

Est-ce donc dire que la vérité soit si désagréable qu'il faille la taire pour être aimé ? Dans son livre « Comment se faire des amis », Dale Carnegie pose, entre autres, comme principes : « Ne critiquez pas, ne condamnez pas, ne vous plaignez pas », « Évitez la discussion, seul moyen d'en sortir vainqueur », « Respectez les opinions de votre interlocuteur. Ne lui dites jamais qu'il a tort. ».[9] À mon avis, le seul but de ces principes est de manipuler autrui à son profit; rien à voir avec de « vrais » amis qui partagent le fond de leur pensée en toute confiance, sans craindre aucune représaille de l'autre. Bref, la plus belle qualité d'une pensée est d'être franche.

En vieux français, l'adjectif « franc » se rattache à l'idée de liberté : « De libre condition. Métaphysiquement ou moralement libre ». Le sens moderne conserve cette idée de liberté : « Sans en-

trave, ni gêne, ni obligation », d'où l'expression « Avoir les coudées franches », signifiant « avoir la liberté d'agir ». Aussi, qui est franc « s'exprime ou se présente ouvertement, en toute clarté, sans artifice, ni réticence », d'où le rapport de sens avec « droit, honnête, loyal, ouvert, sincère, spontané ». On dit : « Personne franche, d'un naturel franc »; « Je serai franc avec vous : je vous parlerai franchement »; « Franc comme l'or : très franc ». On dit aussi : « Jouer franc jeu : agir loyalement sans rien dissimuler, en respectant les règles ». Dans un sens plus large, ce qui est franc « présente des caractères de pureté, de naturel » et évoque ce qui est « pur, simple ». Jusqu'ici, être franc se présente davantage comme une qualité qu'un défaut. Curieusement, l'adjectif recouvre un sens péjoratif lorsqu'il se rapporte à la vérité. Il signifie « ce qui est véritablement tel » (« Une franche canaille. C'est une franche comédie. ») [10] et il se trouve en rapport de sens avec les mots « vrai » et « véritable ».[11]

Faut-il conclure qu'être franc devient un défaut si cela nous pousse à dire la vérité ? Les plus nuancés d'entre nous rétorqueront que toute vérité peut être dite, même franchement, sans pour autant être haï, car tout est dans la manière de dire les choses. Oui à condition que la manière n'altère en rien la vérité. Cependant, quand la manière importe à ce point, il faut souvent garder secrets certains aspects de la vérité en arrière-pensée pour ne pas tout dire d'un seul coup. Aussi, quand la manière importe, il ne s'agit plus de partager une vérité et d'en discuter le plus simplement du monde. La manière de dire les choses cache une intention, souvent celle d'avoir

raison sur l'autre. Dans ce cas, ce n'est plus la vérité elle-même qui est comprise dans tous ses aspects mais uniquement la manière de la voir. Emmitouflé des pieds à la tête de mille et une manières, le désir d'avoir raison finit toujours par éliminer tout le plaisir de penser.

J'ai déjà amplement souligné mon aversion pour l'esprit dont le seul et unique but est d'avoir raison inexorablement. Quand ma fille cadette m'avoue, au cœur d'une discussion fort animée, « Je ne suis pas heureuse quand je n'ai pas raison », je reste béat d'étonnement. Il m'est impossible de convenir que le bonheur puisse de quelque façon que ce soit reposer sur le fait d'avoir raison, tout comme le malheur sur le fait d'avoir tort. L'esprit de libre pensée ne cherche pas à avoir raison mais plutôt à connaître et à comprendre. Il trouve donc le bonheur chaque fois que sa conscience s'enrichit, qu'importe si cela implique d'avoir tort. Le plus grand malheur de l'esprit libre de pensée sera de ne pas connaître, de mal connaître ou de ne pas comprendre. Un esprit n'est pas libre de penser tant et aussi longtemps qu'il cherche à avoir raison car il prête attention uniquement aux connaissances qui lui donnent raison alors que c'est souvent dans celles qui nous donnent tort que l'on trouve la vérité (ou une meilleure compréhension). Pis encore, tout espoir de liberté de pensée s'évanouit au moment précis où l'esprit, après avoir cherché à avoir raison, « croit » avoir raison. À ce moment-là, un phénomène curieux se produit : une éclipse de l'esprit qui plonge alors dans la noirceur, occultée par l'ego. L'esprit qui cherche à avoir raison a tout de même le

mérite de chercher. Mais l'esprit qui croit avoir raison ne cherche plus et il a le défaut de se fermer sur lui-même. Si personne ne claque des doigts, cet esprit demeurera hypnotisé par sa croyance en sa raison sa vie durant. Il suffit d'observer avec quelle importance l'esprit cherche à avoir ou à se donner raison, ce qui se fait en le contredisant, pour constater à quel point il lui sera difficile d'évoluer. Cela dit, vous êtes à même de partager mon inquiétude suite au commentaire de ma fille.

J'ai dû lui demander de répéter quelques fois avant d'admettre que j'avais bien entendu et compris ce commentaire. Puis, je lui témoignai de ma propre quête de savoir et de bonheur tout en cherchant à cerner le pourquoi de sa déclaration. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si cette déclaration n'était pas le fait de mes attitudes et de mon comportement, à savoir si je ne donnais pas l'impression de toujours chercher à avoir raison et d'être heureux uniquement lorsque je parvenais à avoir raison. Je me reconnaissais volontiers, en mon for intérieur, une part de responsabilité dans l'explication de la déclaration de ma fille mais il me pressait de savoir de quelle part il s'agissait et, surtout, de dissocier le bonheur de la raison dans l'esprit de ma fille.

Je lui servis l'exemple du système sans faille[12] avec un certain succès mais un doute persistait en son esprit sur ma sincérité, comme si je l'invitais à croire en une chose que je ne croyais pas moi-même. Elle dissimulait mal son arrière-pensée. Heureusement, son doute reposait sur un quipro-quo : quelques semaines plus tôt, le jour de Noël, ma fille aînée m'avait offert en cadeau et à ma demande le

livre intitulé : « *Petit traité à l'usage de ceux qui veulent toujours avoir raison* ». Il n'en fallait pas plus pour induire en erreur ma fille cadette sur mes intentions, d'autant plus que je m'étais montré très heureux du cadeau. J'ai expliqué à ma fille que la lecture de ce livre cadrait dans ma recherche de nouveaux moyens pour créer des failles dans le système de ceux qui veulent toujours avoir raison. Elle comprit sur-le-champ.

Par-dessus tout, je retiens la franchise de ma fille cadette dans son aveu. Dans un monde où tout un chacun cherche à avoir raison, la franchise témoigne d'une liberté d'esprit et d'une indépendance de penser qui tranchent royalement avec l'univers grisâtre de la langue de bois, du politiquement correct. Même lorsque cette franchise s'avère brutale, elle vaudra toujours mieux qu'un vulgaire mensonge. Bref, je préfère les pensées franches, sans embonpoint de bonne manière.

On dit d'une terre « contenant dans des proportions harmonieuses les éléments nécessaires à la culture »[13] qu'il s'agit d'une « terre franche » (cultivable à l'état naturel, indépendante de l'intervention humaine pour être propice à la culture). On peut en dire tout autant d'une pensée franche quant à la « culture de l'esprit » qui profitera de sa clarté, de sa simplicité, de sa sincérité et de son ouverture, conséquence directe de sa liberté.

Pour tout vous dire, je plaide en faveur de la franchise parce que j'éprouve un grand plaisir à être franc, à la fois catégorique et tranché. Dans un monde où souvent tout est gris à dormir debout, il suffit d'être blanc ou noir pour mettre un peu de vie.

Dans un monde où la vérité souffre le compromis en plus de subir la torture d'intérêts étroits, il suffit d'être indiscutable et étonnamment large d'esprit pour ouvrir un débat. Dans un monde où qui se ressemble s'assemble, il suffit d'émettre une opinion contraire pour éveiller l'attention. La franchise me plaît parce qu'elle brise la monotonie de notre monde, trop complaisant et prévisible à mon goût.

Évidemment, la franchise choque tout autant que la vérité. Elle dérange plus spécialement les gardiens de la pensée unique parce qu'elle livre un point de vue différent, un angle de vue différent de la pensée dominante et, ainsi, débusquer une fausse vérité. Pascal écrivait : « Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela car il voit qu'il ne se trompait pas et qu'il y manquait seulement à voir de tous les côtés. Or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas être trompé, et peut-être cela vient-il de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne peut se tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies ».[14] Malheureusement, aujourd'hui, plus de trois cents ans plus tard, il se trouve un grand nombre de gens à qui on ne peut pas signaler, même poliment, de ne pas tout voir car ils se fâchent. Il ne suffit plus d'indiquer à l'autre « N'avez-vous pas oublié cet aspect? » pour lui montrer qu'il se trompe; il faut aussi composer avec une certaine

agressivité. De nos jours, il est même risqué de dire : « Vous vous trompez ». Votre interlocuteur vous regarde comme si vous veniez d'une autre planète.

Je me souviendrai longtemps du dépôt de notre rapport de recherche sur le marketing des légumes en conserve. Une des associations concernées nous avait demandé d'examiner pourquoi les ventes de ces produits baissaient, année après année, et ce, malgré les millions de dollars investis dans différentes campagnes de publicité et de promotion financées par les gouvernements et l'industrie. Ces campagnes tentaient de convaincre les consommateurs que les légumes en conserve sont aussi frais que les légumes frais, ce qui était un non-sens à moins d'avoir une perception de la fraîcheur fort différente de celle des consommateurs. Notre recherche confirma nos doutes : les consommateurs n'achètent pas les légumes en conserve pour leur fraîcheur mais pour leurs aspects pratiques et économiques. Autrement dit, notre recherche indiquait que les efforts des dix dernières années pour relancer la vente des légumes en conserve sous le thème de la fraîcheur étaient perdus d'avance et que des millions de dollars avaient été dépensés en vain.

Dès que cette précision fut apportée lors de la présentation de notre rapport de recherche, le grand patron de l'association, visiblement insulté par cette vérité, ne put s'empêcher de me faire répéter : « Affirmez-vous que l'industrie, les gouvernements et notre association ont littéralement gaspillé des millions de dollars? ». La réponse à cette question était « Oui » et ils le savaient déjà car j'avais

été très clair, du moins, jusque-là. L'agressivité déjà évidente de mon interlocuteur me poussait à croire qu'il voulait une réponse qui exonérerait de tout blâme les personnes impliquées. J'ai vite trouvé un compromis formulé comme suit : « Oui, mais à l'époque il vous était impossible de savoir ce que nous savons aujourd'hui parce que la méthode de recherche que nous utilisons n'était pas disponible à ce moment-là ». Et quoique cette réponse fournissait une excuse tout à fait acceptable, on ne me pardonna pas vraiment d'avoir affirmé, même à mots couverts : « Vous vous êtes trompés ». Le grand patron de cette association ne m'adressa plus jamais la parole.

Sur le plan professionnel comme personnel, je connais beaucoup de gens qui prennent plaisir à penser lorsqu'il s'agit de se donner ou d'avoir raison. En revanche, je connais peu de gens qui aiment penser librement, sans jamais chercher à avoir raison. J'espère que ce livre aura contribué un tant soit peu à libérer votre esprit car le vrai plaisir se trouve non pas dans le fait d'avoir raison mais dans l'acte même de penser.

Les rats de société

Ils s'engraissent avec nos désirs
En rongeant le fond de nos poches
Ils ragent la folie des grandeurs
Dans des gratte-ciel à publicité
Pendant que léchons le fond des poubelles

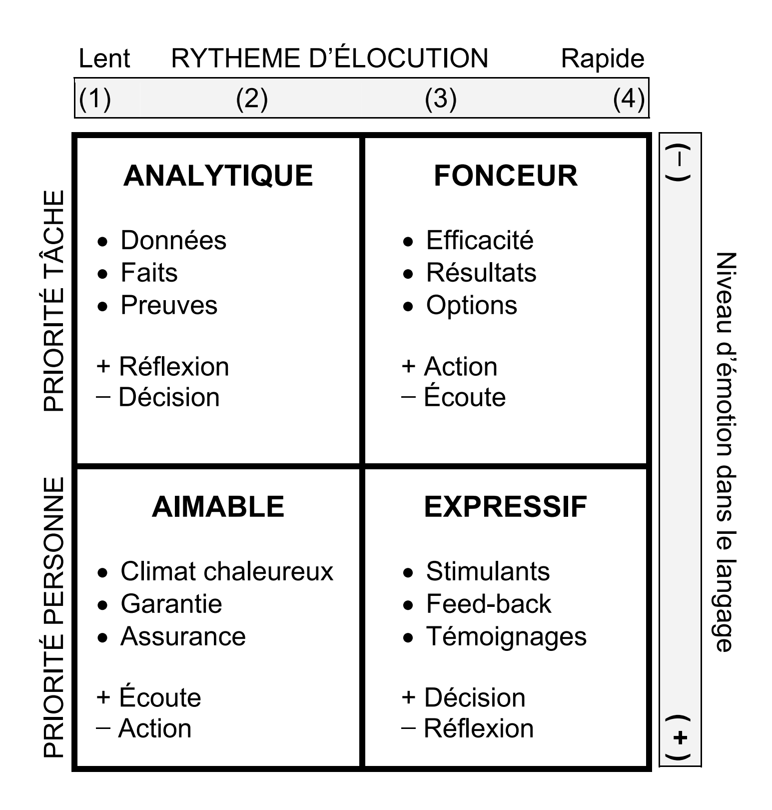
Ils sont partout en même temps
En traînant le bordel des affaires
Pour s'amuser à nous faire payer plus cher

Ils font partie de la pègre
Ils sont sales et ils apportent
Des épidémies de pauvreté.

Que font les chats ?

Serge-André Guay,
20 ans, 1977

Les styles interpersonnels selon Larry Wilson[18]



« Dans ses recherches sur des processus de communication efficaces, l'auteur américain Larry Wilson a identifié quatre styles interpersonnels lesquels correspondent à des modes de fonctionnement chez les individus. Ce sont :

L'Analytique	Le Fonceur
L'Aimable	L'Expressif

Sous tension, nous utilisons pour convaincre un style dominant qui nous est particulier lequel peut être nuancé par un autre style sous-dominant.

Pour trouver le style d'un interlocuteur, il s'agit d'identifier, dans un premier temps, le débit de son élocution sur une échelle de 4 niveaux :

> Débit lent (1, 2) :
> Styles « Aimable » et « Analytique »,
>
> Débit rapide (3, 4) :
> Styles « Expressif » et « Fonceur ».

Dans un deuxième temps, on observe le mode de fonctionnement spontané de l'individu qui consiste à prioriser soit la « tâche » ou la « personne ».

> Les styles « Aimable » et « Expressif » priorisent la PERSONNE.
>
> Les styles « Analytique » et « Fonceur » priorisent la TÂCHE.

Par ailleurs, d'autres observations sont utiles pour cerner le style de notre interlocuteur. Les gens orientés prioritairement sur la « personne » révèlent, entre autres, rapidement leurs émotions présentes dans une discussion. Ils utilisent naturellement le « Je ». Ils parlent d'abord des choses personnelles pour établir un contact avec l'autre et, par la suite, ils traitent de l'objet de la rencontre. Pour ce qui est des personnes orientées prioritairement sur la « tâche », le niveau d'émotivité est peu présent dans leurs propos. Elles abordent

directement le sujet de la rencontre et sont préoccupées par la rentabilité de l'échange. La relation avec l'autre s'établit par le biais de la tâche et de la personne.

Par exemple, à la sortie d'une salle de cinéma, l'aimable et l'expressif diront «*J'ai trouvé le film très bon*» tandis que l'analytique et le fonceur diront «*Le film était très bon*».

Voici les caractéristiques de chacun de ces styles « purs », leurs forces et limites respectives.

STYLE AIMABLE

Caractéristiques

- Vitesse d'élocution : lente.
- Non-verbal : air doux, sourire (même fâché), semble bonasse.
- Tendance à l'acquiescement (oui facile).

Forces

- Très bonne capacité d'écoute;
- S'exprime avec douceur;
- Favorise des relations chaleureuses;
- Sensible aux sentiments des autres;
- S'efforce d'établir de bonnes relations et s'assure de l'existence d'un climat positif avant d'entreprendre une tâche;
- Favorise un rythme de travail très pondéré;
- Se préoccupe de répondre aux besoins des autres et leur accorde une attention personnelle;
- Réagit bien au leadership des autres;
- À l'aise avec des personnes qui s'expriment clairement.

Limites

- Action lente;
- Manque d'affirmation et d'assurance;
- Évite les conflits;
- Peur de prendre des risques;
- Personne très émotive.

Style Analytique

Caractéristiques

- Vitesse d'élocution : lente.
- Non-verbal : air suspicieux, œil sceptique, semble juger les autres.
- Tendance à l'évitement (fuite).

Forces

- Très bonne capacité de réflexion;
- Approche orientée sur l'étude des faits, rassemble des données;
- Fonctionnement prudent, actions non précipitées;
- Personne calme et possédant des réponses aux situations ennuyeuses;
- Objectivité et précision dans ses interventions;
- Exige des réponses logiques et claires;
- Aptitudes pour régler des problèmes;
- N'impose pas ses idées sans certitude;
- Aime aider les autres à prendre des décisions.

Limites

- Prise de décision personnelle très difficile;
- Personne ne pouvant être stimulée pour agir rapidement;
- Comportement peu affirmatif et peu émotif;
- Recueille des informations nécessaires et n'écoute plus par la suite.

Style Expressif

Caractéristiques

- Vitesse d'élocution : rapide.
- Non-verbal : air énervé, gestes en rond, semble sans mesure.
- Tendance à l'attaque (explosion).

Forces

- Très bonne capacité de décision;
- Amène l'humour et l'enthousiasme dans les situations;
- S'engage rapidement;
- A besoin de peu d'indications précises; Personne stimulante et persuasive;
- Capacité de prendre des décisions sans encadrement;
- Pense à ce qui plaît aux autres;
- Habile dans les techniques orientées vers les gens;
- Compréhension intuitive des situations.

Limites

- Réflexion très difficile;
- Change fréquemment d'idées;
- Néglige de vérifier sa compréhension avant d'agir;
- Personne susceptible et impulsive;
- Besoin constant d'activités stimulantes et de rétroaction.

Style Fonceur

Caractéristiques

- Vitesse d'élocution : rapide.
- Non-verbal : air sévère, gestes saccadés, semble rigide.
- Tendance à l'autocratie (ordre).

Forces

- Très bonne capacité d'action;
- Rythme rapide, efficacité et orientation vers des buts précis;
- Disposition à prendre des responsabilités pour aller de l'avant et prendre des décisions;
- Personne habile à traiter des situations difficiles sans être contrariée par la critique et le rejet;
- Capacité à déterminer les faits et ensuite passer à l'action;
- Aptitude pour présenter un point de vue d'une façon confiante et énergique.

Limites

- Écoute très difficile;
- Tendance à l'impatience;
- Peu susceptible de demander des informations supplémentaires pour clarifier un sujet;
- S'arrête peu à la compréhension des attitudes et des émotions des autres.

Les stratégies de communication avec les différents styles interpersonnels

Tel que mentionné précédemment, tous les styles ont des aspects positifs et négatifs. Il n'y a donc pas de style « idéal ». Ce qui est essentiel lorsqu'on transige avec une autre personne, c'est d'adopter une attitude respectueuse et de s'adapter à son style de fonctionnement (rythme d'élocution, priorité « tâche » ou « personne »). De plus, voici quelques éléments stratégiques à utiliser selon les caractéristiques des différents styles :

Les stratégies de communications avec un style Aimable

- Favoriser un climat chaleureux de discussion;
- S'intéresser à des aspects importants dans sa vie tels que famille, profession, etc.;
- Vérifier la validité de son acquiescement (la personne peut donner son accord pour être gentille);
- Adopter une approche de compréhension plutôt que de confrontation (peur des conflits) ;
- Apporter des garanties et des assurances ;
- Fournir des détails et des explications claires.

Les stratégies de communications avec un style Analytique

– Présenter des demandes par écrit : fournir des données précises et des faits dans un ordre logique;
– Énumérer les avantages et les inconvénients d'une approche ou d'un projet et apporter des preuves d'utilité;
– Laisser du temps de réflexion pour prendre une décision (peur de se tromper).

Les stratégies de communications avec un style Expressif

– Suggérer des idées ou des projets stimulants et apporter des exemples de résultats positifs vécus par d'autres;
– Adopter un comportement enthousiaste;
– Démontrer de quelle façon vos idées vont appuyer ses objectifs, rêves et intuitions;
– Laisser la personne s'exprimer (pratiquer la patience);

Les stratégies de communications avec un style Fonceur

- Démontrer en quoi vos idées peuvent l'aider à atteindre ses objectifs (résultats, efficacité);
- Aller droit à l'essentiel du sujet : éviter les détails;
- S'en tenir à une documentation factuelle et à une approche logique;
- Proposer des options, laisser une alternative pour que la personne puisse faire un choix (besoin de liberté). »

Dominantes et sous-dominantes des styles interpersonnels[19]

Lent — RYTHEME D'ÉLOCUTION — Rapide

	(1)	(2)	(3)	(4)	Niveau d'émotion dans le langage
PRIORITÉ TÂCHE	ANALYTIQUE ANALYTIQUE	ANALYTIQUE FONDEUR	FONCEUR ANALYTIQUE	FONCEUR FONCEUR	(–)
PRIORITÉ TÂCHE	ANALYTIQUE AIMABLE	ANALYTIQUE EXPRESSIF	FONCEUR AIMABLE	FONCEUR EXPRESSIF	
PRIORITÉ PERSONNE	AIMABLE ANALYTIQUE	AIMABLE FONCEUR	EXPRESSIF ANALYTIQUE	EXPRESSIF FONCEUR	
PRIORITÉ PERSONNE	AIMABLE AIMABLE	AIMABLE EXPRESSIF	EXPRESSIF AIMABLE	EXPRESSIF EXPRESSIF	(+)

Même dominante et sous-dominante = style pur.

Jumelage des styles interpersonnels

ANALYTIQUE	**FONCEUR**
• Données • Faits • Preuves + Réflexion – Décision	• Efficacité • Résultats • Options + Action – Écoute
AIMABLE	**EXPRESSIF**
• Climat chaleureux • Garantie • Assurance + Écoute – Action	• Stimulants • Feed-back • Témoignages + Décision – Réflexion

Le meilleur jumelage pour un couple ou une équipe de travail est un «analytique» avec un «expressif» ou «un fonceur» avec un «aimable».

Mon expérience des styles interpersonnels

J'ai pris connaissance de ces styles interpersonnels en 1993 lors d'une session de formation aux affaires. Il s'agissait alors du tout premier cours de la session : *Connaissance de soi*. J'étais plutôt étonné d'un tel cours en introduction aux affaires. Mais il m'est vite apparu tout à fait logique et pertinent, tant dans ma vie personnelle que professionnelle.

Certes, catégoriser ainsi les gens ne fait pas l'unanimité. Les chances de distorsion cognitive sont élevées.

Je demeure tout de même très étonné de la validité de ces informations dans le cadre de mes expériences personnelles et professionnelles.

À l'époque, je me lançais en affaires en fondant ma propre firme de recherche marketing. J'étais travailleur autonome en communication et en marketing depuis plus de vingt-cinq ans et le temps était venu de me mettre sur le même que mes compétiteurs regroupés en différentes compagnies. J'avais l'habitude de servir un seul client à la fois et de m'y consacrer à plein temps pendant plusieurs mois voire quelques années. Pour survivre, il me fallait surspécialiser mes services et m'organiser pour répondre à plusieurs clients à la fois.

J'avais un sérieux handicape : j'avais toujours approché le monde des affaires comme un fonceur pur mais ce style interpersonnel me répugnait désormais; j'avais rencontré plus fonceur que moi et perdu à son profit mon client. Mes erreurs et celles des autres fonceurs me sautaient désormais au

visage. J'étais devenu analytique et je voulais approcher le milieu des affaires autrement. L'application de mes connaissances des styles personnelles m'y a aidé beaucoup plus que je m'y attendais.

À la limite, on peut même parler de manipulation, tellement il est aisé d'amener un analytique, un aimable, un expressif voire un fonceur à prendre la décision qui convient le mieux à son entreprise (tout comme à sa vie personnelle). Il suffit de suivre aveuglément les « *Les stratégies de communication avec les différents styles* » pour y parvenir avec aisance.

Bien entendu, le mot « *manipulation* » m'agace autant que vous. Mais les gens manquent tellement de recul face à eux-mêmes, y compris face à leur style interpersonnel, qu'ils deviennent inévitablement manipulables.

Je suis d'avis qu'il vaut mieux aider les gens à prendre du recul que les manipuler. En revanche, dans le contexte très strict des affaires, c'est souvent peine perdue. Le style fonceur y est trop répandu. Les fonceurs écoutent peu. Difficile alors de les aider à prendre du recul.

Il y a tout de même de l'espoir. Le style fonceur est souvent adopté contre nature. En effet, plusieurs personnes croyant que seuls les fonceurs réussissent en affaires, ils en adoptent le style. On retrouve ainsi au bord du gouffre des analytiques, des aimables et des expressifs déguisés en fonceurs, trahis par leurs caractéristiques, leurs forces et leurs limites, parce que le succès se fait attendre. Rien de plus normal lorsqu'on agit contre sa propre nature. Le phénomène n'est pas étranger au fait qu'à peine

10 % des entreprises atteignent la maturité nécessaire à leur pérennité au-delà de leurs cinq premières années d'existence. Et que penser du fait que plus de 80 % des diagnostics d'entreprise cerne l'entrepreneur comme étant le principal problème au sein de sa propre entreprise. Un comportement contre nature explique sans aucun doute une part importante de ce problème. Le défi est d'amener l'entrepreneur à abaisser son masque et l'aider à comprendre son véritable style interpersonnel. Ainsi, il pourra saisir ses propres forces et faiblesses et ainsi apprendre à choisir les partenaires qui le complètent le mieux.

Préférer son semblable à son complément

Le dicton « Qui se ressemble s'assemble » est bien connu. Malheureusement, je ne crois pas au succès à long terme d'une équipe de travail ou d'un couple d'amoureux de même style interpersonnel. Un fonceur peut se sentir attiré par un autre fonceur mais leur faible capacité d'écoute finira dans la confrontation. Un analytique peut se montrer intéressé par un autre analytique mais ils peineront à passer à l'action, à réaliser leurs projets et leur relation sera alors sans issu. L'association de deux aimables ou des deux expressifs ne connaîtra pas non plus le succès espéré à long terme. Quand les forces et les faiblesses des personnes en présence sont les mêmes, il n'y a aucune possibilité de compensation.

Au départ, on peut être fortement attiré par les personnes qui partagent les mêmes forces que soi. Dans l'enthousiasme, on oublie que notre coéquipier ou notre âme sœur partagera également les mêmes faiblesses que soi. À force de commettre les mêmes erreurs, l'équipe ou le couple finira par frapper à un mur. Il y aura aussi l'impression d'avoir fait le tour de la relation, la découverte se limitant à ses propres forces et faiblesses chez l'autre. Rechercher à tout prix une personne qui nous ressemble n'est pas une bonne stratégie pour un projet à long terme.

Les contraires s'attirent

Heureusement, un autre dicton soutient que «Les contraires s'attirent» et « réussissent mieux » devrait-on ajouter. Analysez les styles interpersonnels des couples avec quelques dizaines d'années de vie commune et vous comprendrez rapidement la force de la complémentarité.

Le changement de style interpersonnel

Un événement marquant peut entraîner un changement drastique de style interpersonnel à l'instar de mon passage du style « fonceur » au style « analytique ». Lors de la première séance du cours d'entrepreneurshiph « Connaissance de soi » dont je parlais ci-dessus, j'ai décrit l'impact de l'événement déclencheur sur ma vie en ces mots : « Je viens de

passer sous un train ». C'était et c'est encore aujourd'hui la meilleure image de l'anarque au cours de laquelle un compétiteur, déguisé en futur associé, m'a soutiré mon unique client, une première en 20 ans de métier. À la suite de cet événement, mon style interpersonnel est passé de « fonceur » à « analytique». En fait, les changements de styles interpersonnels, tout comme de comportements, se produisent généralement à la suite d'un traumatisme. On ne change pas de style interpersonnel uniquement par sa propre volonté, ce dernier étant profondément ancré dans l'inconscient et dans sa personnalité.

Le changement de style interpersonnel bouleversera, à l'instar du traumatisme, l'équipe de travail ou le couple dont on fait partie.

La personne aura avantage à discuter de son nouveau style interpersonnel avec son coéquipier ou son conjoint, l'objectif étant de préserver l'équipe ou le couple. En effet, l'adaptation au nouveau style interpersonnel et les relents inconscients de l'ancien style interpersonnel en certaines occasions peuvent mettre à rude épreuve la stabilité et la complémentarité des membres de l'équipe ou du couple.

Bref, le changement de style interpersonnel demeure aussi difficile à vivre que le traumatisme qui l'a engendré, et ce, autant pour soi-même que pour les autres.

De l'autre bout de lorgnette, l'observateur surveillera tout traumatisme chez ses proches de façon à déceler un éventuel changement de style interpersonnel car l'aide est généralement la bienvenue en pareille circonstance.

Notes

La pensée certaine

1. Je reprends ici, à peu de chose près, le texte de L. Meynard, La connaissance, Librairie Classique Eugène Belin, Paris, 1963, p. 31.
2. Le Petit Robert.
3. Voir : La pensée malheureuse, p. 69.
4. Meynard, L. La connaissance, Librairie Classique Eugène Belin, Paris, 1963, p. 32.
5. Huisman, Denis et Vergez, André, Court traité de la connaissance, Classes terminales A-B, Édition Fernard Nathan, 1969, p. 309.Les mots en caractères gras sont des auteurs.
6. Ibid., p. 311.
7. Bachelard, Gaston, La formation de l'esprit scientifique, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1938, Seizième édition, 1999. (Disponible en livre de poche).

8. Nicolle, Jean-Marie, Histoire des méthodes scientifiques - Du théorème de Thalès à la fécondation in vitro, Bréal, 1994, p.107.
9. Clain, Olivier, cours Science, Éthique et Société, programme de formation Télé-Universitaire du département de sociologie de l'Université Laval.
10. Nicolle, Jean-Marie, Histoire des méthodes scientifiques - Du théorème de Thalès à la fécondation in vitro, Bréal, 1994, p.107. Les caractères ont été mis en italique par l'auteur. Le professeur Nicole traite ici de l'enseignement de Gaston Bachelard.
11. Ibid., pp. 107-108.
12. Bachelard, Gaston, La formation de l'esprit scientifique, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1938, Seizième édition, 1999, pp. 13-15.
13. Tel que rapporté par : Nicolle, Jean-Marie, Histoire des méthodes scientifiques - Du théorème de Thalès à la fécondation in vitro, Bréal, 1994, pp. 115-116.
14. Homme politique et orateur latin, 106 - 43 av. J.-C. Le Petit Larousse Illustré.
15. Gaston Bachelard fait référence à Émile Chartier, dit Alain, « essayiste français" (1868 - 1951). Le Petit Larousse Illustré.
16. Matalon, Benjamin, La construction de la science - De l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique, Delachaux et Niestlé S.A., Lausane (Switzerland) - Paris, 1996, pp. 21-22.

17. Matalon, Benjamin, La construction de la science - De l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique, Delachaux et Niestlé S.A., Lausane (Switzerland) - Paris, 1996, p. 22.
18. Matalon, Benjamin, La construction de la science - De l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique, Delachaux et Niestlé S.A., Lausane (Switzerland) - Paris, 1996, p. 23.
19. Définition donnée par Le Petit Robert au « sens commun », « qui équivaut au bon sens ».

La pensée profonde

1. L'expression est tiré du jeu de domino où les tablettes sont posées debout, assez proches l'une de l'autre, de façon à ce que la chute de la première entraîne la chute de la deuxième, la chute de la deuxième celle de la troisième et ainsi de suite.
2. Le Petit Robert. Je tire cette citation de la définition du mot philosophie.
3. Généraliser : " Raisonner par généralisation, en allant du particulier au général ", Le Petit Robert.
4. Meilleur vendeur.
5. Groupe de consommateurs soumis à différentes questions.
6. Le Petit Robert.
7. Qui est d'ordre rationnel, et non sensible. Le Petit Robert. Les sciences métaphysiques se penchent sur les aspects non sensibles de l'homme et de la société, c'est-à-dire les aspects

non perceptibles par nos sens ou qui n'ont pas d'existence matérielle.

8. Théorie générale des signes et de leur articulation dans la pensée. Le Petit Robert.
9. J'ai écrit un livre sur le sujet (en voie d'édition) : Comment motiver les consommateurs à l'achat de votre produit au détriment de la compétition - Tout ce que vous n'apprendrez jamais à l'université en recherche marketing auprès des consommateurs. À consulter si vous êtes intéressé à en savoir plus. Ici, je dois revenir à mon sujet principal.
10. Intuition : " Sentiment plus ou moins précis de ce qu'on ne peut vérifier, ou de ce qui n'existe pas encore ", Le Petit Robert.
11. Le Trésor - Dictionnaire des Sciences, sous la direction de Michel Serres et Nayla Farouki, Flammarion, Paris, 1997. p. 681.
12. Le Trésor - Dictionnaire des Sciences, sous la direction de Michel Serres et Nayla Farouki, Flammarion, Paris, 1997. p. 94.
13. Saul, John Ralston, La civilisation inconsciente, Éditions Payot & Rivages, Paris, 1997, p. 118.
14. Saul, op. cit., pp. 41-42.
15. Saul, op. cit., p. 107.
16. Saul, op. cit., p. 114.
17. Saul, op. cit., p. 175.
18. Saul, op. cit., pp. 175-176.
19. Saul, op. cit. p. 176.
20. Le Petit Robert.
21. Le Petit Robert.

22. Livres de références utiles : Pease, Allan, Interpréter les gestes, les mimiques, les attitudes − Pour comprendre les autres sans se trahir, Éditions Nathan, Paris, 1988, 224 pages, illustrations nombreuses. Axtelle, Roger, Le pouvoir des gestes - Guide de la communication non verbale, InterÉditions, Paris, 1993, 260 pages, illustrations. Hall, Edward T. et Hall, Mildread Reed, Guide du comportement dans les affaires − Allemagne, États-Unis, France, Éditions du Seuil, 1990, 261 pages.
23. Goleman, Daniel, L'intelligence émotionnelle, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997, p. 76.
24. Le Petit Robert
25. Le Petit Robert
26. Le Petit Robert

La pensée universelle

1. Le Petit Robert.
2. Le Petit Robert.
3. Le Petit Robert.
4. Le Petit Robert.
5. Nous avons vu que la raison a toujours besoin des émotions pour penser. La raison pure étant une raison parfaitement dégagée de nos sens, de notre sensibilité, de nos émotions, n'existe pas.
6. Le Petit Robert.
7. Le Petit Robert.
8. Je m'inspire ici des propos que je tiens dans mon livre Comment motiver les québécois à voter pour ou contre l'indépendance du Québec −

Point de vue strictement marketing et non-partisan.
9. Ici, même le « Je » de Descartes est le « Je » en tant qu'homme universel.
10. Notes qu'il questionne « une » philosophie et non pas « la » philosophie.
11. Lecompte du Noüy, Pierre, L'homme devant la science, Flammarion, Éditeur, Paris, 1946, pp. 254-257.

La pensée joyeuse

1. Pour les intéressés, c'est plutôt dans La pensée initiatique que je traite de « la pensée droguée ».
2. Le Petit Robert. Je réserve le bonheur à la pensée heureuse.
3. (Note originale de l'auteur) Mihaly Csikszentmihalyi, « Play and Intrinsic Rewards », Journal of Humanistic Psychology 15, 3, 1975.
4. (note originale de l'auteur) Id. (Mihaly Csikszentmihalyi), Flow : The Psychology of Optimal Experience, 1re édition, Harper and Row, New York, 1990.
5. (Note originale de l'auteur) « Like a Waterfall », News-week, 28 février 1994.
6. Goleman, Daniel, L'intelligence émotionnelle, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997, pp. 121-122.
7. (Note originale de l'auteur) J'ai interviewé le Dr Csiks-zentmihalyi, dans le New York Times, 4 mars 1996.

8. Goleman, Daniel, L'intelligence émotionnelle, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997, pp. 122-123.
9. Goleman, Daniel, L'intelligence émotionnelle, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997, p. 114.
10. Goleman, Daniel, L'intelligence émotionnelle, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997, p. 114.
11. (Note originale de l'auteur) Alice Isen et al., « The In-fluence of Positive Affect on Clinical Problem Solving », in Medical Decision Making, juillet-septembre 1991.
12. Goleman, Daniel, L'intelligence émotionnelle, Éditions Robert Laffont, Paris, 1997, p. 115.

La pensée heureuse

1. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 150.
2. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 150.
3. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 150.
4. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 150.
5. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 150.

6. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 150.
7. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 151.
8. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 151.
9. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 151.
10. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 152.
11. Disposition constante à accomplir une sorte d'actes moraux par un effort de volonté. Le Petit Robert.
12. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 152.
13. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, pp. 152-153.
14. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 153.
15. Brunschwig, Jacques et Lloyd, Geoffrey, Le savoir grec - Dictionnaire critique, Flammarion, 1996, p. 154.
16. Laborit, Henri, L'éloge de la fuite, (© Édition Robert Laffont, S.A., Paris, 1976), Éditions Gallimard, Collection Folio / Essais, 1997, p. 97.

17. Laborit, Henri, L'éloge de la fuite, (© Édition Robert Laffont, S.A., Paris, 1976), Éditions Gallimard, Collection Folio / Essai, 1997, p. 99.
18. Laborit, Henri, L'éloge de la fuite, (© Édition Robert Laffont, S.A., Paris, 1976), Éditions Gallimard, Collection Folio / Essai, 1997, p. 98.
19. Laborit, Henri, L'éloge de la fuite, (© Édition Robert Laffont, S.A., Paris, 1976), Éditions Gallimard, Collection Folio / Essai, 1997, pp. 100-102.
20. Kilpatrick, op. cit., pp. 72-75.

La pensée malheureuse

1. Le Petit Robert.
2. Ibid.
3. Ibid.
4. Bureau de la statistique du Québec, données pour l'année 1998.
5. Selon Brian Mishara, « une sommité en matière de recherche sur le suicide au Québec ». Source : Samson, Claudette, Les enfants se suicident plus depuis vingt ans, Le Soleil, 31 octobre 2000.
6. Bureau de la statistique du Québec, données pour l'année 1998.
7. Ibid.
8. Voisard, Anne-Marie, Détresse psychologique et le difficile état d'être jeune adulte, Le Soleil, 5 février 2000.
9. Bureau de la statistique du Québec, données pour l'année 1995.
10. Ibid, données pour les années 1976 à 1997.

11. Ibid, données pour l'année 1997.
12. Voisard, op. cit.
13. Filteau, Marie-Josée, MD, FRCP(C), psychiatre, et Leblanc, Jacinthe, BCPP, pharmacienne, Il faut démystifier la dépression, Le Soleil, 28 février 2001.
14. Ibid.
15. Lemieux, Louise, Troubles dépressifs - Les consultations ont augmenté de 36% en cinq ans, Le Soleil, Québec, 31 mars 2001, p. A 22.
16. Ibid.
17. Filteau, Marie-Josée, MD, FRCP(C), psychiatre, et Leblanc, Jacinthe, BCPP, pharmacienne, Il faut démystifier la dépression, Le Soleil, 28 février 2001.
18. Note originale de l'auteur : Stanislas Andreski, Social Sciences as Sorcery, Penguin Books, New York,1974, pp. 25-26.
19. Note original de l'auteur : Ibid., p. 26.
20. Note originale de l'auteur : Ibid., p. 29.
21. Kilpatrick, op. cit, pp. 33-35.
22. Note originale de l'auteur : Ibid., p. 29.
23. Le Petit Robert.
24. Marinoff, Lou, ph.d., Platon, pas Projac ! - La philosophie comme remède, Les Éditions Logiques, Outremont (Québec), 2000, pp. 17-19.
25. Définition donnée par l'auteur : « vient du dogme qui est l'ensemble des propositions de la foi. Par extension, terme péjoratif qui traduit le fait d'affirmer quelque chose de façon péremptoire, sans démonstration ».

26. Vergely, Bertrand, La philosophie, Coll. Les essentiels Milan, Éditions Milan, 1996, p. 22-23.
27. Marinoff, op. cit., p. 20-21.
28. Vergely, op. cit., p. 10.
29. Vergely, op. cit., p. 11.
30. Vergely, op. cit., p. 11.
31. Vergely, op. cit., p. 13. L'auteur indique qu'il s'agit-là d'un rappel de Platon (428-348 av. J.-C.) dans La République.
32. Vergely, op. cit., p. 12.
33. Vergely, op. cit., p. 13. L'auteur rapporte ici l'affirmation du philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831).
34. Marinoff, op. cit., pp. 62-63.
35. Vergely, op. cit., p. 53.
36. Toffler, Alvin, La 3ème vague, Éditions Denoël, Paris, 1980, pp. 23-25.
37. Le Petit Robert.
38. Vergely, op. cit., p. 42.
39. Le Petit Robert, définition première du moralisme.
40. Vergely, op. cit., p. 43. Les notes en italique entre parenthèses sont ajoutées.
41. Vergely, op. cit., p. 43.
42. Marinoff, op. cit., p. 68.
43. Ibid., pp. 68-69.
44. Fatalisme: " Attitude morale, intellectuelle par laquelle on pense que ce qui arrive devait arriver et qu'on ne peut rien faire pour s'y opposer ", Le Petit Robert.
45. Voir en page 86.
46. Relire La pensée certaine.

47. Vergely, op. cit., p. 11. L'auteur cite Vladimir Jankélévitch (1903-1985).
48. LaFrenière, Michèle, Le CPQ veut sortir la philo et l'éducation physique des cégeps, Le Soleil, 21 mars 2001, p. A 9.
49. Tout ce que vous devez savoir sur la dépression, dépliants publicitaire du programme d'accompagnement destiné aux patients traités avec l'antidépresseur de la marque Serzone produits par Bristol-Myers Squibb.
50. Tout ce que vous devez savoir sur la dépression, dépliants publicitaire du programme d'accompagnement destiné aux patients traités avec l'antidépresseur de la marque Serzone produits par Bristol-Myers Squibb.
51. Tout ce que vous devez savoir sur la dépression, dépliants publicitaire du programme d'accompagnement destiné aux patients traités avec l'antidépresseur de la marque Serzone produits par Bristol-Myers Squibb.

La pensée empathique

1. Le Petit Robert.
2. Allusion à la découverte du fait que la Terre n'est pas au centre de notre galaxie suite à la confirmation de la théorie héliocentrique de Copernic grâce à l'invention de la lunette d'observation.
3. Allusion au fait que la science se fonde désormais sur une méthode plutôt que sur l'homme lui-même, une méthode où l'homme devient un

objet de contrôle pour éviter qu'il influence ou induise en erreur la connaissance produite.

4. Les individus se reconnaissent chacun une valeur personnelle qu'ils ne sont pas prêts à accorder aux autres. Chacun s'exclut de l'ensemble. L'homme devient son pire ennemi.
5. Étant qu'un minuscule amas d'atomes, l'homme ne fait aucune différence parmi tous les atomes de l'univers. Le rôle et l'influence de l'homme dans l'univers sont ridiculisés.
6. Attali, Jacques, écrivain et essayiste. Extrait d'une entrevue donnée dans le cadre de la série d'émissions Chronique d'une fin de millénaire télédiffusée à l'antenne de la Société Radio Canada dans le cadre de Les Beaux Dimanches, saison hiver 1999-2000.
7. Kilpatrick, op. cit., pp. 100-101.
8. Le Petit Robert.
9. Le Petit Robert.
10. Le Petit Robert.
11. Le Petit Robert.
12. Le Petit Robert.
13. Saint-Juste. Citation rapportée par Le Petit Robert dans sa définition de la locution adverbiale « À demi ».
14. Le Petit Robert.
15. Goleman, op. cit., pp. 131-132.
16. Goleman, op. cit., pp. 134-135.
17. Goleman, op. cit., pp. 136.
18. Goleman, op. cit., p. 140.
19. Goleman, op. cit., p. 140.
20. A moins d'être inspiré par une pensée divine proposant uniquement le bien profitable.

La pensée différente

1. Butterworth, John, Le livre des sectes et fois nouvelles, Éditions Sator Paris - Éditions Burnnen Verlag Bâle, 1983, pp. 38-39.
2. Note originale de l'auteur: « Anthony Storr, The Essential Jung, Princeton, Princeton University Press, 1983, p. 351 ».
3. Saul, op. cit., p. 61.
4. Cheskin, Louis, Basis For marketing Decision, Liveright, New York, 1961, p. 82. « We like to believe that we are ob-jective, that we are interested in objective information. Actually, unless one becomes subjective about a new objective information, he is not interested in it and is not motivated by it. We say we judge objectively, but actually we react subjectively. We continually make choices in daily life. We choose the « things » which appeal to us subjectively, but we consider the choices objective. »
5. Aptitude à être affecté de plaisir ou de douleur. Le Petit Robert.
6. « Qui reste au niveau de l'expérience spontanée ou commune, n'a rien de rationnel ni de systématique » (Le Petit Robert), contrairement à la science dont l'expérience est méthodiquement planifiée et systématiquement contrôlée.
7. Mucchielli, Alex, Les motivations, Presses Universitaires de France, Collection Que Sais-Je, Cinquième édition mise à jour, Paris, 2000, p. 49.

8. La citation est rapportée par John Saul, op. cit., p. 12. Cicéron : homme politique et orateur latin (106-43 av. J.-C).
9. Hegel, Georg Whilhem Friedrich, philosophe allemand (1770-1831).
10. Taylor, Charles, Les sources du moi - La formation de l'identité moderne, Les Éditions du Boréal, Montréal, 1998, p. 235. L'auteur traite de la description que Montaigne (Michel Eyquem de, écrivain français, 1533-1592) fait de lui-même.
11. Ibid. L'auteur se réfère toujours à Montaigne (Voir note précédente) et cite l'ouvrage de « M. Screech, Montaigne et la mélancolie, Paris, PUF, 1992 ».
12. Socrate, philosophe grec (470-399, av. J.-C.).
13. Pascal, Blaise, mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français (1623-1662). La citation introduit le livre Connaissance de soi - Connaissance d'autrui écrit par le Dr. Jacques Sarano (Éditions du Centurion, Paris, 1967).
14. (Années de naissance et de mort, titre) Salisbury, Jean de, Le Policratique, Genève, Droz, 1994. La citation est rapportée par John Saul qui en fait la toute première phrase de son livre La civilisation inconsciente que nous avons cité à plusieurs reprises. Voir autres notes de bas de page. John Saul indique que « Jean de Salisbury souleva ce problème de la connaissance de soi en 1159 » et que son livre « ne sera que le développement de cette question », donc un ouvrage à lire.
15. Taylor, op. cit., p. 235.
16. Ibid., p. 184.

17. Ibid., p. 185.
18. Jacquard, Albert, Petite philosophie à l'usage des non-philosophes, Québec-Livres, 1997, pp. 15-16
19. En réalité le proverbe original se lit comme suit : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ». Il signifie : « On juge une personne d'après la société qu'elle fréquente ». Le Petit Larousse Illustré.
20. Sarano, Dr. Jacques, Connaissance de soi - Connaissance d'autrui, Éditions du Centurion, Paris, 1967, p. 30.
21. La comparaison est faite par Sarano, op. cit., p. 104.
22. Ecclésiaste 3:19 : " Car le sort des humains et le sort de la bête ne sont pas différents; l'un meurt comme l'autre, ils ont tous un même souffle, et la supériorité de l'homme sur la bête est nulle; car tout est vanité ".
23. Jacquard, op. cit., pp. 16-17.
24. Après avoir découvert qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec mon bras, mes parents consultèrent un médecin et je passai les deux premières années de ma vie le bras plâtré, conservant par la suite une mobilité réduite visible. Pendant le long de mon corps, mon bras conserve un angle plutôt d'être droit et, une fois mon avant-bras à l'horizontale, mon coude ne colle pas à mon corps.
25. Sarano, op. cit., p. 91.
26. Sarano, op. cit., pp. 76-77.
27. Sarano, op. cit., pp. 87-88.

28. Sarano, op. cit., p. 30. L'auteur cite Foulquié, (• Trouver le prénom), La psychologie contemporaine, Paris, 1951, p. 407.
29. Saul, op. cit., pp. 30-31.
30. Note originale de l'auteur : « James Hillman et Michael Ventura, We've Had a Hundred Years of Psychotherapy and the World's Getting Worse, San Francisco, Harper Collins, 1992, p. 103. »
31. Saul, op. cit., p. 61.
32. Jacquard, op. cit. p. 17.
33. Saul, op. cit. p. 11.
34. Saul, op. cit. p. 11.

La pensée solitaire

1. Solitaire : " Qu'on accomplit seul, qui se fait ou se passe dans la solitude". Le Petit Robert.
2. Genèse 2 :18 : " L'Éternel Dieu dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide qui sera son vis-à-vis ".
3. Selon Larry Wilson, auteur de *Bien vendre − La Minute du Succès* (Inter-Édition), on peut reconnaître quatre styles interpersonnels suivant la priorité (l'aimable et l'expressif priorisent la personne, le fonceur et l'analytique priorisent la tâche), le débit de la voix (l'aimable et l'expressif ont un débit rapide, le fonceur et l'analytique ont un débit lent), l'émotivité (l'aimable et l'expressif révèlent rapidement leurs émotions lors d'une discussion, contrairement au fonceur et à l'analy-tique), l'égocentricité (l'aimable et l'expressif utilisent abondamment le « je » et le « moi »

lors d'une discussion tandis que le fonceur et l'analytique se limitent au sujet de la tâche), la prise de contact (l'aimable et l'expressif prennent contact en parlant de choses personnelles tandis que le fonceur et l'analytique se concentrent sur un sujet relatif à la tâche). Selon Monsieur Wilson, nous avons un style interpersonnel dominant et un sous-style. Ainsi, selon ma propre expérience, un fonceur peut aussi être aimable mais cela ne doit en aucun temps nous faire oublier son style dominant, sa façon de faire.

4. Tirez votre épingle du jeu - Connaissance de soi, Centre de création et d'expansion d'entreprises, Collège de Limoilou, Québec, 1992, pp. 33-36.
5. Hugo, Victor, écrivain français (1802-1885). Citation rapportée à la définition de « Pensée », Le Petit Robert.
6. Daudet, Alphonse, écrivain français (1840-1897), auteur de romans mais surtout de contes et des nouvelles, dont certains sont reconnus comme de grandes fables. La citation est un commentaire attribué par l'écrivain à l'un de ses personnages. Citation rapportée à la définition de « Penser », Le Petit Robert.
7. Verbiage: " Abondance de paroles, de mots vides de sens ou qui disent peu de chose ". Le Petit Robert.
8. Il est difficile de repérer les années exactes mais, dans l'ensemble, à la fin des années 60, le mode d'instruction de la pensée a disparu des programmes de formation académique en Occident.

9. Robert, Arthur (Abbé), Leçons de logique, La Librairie de l'action sociale catholique, 1914, p. 13.
10. Ibid.
11. Ibid.
12. Ibid.
13. Ibid.
14. Ibid. p. 14.
15. Ibid. p. 14
16. Personnellement, après l'ouvrage *Leçons de logiques* (voir note # 210), je vous invite à vérifier votre intérêt également pour l'un ou l'autre des livres suivants: *Conseils pratiques aux jeunes philosophes* de Robert Lenoble (J. De Gigor, Éditeur, Paris, 1960, 416 pages), *La connaissance* de L. Meynard (voir notes # 2 et # 6) et *Court traité de la connaissance* de Denis Huisman et André Vergez (voir notes en bas de pages # 7 et # 8). Parmi les publications plus récentes (vérifier votre compréhension avant achat car de lecture plus difficile) : *La méthode*, une série de quatre livres de poches écrits par Edgard Morin (1. La Nature de la Nature. 1980 ; 2. La Vie de la Vie. 1985 ; 3. La Connaissance de la Connaissance. 1986; 4. Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation. 1991. Éditeur : Seuil, Collection « Points Essais »). Pour les amateurs de la pensée scientifique : *La formation de l'esprit scientifique* par Gaston Bachelard (voir notes # 9, # 13, # 15 et # 19).

17. Penser: " Appliquer l'activité de son esprit aux éléments fournis par la connaissance; former combiner des idées et des jugements ". Le Petit Robert.
18. Tiré du document Connaissance de soi, diffusé dans le cadre du cours Tirez votre épingle du jeu pour la création ou l'expansion de votre entreprise offert par le Centre de création et d'expansion d'entreprise du Collège d'enseignement général et professionnel de Limoilou, Québec, Québec, Canada, Juin 1992. Malgré mes recherches intensives, je n'ai pas trouvé la référence originale. On peut cependant consulter le site de Larry Wilson: http://www.larrywilson.com/
19. Tiré du document Connaissance de soi, diffusé dans le cadre du cours Tirez votre épingle du jeu pour la création ou l'expansion de votre entreprise offert par le Centre de création et d'expansion d'entreprise du Collège d'enseignement général et professionnel de Limoilou, Québec, Québec, Canada, Juin 1992. Malgré mes recherches intensives, je n'ai pas trouvé la référence originale. On peut cependant consulter le site de Larry Wilson: http://www.larrywilson.com/

La pensée initiatique

1. Lenoble, Robert, Conseils pratiques aux jeunes philosophes, J. De Gigor, Éditeur, Paris, 1960. p. 212.
2. Ibid.

3. Le Petit Robert.
4. Cheskin, Louis, Secrets of marketing success, Trident Press, New York, 1967, p. 150. (Voir aussi note # 171). « I can understand why marketing and advertising men can-not grasp the significance of sensation transference, because I could not grasp it. I accepted it only after I had seen several tests with hundreds of individuals. I had difficulty accepting it because it was contrary to my frame of reference ; it was contradictory to my education ; it was in opposition to my orientation. It was a reality I could not face. But without facing it, without accepting it, I would not be able to solve marketing problems. »
5. Cheskin, Louis, Basis For marketing Decision, Liveright, New York, 1961, p. 82. " An individual's behavior is based on his frame of reference. A person's frame of reference determines his attitudes. Consciously and unconsciously one acquires concepts that become part of him and are the basis of all his attitudes. The frame of reference is acquired from parents, teachers, relatives and friends, from the type of radio programs we hear, the T.V. programs we watch and from the kind of books, magazines and newspapers we read. Most of us believe we acquire facts from these sources, not attitudes. We think we have accumulated objective information, not a frame of reference."
6. Le Petit Robert.
7. Robert, op. cit., p. 88.
8. Ibid., p. 89.
9. Ibid., p. 90.

10. Ibid., p. 91.
11. Le Petit Robert.
12. « En résumé comprendre, c'est saisir dans un ensemble, faire entrer dans un système. Le principe de systématisation peut être plus ou moins rigoureux : ce que l'on comprend le mieux ce sont les mathématiques, parce qu'elles sont fondées sur le principe d'identité, puis la physique, qui suppose le déterminisme; la classification, enfin, est le moyen de comprendre les êtres que nous ne pouvons pas produire, et dont les causes nous restent cachées. » Lenoble, Ibib. p. 215.
13. Le Petit Robert.
14. Ibid.
15. Ibid.
16. Ibid.
17. Ibid.
18. Robert, op. cit., p. 90.
19. Le Petit Robert.
20. Robert, op. cit., p. 90.
21. Ibid., p. 92.
22. Ibid., pp. 92-93.
23. Ibid., p. 93.
24. Ibid., pp. 94-95.
25. Ibid., pp. 95-96.
26. Ibid., p. 96.
27. Ibid., p. 96. Note originale de l'auteur : « Cfr. Lahr, Philosophie, T.I., p. 550. »
28. Ibid., p. 96.
29. Ibid., p. 98.
30. Ibid., pp. 99-99.
31. Trouver un exemple.
32. Ibid., p. 12.

33. Le Petit Robert.
34. Occultisme : « Croyance à l'existence de réalités suprasensibles qui seraient perceptibles par les méthodes des sciences occultes; ensemble des sciences occultes et des sciences qui s'y rattachent. » Sciences occultes : doctrines et pratiques secrètes faisant intervenir des forces qui ne sont reconnues ni par la science ni par la religion et requérant une initiation (alchimie, astrologie, cartomancie, chiromancie, divination, magie, nécromancie, radiesthésie, sorcellerie, télépathie »). Le Petit Robert.
35. Ésotérisme : « Doctrine suivant laquelle des connaissances ne peuvent ou ne doivent pas être vulgarisées, mais communiquées seulement à un petit nombre de disciples ». Ésotérique : « Se dit de toute doctrine ou connaissance qui se transmet par tradition orale à des adeptes qualifiés », « Dont le sens est caché, réservé à des initiés ». Le Petit Robert.
36. Le Petit Robert.
37. « L'empirisme est une doctrine qui prétend que toute la vie de l'esprit s'explique par la seule expérience sensible. Attention. N'oubliez pas, dans cette définition, l'adjectif : sensible. Il a plus d'importance que le substantif : l'expérience. » Dans le contexte où tout système prétend s'appuyer sur l'expérience, « ce qui caractérise l'empirisme, c'est que pour lui il n'y a qu'un type d'expérience, l'expérience sensible. L'esprit reçoit tout des sens ; il n'y a pas de principes innés capables de dépasser ce qui apparaît dans le temps et dans l'espace : il est un assemblage de

données sensibles. Croire que toute la connaissance et l'esprit lui-même viennent de données sensibles, et doivent y demeurer, c'est cela l'empirisme, et cela seulement. » Lenoble, op. cit. pp. 22-23.

38. Par exemple, comme je le mentionnais, sur tout ce qui ne nous intéresse pas, sur les opinions différentes des nôtres, sur la vie d'autrui.

La pensée divine

1. Le Petit Robert.
2. Ibid.
3. Ibid. Le Petit Robert cite l'écrivain français Georges Duhamel (1884-1966) : « une découverte suppose une illumination d'abord, puis l'ordonnance la plus sévère ».
4. Ibid.
5. Mathieu 7:6: " Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et ne se retournent pour vous déchirer. "
6. Orgueil : « Opinion très avantageuse, le plus souvent exagérée, qu'une personne a de sa valeur personnelle aux dépens de la considération due à autrui », Le Petit Robert. Bref, être orgueilleux, c'est se valoriser sur le dos des autres.
7. Plusieurs passages bibliques soulignent la différence entre Dieu et les hommes en matière de logique, et ce, plus spécifiquement, lorsqu'il s'agit, entre autres, d'intelligence, de science, de bon sens, de loi, de raison, de raisonnement et de sagesse. À titre d'exemple, on peut lire :

« Qui donc, parmi les hommes, sait ce qui concerne l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît ce qui concerne Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de savoir ce que Dieu nous a donné par grâce. Et nous en parlons, non avec des discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit, en expliquant les réalités spirituelles à des hommes spirituels. Mais l'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. » (Première épître de Paul aux Corinthiens, chapitre 2 (La sagesse du monde et la sagesse de Dieu), versets 11 à 14).

8. Jean 8:12 : " Jésus leur parla de nouveau et dit: "Moi Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie."
9. Ecclésiaste 4:12 : " Si quelqu'un maîtrise un (homme) seul, deux peuvent lui résister, la corde à trois brins ne se rompt pas vite."
10. Genèse 2:24 : " C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair. "
11. Mathieu 19:6 : " Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. "
12. Mathieu 5:32 : " Mais moi, je vous dis: Quiconque répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, l'expose à devenir adultère, et celui qui

épouse une femme répudiée commet un adultère."

13. J'ai déjà précisé que Dieu seul peut sonder le cœur des hommes. Voir : La pensée empathique.
14. Le Petit Robert. Le pluriel est employé pour respecter l'accord.
15. Le Petit Robert. Le pluriel est employé pour respecter l'accord.
16. Citer le verset dans cette note en bas de page.
17. Romain 8:34 : " Qui les condamnera? Le Christ-Jésus est celui qui est mort; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous! "
18. La Sainte Bible, op. cit., Mathieu 6: 7-13 : " En priant, ne multipliez pas de vaines paroles, comme les païens qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. Ne leur ressemblez pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. Voici donc comment vous devez prier : « Notre Père qui es aux cieux ! Que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne; Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Ne nous laisse pas entrer dans la tentation, mais délivre-nous du Malin. Car c'est à toi qu'appartiennent, dans tous les siècles, Le règne, la puissance et la gloire. Amen ! " La directive de Jésus est de s'adresser directement au Père.

19. Romain 5:20 : " Or, la loi est intervenue pour que la faute soit amplifiée; mais là où le péché s'est amplifié, la grâce a surabondé. "
20. Le Petit Robert. L'abréviation « SPECIALT » est employée pour le mot « spécialement » et indique une définition « dans un sens plus étroit, moins étendu ». L'indication « Vieilli » signifie : « mot, sens ou expression encore compréhensible de nos jours, mais qui ne s'emploie plus naturellement dans la langue parlée courante ». Le symbole « ? » « suivi d'un mot en gras, présente un mot qui a un grand rapport de sens : 1° avec le mot traité; 2° avec l'exemple qui précède. Le Petit Larousse Illustré : « Suarès (André), écrivain français (Marseille 1868 - Saint-Maur-des-Fossés 1948). auteur d'essais et de récits marqués par la mystique du héros (Le Voyage du condottiere) ».
21. Luc 6:20 : « Alors il leva les yeux sur ses disciples et dit: Heureux vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous!".
22. Mathieu 19:24 : " Je vous dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. " Notez qu'il ne s'agit pas du trou d'une aiguille à coudre mais plutôt d'un trou étroit, souvent ornemental, intégré dans un « monument terminé en pointe au sommet » (Le Petit Robert).
23. Mathieu 5:3.

L'arrière-pensée

1. Le Petit Robert.
2. Le Petit Larousse illustré.
3. Le Petit Robert.
4. Proverbe signifiant qu'il n'est pas toujours bon de dire ce que l'on sait, quelque vrai que cela puisse être ». Le Petit Larousse illustré.
5. Pascal (Blaise), mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français (Clermont, auj. Clermont-Ferrand, 1623 - Paris 1662). Le Petit Larousse.
6. Pascal (Blaise) cité dans la définition du mot « vérité », Le Petit Robert.
7. Qui nescit dissimulare, nescit regnare. Maxime favorite de Louis XI, roi de France de 1461-1483. Le Petit Larousse illustré, Locutions latines, grecques et étrangères.
8. Machiavel, en ital. Niccolo Machiavelli, homme politique italien (Florence 1469 - id. 1527). Le Petit Larousse illustré. Le Prince est le titre de son ouvrage le plus connu et dans lequel il livre aux princes les règles à respecter pour diriger et demeurer en poste. Cet ouvrage demeure d'une étonnante vérité et actualité.
9. Carnegie, Dale, Comment se faire des amis, Hachette, coll. Le Livre de Poche, Numéro 508, 1981. Ce livre est un classique du genre. Publié pour la première fois en 1938 et traduit en trente-sept langues, ce livre comptait plus de 15 millions de lecteurs en 1981.
10. Dans le cas du sens péjoratif, l'adjectif précède le nom. Le Petit Robert.

11. Tous les sens attribués à l'adjectif « franc » mentionnés entre guillemets dans ce paragraphe sont tirés de la définition donnée au mot dans Le Petit Robert.
12. Voir en page 11.
13 .Le Petit Robert.
14. Pascal, Blaise, Pensées, Coll. Livre de vie, Numéro 24-25, Texte intégral, Éditions du Seuil, 1962, p. 301.

Au sujet de l'auteur

Né en 1957 à Lévis (Québec, Canada), Serge-André Guay exprime son goût pour l'écriture dès son adolescence dans de nombreux poèmes. Avec le concours du Collège de Lévis où il fait ses études secondaires, il publie deux plaquettes de poèmes choisis sous les titres « Lueur de solitude » et « La conscience aux heures de pointe ». Il devient à 16 ans le plus jeune directeur du concours de poésie de la Société des Poètes Canadiens-Français. Il signe dans l'hebdomadaire local La Tribune de Lévis une chronique sous le titre « Salut les poètes » et il lit ses poèmes tous les dimanches soir à la radio locale CFLS.

Il prête ensuite sa plume à différents médias dont le quotidien Le Soleil. Un emploi d'été à Radio-Canada à Québec comme chroniqueur au socio-culturel confirme son choix de carrière. Il sera admis en communication à l'Institut Polytechnique Ryerson de Toronto. Il sera chargé de reportages

spéciaux par l'hebdomadaire torontois L'Express et il se joindra à l'équipe du Centre Francophone de Toronto. Enfin, il contribue à la relance de l'hebdomadaire francophone Le Nord de Hearst en Ontario à titre de rédacteur en chef et de conseiller-analyste en communication.

De retour au Québec, il met son expérience en communication au service du Ministère des communications du gouvernement du Québec, de l'entreprise de câblodistribution de Lévis et différents périodiques à titre de pigiste.

En 1980, à la suite d'un stage en éducation aux médias en Europe, il fonde le Club d'Initiation aux Médias dont il assumera la présidence jusqu'en 1987. Au cours de son mandat, il animera plus de 350 conférences, séminaires et ateliers sur l'influence des médias, y compris de la musique, dans les écoles du Québec, de l'Ontario et des provinces maritimes. Il implante le programme Jeunes Téléspectateurs Actifs dans différentes écoles élémentaires de la région de Québec, un travail immortalisé par l'Office National du Film du Canada dans un documentaire intitulé Les Enfants de la Télévision.

En 1988-89, intéressé par de nouveaux défis, il se penche avec succès sur les problèmes de communication qui bloquent l'implantation du Programme d'Aide aux Employés-es du chantier maritime Davie (Lévis). L'année suivante, il dirige l'implantation de la Fondation du Centre Hospitalier de Beauceville. En 1991-92, une importante boulangerie industrielle retient ses services de consultant en communication et en marketing.

En 1992-93, il constate avec étonnement que le marketing souffre d'un taux d'échecs de 90 %, c'est-à-dire que seulement un produit sur dix connaîtra le succès. Après une analyse poussée de la situation, il conclut que les sondages et les groupes de discussion inspirent la plupart des décisions marketing conduisant à l'échec. Il se met à la recherche de nouvelles méthodes d'étude des besoins des consommateurs et il retient celle proposée par le chercheur américain de renommée mondiale, Louis Cheskin. Il fonde une firme spécialisée dans l'étude des motivations d'achat des consommateurs, une première canadienne. Sa firme compte rapidement parmi sa clientèle quelques-unes des plus grandes entreprises canadiennes du secteur de l'alimentation et du commerce de détail. Il anime de nombreuses conférences et signera de très nombreux articles et chroniques sur le sujet avant de rédiger un ouvrage de plus de 500 pages intitulé *Comment motiver les consommateurs à l'achat - Tout ce que vous n'apprendrez pas à l'université*. Il s'applique ensuite à l'écriture d'un essai sous le titre *Comment motiver les Québécois à voter pour ou contre l'indépendance du Québec – Analyse et point de vue strictement marketing* – Apolitique. Le livre *J'aime penser* est son troisième ouvrage.

En 2003, devant sa difficulté à intéresser un éditeur à ses écrits, il met sur pied le premier éditeur libraire francophone sans but lucratif sur Internet, la Fondation littéraire Fleur de Lys, dont il assume depuis la présidence.

Marié depuis 1982 et aujourd'hui père de quatre enfants, Serge-André Guay demeure tout de même un solitaire. Qualifié tantôt de fonceur, tantôt d'analytique, il est davantage un entrepreneur social que mercantile.

Du même auteur

Comment motiver les consommateurs à l'achat
Tout ce que vous n'apprendrez jamais à l'université
Essai sur les travaux du chercheur américain
Louis Cheskin, pionnier des études
de motivations d'achat des consommateurs,
Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, 486 pages, 2007.
http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.2.html

Science & Marketing
Comment prédire le succès commercial
des biens et des services,
Essai, La compagnie d'enquête de motivation inc., Lévis, Québec, 288 pages, 1997.

Comment motiver les Québécois à voter pour ou contre l'indépendance du Québec
Analyse et point de vue strictement marketing
Essai, Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, 384 pages, 2004.
http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.3.html

J'aime penser
Comment prendre plaisir à penser dans un monde
où tout un chacun se donne raison
Essai et témoignage de gouvernance personnelle,
Fondation littéraire Fleur de Lys, Lévis, Québec, 430 pages, 2004.
http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.1.html

La filière Rock
Le rock et la déformation de l'information
Notes d'animation de la série d'émissions de radio du même nom diffusée à l'antenne de CFLS-Radio (Lévis), 250 pages, 1986.

La belle aventure de LS Radio (1970-71)
Historiographie,
Antenne, La revue québécoise des communications, Ministère des communications du Québec, Québec, Québec, 1980.
http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.4.htm

Infusion
Revue de poésie,
Société des poètes canadiens français
et Collège de Lévis, Lévis, 1975.

La conscience aux heures de pointe
Recueil de poésie,
Société des poètes canadiens français
et Collège de Lévis, Lévis, 1974.

Lueur de solitude
Recueil de poésie,
Société des poètes canadiens français
et Collège de Lévis, Lévis, 1973.

NOTE : à titre de journaliste pigiste, l'auteur a également signé de nombreux articles, chroniques et éditoriaux dans divers médias au Québec et en Ontario.

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

serge-andre-guay@videotron.ca

contact@manuscritdepot.com

Pages personnelles de Serge-André Guay sur le site web de la Fondation littéraire Fleur de Lys

http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.1.html

http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.2.html

http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.3.html

http://manuscritdepot.com/a.serge-andre-guay.4.html

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm

Première édition achevée en

Mars 2004

Nouvelles édition revue et augmentée

2005 − 2007 − 2009

Édition, composition, distribution et vente

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

http://manuscritdepot.com/

Impression papier à la demande
au Québec à compter de

Mars 2004



« J'avais seize ans lorsqu'on m'a dit : "*Les gens qui se donnent toujours raison vivent dans un système sans faille. Or, c'est par les failles que la lumière entre.*" L'affirmation ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd ; elle m'allait comme un gant et je la répète depuis à qui veut bien l'entendre.

Voilà donc comment il faut voir les idées et les opinions des autres qui nous contredisent : comme des failles qui éclairent nos pensées et, possiblement, qui en révèlent les faiblesses. À partir de ce jour, je n'ai cessé de rechercher des idées meilleures que les miennes et, si possible, de les rendre encore meilleures. Quel plaisir j'ai à penser en exposant ainsi mon esprit aux idées des autres pour voir comment ils vont réagir, comment ils vont digérer et conclure. »

Serge-André Guay

LA PENSÉE CERTAINE
pour tirer le bénéfice du doute

LA PENSÉE PROFONDE
pour trouver la cause première

LA PENSÉE UNIVERSELLE
pour vivre dans l'esprit
de tous les hommes

LA PENSÉE JOYEUSE
pour donner à rire
à l'intelligence

LA PENSÉE HEUREUSE
pour attraper le bonheur

LA PENSÉE MALHEUREUSE
pour panser ses blessures

LA PENSEE EMPATHIQUE
pour faire l'Amour du don de soi

LA PENSÉE DIFFÉRENTE
pour se connaître soi-même

LA PENSÉE SOLITAIRE
pour mûrir le goût de penser

LA PENSÉE INITIATIQUE
pour partager le sens caché

LA PENSÉE DIVINE
pour nager en pleine lumière

L'ARRIÈRE PENSÉE
pour tout vous dire



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
à but non lucratif en ligne sur Internet
http://manuscritdepot.com/

ISBN 2-89612-016-5 / 978-2-89612-016-1